BnF Gallica

Le Chrétien intérieur ou La conformité intérieure que doivent avoir tous les Chrétiens avec Jésus-Christ : tiré des [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Bernières, Jean de (1602-1659 ; sieur de Louvigny). Auteur du texte. Le Chrétien intérieur ou La conformité intérieure que doivent avoir tous les Chrétiens avec Jésus-Christ : tiré des manuscrits de M. Debernières-Louvigny,.... Tome 2. 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE

CHRÉTIEN INTÉRIEUR

II

D

5630 5.

A LA MÊME LIBRAIRIE

RETRAITE SÉRAPHIQUE, ou Exercices spirituels selon le véritable esprit de saint François d'Assise, par le T. R. P. Joseph de Dreux, des frères mineurs capucins, définiteur et maître des novices de la province de Paris. — Nouvelle édition revue et corrigée par un religieux du même ordre. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50 c.

ARCHICONFRÉRIE DU CORDON du séraphique Père saint François d'Assise. — 4me édition. 1 vol. in-32. . . . . 25 c.

BIENHEUREUSE (la) **MARGUERITE-MARIE,** religieuse de la Visitation, par une Enfant de Marie et du Sacré-Cœur. — 1 vol. grand in-18, orné d'une magnifique gravure par M. Miciol . . . . . 1 fr. 25 c.

LA COMMUNION DES SAINTS, ou nos Frères de l'autre vie; Méditations pour l'Octave de la Toussaint, par l'auteur de l'*Eucharistie méditée.* — 1 vol. gr. in-32 . . . . 1 fr.

MOIS DE SAINT FRANÇOIS-RÉGIS, par M. Mermier. — 1 vol. gr. in-32. . . . . 1 fr.

MANUEL DE PÈLERINAGE D'ARS, par l'abbé Debeney. — 1 vol. gr. in-32. . . . . 1 fr.

LOYASSE, SES TOMBEAUX ET SES ÉPITAPHES, par M. Mermier. 1 vol in-18. . . . . 60 c.

LYON. — IMPRIMERIE DE JULES NICOLLE,
Successeur d'A. Perisse, rue Mercière, 47.

LE

CHRÉTIEN INTÉRIEUR

OU

LA CONFORMITÉ INTÉRIEURE

QUE DOIVENT AVOIR TOUS LES CHRÉTIENS AVEC JÉSUS-CHRIST

TIRÉ DES MANUSCRITS

de M. DEBERNIÈRES-LOUVIGNY, Trésorier de France.

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec le plus grand soin,

SEULE APPROUVÉE

TOME SECOND.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
DÉPÔT LÉGAL
RHÔNE
92e 292
1866

LIBRAIRIE DE P. N. JOSSERAND, ÉDITEUR.

LYON — Place Bellecour, 3 | PARIS — Régis RUFFET & Cie

MDCCCLXVII

1866

PROPRIÉTÉ.

LE
CHRÉTIEN INTÉRIEUR

LIVRE PREMIER

DE LA VIE SURHUMAINE, QUI EST LA VIE DE TOUS LES VRAIS CHRÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

L'idée de la vie surhumaine.

Jamais on n'arrive à la perfection, en suivant la seule raison humaine : elle est la lumière des philosophes, la foi est celle des chrétiens. Cette foi nous apprend à renoncer à tous les raisonnements de la prudence du siècle, pour suivre dans une parfaite simplicité Jésus crucifié. Garder les commandements de Dieu, quant à leur substance, c'est se tenir dans les termes de la raison à laquelle ils sont conformes, mais les garder d'une manière élevée, et comme il faut pour plaire à Dieu ; obéir à certaines inspirations : comme d'aimer le mépris, la pauvreté, les douleurs, et garder une chasteté perpétuelle, il faut pour cela s'élever au-dessus de soi-même et mener une vie surhumaine.

Voici donc ce que j'entends par cette vie chrétienne et surhumaine : vivre chrétiennement, c'est vivre selon la grâce, selon l'Esprit de Jésus ; vie bien différente de

celle du premier homme dans l'état d'innocence ; vie plus sainte et plus éminente, mais aussi qui porte en soi des effets tout différents et un procédé tout contraire. Adam, avec le secours de la grâce qu'il avait en lui, eût bien usé des créatures, et par un saint usage des plaisirs, des honneurs et des richesses, il serait arrivé à sa fin dernière. Cette voie était pour l'état d'innocence; mais après sa chute, la sagesse divine en a choisi une autre toute contraire, c'est-à-dire celle des privations, des croix, des souffrances, des humiliations dans laquelle Jésus a marché, depuis le premier moment de son Incarnation, jusqu'au dernier soupir de sa vie.

C'est là le vrai fondement de la vie chrétienne, le vrai principe et l'unique voie, hors de laquelle il n'y a ni perfection ni salut. La plupart de ceux qui se disent chrétiens l'ignorent, ils n'ont pas, pour me servir des termes de saint Paul : *La suréminente connaissance de Jésus-Christ* (1) ; et cependant ils ne savent rien, s'ils ne savent Jésus crucifié. Cette doctrine révolte la chair, elle est contraire à l'esprit du monde ; mais les Saints l'ont pratiquée, et je la dois pratiquer, à moins de me rendre coupable d'une criminelle infidélité, et de renoncer à l'Esprit de Jésus. Mon Dieu, je veux changer de conduite, de vie, d'esprit, et par conséquent de doctrine, de principes et de maximes. Je veux renoncer à moi-même, porter ma croix, aimer la pauvreté, le mépris, les douleurs : telles seront désormais mes inclinations, mes sentiments, mes délices. Si je vis autrement, ce sera par faiblesse et par fragilité. Ne le permettez pas, ô bon Jésus ! mais faites-moi vivre de votre vie crucifiée sur la terre, et vous me donnerez votre vie glorieuse dans le

(1) Eminentem scientiam Jesū Christi. *Phil.* III, 8.

ciel. Chaque chose a son temps, cette vie est pour souffrir, l'autre pour jouir. O aveuglement des chrétiens ! de ne pas connaître l'excellence de la vie chrétienne. Ils se font tous une gloire d'être habiles, les uns dans les affaires, les autres dans les sciences, dans la guerre, etc., et personne ne travaille à devenir bon chrétien ; c'est la chose dont on fait le moins de cas. O ignorance des chrétiens ! de ne pas comprendre que toute autre chose est une pure folie.

CHAPITRE II.

De la haute estime qu'on doit avoir de la vie chrétienne.

Le jour de l'Ascension Jésus quitta la terre, s'éleva dans les cieux et alla s'asseoir à la droite de son Père. Après que mon âme eut participé aux joies de son Sauveur, qu'elle eut admiré ses triomphes, et que mêlant ses sentiments à ceux des Anges et de tous les Saints, elle l'eut loué et béni, elle sentit naître en elle un désir ardent de le suivre, non pas dans le ciel, mais dans les croix ; non pas dans les triomphes, mais dans les humiliations. O mon Jésus ! s'écriait-elle : Que je m'élève de la terre au-dessus de moi-même ; que je quitte ma vie naturelle, pour vivre d'une vie surhumaine, victorieuse de ma propre raison et de toutes les maximes de la nature ; que j'aille me reposer dans le sein de l'abjection, pour y vivre heureux d'un bonheur que le monde est incapable de connaître.

Je sais que les Patriarches que vous conduisez avec vous, sont ravis de vous suivre : et comment ne le seraient-ils pas ? Mais si, par une grâce toute spéciale, je menais une vie surhumaine, je participerais en quelque chose à leur félicité : ils sont élevés à la jouissance,

et moi, je le serais à la privation, aux misères, aux douleurs, aux mépris, lesquels supportés en vue de vous plaire, me conduiront à la paix, au bonheur dès ce monde, par la possession de votre amour qui m'enrichira de trésors de mérites, plus estimables que les délices du ciel.

Ascension d'une âme au ciel, que tu es agréable! Ascension d'une âme à la vie surhumaine, que tu es admirable! Bienheureux ceux qui te connaissent! Vivifiez ma foi, mon Dieu, afin que je voie les merveilles que vous opérez dans les âmes, dans ce lieu d'exil et de gémissements. Oui, je crois, et il est vrai qu'une âme, sous quelque rapport, est plus grande et plus digne de respect, quand elle s'élève au-dessus d'elle-même, pour embrasser la voie des humiliations, que si elle quittait la terre pour fendre les nues et aller dans le ciel. Tous les efforts qu'elle fait pour aimer les croix, sont autant d'ascensions glorieuses, qui, à la vue des Anges et des Saints, la placent dans le Cœur de Dieu même. Cette même foi, qui me fait voir Jésus dans la personne des pauvres, me découvre une âme dans les souffrances, décorée d'un triomphe presque aussi glorieux que dans le ciel.

Que faut-il davantage pour nous faire estimer cette vie surhumaine par-dessus toutes choses, que de voir le Père éternel l'assigner à son Fils, par préférence à toute autre ; ce Fils bien-aimé, la sagesse infinie, sortir avec joie du sein de son Père, pour venir l'embrasser ; enfin le Saint-Esprit qui animait toutes ses actions, ne lui donner jamais de soupirs plus ardents que vers les croix, les mépris, la pauvreté et les anéantissements, au ~~mi~~-lieu desquels il l'a conduit pendant tout le cours de sa vie? Quel autre moyen pour ceux qui lui appartiennent,

de se rendre semblables à lui, que de suivre la route qu'il leur a tracée, en y marchant lui-même? Mais tout comme ce divin Sauveur menant sur la terre cette belle vie, le monde ne le connaissait pas : *Le monde ne l'a point connu* (1), dit saint Jean, parce qu'elle était cachée dans les abjections, les douleurs, les souffrances; de même ceux qui imitent cette vie, sont inconnus au monde : il faut des yeux bien éclairés pour les apercevoir; et toutefois l'honneur, la gloire, le vrai mérite sont si bien cachés dans cette vie qu'il n'y a que ceux qui en vivent, ou du moins qui en ont l'esprit, qui glorifient Dieu et qui l'honorent.

Courage ! allons à la perfection du divin amour, que nous rencontrerons dans la pratique solide et continuelle de la vie surhumaine. Que les autres fassent ce qu'ils voudront, suivons les lumières que Dieu nous donne, et marchons hardiment avec Jésus abject et crucifié. Oh ! qu'heureuse est l'âme, à qui Dieu donne les vues de la vie surhumaine, cachée et inconnue à tant d'autres ! elle vaut mieux que toute la terre. D'heure en heure, si Dieu en donne la liberté, il faut entrer en examen avec soi-même, afin de se défaire de toutes les affections qui n'y conduisent pas. Elle réside dans la partie supérieure de l'âme, et il ne faudra pas s'étonner quand l'inférieure en aura des dégoûts, de l'ennui et de l'aversion.

Nous devons nous attendre à voir s'élever contre nous la nature, les sens, les amis du monde, les chrétiens imparfaits. Mais n'opposons autre chose à ces attaques que le peu de paroles que répondit sainte Blandine, au milieu des tourments qu'on lui faisait endurer, pour l'obliger à renoncer à la foi : *Je suis chrétienne, je suis*

(1) Mundus eum non cognovit. *Joan.* I, 10.

chrétienne. Dites à tous ceux qui vous tourneront en dérision : J'ai entrepris la vie surhumaine, je ne l'abandonnerai jamais, malgré les maximes du monde et les répugnances de la nature. Je sais que pour être parfait chrétien, il faut renoncer aux inclinations de la nature, les détruire, les anéantir; haïr ce que le monde chérit, les richesses, les honneurs, les plaisirs même innocents; aimer ce que tout le monde déteste, la pauvreté, les mépris, les douleurs : c'est une grande entreprise, mais nous avons de puissants secours, nous pouvons tout en celui qui nous fortifie.

CHAPITRE III.

Qu'il nous faut entièrement convertir à Dieu, comme saint Paul.

C'est tout de bon que je prends la résolution de me convertir entièrement à Dieu, de m'attacher uniquement à sa divine beauté et à sa bonté infinie, et de quitter pour cet effet toutes les créatures. O mon Dieu ! traitez-moi comme votre Apôtre, terrassez-moi, renversez-moi par terre; que je devienne aveugle pour ne rien voir que vous, qui êtes dans l'intérieur de mon cœur, et vous y manifestez par des lumières qui me font sentir votre divine présence. A cette vue, je ne puis m'empêcher de vous demander : *Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse?* Que cette manifestation de votre présence en moi me puisse pénétrer aujourd'hui d'une manière tout extraordinaire, afin que je change de conduite, et que je vive selon la direction de votre divine volonté.

Il me semble que je connais ce que vous exigez de moi : c'est, avant tout, de ne pas affaiblir en moi les

sentiments et les inclinations de la vie chrétienne, pour suivre les mouvements du vieil Adam. Saint Paul persécutait Jésus-Christ en persécutant les premiers chrétiens, jusqu'ici je l'ai moi-même persécuté, en ne voulant pas vivre de sa vie, et détruisant le sentiment de sa grâce. Pardon, bon Jésus, je ne veux plus être votre persécuteur, en arrêtant vos divins mouvements; je désire d'être chrétien et votre imitateur; je veux professer hautement le christianisme, et regarder comme une ignominie de vivre encore selon l'esprit du monde.

Être chrétien, c'est ma gloire, c'est ma vie, ce sont mes délices. Pauvreté, humiliations, douleurs, je n'ai plus d'horreur pour vous; je vous chéris, puisque Jésus vous a aimées jusqu'à la mort. Pour cela il faut devenir aveugle, et n'avoir pas d'autres lumières que celles de la foi, car nos sens n'aperçoivent pas la grandeur, l'excellence, l'éminence de la vie chrétienne. Saint Paul, après sa conversion, souffrit mille maux : il fut fouetté, banni, moqué, emprisonné, tourmenté et traité comme le rebut du monde, c'est-à-dire que saint Paul, après sa conversion, fut toujours chrétien jusqu'à la mort, et ne retourna plus à sa première vie de la synagogue.

Soyons donc chrétiens, mon âme, c'est-à-dire aimons à vivre dans les souffrances, les martyres, les mortifications et les ignominies de la Croix de Jésus-Christ; embrassons la sagesse du Verbe incarné, et devenons insensés aux yeux des hommes du monde, vrais persécuteurs des chrétiens, c'est-à-dire de ceux qui veulent vivre à Jésus-Christ. Pauvre vie chrétienne, que tu es peu connue, que tu es rarement pratiquée! Quelques-uns t'estiment du bout des lèvres, mais peu te placent au milieu de leur cœur. Je suis persuadé qu'une âme vraiment convertie aime son Dieu de tout son cœur, que le

parfait amour de Dieu est une parfaite union avec sa bonté ; qu'une telle union emporte un détachement universel des créatures ; qu'un tel détachement ne s'acquiert que par la pratique des vertus, et surtout de l'amour de la pauvreté et des mépris, qui détachent notre âme de toute autre affection. Les misères, les pertes des biens, les maladies : tout ce que le monde nomme malheur, selon la nature, est, selon l'esprit, un grand bonheur, puisqu'il conduit à l'union avec Dieu. Dans les richesses et les honneurs, nous devons être dans une crainte continuelle d'y attacher notre cœur ; dans les misères, notre âme vit plus en assurance. La grâce est nécessaire pour conaître ces vérités, et il en faut une toute spéciale pour les goûter et les pratiquer, parce que la pesanteur de notre nature nous empêche de nous élever à ce degré de perfection.

Quand nous nous donnons à Dieu, avec dessein de nous convertir toujours de plus en plus à lui, nous entrons dans les voies de la perfection, il s'agit ensuite d'y avancer généreusement ; ne perdons pas courage, rien n'est impossible à Dieu, et nous le trouverons infailliblement dans la perte de toutes choses, c'est-à-dire ne possédant rien, pas même les moyens de le servir, qu'avec grande liberté d'esprit, et un entier détachement : il faut se donner à Dieu sans réserve. Oui, Seigneur, je veux être à vous, je vous servirai, mais de la manière que vous voudrez, soit en agissant, soit en souffrant, soit en contemplant ; je ne m'attacherai à rien, afin de vous trouver, et ne posséder que vous.

CHAPITRE IV.

De l'alliance qu'il faut faire avec la sainte folie de la croix.

Après plusieurs visites de la grâce, qui m'ont fait connaître la beauté de la sainte folie de la croix ; après avoir considéré les avantages d'une pareille alliance, je l'ai enfin épousée, et lui ai dit avec ferveur les paroles que l'Époux dit à son Épouse, dans le prophète Osée : *Mon amie, ma sœur, je t'épouse pour toujours* (1); mais ce n'est qu'en tremblant que j'ajoute ces paroles : *pour toujours* ; mon extrême faiblesse me fait appréhender que je ne sois inconstant. Cependant je le dis de bon cœur : *Pour toujours ;* oui, *pour toujours*. Soutenu par l'espérance, qu'en vertu de ce grand amour par lequel la Divinité a épousé les croix, la pauvreté et les abjections, Notre-Seigneur me donnera part à la grâce de cette divine alliance, me fera entrer dans sa voie, et vivre de sa vie humiliée et méprisée.

Vivons donc, mon âme, de cette vie du Fils de Dieu : toute autre vie n'est qu'une véritable mort. Jésus a épousé la folie de la croix, il veut que je l'épouse moi-même : et je ne le ferais pas? Privez-moi, mon Dieu, de tout ce que le monde offre de plus aimable et de plus précieux ; donnez-moi la sainte folie de la croix, je suis trop riche : qui la connaîtrait bien, ne pourrait cesser un seul instant de l'aimer; oh ! que j'ai été insensé de différer jusqu'à ce moment de me donner à elle !

J'avoue que la grandeur de mon engagement m'effraierait, à la vue de mon extrême faiblesse, si je ne m'appuyais sur la bonté et la miséricorde divine. Il faut

(1) Sponsabo te mihi in sempiternum. *Osee.* II, 19.

pourtant aimer cette chère épouse, jusqu'au dernier moment de ma vie; pourvu que je lui sois fidèle, je me féliciterai de l'avoir pour compagne. Plus je converserai avec elle, plus j'admirerai sa beauté; mes craintes se dissiperont, mes passions elles-mêmes seront apaisées: et jouissant d'une paix profonde, mon âme se dilatera dans l'amour de mon épouse, dont la bonté et les grâces me ravissent. Si je l'aime, je connais bien que c'est un pur effet de la grâce, mes profondes misères me le font assez voir; mais il est vrai que je me trouve dans une grande disposition d'amour. Que la créature est faible, quand elle est abandonnée à elle-même! Qu'elle est forte, quand elle a pour appui son bien-aimé! C'est sa vue, son amour, son exemple, qui me font aimer la sainte folie de la croix, qu'il a lui-même tant aimée, qu'il a voulu mourir entre ses bras.

Quand je considère un Dieu crucifié, je découvre je ne sais quel rayon de beauté, que je ne saurais me lasser d'admirer; et dans les transports de ma joie, je m'écrie: Oh! qu'il y a de plaisir à contempler la beauté d'un Dieu mourant pour les hommes! Qu'il est doux de dire où est cette beauté! Elle n'est point dans son visage, il est tout défiguré; mais elle est en ce qu'un Dieu meurt en Croix pour les hommes. Le Père éternel y met toutes ses complaisances; je ne puis expliquer ce qu'elle est, que par l'effet qu'elle produit en moi: car il est vrai que mon âme ne voit rien après elle qui puisse attirer ses regards. Le seul Jésus dans les souffrances et les humiliations lui plaît souverainement.

Quand je porte mes regards sur les autres états de la vie de Jésus, tels que son Incarnation, sa naissance, sa solitude, sa conversation, etc., j'y trouve la même beauté; je les examine avec le même plaisir, parce que

j'entrevois au travers des obscurités et des humiliations de tous ces états, quelque chose qui me ravit. Je me dis souvent à moi-même : Que l'abjection de cet état est belle! Que la pauvreté de cet autre est admirable! Partout je remarque les beautés d'une sainte folie, dont la Sagesse infinie a voulu se servir pour confondre la fausse prudence des sages du monde. Oh! quelle grâce, mon Dieu, quelle miséricorde vous m'avez faite, de me découvrir la beauté de la croix, dans laquelle le monde n'aperçoit que des laideurs! Mais quelle abondance de grâces, de me faire entrer dans une si étroite alliance avec elle! C'est mon épouse, je vivrai avec elle, je l'aimerai à la vie et à la mort, et ne ferai jamais divorce avec elle.

CHAPITRE V.

Comment il faut conformer notre intérieur à celui de Jésus-Christ.

Comme chrétiens et membres de Jésus-Christ notre chef, nous devons former notre intérieur sur celui de ce Dieu Sauveur devenu notre modèle, être animés de son esprit, faire de sa doctrine, de ses maximes la règle de nos pensées, de nos sentiments, de nos actions; aimer ce qu'il a aimé, estimer ce qu'il a estimé, rechercher ce qu'il a recherché, reproduire enfin en nous, autant que faire se peut, sa vie même; afin que, transformés en Jésus-Christ, nous ayons une intime union avec lui; c'est en quoi consiste l'excellence du chrétien, c'est ce qui le fait agir et souffrir en chrétien.

C'est une chose étrange de voir le peu de lumière que l'on a sur la vie chrétienne. La plupart de ceux qui la professent, la font consister à faire beaucoup pour Dieu,

pour le salut du prochain : en prêchant, en instruisant, en donnant l'aumône et pratiquant d'autres œuvres pareilles; cela est bon, mais il faut commencer à se former un intérieur chrétien, et ensuite on pourra travailler à ce que Dieu exigera de nous, pour le service du prochain. L'intérieur consiste dans les vues, connaissances, affections et sentiments de l'âme : s'ils sont grands, l'intérieur est grand ; or, dans l'Ame de Jésus il y avait de grandes vues, une haute estime et un amour singulier de la pauvreté, des mépris, des douleurs, des abjections et des croix. Ces vues, ces lumières, ces affections, furent infusées dans cette belle Ame au premier moment de son Incarnation, et y demeurèrent jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Le Père éternel, qui voulait réparer par le nouvel Adam sa gloire que le vieil homme avait détruite sur la terre, entre une infinité de moyens qu'il avait dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse, choisit celui de la Croix ; et Dieu le Fils prenant sur lui cette réparation, se fit homme, c'est-à-dire unit à sa Personne divine notre humanité, un corps et une âme capables de s'abaisser, de s'humilier, de souffrir, de mourir, et par là de satisfaire pleinement pour le péché, tous les péchés; offrant des satisfactions d'un prix infini. Ce divin Sauveur embrassa donc les abjections, les croix, les souffrances, s'y porta de grand cœur, comme à tout ce qu'il y a de noble, de précieux, d'excellent, malgré la répugnance naturelle de sa sainte Humanité. Ainsi plus une âme participe à ce divin Esprit de Jésus-Christ, plus elle estime par là même et chérit les croix, et plus en même temps elle glorifie Dieu le Père ; car souffrir, c'est lui faire un sacrifice continuel de nos plaisirs et intérêts, nous unissant au

dessein que Jésus avait en souffrant, je veux dire de réparer la gloire de Dieu son Père.

Il s'ensuit de là, que lorsqu'une âme n'a plus d'amour, d'estime pour les mépris et les humiliations, elle n'est plus semblable à l'Ame de Jésus, et par conséquent elle ne rend pas de gloire à Dieu. Mais quand elle est animée d'un grand désir des croix, elle glorifie beaucoup le Père éternel, qui met en elle sa complaisance, parce qu'elle ressemble à son Fils bien-aimé. Quand une âme est éclairée de ces lumières, elle trouve sa gloire dans les mépris, parce que c'est sa gloire de procurer celle de Dieu. Les souffrances font ses délices, parce qu'elle les trouve à honorer le Père éternel, qui l'est beaucoup par ce moyen. Ainsi une âme fidèle ne s'écarte jamais de l'estime et de l'amour de la croix, parce qu'autrement elle ne plairait pas à Dieu : or, elle veut lui plaire, quoiqu'il puisse lui en coûter.

1° Convainquons-nous bien que l'essence des desseins de Dieu sur nous, est la conformité avec son Fils. Tout ce qui nous dispose à cette conformité, nous doit être précieux, comme le peu de talents, les maladies, les mauvais succès, etc. L'esprit du monde et de la nature trouve là son supplice; l'Esprit de Jésus-Christ, au contraire, y trouve son plaisir, en se servant de ce moyen pour faire avancer l'âme dans les voies de la perfection, si elle est fidèle. Nous prétendons être des hommes intérieurs et spirituels; cependant si nous n'avons de l'estime et de l'amour pour les humiliations et les souffrances, nous n'avons pas encore commencé à l'être.

2° Ces vues qu'inspire la foi, sont opposées aux sentiments de la nature, il faut du temps pour les cultiver; et il est dans l'ordre de les prendre d'abord pour soi, avant de les employer pour les autres. Pour moi, lors-

que je vois une personne accablée de misères et d'infirmités, je ne puis la plaindre à la vue des biens qu'elle peut acquérir par toutes ces abjections. Au contraire, je tremble pour ceux en qui je découvre de belles qualités naturelles, et qui sont environnés d'honneurs, parce que je sais combien il est difficile de se prémunir contre l'esprit de la nature et du monde dans cet état, où le démon fait tant d'efforts pour empêcher que l'Esprit de Jésus-Christ ne s'empare de leurs cœurs. Souvenons-nous que la pureté de la vertu consiste dans cette fidèle tendance à l'abjection et aux souffrances, et que plus une âme y est fidèle, plus elle fait de progrès. L'abjection étant le centre de l'âme, plus elle s'attache à sa pratique, plus elle approche de son centre et de son repos, par conséquent plus elle goûte Dieu dans la paix, selon ces paroles du Roi-Prophète : *Son séjour est dans la paix* (1), laquelle ni le monde ni la nature ne peuvent donner, et qui surpasse tout sentiment.

CHAPITRE VI.

La sublimité de la vie chrétienne.

Il fallait un Dieu pauvre, souffrant, immolé, pour honorer le Créateur autant qu'il le mérite. Les desseins du Père éternel sont ici vraiment pleins d'une sagesse toute divine, d'un amour, d'une charité ineffable envers les hommes, et du zèle le plus ardent pour sa gloire. O économie admirable de tout ce qui s'est passé dans les mystères du Verbe incarné! O mystères incompréhensibles! Par vous, le Père éternel est aimé, glorifié, honoré; la rigueur de sa justice est pleinement satis-

(1) Factus est in pace locus ejus. *Psal.* LXXV, 3.

faite. Vous entretenez un commerce inexplicable de Dieu le Père avec Dieu le Fils, pour l'intérêt de sa gloire, dans le salut des hommes : car en voulant que son Fils soit incarné, circoncis, pauvre, méprisé, humilié et crucifié, le Père n'a point d'autre dessein ; et le Fils, dans tous les états de sa vie, n'agit que pour donner à son Père le respect, les adorations et l'amour qu'il mérite. Ce sont donc les anéantissements qui établissent et qui relèvent la religion chrétienne, c'est d'eux qu'elle prend sa grandeur, son excellence.

O belle, ô excellente, ô divine religion, que vous êtes inconnue aux hommes, qui ne goûtent que les choses de la chair et du sang ! O religion chrétienne, que vous êtes admirable, que vous êtes ineffable, puisque vous êtes tout occupée à exercer vos enfants au divin commerce de Dieu le Père avec son Fils ! Quand votre lumière luit dans une âme, elle lui découvre la fausseté, la vanité et la bassesse des pensées des hommes, qui ont d'autre but que la gloire et l'amour de Dieu. Que vous serez coupable, mon âme, si vous vivez de la vie des sens et non de celle de Jésus ! Mais la créature ne peut s'élever jusqu'à Dieu, que par la grâce et la force de ce divin Sauveur, c'est de lui seul qu'il faut l'attendre et l'obtenir.

Je ne dois pas moins de respect aux maximes de la vie surhumaine, qu'au Fils de Dieu qui les a établies : puisque je dois être persuadé qu'elles contiennent sa divine sagesse, et sa sainteté infinie. Manquer de respect à l'égard de la pauvreté, des mépris et des douleurs, c'est manquer à la sagesse même de Jésus-Christ. Il est des hommes si charnels, qu'ils ne se conduisent que par les sens ; il en est qui suivent la prudence humaine : ni les uns ni les autres ne connaissent l'excel-

lence de la vie chrétienne, elle ne se découvre qu'aux fidèles qui se conduisent par les lumières de la foi.

O noble vie surhumaine, que vous élevez une âme! Vous la mettez dans un état où elle ne voit rien des choses d'ici-bas, et où, par un aveuglement admirable qu'opère en elle la clarté de la présence de Dieu, elle ne se voit pas elle-même. Donnez-nous donc, ô divin Esprit de Jésus! une grande part à cette sainte vie, que le monde ne peut embrasser, ni connaître, comme dit l'Évangile : *Le monde ne peut recevoir l'Esprit de vérité, parce qu'il ne le voit point* (1). Le monde ne la peut embrasser, il est tout dans les créatures; il ne peut pas la connaître, il est trop sensuel, trop terrestre. Quelle malédiction, et quel grand bonheur, au contraire, de connaître et de mener cette vie!

C'est le sentiment qu'éprouvèrent les Apôtres, qui s'en retournaient tout joyeux d'avoir été trouvés dignes de vivre de cette vie; je veux dire d'avoir été méprisés et fouettés pour l'amour de Jésus-Christ. Certainement, s'il n'y avait pas à souffrir sur la terre, la vie n'aurait pour lors rien de désirable. Nous devrions imiter le grand Saint qui souffrit le martyre, au milieu des roses; c'était pour lui un plus grand supplice de sentir les fleurs que les douleurs. Oh! que les plaisirs tourmentent l'âme qui aime Jésus-Christ souffrant!

Prenons, mon âme, la résolution de ne nous plaire que dans la croix, et quand elle nous déplaira, de nous plaire dans notre propre anéantissement : puisqu'une personne n'est en effet que ce qu'elle est devant Dieu, or, elle n'a de prix à ses yeux qu'autant qu'elle est chré-

(1) Quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum. *Joan.* XIV, 17.

tienne ; et elle n'est chrétienne qu'autant qu'elle aime la vie surhumaine. Si nous sommes donc si sensibles aux choses qui révoltent nos sens, c'est une preuve que nous ne sommes pas bien animés de l'esprit du christianisme; c'est-à-dire de l'Esprit de Jésus, pauvre, souffrant et anéanti, et il y a bien là sujet de nous humilier et de nous confondre.

CHAPITRE VII.

Divers degrés de la vie surhumaine.

Dieu nous fait sans doute une grande grâce de nous tirer du néant, et une plus grande encore en nous retirant du péché et des occasions de le commettre ; mais la grâce des grâces, c'est de nous élever à la vie surhumaine ; c'est-à-dire lorsqu'il nous place dans les différents états de la vie mortelle de Jésus, mépris, souffrances, anéantissements : voilà le comble de ses miséricordes sur la terre, parce que c'est la plus grande gloire que nous puissions lui rendre dans cette vie.

Une âme ne parvient pas tout d'un coup à la perfection de cette vie : mais d'abord qu'elle aperçoit sa beauté, honteuse de ses défauts, de ses affections aux créatures et à soi-même, et charmée d'un autre côté par les attraits de cette vie admirable, elle travaille à se mortifier, à renoncer à toutes choses ; et soupire après le mépris, l'oubli de toutes les créatures ; elle ne désire que d'être dans les privations pour se détacher des plaisirs des sens, et entrer dans la pureté des vertus. Tel est le premier degré de la vie surhumaine.

L'âme purifiée des créatures et de soi-même, avance ensuite dans les lumières de cette vie, et devient comme clairvoyante : c'est-à-dire son entendement reçoit plu-

sieurs vues, plusieurs connaissances sur son excellence, sa grandeur ; elle conçoit les plus hauts mystères de Jésus pauvre, souffrant et anéanti ; elle aperçoit l'éminence de l'intérieur des Saints et des Saintes qui ont vécu dans l'anéantissement; elle commence à comprendre qu'il n'y a que ténèbres, dans une âme qui ne vit pas de cette vie ; elle s'étonne de l'aveuglement de ceux qui ne l'estiment pas, qu'elle regarde comme de vrais insensés; enfin elle s'aperçoit qu'il y a une jouissance dans les souffrances, et que l'union se rencontre avec les croix et les privations. L'âme ainsi éclairée entre dans l'état unitif de cette vie, et tend à une habituelle union avec Dieu, qu'elle voit présent en elle : rien ne l'empêche de s'y unir, puisqu'elle trouve la jouissance dans les souffrances. Cette conduite de la grâce sur nous est assez ordinaire.

Dieu en agit dans une âme, comme un roi dans un royaume nouvellement conquis, qui tue et massacre tous ceux qui veulent s'opposer à l'établissement de son règne. Cependant le prince met, ce semble, l'horreur et le désordre partout ; mais c'est pour demeurer paisible possesseur, et jouir des délices de la paix, après avoir chassé tous ses ennemis. Dieu fait de même : dès qu'il commence à entrer dans une âme pour y établir son règne, il n'inspire que renoncements, mortifications, par la pensée de la vraie pénitence, ensuite il s'assujettit aisément le petit royaume, quand il en a détruit, ou chassé ses ennemis.

Il y établit après cela ses règles de conduite, dont il fait connaître la beauté et la justice par les réflexions suivantes, dont l'âme demeure convaincue : 1° que la plus grande richesse de la terre, c'est d'avoir part à la pauvreté de Jésus-Christ ; 2° que la plus grande gloire,

c'est de participer à ses humiliations et à ses mépris ; 3° que la plus grande santé, c'est de souffrir avec lui ; 4° que l'essence du christianisme étant de renoncer à soi-même, de porter sa croix et de suivre Jésus, dès que nous cessons de mourir à nous-mêmes et de nous crucifier, nous cessons aussi d'être vraiment chrétiens ; 5° qu'il n'y a rien de plus aimable, de plus précieux ni de plus honorable au monde, que de ressembler à Jésus pauvre, abject, méprisé, puisque c'est dans cet état que Dieu son Père le regardait avec plus de complaisance.

Enfin l'âme, persuadée par ces vérités qui lui paraissent évidentes, quoique dictées par la foi obscure, ne veut plus avoir sur la terre d'autres prétentions que celles que Jésus-Christ y avait : or, il n'y était que pour souffrir, pour s'y anéantir, et pour consommer en sa personne les desseins de son divin Père, en mourant sur une Croix. Elle veut donc se quitter absolument elle-même, pour s'abandonner aux maximes et à l'Esprit du Sauveur Jésus, en s'unissant et se conformant, autant qu'elle peut, à ses différents états. Ses actions ne sont plus celles du siècle, ses pensées sont bien différentes des pensées des autres hommes ; et il ne faut pas s'en étonner, puisque saint Pierre nomme les chrétiens : *Une nation sainte, un peuple choisi, un sacerdoce royal* (1), pour offrir à Dieu des sacrifices de bonne odeur; ce qu'ils font en menant une vie crucifiée avec Jésus-Christ, laquelle renferme ou plutôt n'est autre chose qu'un continuel sacrifice. Oh ! le sublime état d'une âme dans ce dernier degré de la vie surhumaine ! Hélas ! par quelle fatalité les sentiments de la vie naturelle occupent-ils entière-

(1) Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. *I. Petr.* II, 9.

ment notre misérable cœur, tandis que ceux de la vie de l'esprit n'y trouvent presque aucune place !

CHAPITRE VIII.

Pratiques de la vie surhumaine.

Nous avons tort de penser être vrais chrétiens, si nous ne marchons généreusement par les voies de Jésus-Christ, et si nous prétendons autre chose sur la terre que de nous conformer à lui. Nous ne le ferons jamais mieux (car il ne s'agit pas ici de la seule spéculation) que lorsque dans l'occasion nous embrasserons de bon cœur les abjections et les mépris, comme des moyens absolument nécessaires pour parvenir à cette conformité.

Dieu le Père ne peut pas nous prédestiner pour être conformes à l'image de son Fils, qu'il ne nous prépare, dès l'éternité, plusieurs occasions de mépris et d'abjection qu'il nous envoie dans le temps. La fidélité consiste à s'en servir, en la force et en la lumière de Jésus-Christ même. Voici ce que nous devons faire pour répondre aux vues de Dieu : il faut avant tout regarder Jésus abject et méprisé, se reposer en lui, y demeurer, y mettre ses complaisances, et faire sur nous-mêmes certains retours rapides et efficaces; retours qui formeront en nous l'image de Jésus-Christ, sans sortir de lui et sans nous occuper de nous-mêmes. Plus une âme appliquée à ce divin Maître fait ainsi des retours sur elle-même, plus elle ruine les inclinations naturelles et les maximes de la prudence de la chair, selon laquelle nous vivons pour l'ordinaire. Ces retours nous inspirent une prudence surnaturelle, qui nous fait goûter Jésus-Christ crucifié, si peu connu des hommes.

Mais il est beaucoup mieux de ne considérer que la bonté infinie du Sauveur dans ses abjections, sans faire aucun retour sur nous-mêmes, et sans nous occuper de nos propres misères ; mais seulement de l'exemple qu'il expose à nos yeux, et de la force que nous donne sa grâce pour le suivre. C'est assez pour vaincre et pour détruire nos répugnances naturelles, qu'il daigne jeter sur nous quelqu'un de ses divins regards. O Jésus ! Je vous considèrerai dans les occasions d'abjection, et vous me regarderez, cela me suffit. O mon Jésus ! tout anéanti dans les souffrances, faites que tout perdu moi-même dans les peines, j'entre abîmé en vous et par vous en Dieu. Faut-il que les enfants du siècle soient plus prudents que les enfants de lumière ! Quoi les partisans du monde feront leurs affaires, et je ne ferai pas les miennes ? Je veux m'enrichir aussi bien qu'eux de ma propre ruine, et tirer de mon abjection de grands secours pour suivre Jésus ; car je veux marcher après lui généreusement et sans réserve.

Pour faire de grandes choses selon le monde, il faut beaucoup de richesses, beaucoup de bonheur, beaucoup d'amis. Pour en faire de grandes selon Dieu, il ne faut que des mépris, de la pauvreté, des malheurs et des ennemis : car plus une âme souffre, plus elle opère de grandes choses ; plus elle se détache de tout ce qui est créé, plus elle s'enrichit de Dieu. Il faut donc qu'elle travaille autant à s'appauvrir, à se dépouiller et à s'anéantir, que les sages du monde travaillent à s'enrichir et à s'élever selon la nature, et qu'elle ne néglige ni motifs, ni moyens pour cet effet. En voici quelques-uns : 1° c'est un bon motif de renoncer à tout et à soi-même par un esprit de dépouillement, disant avec ferveur et d'une grande volonté : Allez, créatures, sortez

de chez moi ; laissez la place de mon esprit et de mon cœur à Dieu.

2° C'est un bon motif de le faire par un esprit de pauvreté : Puisqu'il n'est pas possible, ô mon âme ! de suivre Jésus pauvre, si l'on ne quitte tout ce qu'on possède, pour être pauvre à son exemple ; quittons tout avec joie et réjouissons-nous que tout nous quitte, pour n'avoir que Dieu.

3° C'est un bon motif de mourir à tout par un esprit d'abjection : Quel plus grand bonheur, mon âme, que de vivre dans l'humiliation, puisque ce fut la vie de l'Homme-Dieu sur la terre ? Être méprisé avec Jésus méprisé, est un état digne d'envie : l'honneur du monde est un obstacle à notre bonheur.

4° C'est un bon motif d'abandonner tout par un esprit de sacrifice, immolant tout et s'anéantissant de bon cœur soi-même, pour rendre hommage à la grandeur infinie de Dieu ; ou par un esprit de confiance en Dieu, ne voulant jamais plus s'appuyer sur les créatures, disant avec le Prophète : *Qu'y a-t-il en effet dans le ciel, et que désirai-je sur la terre, si ce n'est vous, Seigneur* (1) ? ou par un esprit de son pur amour : Faut-il, mon Dieu, que les créatures partagent avec vous ce cœur qui doit être tout à vous ? Quand j'aurai assez d'amour pour vous aimer autant que vous méritez de l'être, j'en ferai part à d'autres ; mais en ayant infiniment moins qu'il ne m'en faut, que personne n'en prétende la moindre partie.

(1) Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram... Deus cordis mei ? *Psal.* LXXII, 25.

CHAPITRE IX.

De la liberté que nous donne l'exercice de la vie surhumaine.

L'exercice de la vie surhumaine donne à l'âme une liberté merveilleuse : quand elle est pénétrée des lumières de cet état, elle entre dans une région toute nouvelle, toute paisible, tout amoureuse, large et très-spacieuse, et dans laquelle elle vit dans une haute union avec Dieu ; union qui ne se trouve plus sujette aux vicissitudes, aux embarras et aux changements qui se rencontraient auparavant, parce que les accidents de la fortune, les maladies, les mépris ne blessent plus l'âme, c'est-à-dire ne lui donnent plus d'aussi fortes atteintes, et par conséquent étant devenue moins sensible, elle n'est pas aussi aisément détournée de l'objet surnaturel de son amour : au contraire, les choses qui la distrayaient lui servent à un plus grand recueillement, et à un amour plus pur et plus fort ; car, en cet état, l'âme étant détachée des créatures et de soi-même, est bien éloignée de craindre les misères, puisqu'elle les désire comme des occasions de son bonheur, qui la font entrer dans une parfaite liberté et dans une profonde pureté de vertu.

Je n'avais jamais bien compris ce que c'était que la pureté de vertu : c'est celle de cet état de la vie surhumaine, dans lequel l'âme ne vit plus en soi, à soi, ni pour soi ; mais tout en Dieu, à Dieu et pour Dieu. Elle y vit toute transformée en lui et toute séparée des créatures. Hélas ! que dans cet état l'âme est tourmentée par la vue de ce que Dieu mérite, et des imperfections auxquelles elle se voit assujettie, ce qui lui

cause une langueur et des gémissements continuels !

C'est aussi ce qui la fait soupirer après la destruction de ce corps, dans lequel par la misère commune elle mène une vie si peu digne d'un vrai chrétien, que n'étant pas tout à Dieu et pour Dieu, comme elle souhaite, ce lui est une espèce de mort ; et comme elle ne peut vivre de cette vie surhumaine, que rarement et avec beaucoup d'instabilité, elle meurt ainsi très-souvent ; mort peu connue de l'homme charnel, mais très-sensible au vrai spirituel. O Jésus ! délivrez-moi de ce mortel séjour, puisque je n'y peux vivre de votre vie, en comparaison de laquelle toutes les vies ne sont que mort et corruption.

Voir aussi clairement l'excellence d'une aussi belle vie, et être dans l'impuissance d'en vivre, si ce n'est très-peu, attendu ma faiblesse, oh ! que cet état est douloureux, et que votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire ! Combien est grande la dépendance que mon âme doit avoir de vos miséricordes, elle est au-dessus de toute expression ! Elle me console pourtant, puisqu'elle vous rend toute la gloire des opérations intérieures qui se font en moi ; opérations qui glorifient plus votre puissance, votre bonté et votre sagesse, que tout l'ouvrage extérieur qui paraît à nos yeux ; car, Seigneur, vos plus grandes merveilles sont cachées.

Une âme qui vit de la vie surhumaine, au-dessus de ses inclinations, est un plus grand ouvrage que d'élever les cieux au-dessus de la terre ; car c'est un miracle semblable à celui d'élever la terre au-dessus des cieux. C'est pourquoi, mon Dieu, bénissez-moi, afin que vivant de cette vie, je vous rende une grande et continuelle gloire. Assistez-moi puissamment ; car aussitôt que vous me laisserez à moi-même, je retomberai dans

ma faiblesse naturelle, n'étant qu'un pur néant et plein d'infirmités.

On s'amuse trop à raisonner dans la vie spirituelle, il ne faut pas tant de considérations, c'est assez de dire : L'Esprit de Jésus doit être l'Esprit de mon esprit ; c'est lui qui doit me faire vivre et agir. Il faut rejeter toute autre considération qui nous empêche de suivre librement cette lumière, et accepter fidèlement, dans l'occasion, les croix, les mépris et les confusions qui se rencontrent dans le cours de la vie.

Je dois tendre continuellement à la pauvreté, quoique je ne la pratique qu'autant que ma condition, et le genre de vie où Dieu me veut me le permettront ; ne me portant point de moi-même dans les grands effets de la pauvreté, de peur que mon âme ne vienne à défaillir, si elle l'entreprenait d'elle-même. Il n'appartient qu'aux grands Saints d'être bien avant dans la pauvreté et les croix : il faut s'y laisser conduire par l'Esprit de Jésus-Christ, lequel étant infiniment sage, nous n'avons rien à craindre, en nous livrant à sa conduite.

Mais comme il ne faut point se porter à des extrémités, il ne faut pas non plus être lent dans les voies du christianisme ; il faut s'accommoder amoureusement, et avec une sainte générosité, aux occasions ; souffrir avec paix et amour les petites injustices que nos amis nous font, dans lesquelles les entraîne une trop grande affection à leurs intérêts. Toutes les souffrances sont aimables ; mais il faut chérir particulièrement les mauvais traitements qu'on nous fait, ce semble, par injustice. N'est-ce pas ce qu'a fait le Fils de Dieu sur la terre, de souffrir les injustices ? Il ne faut donc plus dire : Je souffrirais ce déplaisir, si celui qui me le cause avait tant soit peu de raison ; mais c'est par passion et par

caprice. Il peut bien être qu'il ne soit pas conforme à la raison, qu'il vous fasse une peine semblable ; mais c'est la raison et la raison divine, le vrai esprit du christianisme, qui veut que vous la souffriez. Ces sortes de souffrances sont les meilleures ; et imiter Jésus en ce point, est un acte très-méritoire.

Finalement, cet exercice de la vie surhumaine maintient la paix partout ; car elle ne se conserve qu'en souffrant patiemment les torts que les autres nous font. C'est cette belle vie qui nous enseigne la patience la plus constante ; dans cette patience est la paix ; et dans cette paix se trouve l'admirable liberté de vaquer à l'unique nécessaire, qui est de se donner à Dieu.

CHAPITRE X.

Notre plus grand bonheur sur la terre est de professer la vie chrétienne.

Mon plus grand sujet de joie et de reconnaissance, c'est de me voir enfant de l'Église, et d'être du nombre des fidèles : je goûte sensiblement ce bonheur, qui est incomparable. Que vous êtes bon, ô mon Dieu ! d'avoir bien voulu me prévenir de cette insigne faveur ? Pourquoi m'avez-vous choisi entre mille ? Hélas ! c'est un excès de votre bonté. Être enfant de l'Église, quel bonheur ! Cela vaut mieux que d'être le monarque de l'univers. L'Église est la congrégation des fidèles, c'est-à-dire de ceux qui croient et confessent Jésus-Christ, qui n'ont d'autres maximes, d'autres sentiments que les siens. Mon âme, vivons donc comme fidèles, et que Jésus vive en nous selon toutes ses saintes dispositions. Qui dit enfant de l'Église, dit une personne qui doit être portée pour les croix, la pauvreté et les mépris,

qui prend plaisir à la perte de ses biens, qui se nourrit d'opprobres et de contradictions. Quel malheur que nous ne vivions jamais ou très-peu dans l'exercice du christianisme ! On se fait honneur d'être officier, d'avoir de la naissance, de l'esprit ; mais d'être chrétien, on n'ose le publier par ses actions. Belle qualité de chrétien, que vous êtes grande, mais que vous êles peu estimée ! Je suis trop heureux si vous me restez, quoique tout d'ailleurs s'évanouisse.

Que les maximes de la vie surhumaine sont belles ! Quel ordre admirable n'établissent-elles pas partout ! Elles donnent à chacun ce qui lui appartient : à Dieu, tout honneur et toute gloire ; à moi, misérable pécheur, tout mépris et anéantissement ; car je dois me considérer comme le centre où doivent aboutir toutes les misères. Dieu est le centre et l'objet de toutes les adorations des Anges et des hommes, la gloire lui est justement due, et à moi, toute confusion. Si l'on me chargeait d'outrages, je devrais me réjouir de voir qu'on observât si bien les règles de la justice à mon égard ; et si j'étais vraiment animé de l'esprit du christianisme, je devrais avoir autant de soif des mépris et des humiliations, que dans le monde on est altéré d'honneur et de louanges. C'est un désordre dans la vie chrétienne, de ne pas aimer les ignominies, et de ne pas travailler à la destruction de la nature corrompue. Jésus a élevé son corps mystique sur les ruines de son Corps naturel, et nous ne pouvons former en nous la vie de Jésus que par la ruine de notre vie naturelle.

Vos chères compagnes, bon Jésus, la pauvreté, les humiliations et les douleurs, me faisaient autrefois de la peine ; maintenant elles embaument par leur douce odeur l'odorat de mon esprit : odeur qui purifie et tran-

quillise mon âme, et me rend propre à converser avec vous. Je ne m'étonne plus, si vos épouses courent après l'odeur de vos parfums, car ils me fortifient, et animent en moi le désir continuel que j'éprouve de vous être semblable. Mon cœur s'épanouit, dans l'espérance, un jour avant la mort, d'être libre des créatures, et de participer un peu à la pauvreté et aux abjections de Jésus crucifié. Nous ne pouvons être sans direction sur la terre; il faut, ou que l'Humanité de Jésus nous dirige, ou que l'humanité d'Adam nous gouverne. Si nous vivons de la vie chrétienne, la première nous conduira et nous donnera la direction qu'elle reçoit de la Divinité, qui est toute dans les croix et dans l'anéantissement; si nous vivons de la vie humaine, la seconde nous conduira dans les voies de l'amour-propre.

C'est un plus grand miracle de voir une âme vivre de la vie surhumaine, que de voir une pierre s'élever en l'air, parce que la corruption du péché a tellement appesanti l'âme, qu'elle ne peut plus tendre par elle-même qu'en bas, c'est-à-dire au néant et au péché. C'est en ce point que la force de la grâce est glorifiée; et c'est une prodigieuse vanité de se complaire dans ses bonnes actions, qui, étant surhumaines, ne sont point le fruit de notre humanité. Si une âme perd de vue les sentiers de la foi, elle se perd bientôt dans les voies de son amour-propre. Si elle ne vit dans une continuelle mortification, et qu'elle ne combatte ses mauvais penchants, elle passe perpétuellement du nécessaire au superflu, et toute sa vie n'est que défauts et imperfections. La douceur et la joie que l'âme reçoit dans les austérités, les croix, la pauvreté et le dénûment des créatures, la rendent spirituelle, tranquille, gaie, et lui procureut une paix solide : la douceur et la joie qu'elle reçoit

dans les plaisirs des sens, quoique légitimes, comme le boire, le manger, les bons succès temporels et la réputation, la rendent terrestre, ne lui donnent qu'une fausse paix et une vaine allégresse; et, bien loin de l'élever à la contemplation, l'inclinent, au contraire, vers la terre et la font devenir charnelle.

CHAPITRE XI.

La vérité se trouve seulement dans l'esprit du christianisme, le reste n'est que vanité.

Quand l'âme est éclairée des rayons de la lumière de la foi, elle aperçoit qu'il n'y a rien de vrai que les vérités du christianisme, que Jésus est venu nous apprendre sur la terre, et que tout ce qui y est opposé est fausseté et illusion. Oh! quel bonheur, lorsque cette lumière de la vérité commence à luire en elle! Elle connaît alors les ténèbres dont elle a été enveloppée, et apercevant ce que sont les choses sur lesquelles elle avait mis sa confiance, elle en découvre aisément la faiblesse et toute la pauvreté.

Ce rayon la désabuse parfaitement de toutes les vanités du siècle, dont elle ne fait plus de cas, Jésus seul étant sa joie, sa vie et sa vérité. Elle regarde comme un poison mortel, tout ce qui n'est pas conforme aux maximes du christianisme; ce qui est folie, perte et mort, selon la chair et le monde, est pour elle sagesse, gain et vie. Oh! que ce rayon, quand il est bien pénétrant, rend une âme savante, contente et élevée en peu de temps! On ne saurait dire combien il la sépare d'elle-même, des créatures et de tout ce qui n'est pour Dieu. Elle découvre tant de sagesse dans la prétendue folie des Saints, tant de beauté dans leur abjection, que

toutes les grandeurs de la terre ne peuvent la toucher ; n'ayant point d'autre science que celle de Jésus-Christ, elle ne peut comprendre qu'on fuie les croix et les mortifications, ni comment il est possible que les hommes s'appliquent aussi fortement aux affaires de ce monde, préférablement à celle de l'éternité. La prudence de la chair croira que toutes ces maximes sont des chimères ; mais ce sont cependant des vérités solides : elle se persuade que les maximes qui sont tout opposées, sont des vérités ; mais en effet ce sont de pures illusions. Quelle preuve plus convaincante en peut-on donner que l'exemple du Fils de Dieu même?

L'Humanité sainte du Sauveur, est sans doute la créature qui est entrée dans la plus haute, la plus éminente alliance : elle s'est trouvée unie à la vérité infinie. Conséquemment on ne peut pas douter qu'elle ne soit entrée par cette alliance, dans la possession des biens véritables. Que lui revient-il de cette alliance? La plus grande humiliation qui ait jamais eu lieu. Quel avantage a-t-elle d'avoir été élevée à l'union hypostatique? C'est qu'elle devient en même temps la plus pauvre, la plus méprisée, la plus abjecte et la plus souffrante de toutes les créatures. Pourquoi cela? parce qu'étant alliée si étroitement à la vérité, elle n'a pu avoir que la possession des biens véritables, dont on peut jouir durant cette vie ; et parce que unie si intimement avec la Divinité, elle était par là étroitement obligée de procurer ses intérêts. Quand on est allié à une famille, on épouse ses intérêts, et l'on est obligé d'y donner ses soins. Or, le vrai moyen de travailler dans les intérêts de la Divinité, et de réparer sa gloire offensée par l'orgueil des pécheurs, est l'humiliation, la souffrance et l'anéantissement. La sainte Humanité veut donc souffrir et mou-

rir, pour réparer les injures faites à Dieu, et pour lui acquérir des âmes qui l'aiment et qui l'adorent dans l'éternité.

Que tous les hommes disent après cela que les honneurs, les plaisirs et les richesses sont de vrais biens qu'il faut désirer : tout homme est menteur, dirai-je; la vérité éternelle m'a appris par ses paroles et ses exemples, que les douleurs, la pauvreté et le mépris, sont les vrais biens qu'un chrétien doit estimer, aimer et rechercher par-dessus toutes choses. Mais on a de la peine à pénétrer profondément cette vérité; il faut que le rayon surnaturel soit perçant et lumineux. Oh ! qu'heureuse est une âme qui, par sa lumière, sait discerner la vérité du mensonge!

La plupart des vérités du christianisme nous sont cachées, parce que nous nous arrêtons aux seules apparences humaines, qui ne sont que des vanités qui nous les voilent. Jésus naquit dans la pauvreté d'une étable, pour obéir en apparence à l'édit d'Auguste; et c'était cependant dans la vérité le dessein du Père éternel, caché sous cet édit. Le prince exécute la vanité de ses desseins, et le Père éternel exécute en même temps la vérité de ses décrets divins. Hérode fait fuir Jésus en Égypte : on juge que c'est par la crainte qu'il avait qu'il ne lui ôtât sa couronne; mais si l'on remontait plus haut, l'on verrait que c'était en effet le Père éternel qui se couronnait en son Fils, par les impuissances et les faiblesses qu'il fit paraître en cette fuite. Oh ! que la profession, l'exercice de la vie chrétienne et l'étude de ses mystères, découvrent à une âme des vérités admirables ! hors de là, tout n'est que mensonge ou vanité.

CHAPITRE XII.

On peut dans le christianisme mener plusieurs vies, qui sont cependant toutes la vie de Jésus-Christ.

C'est un grand sujet de pitié, de voir combien continuelles et subtiles sont les recherches de notre amour-propre. Nous trouvons toujours quelques raisons pour nous excuser des pratiques de la vie surhumaine : l'embarras du ménage, l'étendue du commerce, la multiplicité des affaires, etc., sont autant de prétextes que nous alléguons pour nous en dispenser; cependant il n'y a point de condition pour laquelle Jésus-Christ n'ait formé le modèle d'une vie surhumaine.

Notre Sauveur a mené plusieurs vies : 1° une vie souffrante à l'excès, dans le temps de sa Passion; 2° une vie pauvre, cachée, inconnue et méprisée, pendant qu'il a demeuré sur la terre, excepté cependant les dernières années, dans lesquelles la gloire de son Père et le salut des âmes exigeaient qu'il se manifestât; 3° une vie illuminative, lorsqu'il prêchait sa doctrine et qu'il enseignait les peuples; 4° une vie libérale et compatissante, lorsqu'il nourrissait de deux poissons et de cinq pains la multitude qui le suivait; 5° une vie agissante, quand il traitait avec les Juifs pour les instruire et les gagner; 6° une vie pleine de douceur et de lumière, sur le Thabor; 7° une vie dans la tentation et dans les jeûnes, au désert; 8° enfin, une vie contemplative, passant les nuits en oraison.

Jésus mène encore toutes ces vies si différentes, dans la personne des chrétiens qui sont ses membres, et il en vivra jusqu'à la consommation des siècles; et l'on dira toujours : *Je vis; non, ce n'est pas moi, c'est Jésus*

qui vit en moi. Jésus, dans son Église, fait honorer tous les états de sa vie : il choisit les uns pour honorer sa vie souffrante, car en effet il semble qu'ils ne font que souffrir ; les autres, pour honorer sa vie abjecte, ils ne paraissent bons à rien ; cependant ils ne laissent pas d'honorer hautement Dieu par l'abjection et le mépris, quand ils les agréent pour l'amour de lui. Dieu garde ces sortes de serviteurs dans sa maison, quoiqu'on les juge inutiles, n'étant propres ni à souffrir beaucoup de douleurs, ni à procurer le salut ou la perfection des autres, ni pour le temporel, ni pour le spirituel ; aussi ils sont méprisés, et ne tiennent aucun rang dans l'esprit des hommes. Ils sont même à charge à la religion, à laquelle ils paraissent inutiles; dans cette persuasion, l'on pense exercer un acte de la plus grande charité en les supportant.

Divine lumière de l'abjection, descendez d'en haut et éclairez les pauvres âmes. Que de changements ne causez-vous pas en elles ! Que de gloire ne rendront-elles pas à Dieu ! O aveuglement de certaines personnes de piété, de ne savoir pas s'en tenir au partage que Jésus leur donne, et vivre de la vie qu'il leur assigne ! Désirer ce qui ne leur est pas accordé, c'est refuser leur bonheur, ne voulant pas le connaître. Il est résolu dans les décrets de l'éternité que je mènerai une vie abjecte, pour honorer celle de Jésus-Christ, et moi je veux mener la vie illuminative.

O mon âme ! qu'importe dans quelle condition tu sois, pourvu que tu honores la vie de Jésus? Si tu ne cherches que ses dispositions éternelles, l'une de ses vies te contentera. Si tu étais bien résignée, bien anéantie en toi-même, tu ne voudrais rendre à Dieu ni plus de gloire, ni d'une autre manière qu'il ne le veut de toi. La

vie cachée et la vie illuminative lui sont agréables ; prends garde de vouloir l'une pour l'autre, sous le faux prétexte de faire plus pour lui. Tu cherches secrètement en cela la lumière et l'éclat, c'est plutôt l'honneur de la vie de Jésus que sa vie seule et pure que tu désires. La nature ne s'accommode pas de cette pureté, elle n'y trouve point son compte.

O état heureux d'un dénûment qui ravit les Anges ! Une âme qui en est à ce point est au-dessus de toutes les créatures, et peut dire avec le Prophète : *Qu'y a-t-il en effet dans le ciel, et que désirai-je sur la terre, si ce n'est vous, Seigneur* (1) ? Être abîmé dans l'abjection, c'est trouver Dieu purement. Voyez jusqu'où peut être élevée une âme qu'on ne juge bonne à rien. Oh ! que les jugements des hommes sont différents de ceux de Dieu!

Que chaque âme honore donc ce divin Maître, par la vie et par la voie où il la veut mener ; autrement elle tombera dans les troubles d'esprit, les inquiétudes, et fera souffrir les autres et elle-même. Ceci n'est cependant pas l'ouvrage d'un jour, pour y parvenir, il faut bien mourir à soi-même. Tout état nous est bon, même le plus abject ; toute grâce nous est bonne, même la plus petite : il y a bien des grâces dont on ne fait presque point d'état, qu'on devrait cependant plus estimer que les visions et les révélations : souffrir pour Dieu vaut mieux que toutes les extases.

C'est une vérité à laquelle malheureusement on n'attache pas assez d'importance, qu'il faut bien peu de chose pour mettre obstacle à la grâce de Dieu en nous : une petite inclination naturelle, mal mortifiée, suffit

(1) Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? *Psal.* LXXII, 25.

pour nous retarder dans la voie de la perfection. C'est pourquoi il faut mourir à toute créature, anéantir en nous tout mouvement qui ne porte point à Dieu ; et en particulier ne satisfaire son corps, soit dans le boire, le manger, le dormir, etc., que pour les seuls besoins de la nature ; faire mourir en soi tout désir d'honneur et de bien temporel, n'en prenant qu'autant que Dieu le veut pour sa gloire ; aimer l'abjection, les douleurs et la pauvreté. Je fais plus de cas de l'union de l'âme avec Dieu dans les anéantissements, que dans les consolations.

CHAPITRE XIII.

Quelques maximes de la vie surhumaine.

O mon Dieu, que je suis un faible chrétien dans l'occasion ! J'ai bien quelques idées et quelques sentiments de la vie surhumaine ; mais quand il s'agit ensuite d'en venir aux effets, la chétive nature prend des détours pour fuir les souffrances : et quand l'occasion de souffrir est passée, j'éprouve de cuisants remords de ma lâcheté, entrant dans une intime et pleine connaissance de mon peu de vertu, et de l'éloignement où je suis de la perfection. Je vois que la règle de la perfection se prend de la ressemblance que nous avons avec Jésus souffrant, pauvre et abject : quand elle est grande, notre perfection est grande aussi ; mais je sens que je n'ai nulle conformité effective avec Jésus crucifié.

Voici les lumières que j'ai acquises dans une conférence avec une sainte âme, et qui sont bonnes pour mon usage, et mon établissement solide dans la vie surhumaine : 1° Il faut avoir une grande haine de notre corps, exerçant sur lui des vengeances amoureuses,

pour ses propres péchés et pour ceux des autres. 2° Jamais on ne pourra passer jusqu'à la contemplation, et à l'amour parfait de la Divinité, qu'en passant premièrement par les états de Jésus crucifié et abject. Si nous le voyons aller tout seul, pauvre et méprisé, c'est que personne ne veut le suivre dans les voies rudes qu'il nous montre, pour tendre à la perfection. 3° Il faut avoir un ardent amour pour la solitude et la retraite, afin d'être tout à Dieu, et correspondre fidèlement aux doux attraits de sa grâce. Quoiqu'on doive avoir une grande indifférence pour tous les états où Dieu nous voudra, nous devons cependant plutôt pencher pour la solitude, non pour y trouver des douceurs, mais pour ne pas manquer de coopérer avec Dieu qui opère en nous. La solitude est la région des divines communications : *Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur* (1).

La raison pour laquelle on voit si peu de chrétiens, même de ceux qui professent la dévotion, avancer dans les voies de la perfection, c'est qu'ils bornent la grâce qu'ils reçoivent, empêchant par prudence humaine et par une prévoyance purement naturelle, qu'elle n'ait son effet. C'est assez pour moi, disent-ils, de faire telle et telle chose, je ne dois pas aspirer à une aussi haute perfection, les gens du monde ne peuvent pas aller d'une manière aussi élevée dans les voies de Dieu : ils empêchent par de telles rêveries que la grâce n'opère en eux, autant que les desseins de Dieu le demandent. Si l'on connaissait tant soit peu le désir qu'a Jésus d'avancer les âmes dans les voies de son divin amour, et

(1) Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. *Ose*, II, 14.

combien il voudrait leur accorder de nouvelles grâces, après une fidèle correspondance de leur part aux premières, on aurait honte d'être si indifférent lorsqu'il s'agit de s'abandonner à la conduite d'un Dieu qui ne désire rien tant que d'être parfaitement aimé de tous les hommes.

Mais de même que Jésus-Christ notre divin Maître, vivant sur la terre, on disait de lui que les siens ne l'avaient pas reçu et que le monde ne l'avait pas connu : *Le monde ne l'a point connu,... et les siens ne l'ont point reçu* (1), dit saint Jean ; car, à le voir naître dans une étable, être circoncis, réputé pécheur, vivre comme un pauvre ouvrier, persécuté, accusé, condamné à mourir sur un gibet infâme, on ne le prenait point pour le Messie promis; autant pourrait-on en dire des chrétiens de nos jours. O bon Jésus ! ils ne vous connaissent pas, ils ne vous reçoivent point parmi eux, ils n'y font régner ni votre Esprit ni vos maximes. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que plusieurs personnes qui font profession d'une vie parfaite sont de ce nombre, puisqu'elles ne connaissent ni ne goûtent votre pauvreté, vos abjections, et qu'elles n'ont de l'amour que pour la gloire et qu'aversion pour le mépris. Qu'ai-je fait jusqu'à présent, mon âme, de n'être point entré dans la vie crucifiée et anéantie ? J'avoue ma folie et mon aveuglement. O mon Dieu ! faites-moi commencer dès maintenant, et qu'il ne se passe aucun jour de ma vie, que je n'aie le bonheur de souffrir quelque chose pour l'amour de vous.

(1) Mundus eum non cognovit,... et sui eum non receperunt. *Joan.* I, 10 et 11.

CHAPITRE XIV.

De la joie que goûte une âme dans la vie surhumaine.

Nous n'avons souvent besoin de fidélité qu'à une vie ordinaire, sans penser à une extraordinaire : il faut même craindre que les désirs que nous éprouvons quelquefois, d'entrer dans une vie plus parfaite, ne viennent plutôt de la recherche de nous-mêmes, que de la vue de contenter Dieu. Parmi tous ces périls, nos aveuglements, nos ténèbres, nous avons un grand besoin du secours de la grâce et de la direction de quelque serviteur de Dieu, qui puisse examiner nos mouvements; mais nous trouverons la paix, en mettant toute notre confiance dans le Seigneur, et en vivant dans une parfaite obéissance.

Si nous avons quelque chose à désirer, il faut que ce soit les choses que Jésus crucifié a désirées, parce qu'elles sont contraires aux inclinations de la nature; et quoique nous y rencontrions quelquefois de la recherche de nous-mêmes, néanmoins c'est la voie de la grâce : en sorte que le fond de notre âme doit être le fond de l'intérieur de Jésus et non celui d'Adam. Désirons de souffrir continuellement, afin que ces paroles de saint Paul : *On ne cesse de nous livrer à la mort* (1), se vérifient un peu en nous. Prenons nos plaisirs dans les mauvais succès, nos jouissances dans les incommodités et les revers de la fortune ; en les considérant comme des avantages dans l'ordre de la grâce, nous n'en deviendrons que plus purs, notre âme se videra de la corruption d'Adam, et se remplira de l'Esprit de Jésus-Christ, qui nous procurera une paix profonde.

(1) Mortificamur totâ die. *Rom.* VIII, 36.

Quand nous aurons bien reconnu la corruption de notre cœur, notre faiblesse, nos misères, combien nous méritons peu d'avoir la moindre bonne pensée, nous n'aspirerons point aux voies les plus éminentes, par un effort de nature, ce qui arrive à beaucoup de bonnes âmes; mais nous en jugeant indignes, nous nous contenterons du peu qu'il plaira à Notre-Seigneur de nous accorder, et travaillerons humblement et fidèlement avec une petite grâce présente, sans nous tenir les bras croisés, et nous amuser à soupirer après une plus grande, que nous n'aurons peut-être jamais. C'est un des principaux points de l'humilité, de se contenter de peu dans l'ordre de la grâce, et de s'estimer vraiment indigne de tout; quoiqu'il n'y ait rien sur la terre, qui mérite mieux de fixer nos désirs que la grâce, et la perfection de la grâce : nous devons incessamment la demander à Dieu, mais avec une parfaite soumission à sa volonté, en conservant la paix intérieure.

D'un côté, je vois mon extrême misère et je me sens si appesanti, que toutes mes forces et mes industries naturelles, non plus que les secours que l'on pourrait me donner, ne peuvent me faire sortir de moi-même; de l'autre, je brûle du désir d'être tout à Dieu, en vivant de la vie surhumaine et spirituelle. C'est à vous que j'adresse mes soupirs, ô divin Esprit! source inépuisable de toutes les grâces; vous savez que je veux mener cette vie spirituelle dont je parle, dans l'exercice de laquelle je trouverai la vraie pratique du divin amour; ainsi contenterai-je l'ardent désir que j'ai d'être tout à Jésus, et de ne plus vivre d'une vie naturelle, c'est-à-dire selon les maximes de la prudence humaine.

Mais je vois l'impossibilité d'y atteindre, si vous ne me prévenez de vos lumières contre mes ténèbres, de

votre force contre ma faiblesse, de votre secours continuel contre mon impuissance ; en effet combien de fois, divin Esprit, ai-je commencé la vie surhumaine, et combien de fois l'ai-je abandonnée, vaincu par la nature et par les difficultés ? Attirez-moi si fortement et si continuellement, que je ne retourne plus en moi-même, mais que je coure après vous dans la perfection de vos voies : oui, mon doux Jésus, après vous, dans les différents états de votre vie mortelle, dans vos anéantissements, vos mépris, votre pauvreté et vos souffrances. Si quelquefois je vous perds de vue, dans les ténèbres dont mon esprit est souvent enveloppé, au moins que je ne perde pas courage. Pourvu que je demeure dans vos voies, c'est-à-dire dans l'estime et l'amour de la vie chrétienne, tout ira bien, si je mets toute ma confiance en vous, car je sais que vous vous plaisez à secourir une âme pauvre, anéantie à ses propres yeux et qui met tout son appui en vous seul.

Quoique nous n'éprouvions aucun bon sentiment, et que nous ne goûtions point de douceurs sensibles, nous sommes pourtant assurés qu'il n'est pas loin de nous, si nous sommes dans ses voies, c'est-à-dire si nous avons pour compagnes la pauvreté, les abjections, les douleurs. Qu'une âme est heureuse de courir après les anéantissements de Jésus, sans être embaumée de ses doux parfums ! C'est la privation des consolations, qui, quoique fort dure à la nature, nous procure cependant le moyen de pratiquer la pureté de l'amour ; l'âme fait en cela un acte excellent de la vie surhumaine, qui consiste moins dans l'amour des croix et des souffrances corporelles, que des spirituelles.

J'éprouve, d'une manière bien sensible, qu'il y a une rande différence entre penser et faire, préconiser ou

opérer la vie chrétienne. Nous ne trouvons point de difficulté dans la pratique de la vertu, dont les idées sont aussi douces que les actes en sont amers, lorsque rien ne répugne à notre nature. Je suis à portée de sentir mes répugnances, mais tout résolu de m'y bien anéantir, et demeurer en paix dans la parfaite confiance aux secours que j'attends de la grâce de mon Dieu. Je considère qu'il n'y avait d'abord rien de plus faible que les Apôtres, ils craignaient, ils se cachaient, reniaient leur divin Maître, et l'abandonnaient dans ses souffrances ; mais après avoir reçu le Saint-Esprit, qui leur donna le don de force, rien dans le monde de plus fort qu'eux.

CHAPITRE XV.

L'esprit humain ne saurait nous faire vivre de la vie surhumaine.

La vie surhumaine est une mort continuelle de la vie humaine, car il est certain : 1° que notre âme ne saurait vivre de cette belle vie que par l'anéantissement des sens et de la raison ; 2° que cette vie est toute selon l'esprit, et que ce ne peut être que l'Esprit de Dieu qui l'inspire à l'âme, par ses influences et par ses mouvements sacrés ; 3° que l'âme qui la mène doit toujours être élevée au-dessus des sens et de la raison, soit dans son oraison, soit dans la pratique des vertus, ce qu'elle ne peut faire que par un sacrifice continuel ; 4° qu'il faut faire par la direction de la grâce, les choses qui regardent les sens, comme le boire, le manger, etc., de même qu'il faut faire par la seule vue de Dieu et de sa sainte volonté, les choses qui sont selon la raison, comme d'aimer ses parents et ses amis. Vie de grâce, vous êtes une mort continuelle ; qui vit chrétiennement vit en

martyr : *Puisque toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un martyre* (1) ; mais elle est pourtant remplie de joie, car elle se trouve environnée de grâces. Heureux, si nous pouvions être bien pénétrés de cette vérité fondamentale de notre salut ! le Fils de Dieu, régnant dans l'éternité entre le Père et le Saint-Esprit, daigne se faire homme, pour vivre et mourir dans des humiliations inouies. Jésus nous sauve, en s'immolant ; il nous établit en la grâce, en se ruinant selon la nature ; il nous acquiert l'éternité, en sacrifiant sa vie corporelle. Ce n'est pas sans raison que l'Évangéliste, en parlant de sa mort, s'est servi de cette expression : *Il envoya son Esprit* (2), il l'envoya, sans doute, dans le cœur de tous ses fidèles serviteurs, afin qu'ils apprissent à vivre pour lui et par son Esprit, puisqu'il mourait pour eux, comme le dit saint Paul : *Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils* (3). *Afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux* (4).

Bannissons donc l'esprit de la chair qui nous porte à prendre des consolations selon les sens, quoique innocentes ; embrassons avec une sainte générosité les croix et les mépris. Gerson dit une belle sentence : Plus la nature est morte, plus la grâce vit en nos âmes ; et rappelons-nous bien que si le grain de froment ne tombe en terre, et qu'il ne pourrisse, il ne pourra fructifier.

(1) Tota vita Christi crux fuit et martyrium. *Imit.* II, 12, 7.

(2) Emisit Spiritum. *Matth.* XXVII, 50.

(3) Misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra. *Galat.* IV, 6.

(4) Ut et qui vivunt Jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. *II. Cor.* V, 15.

Si l'homme ne meurt à l'esprit du monde, aux choses créées et à soi-même, il ne deviendra jamais parfait chrétien, et ne portera pas les fruits du vrai et parfait amour. Il faut n'être rien devant les hommes, pour être quelque chose devant Dieu ; pourquoi le disciple serait-il plus que le maître ?

L'esprit de la grâce et celui de la nature disputent continuellement en nous l'un contre l'autre. L'exercice de la vie spirituelle donne assez de connaissance pour discerner leurs différents mouvements, mais il faut beaucoup de fidélité quand on les discerne. Le moindre mouvement de la nature affaiblit l'âme et l'obscurcit ; au contraire, celui de la grâce l'éclaire et l'anime. Il faut toujours prendre le parti de Dieu contre soi-même : cette pratique est très-douce, très-claire et très- efficace pour vaincre nos passions et nous exciter aux pures vertus, particulièrement quand la vue en est donnée après celle de la grandeur de Dieu. La raison peut servir pour vaincre les passions, mais elle doit se taire quand la foi paraît. Or, il faut, autant qu'on le peut, étouffer les maximes de la raison, afin d'être plus susceptible des lumières de Jésus-Christ, qui nous élèveront au-dessus de la raison humaine. Enfin, comme personne ne peut aller au Fils, si le Père ne l'attire par une grâce prévenante, personne ne peut aussi aller au Père que par le Fils ; c'est-à-dire en suivant ses maximes, ses exemples et les mouvements de son Esprit. C'est l'ordre et la voie de la grâce, il ne faut point chercher d'autre secret dans la vie spirituelle.

LIVRE SECOND

DE LA PRÉSENCE DE DIEU, ET DE L'ABANDON A SA PROVIDENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Notre première pensée au matin doit être que Dieu est présent.

Dès le matin je dois considérer que je suis dans le sein de Dieu, *car c'est en lui*, dit saint Paul, *que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (1). Nous vivons en lui, ce à quoi je ne pense presque pas. Je suis au milieu de ses grandeurs, de ses bontés et de ses richesses, environné de ses divines perfections, et je ne m'occupe qu'à de vaines ombres. Quel aveuglement ! quelles ténèbres ! D'un sommeil je tombe dans un autre, mon âme n'étant guère plus éveillée le jour que la nuit, mes sens intérieurs étant assoupis le jour, comme les extérieurs le sont durant la nuit.

Je suis comme un aveugle qui dort : il est en cet état dans un double aveuglement, le sommeil lui en donnant un second. Quand il est éveillé, il ne voit point la clarté du jour, ni la beauté du monde, ni la diversité des créatures qui lui sont présentes; il marche au milieu du monde et n'en voit pas les différentes parties; quand il dort son aveuglement croît. Ainsi, quand nous dormons, nous sommes dans un profond oubli de Dieu;

(1) In ipso enim vivimus, et movemur et sumus. *Act.* XVII, 28.

mais ce qui est déplorable, nous continuons cet oubli dans le réveil, par le peu d'application à Dieu et à ses perfections, toute notre âme étant occupée des chétives créatures. Hélas! que cet oubli, que ce sommeil est fâcheux; car il est volontaire, la nature nous formant à l'autre! *L'heure est venue*, dit saint Paul, *de nous réveiller, et de sortir enfin de notre assoupissement* (1). Et quand je serai hors du sommeil naturel, ne permettez pas, Seigneur, que je me laisse captiver par les créatures; mais occupez-moi de vous, de votre amour, de la connaissance de vos perfections, afin que je ne dorme pas toute la journée dans l'oubli de votre présence.

O Jésus! je ne puis m'empêcher de dormir, et l'état de cette vie ne me permet pas de penser à vous continuellement: mais veillez pour moi; que je sois toujours occupé en Dieu par vos saintes et divines occupations; que je le connaisse par votre connaissance; que je le regarde par vos regards; que je l'aime par votre amour, et vous serez de la sorte la consolation de mon impuissance. Tant que nous ne veillons pas avec Jésus-Christ, nous dormons avec les enfants du siècle, qui rêvent perpétuellement; c'est-à-dire qui dorment de leur sommeil, ne s'occupant que de la figure passagère de ce monde. Veiller avec Jésus-Christ, c'est faire les opérations de sa vie, agir comme il a agi, souffrir comme il a souffert. Les peines, les souffrances, les calomnies, nous doivent être chères, puisqu'elles nous font veiller avec Jésus-Christ et vivre de sa vie; au contraire, les honneurs, les plaisirs et les avantages de la fortune doivent nous être fort suspects, puisqu'ils nous endorment dans l'oubli de Dieu.

(1) Hora est jam nos de somno surgere, *Rom.* XIII, 11.

Quand la foi nous fait découvrir que le Seigneur est partout, qu'il opère tout, nous y prenons plaisir, nous l'envisageons comme l'âme du monde ; et notre âme s'écoule vers lui comme vers son centre, dans lequel elle prend un doux repos. Ce repos la rend abandonnée à toutes ses saintes dispositions qu'elle aime uniquement. Cet abandon, quand il est général et bien véritable dans une âme, la détache puissamment des créatures, et la rend fort passive à la conduite divine, se laissant pénétrer de ses attraits. Tel bon sentiment que Dieu, envisagé comme présent, lui donne le matin, elle le conserve et le cultive avec soin durant la journée. Dans les occasions elle le fait fructifier, prenant de la main de son bien-aimé tout ce qui lui arrive, paix ou guerre, doux ou amer, repos ou travail, parce qu'il s'y plaît et tire sa gloire de tous les événements : cela porte une âme à la pratique des pures vertus.

CHAPITRE II.

A la vue de Dieu présent, on est peu touché de l'absence des créatures.

Je trouve mon âme si contente de ce que Dieu est uni inséparablement à elle, qu'elle ne peut sentir la séparation des personnes même les plus chères. Je ne sais quand je souffrirai quelque chose, toutes les mortifications se changent pour moi en douceurs ; car la vue de la présence intime de Dieu me remplit de joie. Il est en moi et je suis en lui, et rien ne m'en peut séparer, puisque incessamment il est présent en moi par son immensité qui lui est essentielle. Cela me donne un plaisir si sensible, que la privation des choses créées ne pourrait me toucher ; au contraire, je tire cet avantage

de leur éloignement, que la vue de Dieu m'est plus présente ; et plus je m'élève par la suprême indifférence au-dessus de toutes les créatures, quelque saintes qu'elles soient, plus je sens mon cœur uni à Dieu comme à son centre, dans lequel il prend un paisible repos.

Je regarde comme une grâce très-particulière l'occupation que Dieu me donne de sa divine présence. Qu'ai-je à faire de toutes les créatures, puisque mon Dieu est en moi et que je suis en lui, qu'il est à moi et que je suis à lui ? quelle richesse de le trouver ! Mais cela ne se fait que par un entier détachement de tout. La bienheureuse Magdeleine, éloignée et privée de tout le monde, même de Lazare, son très-cher frère, et de sainte Marthe, sa sœur, avait présent son divin Jésus, et il lui suffisait. J'entre un peu dans la joie de cette Sainte, de posséder mon Sauveur après l'avoir si heureusement trouvé. Quand une âme se plaint de l'absence de quelque créature, c'est qu'elle n'a pas encore eu ce bonheur.

Hélas ! qu'après avoir goûté Dieu, le goût des créatures est insipide, et que c'est un grand tourment de demeurer avec elles ! Puisque je vous ai trouvé, mon divin Maître, je ne vous abandonnerai jamais, mon âme est si unie à vous, qu'il me semble qu'elle jouit de vous ; augmentez la séparation de tout, afin que cette douce jouissance s'augmente aussi. Quel moyen après cela de retourner à la conversation du monde ?

Qu'il y a de profit à considérer comme plusieurs Saints et Saintes se sont abîmés dans les solitudes, fuyant le commerce du monde, pour ne s'occuper que de la seule présence de Dieu ! Sainte Marie d'Égypte alla s'enfoncer dans un vaste désert, pour y perdre la vue et le souvenir des objets créés, et n'y trouver que son seul Créateur. Ah ! comme elle le trouva heureusement,

vivant sans aucun secours, sans vêtements et presque sans pain ! Elle ne recevait de consolation de personne, personne ne la plaignait dans ses maux, ne prenait part à ses joies ni à ses peines ; elle était seule avec Dieu seul, dans la privation générale de toutes les créatures. Oh ! que cet esprit de séparation de toutes choses est excellent, et qu'il est nécessaire à une âme qui veut être tout à Dieu, et jouir des douceurs de sa divine présence !

Mais, pour y arriver, il faut beaucoup souffrir de la part de nous-mêmes et des autres, afin que nous soyons entièrement détachés ; Dieu lui-même qui veut être e tout de notre âme, lui arrache souvent les choses créées, par une grande diversité d'événements fâcheux. C'est ce qui fait que la vie des serviteurs de Dieu est pleine de bouleversements, non-seulement dans les affaires temporelles, mais aussi dans les spirituelles, et le dessein qu'ils ont de glorifier le Seigneur : leurs corps et leurs âmes ne sont jamais dans un même état. Ces vicissitudes les obligent à ne rien affectionner que le seul souverain bien : dans cet abandon général, Dieu leur fait ordinairement éprouver les douceurs de sa divine présence, et dans cette bienheureuse expérience de Dieu présent, l'âme ne sent plus la privation des créatures les plus chères, dans lesquelles elle trouvait auparavant du contentement.

Il est vrai que les serviteurs de Dieu, avec lesquels nous pouvons communiquer sur la terre, sont comme autant de canaux, par lesquels Notre-Seigneur nous fait communication de ses grâces et de ses lumières; et qu'apprenant d'eux les vérités éternelles et beaucoup de secrets de la vie intérieure, nous en recevons un grand secours. Mais s'ils sont des canaux, Jésus-Christ, comme Dieu et comme homme, est la vraie source d'où décou-

lent toutes les faveurs que ces Saints nous départent ; c'est dans sa Divinité qu'il faut puiser toutes les vues de ses grandeurs et de ses perfections ; c'est dans son Humanité qu'il faut apprendre toutes les vertus chrétiennes. Oh ! quand il vous plaît, Seigneur, que vous faites bien connaître à l'âme la différence qu'il y a entre la source et les ruisseaux ; entre puiser l'eau des grâces en vous-même ou dans vos Saints ; entre contempler votre intérieur, et l'âme des plus parfaits de vos serviteurs ! Ainsi, perdre la présence des créatures les plus saintes, pour ne jouir plus que de la présence du Créateur, ce n'est pas une perte, c'est un gain ; perdre l'entretien des plus grands serviteurs de Dieu, pour ne converser plus qu'avec le divin Maître, ce n'est pas un préjudice, c'est un avantage. Le côté percé de Jésus-Christ est une bouche adorable, par laquelle son Cœur nous parle plus divinement, que ne pourraient le faire tous les Saints.

CHAPITRE III.

On peut et l'on doit conserver la présence de Dieu dans les occupations extérieures.

Une âme peut être aussi séparée des objets créés au milieu des villes et des communautés, qu'étant dans les déserts. Voici comme je le conçois : quand Dieu fait un peu connaître à l'âme sa grandeur, et qu'il lui donne de vifs sentiments de sa présence, l'âme ainsi éclairée meurt aux créatures ; elle est à l'égard d'elle-même dans une profonde pauvreté, parce que la lumière qui lui fait connaître et goûter Dieu présent, la dégoûte de tout. Ce n'est plus la petitesse, ni l'insuffisance des choses du monde qui causent cet éloignement et ce dégoût, c'est

la grandeur de Dieu et le sentiment de sa divine présence, qui se trouvent aussi bien au milieu des villes et des compagnies, que dans la solitude.

On serait prêt à aller au bout du monde, tout lieu est indifférent : détaché des créatures, on ne désire que le Créateur, que l'on sait être tout et que l'on voit partout. Quand on s'attriste de l'absence de quelque ami, c'est par défaut de lumière, puisque le grand ami est continuellement avec nous. C'est donc manquer à Dieu présent, de s'affliger de l'absence de qui que ce soit ; c'est presque lui dire : Vous seul ne me suffisez pas. Un excellent motif pour nous porter au dénûment de toute créature, est de perdre volontiers leur présence, et même leur souvenir, par un esprit de révérence à la grandeur de Dieu, lequel nous étant intimement présent, nous ne pouvons nous occuper, si ce n'est par rapport à lui, d'autre chose, sans faire en quelque sorte injure à sa Majesté.

Que nous sommes injustes de nous plaindre de la divine Providence, qui travaille continuellement à nous délivrer de nos vaines affections, puisque jamais nous ne jouirons pleinement de Dieu que dans la perte des créatures ! Tant qu'elles flattent et que tout réussit à souhait, on s'y attache et l'on oublie aisément Dieu : mais son aimable Providence nous en dégoûte en mille manières, par des pertes, des maladies, les rebuts de nos amis, qui souvent nous abandonnent au besoin : par les mauvais succès des affaires, par la soustraction des grâces sensibles, et enfin par une amertume générale qu'il nous fait éprouver en tout ce qui n'est pour lui.

Ne comprenant pas ses aimables desseins, adorons-les et tâchons de les apprécier désormais, c'est le paradis des âmes vraiment vertueuses ; car c'est là que l'on

trouve ce divin Maître, et qu'il se rend plus présent à un cœur qui est bien libre des objets extérieurs. Depuis qu'il goûte la douceur divine, il n'a plus qu'un dégoût et un mépris universel pour les créatures, leur présence l'importune, et ce lui est un supplice de leur donner quelque peu de son attention.

Quand une âme ne s'engage dans les affaires que par ordre de Dieu, son intérieur n'en reçoit point de préjudice ; car elle est toujours en état de retourner à Dieu, parce qu'alors elle ne le quitte, pour ainsi dire, pas. La même vue qui lui fait voir l'intime présence de Dieu, lui fait aussi clairement voir ses ordres dans les affaires du dehors, et elle obéit promptement et tranquillement. Elle veut faire ce que Dieu veut, quand bien même elle devrait perdre ce doux repos qu'elle possède dans la divine jouissance. La seule chose qui la satisfait dans son repos, n'est pas le repos même, ni la douceur qui s'y rencontre ; mais c'est l'ordre de Dieu sur elle, qui se plaît d'unir l'âme à lui par intervalle, et de lui faire goûter sa présence, comme son centre et sa fin dernière. Or, quand cet ordre change, elle change aussi de disposition, et quitte le Créateur pour aller à la créature. Elle est si détachée qu'elle ne veut se mouvoir que par le mouvement de Dieu. Qu'il la pousse où il lui plaira, ou à jouir de lui, ou à servir le prochain, cela lui est indifférent, puisqu'elle ne cherche que le contentement divin.

Il est pourtant vrai que l'âme, enivrée de la douceur de sa présence et de la paix de sa jouissance, ne fait aucune fonction de ses sens volontairement; elle ne voit les objets extérieurs qu'à regret ; elle ne parle, n'écoute, ne mange qu'avec peine, parce que sentant avec soi cette infinie Majesté, et ne voyant au dehors qu'indignité et

misère dans les créatures, elle ne peut quitter cet excellent objet, pour courir après la figure trompeuse des choses qui tombent sous les sens. Tout son trésor étant au dedans, toutes ses pensées et toute son affection y sont aussi. J'ai quelquefois senti les désirs d'être aveugle, sourd et muet, afin d'être dans une séparation entière de tout, et de pouvoir demeurer davantage dans le respect de la majesté de Dieu présent en moi; éprouvant avec douleur que mon âme oublie souvent cette divine présence, quand elle s'égare sur les créatures, sortant par les fenêtres de ses sens; or, il faut les fermer afin que, recueillie dans elle-même, elle ne s'y occupe que de Dieu.

CHAPITRE IV.

La présence de Dieu se voit clairement dans un intérieur épuré.

L'idée d'un miroir est très-propre à expliquer ceci: car il est vrai que Dieu se fait voir quelquefois dans le fond de l'âme, comme dans une glace bien polie, de même que le soleil, ou plutôt sa figure, se fait voir dans une fontaine d'eau bien claire. L'âme ne voit pas la face de Dieu en elle-même, cela est réservé pour la gloire; mais elle le voit plus clairement que dans les autres créatures. Il daigne se manifester en elle, comme le soleil se dépeint lui-même dans une fontaine. Pour conserver l'impression de cette présence, il faut que la pureté et la paix soient très-grandes dans l'intérieur, car de même que l'haleine ternit le miroir, tout ainsi les imperfections volontaires ternissent la pureté de l'âme; et comme la moindre émotion qui trouble l'eau de la fontaine lui fait perdre l'image du soleil,

de même les distractions et l'épanchement vers les créatures, font perdre à l'âme la vue de cette divine présence.

Quand Dieu se manifeste ainsi présent à une âme, elle ne doit regarder que lui, autrement elle perd son bonheur, n'étant pas possible de considérer le soleil peint dans la fontaine, et ceux qui passent par le chemin. Il les faut laisser passer, quelque amis qu'ils soient: sans cela vous êtes en danger d'éprouver que le bien-aimé vous aura voilé sa face, dont vous aurez détourné les yeux. Il y a temps de parler et temps de se taire, taisons-nous à toutes les créatures en ce bienheureux moment, et rendons cet honneur à la présence de Dieu en nous, de ne nous en point distraire.

Il arrive quelquefois que Dieu permet au démon de se peindre en sa place : c'est quand l'âme n'a plus que des pensées noires, des idées mauvaises, des tentations, des imaginations folles; sur quoi il faut prendre patience, dans la connaissance de ses misères et de son indignité, bien convaincu que l'on mérite d'être continuellement banni de la face de Dieu. Mais si notre fidélité est grande dans cet état de ténèbres et de peines intérieures, Dieu ne sera pas longtemps sans se montrer et dissipera toutes ces ombres.

A mesure que le fond de l'âme se purifie davantage, Dieu fait de plus en plus ressentir sa présence. Les maximes suivantes servent à épurer l'intérieur, ou à le conserver dans la pureté : 1° l'indifférence à tout état, à tout emploi, à toute manière de glorifier Dieu ; 2° être réglé pour l'extérieur, en faire peu, mais le faire avec de pures intentions ; 3° se bien établir dans l'esprit de mortification, aimer les souffrances, l'anéantissement, c'est ce qui doit être le fondement de l'intérieur, 4° un grand amour pour Jésus mourant dans les op-

probres de la Croix ; 5° grand recours à sa grâce, la demander souvent et y avoir une continuelle dépendance ; 6° la mort de toutes les créatures quelles qu'elles soient,

On dit que Dieu est dans le fond de l'âme et qu'il y est caché : pour l'y trouver il s'y faut cacher avec lui, et se recueillir au dedans de soi, pour passer en cet état que les Maîtres de la vie spirituelle nomment *introversion*. Le temps le plus favorable à cette disposition, c'est la nuit, où toutes les créatures sont comme mortes, anéanties et ne peuvent faire aucune impression sur nos sens. C'est dans les ténèbres que l'on conserve mieux la révérence que l'on doit à la présence de Dieu. Oh ! que les irrévérences que nous commettons contre lui sont fréquentes ! Nous le laissons seul, quand même nous nous apercevons qu'il se fait sentir en nous, pour y recevoir nos hommages ; nous détournons sans cesse nos pensées de cette divine Majesté, comme si quelqu'un, admis par faveur dans le cabinet et en la présence du Roi, s'en détournait incessamment pour regarder par les fenêtres ceux qui passeraient par la rue.

Une âme qui sent Dieu présent, est bien éloignée de ces légèretés ordinaires. La moindre parole ou action qui l'en détourne, lui est insupportable, parce que ne voulant par sortir du respect qu'elle doit à son souverain bien, elle craint les moindres irrévérences comme la mort ; or, de pareilles légèretés sont des irrévérences et des défauts d'attention à la présence de Dieu. En cet état, l'âme n'a pas seulement un grand respect pour Dieu, comme Dieu, mais aussi pour Jésus-Christ Dieu et homme, pour sa doctrine et pour ses maximes ; elle ne fait nul état de toutes les fausses opinions du monde. Elle goûte mieux la privation de toutes les créatures

que leur jouissance, lui étant certain qu'un moment de la jouissance de Dieu, telle qu'on l'éprouve ici, vaut mieux que le monde entier.

L'âme voyant que dans toutes les créatures il n'y a rien de semblable au Créateur, est tellement convaincue de cette vérité, qu'elle dit souvent avec le saint archange Michel : *Mon Dieu, qui est-ce qui est semblable à vous* (1) ? Où est une beauté qui ressemble à la vôtre ? Et quand même le Seigneur nous met dans les ténèbres, et semble nous éloigner de sa face, nous laissant dans la froideur et l'obscurité, il se fait honorer en nous par cette conduite de sa divine sagesse, qui nous condamne à ces ténèbres : en souffrant patiemment cet éloignement ou cette absence de Dieu, nous faisons hommage à sa justice, comme un homme condamné aux galères, pour avoir commis quelque manquement envers le Roi, honore la dignité royale par ce châtiment.

CHAPITRE V.

Comment l'union à la présence de Dieu doit régler notre vie.

Les obligations d'une âme à qui Dieu se manifeste, en lui donnant la douce vue de sa présence et les sentiments de son union, sont bien grandes. Car je sais que cette union est pleine d'attraits, souverainement agréable et qu'elle vaut mieux que la jouissance de toutes les créatures ; mais aussi elle est pleine d'une extrême rigueur, puisqu'elle sépare l'âme de tout ce qu'elle chérissait le plus par nature. Il faut donc dire adieu aux plaisirs les plus innocents, par une mort générale de tout ce qui n'est pour Dieu, ou de Dieu. Oh! quelle peine

(1) Quis ut Deus! *Hymn. Fest. S. Mich.*

de n'oser, à cause de Dieu présent, se complaire avec ses amis, ni les servir par inclination naturelle, mais seulement par un motif de la grâce ! Car l'âme ne doit plus suivre l'ordre de la nature comme nature, mais l'ordre de son souverain Seigneur.

Il ne faut pas préférer la complaisance aux créatures présentes, à celle qu'on doit à Dieu présent : il faut laisser crier le monde, qui fait une grande vertu de s'employer aux divertissements par complaisance. Une âme attirée à jouir de la présence divine, a une autre règle ; celles qui n'ont pas cet attrait, ni cette jouissance pourront avoir des attentions, et des égards naturels pour le prochain.

La fidélité d'une âme qui a Dieu présent, demande de ne point se charger d'affaires, si elles ne sont pas nécessaires, de les traiter avec indifférence du succès, et avec la seule vue de l'accomplissement du bon plaisir divin, qui se rencontre souvent, aussi bien dans les mauvais succès que dans les bons ; de s'occuper plus à Dieu qu'aux affaires, croyant que c'en est une excellente, de conserver l'union avec Dieu présent, il ne s'en trouve pas de plus indispensable ; d'être fort soumise aux décrets de la Providence, agréant de bon cœur les privations, les misères, les délaissements, et toutes sortes de peines, n'en cherchant jamais la délivrance par un mouvement de la nature, mais se complaisant dans son abjection et dans la ruine de soi-même, comme dit saint Paul : *Je me plais dans mes misères et mes infirmités* (1) ; enfin d'être absolument abandonnée entre les mains de Dieu, pour se laisser manier comme une boule de cire molle, et recevoir telle forme, telle im-

(1) Placeo mihi in infirmitatibus meis. *II. Cor.* XII, 10.

pression qu'il lui voudra donner, très-indifférente à ce qu'il voudra faire d'elle, recevant tout avec une profonde humilité ; et s'il ne lui donne rien, demeurant ainsi dénuée tant qu'il lui plaira. Oh ! qu'une âme ainsi dépouillée de toutes choses est une demeure agréable au Seigneur, et qu'il prend ses délices à demeurer toujours avec elle !

Cette âme souffre alors un cruel tourment, d'être obligée de quitter la douceur de cette divine présence : oh ! que cette vie est dure, puisqu'on est contraint d'en sortir si souvent ! O mon Dieu ! ô le bien-aimé de mon âme ! quand me délivrerez-vous de cette fâcheuse nécessité ? C'est la plus grande de toutes les misères : car ce n'en est pas une d'être dans la privation des créatures ; mais bien d'être privé de vous, pour la jouissance de qui je suis créé, et sans laquelle je ne puis être que malheureux. *Quand viendrai-je et quand paraitrai-je devant la face de mon Dieu* (1) ?

Il me semble que je suis comme un voyageur, qui voit de loin une haute montagne et le chemin pour y monter : mais il est au pied ; et il doit suer avant d'y arriver. De même, j'ai quelques vues de la perfection et des obligations d'une âme bien attachée à son Dieu, cependant je ne les accomplis pas, je suis pourtant dans le désir, mais j'ai besoin d'une grâce toute particulière. Obtenez-moi, sainte Vierge, une petite participation de celles que vous reçûtes en votre conception, qui fut le commencement de votre vie toute divine, afin que j'exécute les bons desseins que j'ai conçus, et conduisez-moi dans les sentiers de la vie parfaite.

(1) Quando veniam et apparebo ante faciem Dei? *Psal.* XLI, 3.

Il faut bien prendre garde que l'union de la jouissance avec Dieu présent, ne subsiste que par l'union à la croix, aux mépris, à la pauvreté et aux souffrances. Une étroite liaison à l'intérieur de Jésus glorieux, demande une autre liaison à Jésus souffrant et pauvre. Ces deux unions marchent d'un pas égal, n'étant pas possible d'avoir part à l'état de Jésus dans le sein de son Père, que l'on n'ait part aux états de sa vie mortelle. Courage! aimons encore plus à souffrir qu'à jouir, l'éternité est assez longue pour jouir, mais nous n'avons que cette vie pour souffrir.

CHAPITRE VI.

Comment la présence de Dieu met une âme dans un état de souffrance et de jouissance.

La perfection ne consiste pas dans une paix générale de tout l'homme, tant intérieur qu'extérieur. Jusqu'ici ma faiblesse ne pouvait comprendre comment une âme pouvait être heureuse et malheureuse, en même temps. J'avais si peu de force, que la souffrance me tirait de la jouissance de Dieu présent en moi, faisant éclipser, par ma trop grande sensibilité, l'attention à la jouissance de Dieu présent; et parce que je me persuadais que cette jouissance ne se pouvait rencontrer, que dans une âme qui possédait une exemption générale de toutes sortes de peines, quand il m'arrivait des tristesses, des ennuis, des dégoûts, je m'en défaisais au plus tôt, pour rentrer dans l'état de la jouissance. A présent, ces croix me serviront de moyen pour m'unir plus fortement à Dieu, je les agrée, et j'en ferai des sacrifices à cette infinie Majesté, cachée et réellement présente au fond de mon cœur.

Car je conçois que l'Humanité sainte, unie hypostati-

quement avec le Verbe, avait Dieu très-intimement présent dans elle, avec qui elle demeurait unie par la jouissance et par la souffrance. Elle offrait à la Divinité un sacrifice continuel de ses humiliations, de ses privations et de ses douleurs, tandis que la Divinité lui donnait une jouissance admirable des douceurs de sa divine présence. C'est encore ainsi que Dieu est glorifié dans l'âme ; il lui donne une profonde paix dans la partie supérieure, où il fait sentir sa présence, tandis qu'étant crucifiée et anéantie dans la partie inférieure, elle lui fait un hommage perpétuel des sacrifices de ses peines. Elle est en cet état une excellente image de Jésus voyageur et compréhenseur, c'est-à-dire de Jésus souffrant et jouissant en même temps de la vision intuitive.

Le Seigneur ne manifeste pas toujours sa présence à une âme par sa divine lumière, c'est quelquefois par un doux sentiment de paix, qui la touche et l'attire délicieusement à lui ; alors les puissances intellectuelles ne font rien, si ce n'est l'adorer avec une vive foi, et s'unir à lui par l'amour ; et de temps en temps il sort du fond du cœur certaines aspirations amoureuses, comme : Oh! quel bonheur d'avoir Dieu présent, que je ne m'en sépare jamais ! Que puis-je désirer davantage que de jouir de la présence de mon Dieu ! O Seigneur ! soyez ma portion et mon héritage pour l'éternité. Quelquefois aussi l'âme reçoit de certaines vues de la grandeur de ce Dieu présent, et toute pénétrée de cette divine présence, elle se répand dans des affections de respect, d'amour, d'adoration et de louanges qu'elle rend à sa Majesté, et jouit d'une paix profonde et très-savoureuse, qui la met dans une union de jouissance.

Mais la croix et les souffrances font entrer l'âme, dans une bien plus grande union que les douceurs et la jouis-

sance. Union d'autant plus excellente, qu'elle est moins sensible à la nature, qui ne cherchant qu'à se satisfaire, s'aime toujours un peu soi-même dans la jouissance : ce qui n'arrive pas dans l'union crucifiée, laquelle unit une âme imperceptiblement à Dieu, sans même qu'elle s'en aperçoive. L'état le plus parfait est celui qui nous fait entrer dans une plus grande pureté intérieure, laquelle ne se peut établir que par un parfait dénûment, et une profonde mort à toutes les créatures ; or, dans l'union crucifiée, l'âme n'étant attachée qu'au bon plaisir de Dieu, n'ayant pas même la moindre réflexion sur ses propres opérations, et par conséquent ne tirant de son être aucune propre satisfaction, elle croit que tout est perdu, et qu'elle n'a nulle part aux affections de son Dieu, qui est néanmoins l'unique objet de son amour. Ah ! quel supplice d'aimer et ne savoir pas que l'on aime !

Il se trouve pourtant que cette âme, qui se fait pitié à elle-même, est un spectacle agréable aux yeux de Dieu, lequel ne trouve en elle que le seul amour de ses intérêts et de son bon plaisir, puisqu'elle consent à son anéantissement total. Car avouant que son indignité ne mérite aucune part aux états de la grâce, auxquels elle voit les autres élevés, elle voit clairement leur perfection, et ne s'aperçoit pas de ce qu'elle est ; alors l'ignorance de son état, passant dans son esprit pour une véritable indignité, elle conclut aisément en elle-même, qu'elle est la plus misérable de toutes les créatures, et c'est merveille, si le découragement et la tristesse n'attaquent l'âme dans cette disposition ; au moins sentira-t-elle leurs mouvement dans la partie inférieure.

Je vois clairement que l'union crucifiée, nous fait entrer dans une plus grande participation aux états de la

vie souffrante de Jésus-Christ, qui est le seul avantage que l'âme puisse prétendre en cette vie mortelle, puisque c'est l'état du plus grand amour envers Dieu. Cette vérité bien pesée consolera merveilleusement quiconque désire d'être conforme à Jésus-Christ. L'union crucifiée porte la mortification jusqu'au plus intime de l'âme, la faisant mourir à tout ce qui est au-dessous de Dieu, puisqu'elle se maintient par la privation de toutes les créatures. L'union sensible, au contraire, ne se nourrit que de réflexions sur son état, qui peuvent servir à se mettre hors des affections mondaines, mais qui éloignent beaucoup de la pureté de la perfection. O mon Dieu, qu'il faut donc s'abandonner aveuglément à votre divine Providence, et ne s'attacher qu'à votre sainte conduite ! Que vous êtes sage de nous mener par l'obscurité, afin de nous détacher de notre propre jugement, que les lumières font bien plutôt vivre que mourir ! Que les insensibilités rendent pures les opérations de la volonté, qui ne peut goûter des états aussi dénués que le sont ceux où nous conduit votre unique bon plaisir !

L'âme, dans l'union crucifiée, a cet avantage de connaître combien Jésus-Christ l'a aimée, dans ses divins abandonnements et ses saints délaissements, il nous fait sentir le mal pour en connaître la grandeur ; cette connaissance expérimentale nous fait entrevoir combien Jésus a souffert dans cet état, et met l'âme dans la disposition de lui rendre délaissement pour délaissement. Et comme l'amour que Jésus nous a porté dans ses délaissements était le plus grand, l'amour aussi que nous lui rendons dans les nôtres, l'emporte sur celui que nous avons pour lui dans l'union sensible. Il faut se rappeler que le souverain degré de l'union crucifiée,

est de n'avoir aucune vue de l'excellence de cet état, laquelle étant aperçue, commence à rendre les souffrances moindres.

CHAPITRE VII.

Que la divine présence nous fait aimer l'oraison ou l'action, selon qu'il plaît à Dieu.

Que je trouve la vie humaine chétive et misérable, nous ne voyons Dieu que voilé et caché! Notre vraie vie consiste: 1° en la sainte occupation envers Dieu présent, qui établit une âme dans un repos, une quiétude délicieuse, et la remplit d'une paix profonde. L'âme se sentant pénétrée d'une si agréable douceur, entre dans une jouissance qui vaut mieux que tous les plaisirs de la terre. En cette disposition, rien ne peut agréer que l'éloignement de tous soucis et affaires. Les discours ordinaires, quoique bons, édifiants, sont fâcheux. Tout commerce avec les hommes ne se rapporte point à cet état; même les occasions de servir le prochain, bien que très-saintes, ne sont pas convenables pour ce temps-là. On voudrait être, comme Magdeleine, aux pieds de Jésus, dans un parfait repos, et laisser agir Marthe.

Néanmoins Dieu fait quelquefois connaître qu'il faut sortir de cette intime présence, et agir à l'extérieur pour les intérêts de sa gloire: *Il entrera, il sortira* (1). c'est la vie d'une âme sainte. Elle en sort par les ordres secrets qu'elle connaît bien, et vaque paisiblement aux affaires qui regardent Dieu immédiatement. Elle en sort aussi pour les affaires du siècle, biens, honneurs; elle y

(1) Ingredietur et egredietur. *Joan.* x, 9.

vaque par ordre divin, pour servir à ses nécessités corporelles et à celles du prochain. Mais c'est Dieu présent qui l'applique à tout cela, il lui donne les ordres et les instructions nécessaires : 1° qu'elle ne doit rien entreprendre, pas même les bonnes œuvres, sans avoir mission, c'est-à-dire que Dieu ne le lui inspire; c'est pourquoi il faut bien le prier qu'il nous fasse connaître sa volonté. Souvent nous faisons des choses que Dieu ne demande pas de nous : quand nous connaissons qu'il nous destine à quelque bonne œuvre, nous devons avoir une très-grande fidélité pour nous en bien acquitter. J'ai éprouvé que les affaires qui sont de notre état, et que nous remplissons en vue de Dieu, ne nous dissipent pas, et ne laissent pas d'image dans l'âme. 2° Il faut reconnaître son insuffisance à faire réussir les entreprises : c'est le soleil qui fait lever les plantes, les fait fleurir et fructifier, et non pas le jardinier qui les cultive et les arrose, de même c'est Dieu qui par sa grâce fait réussir les bons desseins. 3° Avoir ses temps d'exercices réglés, sans quoi notre âme languirait : la charité bien ordonnée commence par soi-même, je dois travailler à l'affaire de mon salut avant toute autre.

O mon Dieu! quand on est dans la privation des sentiments de votre douce présence, et plongé dans la sécheresse, il est aisé, ce me semble, de se résigner à ne pas jouir de vous, parce qu'on est déjà dans la privation. Mais étant dans l'actuelle jouissance, s'en séparer et s'en priver pour vaquer aux emplois, c'est ce qu'il y a de plus difficile et de plus mortifiant. On fait des efforts pour avoir la même quiétude dans le travail, et pour unir Marie avec Marthe; mais cela n'est pas possible à notre infirmité, et quoi qu'on fasse, on ne goûte jamais si bien vos célestes douceurs. Il faut pratiquer alors une

seconde abnégation, et par un généreux amour de la divine volonté, mettre notre contentement à n'en avoir pas d'autre que le bon plaisir de Dieu, qui nous veut priver des ineffables délices de ses tendres communications.

Il se fait ici un excellent sacrifice, puisqu'on immole ce que l'âme a de plus cher et de plus précieux. Il faut tout à fait mourir à soi-même, et n'avoir d'autre plaisir que le bon plaisir de Dieu. Je suis donc résolu de travailler, sans trop plonger mon esprit dans les choses de la terre, afin de conserver l'actuelle disposition à la contemplation. Il faut se prêter aux objets et ne pas s'en rendre l'esclave, pratiquant, dans les diverses rencontres, les maximes de la vie chrétienne et les conseils évangéliques, sur l'amour et sur l'estime de la pauvreté, du mépris et de la douceur ; demeurer ainsi ferme dans l'esprit de sacrifice, et dans celui d'un parfait anéantissement, qui fait que l'âme se contente du peu de service que Dieu veut d'elle, étant indigne, à cause de ses péchés, de lui en rendre de grands : d'ailleurs il est le souverain Maître et fait de ses créatures ce qu'il lui plaît.

Il faut aussi que l'âme soit conduite à opérer toujours pour Dieu, quoi qu'il lui arrive ; et dans les mauvais succès de ses desseins, faire le grand exercice du sacrifice de sa propre excellence : ouvrage qui vaut souvent mieux que tout ce que nous voulons faire au dehors de nous. Il faut, de plus, au milieu de nos affaires, croix, maladies, occupations, garder l'incomparable idée de l'intérieur de Jésus-Christ, qui est le modèle du nôtre, par lequel, en l'imitant, nous trouverons toujours de quoi rendre gloire à Dieu, ce qui est la grande et unique vue que doit avoir l'âme, dans le temps et dans l'éternité. Je trouve dans cet abîme de perfections la

manière dont je me dois conduire dans l'oraison, dans l'action, dans les affaires, dans les mépris, dans les tentations, dans les sécheresses; et parce qu'on n'a pas l'idée de ce divin intérieur, on ne fait que se brouiller en la vie intérieure et rechercher sa propre excellence.

CHAPITRE VIII.

La présence de Dieu fait mépriser tout le reste.

Quand Dieu se manifeste à une âme, lui faisant voir qu'il est tout, cette âme, charmée de cette adorable présence, ne saurait plus demeurer ailleurs; elle se trouve mal partout, hormis en son divin Maître, qui lui est toutes choses. Que cette pensée que Dieu est tout, est puissante pour la détacher de tout ce qui est créé! Oh! qu'il est vrai que je ne suis rien et que Dieu est tout! Que pouvons-nous faire pour vous, Seigneur, vous êtes tout, vous n'avez besoin ni de nous, ni de nos biens? O le tout de nos âmes, que vous êtes peu connu et peu aimé!

Je ne sais à quoi pensent les hommes, de ne pas penser incessamment à celui qui est tout. Où êtes-vous, mon âme, quand vous n'êtes pas plongée dans votre Dieu? Sans doute vous êtes dans le rien; et tant que vous êtes dans vous-même ou dans les créatures, vous êtes dans de profonds néants. Ma joie de ce que Dieu est tout, est plus, ce me semble, pour lui que pour moi; car mon plaisir est de le savoir être ce qu'il est, oubliant tout d'ailleurs, pour me réjouir de ce qu'il est infini en toutes sortes de perfections infinies. O grand tout! soyez à jamais ce que vous êtes, je suis consolé et ravi de ce que mes désirs à cet égard seront toujours parfaitement remplis.

Je vois que non-seulement Dieu est tout, mais que la seule vraie gloire, la seule vraie grandeur et la souveraine béatitude sont en lui : il n'en est pas privé quand il sort, pour ainsi dire, de lui-même et qu'il agit avec les créatures. Il prend un plaisir infini à leur faire du bien par sa miséricorde, il a un égal plaisir à les punir par sa justice, quand elles le méritent : son bonheur est toujours parfait et immuable.

Oh ! quelles délices pour une âme qui aime Dieu purement, d'être assurée qu'il sera toujours infiniment heureux, et que la malice des hommes ne peut altérer sa divine félicité ! Une âme prend grand plaisir de voir celui que Dieu a de la faire jouir et de la faire souffrir ; de la tenir en santé ou en maladie ; de lui donner ce qui est nécessaire au corps et des grâces pour elle-même ; enfin de tout ce qui arrive au monde, puisque tout contribue à sa gloire. Consolez-vous donc, mon âme, dans vos tristesses, parce que Dieu est toujours heureux ; ne vous affligez jamais de rien, parce que l'infinie béatitude de Dieu se rencontre même dans ce qui vous tourmente ; ne faites plus état que de Dieu seul, puisqu'en sa présence toutes les créatures les plus excellentes *sont de purs néants* (1).

Il est bien facile et bien doux à une âme de ne faire attention qu'à Dieu seul, puisqu'elle a en ce divin objet son souverain bien. Toutes ses puissances trouvent en lui leur repos, leur joie, leur contentement, leurs délices. Il les a créées pour lui, il est l'unique centre de l'entendement, comme souveraine vérité ; celui de la volonté, comme bonté souveraine ; et la mémoire ne peut avoir que lui pour objet, si elle veut être contente.

(1) Tanquam nihilum ante te. *Psal.* XXXVIII, 6.

Toutes les vérités particulières, toutes les bontés, toutes les beautés et les perfections des créatures ne font qu'altérer l'âme : Dieu seul peut étancher sa soif. Et jamais ceci ne se comprend bien, que lorsqu'il plaît au Seigneur de le lui faire expérimenter. Cette expérience est d'une efficacité merveilleuse pour la détacher de tout ce qui n'est pour Dieu, car l'âme qui l'a une fois goûté, ne peut retourner aux créatures, ni même à la pratique des vertus extérieures, que par soumission à ses ordres.

Qu'elle est crucifiée ensuite, de se voir réduite par la condition de cette vie, aux nécessités du corps et des affaires ! Les passions, les aridités, les distractions, la tenant comme dans l'éloignement de Dieu, ne lui permettent pas de le goûter ni d'en jouir, elle souffre donc beaucoup. Je sais bien que l'amour de la croix et du bon plaisir divin la console, et que l'indifférence à tout état la tient en paix et en repos. Quoiqu'il en soit pourtant, elle n'est pas dans son centre en la manière qu'elle y sera éternellement. Elle ne peut dans ce monde que tendre par ses désirs à la possession de cet état : ainsi elle demeure dans la privation, et par conséquent dans la souffrance.

Accoutumez-vous, mon âme, à vous rendre présente à Dieu présent au fond de votre intérieur ; quittez toutes les créatures, car ce divin époux ne veut point de rival, il veut vous posséder entièrement. Sa grandeur et ses infinies perfections ne peuvent souffrir qu'on veuille aimer, ou goûter autre chose que lui. Ayez des conversations fréquentes et pures par la foi, qui vous introduisent au secret cabinet de l'Époux, pour jouir de lui en paix et en silence. Que de bonheur pour vous, mon âme, si une fois vous êtes habituée d'avoir attention aux ordres de Dieu, connus dans votre intérieur par

les motions du Saint-Esprit ! Vous suivrez fidélement cette divine conduite, sans faire état ni des raisonnements, ni de la prudence de la chair. Votre unique soin sera d'écouter Dieu seul, et de vous abandonner à sa sainte volonté, sans aucune attention à vos intérêts, ou à ce qui peut vous arriver. Vous savez qu'il est bon, sage, tout-puissant, cela vous suffit pour bannir les vaines sollicitudes.

Je dois être en paix, vivre dénué et privé d'appui, me confiant en Dieu, qui seul me doit être toutes choses. Je dois trouver ma consolation à vivre privé de toute consolation, si c'est son bon plaisir; être content de cette portion de grâce qu'il lui plaira de me donner. Pourvu que nous soyons pauvres et dans quelqu'un des états d'anéantissement de Jésus, c'est le meilleur. Que tout nous manque, si Dieu nous reste, nous sommes assez riches. Une âme qui a trouvé Dieu, ne peut faire état d'autre chose.

CHAPITRE IX.

Où est-ce que nous trouvons mieux la présence de Dieu?

On ne trouve pas Dieu de la manière qu'il faut dans les créatures, mais dans le fond de l'âme, où il réside d'une façon particulière, régnant, ordonnant et instruisant. L'âme, à l'aide de la foi, le trouve là, de même que par les sentiments et l'expérience qu'elle a de sa présence, c'est-à-dire une paix que les créatures ne sauraient donner. Dieu seul la communique à l'âme, car son séjour est dans la paix ; or, elle consiste dans un parfait contentement de l'âme qui a Dieu présent et remplissant sa capacité. Le Créateur a fait son image en nous par une impression admirable comme un ca-

chet s'imprime dans la cire ; personne que lui ne la peut remplir, ni par conséquent nous satisfaire.

Une âme qui a trouvé Dieu, n'a plus qu'à se soumettre et s'abandonner à lui, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. Sa fidélité consiste dans ce parfait abandon, car ainsi, elle vit toute perdue en lui, hors d'elle-même, de sa volonté propre et de ses intérêts. Parfaitement soumise, pleinement livrée à la direction de la grâce, dans une dépendance totale de l'opération divine, Dieu alors inspire cette âme, l'anime, la conduit. En cet état, elle est libre, indifférente à tout, détachée de soi-même, des créatures et tout abîmée en Dieu, qui en fait ce qu'il veut. Sa principale dévotion est d'être dans une pure attention à cette adorable présence, recevoir ses ordres et ses impressions, soit pendant l'oraison, soit dans la pratique des vertus ou dans les emplois. Si le trouble ou les créatures l'éloignent de cet état, elle tâche aussitôt de s'y remettre, pour rentrer dans la parfaite soumission à Dieu.

Dieu ainsi présent et résidant en nous, nous conduit par ses lumières, nous dirige, nous reprend, nous corrige, nous fortifie et fait de nous ce qu'il veut, quand nous sommes fidèles à ses mouvements ; mais une âme pleine d'elle-même et des créatures, ne l'entend pas et ne s'aperçoit pas de sa direction ; il n'y a que les âmes pures et tranquilles qui sentent ses attraits. L'âme ainsi libre et animée de l'Esprit divin, est appliquée fort diversement, tantôt à Dieu ou à ses perfections, ou à Jésus, ou à ses mystères, ou à quelque vérité de la foi. Tantôt elle est reprise de ses défauts, tantôt encouragée et consolée, puis dans les souffrances intérieures, puis dans les jouissances ; tantôt fervente, tantôt dans les sécheresses, mais toujours dans la même dépendance

de Dieu et soumission à ses volontés. Il faut donc toujours le regarder en nous, par l'œil de la foi, et suivre en tout sa direction ; se donnant à lui sans réserve, s'oubliant soi-même, et se perdant en Celui qui nous est toutes choses.

Dieu est dans les créatures, l'âme l'y peut trouver et s'unir à lui, mais sa présence, dans le fond de nos esprits et de nos volontés, y est d'une manière toute spéciale. C'est là le temple sacré où il se plaît de résider ; là où il se fait voir et goûter à sa créature, d'une manière au-dessus des sens et des objets créés. L'âme conduite par la seule foi et attirée par ses divins parfums, va trouver Dieu en ce saint sanctuaire, et converse avec lui dans une familiarité ineffable ; et c'est ici où l'on fait la pure oraison, puisqu'il n'y a rien que Dieu et l'âme, sans qu'aucune créature puisse entrer dans ces intimes rapports, Dieu opérant par lui-même tout ce qui se passe, sans se servir d'image, de discours, ni de goûts sensibles. Il lui communique les lumières, les vues et les mouvements qui lui sont nécessaires pour la pure union. Le temps de cette pure et expérimentale union et jouissance de Dieu est court, mais la condition de cette vie ne le permet pas autrement, il faut y vivre avec paix, patience, humilité et croix. L'âme, retournant du milieu de ces saintes communications, est toute désireuse d'agir, de souffrir et de pratiquer les pures vertus. O heureuse l'âme à qui Dieu donne cette manifestation expérimentale de lui-même, de ses bontés, de ses incompréhensibles amabilités! Quelle paix il lui en revient, quelle haute estime, quel amour, quel désir de Dieu et de toutes ses divines perfections!

Quelle soit dans les lumières ou dans les ténèbres, en paix ou en guerre, élevée ou abaissée, elle sera toujours

la même, parce qu'elle ne veut que Dieu, et ne désire que de le contenter et de lui plaire. Parmi une si grande variété d'états intérieurs, elle ne s'applique donc qu'à s'abandonner à la seule volonté divine. Qu'importe à l'âme de plaire à Dieu en souffrant ou en jouissant, dans la pauvreté ou dans les richesses ? Quand elle ne veut que son bien-aimé et son bon plaisir, tout ce qui lui vient de lui la contente indifféremment.

CHAPITRE X.

Qu'il faut s'abandonner avec confiance à la divine Providence.

Seigneur, acceptez toutes mes affections, mes peines, tous mes désirs. Que je sorte de moi-même, pour demeurer uniquement en vous ; que je ne pense qu'à vous, en vous, et pour vous ; que je n'aie d'amour qu'en vous ; que je ne craigne, ne me réjouisse et ne désire qu'en vous, et que je ne fasse usage de mes facultés que pour vous ; que votre grâce fasse mourir mes craintes, mes espérances, mes tristesses, mes désirs naturels ; soyez seul l'unique objet de mon amour : c'est la pureté à laquelle il faut tendre, autrement nous possédons notre âme en vain.

Jésus a dit dans l'Évangile, qu'un passereau n'est pas en oubli devant Dieu : pourquoi donc tant de craintes de manquer, principalement à une âme appelée à la pauvreté par la Providence ? S'il permet que tout nous manque, c'est qu'il veut nous faire souffrir et nous perfectionner par les croix. Jésus me donne son précieux Corps chaque jour, et il me refuserait du pain ? Je ne le saurais croire : toute pensée contraire est du démon, ou de la nature trop méfiante ; ma confiance doit être tout en Dieu.

Quoiqu'il arrive : que nous soyons dans le trouble, dans les tentations ou les maladies, lesquelles nous ôtent, ce semble, la bonne disposition de vaquer à Dieu, il nous faut abandonner à son bon plaisir, avec ces deux paroles : *Dieu et sa sainte volonté uniquement*. S'il nous vient l'idée de quelque état de perfection, de quelque résolution à prendre dans le sentiment d'une ferveur actuelle, il faut nous en remettre pour tout à sa divine Providence, et dire : *Je ne veux que Dieu et sa sainte volonté*. Cet abandon d'une âme la laisse fort paisible, fort contente et totalement séparée des créatures, pour lesquelles elle sent à peine le premier mouvement d'affection, mais elle n'a nulle élection pour aucune. En cet état elle s'abîme et trouve son repos en Dieu seul, n'y ayant rien d'ailleurs qui la satisfasse. Il lui semble que dans tous les accidents qui lui peuvent arriver, elle ne sera point troublée dans son repos, puisqu'elle les voit fort éloignés d'elle, et qu'établie en Dieu, qui est la souveraine paix, elle ne peut craindre l'inquiétude. Ce n'est pas qu'elle n'en ressente les émotions dans la partie inférieure ; mais la supérieure, c'est-à-dire la volonté n'en est point atteinte.

Il faut être parfait, selon les vues de Dieu, et non pas selon les nôtres. Les jugements divins sont souvent très-éloignés des jugements des hommes. Tout le monde croyait que saint Louis devait être saint, en conquérant la terre sainte ; Dieu le fait saint, non par les victoires, mais par la captivité ; non par les triomphes, mais en mourant dans les peines. Nous voulons nous sanctifier par l'action, et Dieu le veut faire par la souffrance. Il faut se rendre à sa conduite, s'abandonner absolument à sa volonté, et aimer uniquement ses desseins.

Quand anéantirai-je toute l'attention que j'ai à ma

personne, à mes affaires, à l'état de vie pauvre et abjecte où la grâce m'appelle, pour entrer dans un pur abandon à la divine Providence? Pourquoi faire des réflexions sur ce qui m'arrivera? Suivons simplement les desseins de Dieu, aimons uniquement son bon plaisir et ne pensons qu'à lui seul, il aura soin de nous en la manière qu'il lui plaira. J'avoue que c'est un effet de la grâce en nous, de nous faire anéantir notre providence, pour entrer en celle de Dieu. Il faut s'élever au-dessus de la nature, qui s'appuie sur la sagesse humaine, craint la douleur, le mépris, la pauvreté, la confusion, ne veut manquer de rien.

Il est des martyrs de la Providence, comme il est des martyrs de la foi, ceux-là sont plus cachés et quelquefois ne souffrent pas moins. Ce sont ceux qui agréent la Providence en tous les accidents qui les dépouillent ou des biens, ou des honneurs, ou de la vie, de quelque part qu'ils viennent. Ce sont ceux qui, pour suivre Dieu dans une vie plus parfaite, méprisent et quittent les biens, ce qui est cause qu'ils souffrent beaucoup et meurent quelquefois, par défaut de soulagement. Ce sont ceux que l'amour divin consume dans l'exercice de l'oraison. Ce sont ceux que la Providence a fait naître sujets aux maladies et aux incommodités, à la pauvreté et aux misères.

Il y a aussi des martyrs spirituels, qui étant conduits par les peines intérieures, souffrent beaucoup de la part de la Providence. Oh! qu'il est bon à de telles âmes de reconnaître les desseins de Dieu sur elles, et d'y être fidèles! La vue amoureuse du bon plaisir de Dieu, sera désormais le motif de toutes mes actions et de tous mes desseins. J'entends avec peine ces mots: *Le bonheur, la réputation, l'honneur, les succès:* cela nous regarde, et

le pur amour nous fait abandonner tout, et nous-mêmes, pour ne regarder que Dieu seul. Après nos imperfections commises, qui interrompent notre union à Dieu, il faut retourner à l'union, plutôt que de nous occuper à considérer nos fautes avec inquiétude. L'union contient en soi l'amour, lequel efface les fautes, et attire l'âme à son centre, qui est Dieu.

CHAPITRE XI.

Être indifférent à tout, excepté au bon plaisir de Dieu.

Un des bons effets de la présence de Dieu en l'âme, c'est de lui donner une insensibilité qui ne lui fait désirer que son bon plaisir. Il faut bien se laisser pénétrer de ce détachement général de toutes choses, mais ne pas croire qu'il soit bien réel, jusqu'à ce qu'en plusieurs occasions nous en ayons l'expérience.

Notre-Seigneur me donne des attraits extraordinaires, pour être tout à lui. Il faut entrer, mon âme, en la possession d'un état de grande paix, dans lequel la vertu ne me coûte guère. J'aspire après la chère solitude et à la sainte pauvreté. Ma santé est toujours faible, c'est pourquoi je me hâte de beaucoup aimer dans ce monde, afin d'aimer aussi d'un plus grand amour dans le ciel. Ma vie, selon les apparences, ne peut être longue, et je veux m'appliquer à vivre dans une séparation intérieure des choses d'ici-bas, comme si j'étais mort en effet. Notre-Seigneur me donne un esprit d'indifférence pour toutes les créatures : je les chéris, mais, ce me semble, sans attachement. Je ne vis plus en moi-même; cette demeure en moi et dans la créature me paraît trop indigne, et je ne puis m'y plaire.

Je souffre à présent beaucoup de me voir si éloigné

de Dieu, parmi tant de distractions que les nécessités du corps et les affaires me causent. Quand Dieu s'est un peu manifesté à l'âme, et qu'il s'est fait connaître par une véritable expérience de ses bontés, qu'il y a à souffrir de vivre ici-bas ! Mais néanmoins l'on vit dans une grande paix, car le fond de l'intérieur est un pur abandon au bon plaisir divin.

J'ai tellement l'habitude de ne regarder plus que Dieu, de ne me plaire qu'en lui, et de n'avoir de la joie que pour lui seul, que je ne puis me réjouir des événements les plus agréables, ni m'attrister des plus funestes et des plus fâcheux. Dieu m'est tout, et cela me suffit. Toute réflexion sur moi-même semble intéresser la pureté, avec laquelle je dois aimer Celui qui est la perfection par essence. Je connais que Dieu est si jaloux, qu'il ne peut souffrir qu'une âme aime rien avec lui, si elle ne l'aime pour lui, et il est très-bien fondé dans sa jalousie ; car il est uniquement aimable. Oh ! que n'est-il aimé autant qu'il est possible !

Mon âme est pénétrée d'un fort grand désir de se débarrasser de toutes les créatures, pour ne s'occuper que de Dieu. Je vois clairement que mon affaire est principalement d'être uni à lui, occupé de lui, et que d'ailleurs mes pensées, mes entretiens ne doivent être que pour les petits emplois que Dieu demandera de moi, et ainsi retrancher quantité de pensées, de paroles et d'occupations superflues à une âme attirée à l'union, autrement notre vie se passe à mille amusements. Je me dois dire souvent : Allons à notre unique affaire et laissons tout le reste, qui ne tend qu'à nous éloigner de Dieu. Ainsi il faut mener une vie bien plus retirée qu'à l'ordinaire; garder un plus grand silence, et n'attacher son esprit qu'à Dieu et à ses emplois.

Cette vie, il est vrai, devient un peu abjecte ; l'on ignore beaucoup de choses. On ne plaît pas à plusieurs qui se repaissent d'inutilités, et ceux qui n'aiment que l'extérieur la méprisent; on ne dispute point des questions de nouvelle doctrine, on ne s'amuse avec personne ; mais on s'occupe seulement à aimer Dieu et à le servir, le reste ne nous regardant pas. Le fond d'une âme qui tend à la désoccupation, doit être un abandon au bon plaisir divin, pour qu'il fasse d'elle ce qu'il voudra dans l'intérieur et à l'extérieur, ne désirant que le seul accomplissement de sa volonté.

Mais ce parfait abandon à Dieu ne se peut faire que par le pur amour, et le pur amour ne règnera en nous que par une généreuse et générale mortification, et par un détachement universel de toutes les choses créées. Cette mort ne s'opère qu'à proportion que nous aimons la croix, et ainsi la croix nous cause une heureuse perte en Dieu, par un amour très-pur qui nous unit à lui, et par un lien de perfection admirable ; croix, pureté, amour, Dieu, cela suffit. Si la Providence l'ordonne, je renonce à ma chère solitude avec liberté d'esprit, quoique ce soit la chose que je désire le plus en ce monde ; enfin je me veux détacher de tout, et m'appliquer uniquement au bon plaisir de Dieu. Qu'il me sacrifie, ainsi que tout ce qui m'appartient : si cela lui plaît, j'y prendrai plaisir ; qu'il m'accable de misères et d'infirmités : s'il l'agrée ainsi, j'en serai content ; et dans ces épreuves, j'entendrai avec peine qu'on me parle de mes maux pour me plaindre ; j'aimerais mieux qu'on me parlât des souffrances, de la Croix de Jésus et de ses bontés infinies : car mon grand désir est d'oublier tout, pour n'avoir plus dans le cœur et dans la pensée que le seul bon plaisir de Dieu.

Une âme qui aime plus Dieu et sa volonté que la créature, est contente et paisible en tout événement. Dans le temps d'affliction et de misère, elle les embrasse comme des objets très-propres à la sanctifier, et y voit bien plus clairement le bon plaisir divin que dans toutes les prospérités. Mon âme, il nous faut résoudre aujourd'hui à nous donner à Dieu sans réserve, cherchant et embrassant les mépris et la pauvreté, nous défaisant de tout respect humain et des délices de la chair, épousant une vie pénitente, pauvre, cachée, abjecte et contraire à la vie du monde. Jusqu'ici, ce me semble, je n'ai eu que des idées; je désire d'entrer dans de vraies pratiques, à l'exemple de sainte Élisabeth : dans son état de princesse, quelle horreur n'avait-elle pas de la vie mondaine, et quel amour pour la vie pauvre et abjecte ! O mon Dieu ! quand me donnerez-vous la pratique de tant de sublimes vérités dont vous m'accordez les lumières ? O mon Dieu ! parlez puissamment à mon cœur, faites-vous obéir fidèlement, ôtez tout le reste et m'attachez uniquement à votre bon plaisir.

CHAPITRE XII.

Se tenir en grand respect devant Dieu présent.

Une âme qui envisage Dieu présent par la lumière que la foi lui donne, est souvent pénétrée d'un très-grand respect pour sa grandeur infinie, et tout ce qui lui vient de lui. Les inspirations et invitations secrètes à la perfection, les bons désirs et les desseins qu'il lui inspire, elle ne doit les recevoir et les goûter que dans cette disposition. Même les croix qui lui viennent, elle les envisage avec beaucoup de révérence et un grand amour, comme venant de la part de Dieu, son souverain Sei-

gneur. Cet état est très-paisible, elle doit s'efforcer de s'y établir le mieux qu'elle pourra.

Mon âme, vous devez être fort respectueuse à l'égard de la souveraine majesté de Dieu, qui vous honore de sa présence. En quelque état que vous soyez, quand il vous viendra une pensée que vous croirez de lui, recevez-la avec grande vénération. Portez honneur aux desseins de sa Providence sur vous, rendez-vous-y fidèle et accomplissez-les à quelque prix que ce puisse être, à mesure qu'ils vous seront manifestés de sa part.

Quelle irrévérence vous commettriez en n'y étant pas fidèle, et surtout en fuyant les croix et les anéantissements, que vous ne devez jamais regarder qu'avec amour, vous estimant trop heureuse, quand vous serez jugée digne de souffrir ; car c'est un don de Dieu admirable, comme dit saint Paul : *Il vous a été donné non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui* (1).

Il me fait connaître manifestement les dispositions avec lesquelles il veut que je marche en sa présence, et dans ses voies qui sont humilité, patience, longanimité, simplicité et pureté. En quelque disposition de vertu que l'on se trouve : 1° l'humilité fait que l'âme l'estime beaucoup et se croit très-heureuse de l'avoir, puisqu'elle ne mérite rien, et qu'elle serait digne même d'être abîmée dans l'enfer. Cela anéantit les tristesses et les découragements, surtout quand on voit les grâces insignes dont les autres sont favorisés ; et fait cesser les désirs de se porter de soi-même plus haut que Dieu n'élève. 2° De plus, par la patience l'âme ne s'ennuie point,

(1) Quia vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini. *Phil.* I, 29.

mais s'emploie au travail de la perfection avec courage et persévérance ; et bien que Dieu diffère à lui donner le don d'oraison ; elle n'en abandonne point l'exercice par impatience. 3° Par la longanimité, elle supporte ses défauts et ses imperfections, sans que son amour-propre la puisse décourager. 4° La simplicité fait qu'elle ne se détourne pas de Dieu, mais s'attache uniquement à sa conduite, et parvient ainsi à l'union de pureté avec lui.

Notre grand ouvrage est de faire pénitence, il faut nous en occuper constamment ; et si Dieu ne nous donne pas la grâce d'oraison ni de vertu éminente, demeurons paisibles dans notre petitesse et abjection, peut-être trouverons-nous grâce par là devant lui. Ce qui ordinairement nous manque davantage, c'est la générosité pour supporter les croix, et surmonter les répugnances, dans les occasions où il faut être fidèles à Dieu. Les difficultés nous effraient trop ; mais il faut supporter notre faiblesse, afin que la vertu de Jésus-Christ soit glorifiée en nous. Cette connaissance de notre infirmité nous est très-avantageuse, nous faisant voir notre pauvreté, et le grand besoin que nous avons de nous appuyer sur la grâce de Jésus-Christ.

Je sens que Dieu demande de moi une très-grande fidélité aux pratiques suivantes : 1° être fort indifférent à tout ce qu'il lui plaira de faire à mon égard, pourvu que je le contente, soit en souffrant, soit en agissant ; je ne dois avoir attention qu'à son bon plaisir. Il ne faut donc pas que je me laisse attirer aux grâces des autres, quelque grandes et sublimes qu'elles soient, c'est assez d'en remercier Dieu pour eux, de le bénir, et demeurer paisible dans la fidélité à la mienne : car notre bonheur consiste à servir le Seigneur, et à le contenter en la manière qu'il lui plaira.

2° Je ne dois pas faire grand état des petites maladies que je pourrai ressentir, interrompre pour cela mes exercices, ni me donner les soulagements qui satisfont la sensualité ; mais prendre plaisir à me jouer une bonne fois de mon corps, qui s'est joué si souvent de mon âme, cela pourtant avec discrétion.

3° Je dois me réjouir des croix et des difficultés qui se rencontrent, étant un moyen de pratiquer de grandes vertus, lesquelles préparent l'âme à recevoir des grâces signalées, et la rendent digne d'un grand amour. Ce que Dieu donne le plus souvent en cette vie à ses amis, ce sont les belles et bonnes occasions de souffrir pour son amour, par un renoncement généreux à tout ce que le monde chérit le plus, et à ce qui est le plus agréable à la nature.

4° Je dois être fort persuadé que je serai aussi riche en vertus, que je serai pauvre des biens du monde, pourvu que je sois fidèle à la grâce de ma vocation, qui m'appelle à un dépouillement général de tout ce qui n'est pour Dieu. Mais je me dois garder d'écouter les raisons de mon esprit, car il me fournira assez de prétextes pour éviter les souffrances et les mépris. Nos sens sont un grand obstacle à notre perfection, mais la raison humaine l'est sans comparaison davantage ; et il est bien difficile qu'elle ne nous séduise très-souvent. Le seul remède est l'abandon à la conduite de la grâce et un amour extrême de la folie de la croix.

CHAPITRE XIII.

Se laisser conduire à l'Esprit de Dieu.

Il ne faut pas de contrainte dans les pratiques de la vie spirituelle, ni se faire un sujet de peine d'en

omettre quelqu'une, lorsque Dieu, qui ne se lie pas toujours à nos desseins, nous appelle ailleurs, parce qu'il veut que l'on suive ses attraits. Il faut ramer avec les avirons, mais il ne faut pas que ce soit contre le vent. Nous devons opérer et agir sans doute ; néanmoins il faut que ce soit en secondant le souffle du Saint-Esprit, qui se fait bien sentir quand on y est accoutumé. Une âme qui n'agit que parce qu'elle est mue de Dieu, reconnaît bien les mouvements de la grâce ; il serait difficile d'expliquer de quelle manière, mais c'est pourtant très-vrai, on le sait par expérience.

Je dois dépendre totalement de la conduite de Dieu, sans aucun appui sur les créatures, quoique saintes, ni sans en rien attendre, me jetant entre ses bras, comme un enfant qui n'a d'autre souci que de se laisser porter entre les bras de sa mère, de sucer doucement le lait de ses mamelles, et puis étant enivré de cette liqueur, lui faire mille caresses. J'avoue que Notre-Seigneur me traite de la sorte ; car, sans avoir soin de nourrir mon âme de viandes spirituelles, les cherchant moins dans les livres que dans son sacré Cœur, j'éprouve que rien ne me manque ; j'en suis quelquefois tout étonné, et je crains qu'il n'y ait, de ma part, de la négligence à travailler si peu. Néanmoins ces craintes ne durent pas, voyant que Dieu pourvoit à mes besoins sans que j'y pense.

Je reconnais par cette expérience qu'il veut que je dépende de lui seul, et que je n'aie nul appui humain ; car toutes les fois que cela m'arrive, son soin diminue et mon âme tombe dans l'indigence ; tirant peu de secours de la créature sur laquelle elle semblait s'appuyer ; de sorte qu'elle la quitte promptement, se collant à la seule mamelle de la Providence, qui lui suffit.

Une mère a quelquefois du lait dans une mamelle, et non dans l'autre ; si le petit enfant veut en changer, il est trompé, mais trouvant peu de secours dans la mamelle gauche, il retourne à la droite, et se garde bien de la quitter : son expérience l'a rendu sage. Mon âme, prenant quelquefois la mamelle de la créature, s'en trouve mal et retourne aussitôt à celle de la Providence. Je n'ai point appris à m'abandonner à sa conduite par oraison, car je ne suis qu'un enfant, mais par la seule expérience.

Je crains quelquefois d'aimer trop l'oraison, et d'avoir trop de consolations sensibles ; mais je me rassure, parce que je crois que Dieu veut que je vive en enfant, et que je lui fasse de petites caresses. Il choisit d'autres âmes pour de grands travaux qui regardent sa gloire. Que si un enfant voulait quitter le sein de sa mère pour lui rendre des services, il tomberait et ne ferait rien ; il faut qu'il laisse agir les autres et qu'il se contente des caresses maternelles, tout mon office est donc d'être attaché à Dieu. Je dois paisiblement laisser travailler les autres aux grandes affaires, comme les aînés de la maison, en comparaison desquels un petit enfant n'est rien que faiblesse.

Ma perfection consiste dans ma fidélité à un parfait abandon de tout moi-même à Dieu, plus il sera grand, plus aussi je m'avancerai dans ses voies et dans ses desseins sur moi. Je ne dois donc rien faire par moi-même, ni rien vouloir ; mais dépendre en mes pensées, volontés, emplois, dispositions intérieures et extérieures de la conduite de Dieu, et de son bon plaisir. Une âme bien éclairée n'aime pas tant les dispositions en elles-mêmes, que le Seigneur qui en est l'auteur, et qui veut les donner. Sa sainte volonté est l'unique objet de ses complai-

sances, lui étant égal d'être dans les différentes dispositions qu'il lui donne, et n'aimant rien tant qu'un parfait abandon d'elle-même à la Providence.

O cher abandon ! vous êtes à présent l'objet de mon amour, en vous il se purifie, s'augmente, s'enflamme; quiconque vous possède, ressent et goûte les aimables transports d'une grande liberté d'esprit. Une âme se perd heureusement en vous, après avoir perdu toutes les créatures pour l'amour de l'abjection; elle ne se retrouve jamais qu'en vous, puisqu'elle est séparée de tout ce qui n'est pour Dieu. O cher abandon ! vous êtes la disposition des dispositions, et toutes les autres se rapportent à vous. Bienheureux qui vous connaît, car vous valez mieux que toutes les grâces et toute la gloire de la terre! Une âme, abandonnée à un pur regard vers Dieu, n'a de sentiment que pour ses intérêts, sans désir même des croix ni de l'abjection; elle abandonne tout pour devenir abandonnée. Peu de paroles ne peuvent expliquer les grands effets que vous produisez dans un intérieur, qui n'est jamais parfaitement établi en Dieu, s'il ne l'est en vous : vous rendez insensible à toutes sortes d'accidents, rien que votre perte ne peut affliger.

Vous êtes admirable, ô mon Dieu ! vous êtes admirable dans vos saintes opérations, et dans les progrès que vous faites faire aux âmes que vous conduisez de lumière en lumière, avec une sainte et divine Providence qui ne se voit que dans l'expérience. Il me semblait autrefois que la grâce de l'amour de l'abjection était comme la dernière, mais vous m'en montrez une autre qui fait monter l'âme plus haut. O cher abandon ! vous serez sans doute ma dernière disposition, je ne désire que vous et la mort, comme la porte pour entrer dans un abandonnement éternel. Chère mort, que vous me sem-

blez belle et douce ! Que d'attraits vous avez pour moi ! Délivrez-moi de ma captivité, afin que je puisse jouir de mon bien-aimé. Néanmoins si votre venue interrompt mon abandon, ne venez pas, ou plutôt ne venez qu'au moment marqué par la volonté divine.

O cher abandon ! vous êtes l'ami de mon cœur. Oh ! comme il soupire pour vous ! Mais quand pourrai-je connaître que je vous possède véritablement ? Ce sera lorsque la divine volonté règnera parfaitement en moi ; quand mon âme sera établie dans une entière indifférence à l'égard des événements, et des moyens de la perfection ; quand elle n'aura pas d'autre joie que celle de Dieu, ou qui se rapportera à Dieu, point d'autre bonheur ni d'autre félicité. Notre-Seigneur dit souvent à une âme bien abandonnée à ses volontés : *Pense pour moi, et je penserai pour toi ;* c'est-à-dire aie soin de demeurer perdue en moi, et je donnerai ordre à tes affaires. Elle ne s'amuse pas à considérer les choses qui lui arrivent ; son exercice n'est qu'une parfaite soumission à la divine Providence, entre les bras de laquelle elle se repose, sans rien craindre que l'infidélité.

CHAPITRE XIV.

Le parfait abandon à Dieu fait trouver le paradis sur la terre.

Plus une âme est fidèle à l'abandon, plus elle goûte de douces et solides consolations ; car premièrement, elle se contente de l'état où la Providence la met, elle en agrée toutes les dispositions, et consent très-volontiers à ce que Dieu se glorifie en elle de tout ce qu'il lui plaît, par un abandon absolu à ses éternels desseins, et par un si tendre amour de sa divine volonté, qui a ré-

solu de la conduire par cette voie, qu'elle ne voudrait pas la changer pour quoi que ce fût.

De plus, elle ressent de grandes complaisances de ce que plusieurs âmes sont conduites par des voies plus excellentes, et plus glorieuses pour Dieu. Car ne voulant et ne désirant que sa pure gloire, elle goûte autant celle que lui rendent les autres dans leur voie, que celle qu'elle peut lui rendre dans la sienne; toute sa joie étant que Dieu soit glorifié, elle est également satisfaite que ce soit par elle ou par les autres, disant avec grand sentiment, comme le saint Roi-Prophète : *Que tout esprit loue le Seigneur* (1), oui tout esprit, toute voie, tout état.

N'est-ce pas un sentiment semblable à celui que les Bienheureux goûtent dans le ciel, où les Anges se réjouissent plus de la gloire qu'un Séraphin rend à Dieu, que de celle qu'ils lui rendent eux-mêmes? Et cette grande inégalité qu'un Ange voit entre lui et un Séraphin, ne lui donne pas le moindre désir d'être un Séraphin, mais augmente sa joie dans la divine volonté d'être ce que Dieu veut qu'il soit. C'est ainsi que doivent être les âmes sur la terre, où participant au bonheur les unes des autres, par l'union de la grâce, elles se contentent de ce que Dieu leur accorde, et ne voient aucune de ses dispositions, soit en elles-mêmes, soit dans les autres, qui ne les console : quelle profonde paix!

C'est un état approchant de la béatitude céleste, que celui du parfait abandon au bon plaisir de Dieu, puisqu'il n'y a rien de ce qui peut affliger, et qu'il n'y manque rien de ce qui peut contenter un cœur. Les

(1) Omnis spiritus laudet Dominum. *Psal.* CL, 6.

grands saints n'ont pas d'impatience d'entrer dans le Paradis, mais ils l'attendent et le désirent avec une entière résignation à la volonté de Dieu, qui en a fixé l'heure et le moment.

Vierge sainte, comment avez-vous laissé monter votre Fils au ciel sans l'accompagner ? N'aviez-vous pas autant de droit de le suivre que les saints Pères des Limbes ? Vous êtes la Mère, iis ne sont que les serviteurs, et cependant vous demeurez sur la terre pleine de misères, et ils vont dans le ciel jouir des joies éternelles. Que le partage est différent ! Votre cher Fils même, Vierge sainte, ne dédaigne pas d'aller aux Limbes y chercher les saints Pères ; et vous, qui êtes proche de lui, qui l'avez servi et accompagné durant sa vie mortelle, dans sa Passion et ses opprobres, maintenant qu'il est plein de gloire, il vous abandonne et vous laisse dans cette vallée de larmes !

Et ce que j'admire davantage : vous acquiescez amoureusement à cet abandon, vous vous voyez priver des ineffables douceurs de sa présence visible, sans le moindre trouble, avec la plus grande égalité d'esprit, la plus parfaite résignation. Oh! qu'il se passe, en cette rencontre, de choses admirables, incompréhensibles en votre sainte âme, divine Mère ! Mais ce qui se voit bien, ce qui se comprend aisément, c'est que vous voulez de grand cœur demeurer sur la terre, prolonger votre séjour en ce triste exil, dès que c'est le bon plaisir divin, et que le Père éternel l'ordonne de la sorte.

O mon âme ! quand serez-vous pleinement abandonnée au bon plaisir de Dieu ? Quand aurez-vous l'égalité d'esprit dans les peines intérieures, comme dans les jouissances ? Quand serez-vous satisfaite au milieu de toutes sortes d'événements, détachée de tout ce qui

n'est pour Dieu, et ne voulant rien autre que son bon plaisir ? Voyant que Marie est contente d'être privée, pour un temps, de la présence visible de Jésus, préférant ainsi son bon plaisir à tout absolument, ne devez-vous pas vous attacher uniquement à sa divine volonté, et vous tenir indifférente à tout le reste ? S'il fallait choisir, il faudrait prendre les désolations plutôt que les consolations, les mépris et les rebuts, plutôt que les honneurs et les faveurs ; puisque Jésus et Marie les ont plus aimés, parce que c'était la voie que Dieu, dans les décrets de sa sagesse, leur avait assignée : mais l'abandon parfait et la sainte indifférence à tout état, valent encore mieux.

L'union au bon plaisir de Dieu est la disposition des dispositions ; c'est la plus pure, la plus noble, la plus sublime qui puisse être dans une âme ; elle seule vaut mieux que toutes les autres, et toutes les autres sans elle ne sont rien, même ce sont, pour ainsi dire, des imperfections : car toutes saintes qu'elles soient en elles-mêmes, néanmoins bientôt elles dégénèrent en une espèce d'infidélité. La contemplation, le désir de donner l'aumône, la volonté de vaquer au salut du prochain, sont des dispositions toutes bonnes et toutes saintes ; mais pourtant Dieu ne les demande pas toujours de nous. Quand il nous met dans la sécheresse, dans la pauvreté, dans la solitude, l'âme qui se porterait à ces actes de vertu par elle-même, commettrait une infidélité ; tandis que l'union au bon plaisir de Dieu ne nous peut mener à l'imperfection, mais toujours à une plus haute perfection ; c'est pourquoi ce doit être une disposition continuelle et permanente en nous.

Quand l'âme a tout perdu, qu'elle croie n'avoir rien perdu, pourvu qu'elle ne perde point cette disposition

d'union au bon plaisir de Dieu. Pour la mettre en pratique, dans les pertes qui nous arrivent chaque jour de ce que nous chérissons le plus, il faut nous élever noblement d'affection au-dessus de toutes les choses créées: autrement cette disposition admirable ne pourra être de durée dans notre âme. Il faut pouvoir dire avec vérité ce que disaient les grands Saints, étant sur la terre : *Mon Dieu et mon tout* (1). Mon Dieu, vous m'êtes toutes choses.

Oh! que nous sommes peu éclairés dans les voies divines, lorsque nous nous plaignons de la perte de nos dispositions, ou de quoi que ce soit au monde, puisqu'elle nous fait trouver, si nous le voulons, une plus pure union au bon plaisir de Dieu ; car jamais nous ne nous y avançons mieux, que lorsque tout nous manque! Quel bonheur de connaître que la disposition la plus simple et la plus aisée à avoir, si nous y avons attention, est la plus sublime, la meilleure et la plus parfaite de toutes! Et comme je ne vois personne, quelque petit talent qu'il ait de la nature ou de la grâce, qu'il soit sain ou malade, pauvre ou riche, qui ne puisse et ne doive y prétendre, par là même je ne vois personne qui ne puisse s'élever à une très-haute perfection.

Chaque condition, chaque disposition où la grâce nous met, a son prix ; elles sont toutes bonnes : il faut les estimer toutes, reconnaître néanmoins qu'il y en a de bien plus excellentes les unes que les autres en elles-mêmes. Mais il faut s'arrêter, et se lier seulement à celles que la volonté de Dieu bien connue nous assigne ; et ensuite y demeurer avec grande paix, soumission, humilité et indifférence, se reposant dans le bon

(1) Deus meus et omnia. *Imit.* III, 34, 3.

plaisir de Dieu, qui doit être notre centre. Une âme qui est dans cet état, imite de bien près la tranquillité, le repos des Bienheureux dans le ciel.

CHAPITRE XV.

Combien la beauté de l'ordre de Dieu contente une âme.

Je n'avais jamais bien compris cette vérité si souvent dite et redite, qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête, sans l'ordre de notre Père céleste. L'âme qui la médite et l'approfondit, y trouve son vrai bonheur, et les croix, qui lui étaient un enfer, lui deviennent un paradis ; car pour lors, elle goûte la saveur admirable contenue dans l'ordre de Dieu, qui seul la rend bienheureuse. L'ordre de Dieu lui est tout en toutes choses, et toutes choses ne lui sont rien sans lui. C'est dans cet ordre que Dieu se contente et qu'il accomplit en nous ses décrets ; et c'est aussi ce qui contente l'âme qui a l'intelligence de cette vérité ; c'est ce qui remplit ses desseins, qui ne sont autres que ceux de Dieu même. Elle vit donc dans des complaisances continuelles au milieu des accidents, y remarquant l'ordre du Seigneur accompli ; et ainsi satisfaite, et se sent tellement éprise des attraits qu'elle y trouve, qu'elle ne désire plus aucune créature, et entre dans la suprême indifférence à tout état. Je dois être aussi content dans une petite vocation que dans une grande, puisque le seul ordre de Dieu me doit contenter, Si j'ai un autre sentiment, c'est amour-propre et imperfection. Grandes âmes, vos voies sont hautes et sublimes, et les miennes sont basses et petites ; mais ce qui fait que je ne désire pas les vôtres, c'est l'ordre de Dieu que je goûte dans les miennes. La joie de mon cœur est dans l'ordre de Dieu, et non dans la voie où il me met ;

et comme il est aussi satisfait de faire de petites choses que d'en opérer de grandes, puisqu'il l'est partout infiniment, ainsi le bonheur de la créature doit consister à être petite, comme grande, par respect pour l'ordre de Dieu.

Demeurer en paix, en tranquillité intérieure, par soumission et par une forte union au bon plaisir divin en toutes choses, n'est pas l'ouvrage d'un jour ; il faut avoir patience longtemps, avec ses défauts et ses imperfections, avant d'y parvenir. Il n'y en a pas de plus grande à mon avis, que de sortir de l'ordre de Dieu, pour vouloir plus qu'il ne veut. L'amour-propre fait bien souvent aller l'âme trop vite à la perfection. Quand on ne veut que Dieu et son bon plaisir, on demeure en paix et content dans tous les états où il n'y a point de péché, ou d'imperfection affectée ; mais notre orgueil, qui est la source de mille inquiétudes, nous trouble sans cesse en nous faisant tendre, ou à une trop haute perfection, ou trop tôt à celle que Dieu nous découvre et nous manifeste.

L'âme qui tend à la perfection ne doit rien désirer que la pure satisfaction de son Dieu, et s'oublier soi-même quand elle serait la plus imparfaite du monde, pourvu que ses imperfections ne soient point péché. Jésus-Christ, à qui elle s'est donnée absolument telle qu'elle est, est le tout parfait ; c'est assez pour elle : elle trouve en lui son repos, sa tranquillité, sa félicité, sans se troubler de rien, quelque misérable qu'elle se connaisse. Et quant à moi je puis bien dire que je suis content et imparfait tout à la fois ; et que si mes imperfections ne me plaisent point, par la grâce de Dieu, elles ne m'inquiètent pas non plus. Je ne cherche point en moi le sujet de mon contentement, mais en cet objet infini, le centre de mon âme et mon unique amour.

CHAPITRE XVI.

Pratiques de la présence de Dieu, pour les sept jours de la semaine.

Les fondements solides de la vie de l'esprit sont : la bonne mortification, la pure vertu, la fuite des excès d'affaires, quelque bonnes qu'elles soient, la conversation des amis de Dieu, mais surtout l'amour de la solitude, où l'on a plus de liberté de vaquer à l'unique nécessaire. L'âme qui aime, a bien de la peine à souffrir l'absence du bien-aimé, c'est pourquoi l'amour s'efforce de se le rendre toujours présent ; et pour s'entretenir plus facilement dans cette divine présence, il s'applique tantôt à l'Être de Dieu, et tantôt à quelqu'une de ses perfections, le considérant une fois comme l'Être des êtres, qui est seul par lui-même et devant qui le reste n'est rien ; une autre fois, comme un tout-puissant, qui produit et conserve sans travail toutes les créatures ; une autre fois, comme l'Être infiniment sage, qui dispose tout admirablement par sa Providence ; une autre fois, comme infiniment patient, il voit et supporte toutes nos offenses, nous attendant avec miséricorde ; une autre fois, comme infiniment amoureux de nos âmes, il en vient pour elles à des excès incompréhensibles, vaincu par l'amour ; une autre fois, comme infiniment juste, il hait l'iniquité d'une haine implacable, jusqu'à en venger les simples apparences sur son Fils unique; enfin, comme infiniment bon et miséricordieux, puisqu'il pardonne jusqu'à l'infini.

Chaque jour de la semaine pourra être occupé à une de ces considérations, si Dieu lui-même ne fournit quelque autre entretien à l'âme.

I.

L'Être de Dieu.

Faut-il que nous vivions, que nous agissions, que nous soyons perpétuellement dans le sein de Dieu : *Car c'est en lui*, dit saint Paul, *que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (1), et que nous y pensions si peu ? Il daigne habiter dans notre cœur, et ce cœur terrestre et ingrat a la bassesse d'habiter dans les créatures, c'est-à-dire dans le néant ; eh ! que sont tous les objets que nous voyons, sinon des ombres ou des figures qui nous environnent ? La plupart des choses qui occupent le monde, n'ont l'être que dans l'imagination : ainsi l'honneur, les dignités, les louanges, la réputation et presque toutes les grandeurs du siècle, n'ont d'être que dans l'imagination des hommes. Il y en a d'autres, qui ont l'être à nos sens, puisqu'elles sont visibles et palpables ; mais elles sont corporelles et corruptibles ; tantôt elles sont et puis elles ne sont plus ; et, aveugles que nous sommes, nous nous y attachons comme à quelque chose d'éternel. Il y en a d'autres, dont l'être est plus fort et plus élevé que les sens, comme les vérités universelles que nous comprenons par la raison, mais encore elles ne sont ni immenses, ni sans défauts. O mon Dieu ! je m'élève tant que je puis pour vous trouver, et je vois que votre être ne dépend ni de notre imagination, ni de nos sens, ni de notre raison : vous êtes plus haut que tout cela.

O Être éternel ! vous ne commençâtes jamais, vous ne finirez jamais. O Être infini ! vous n'êtes rien de ce que

(1) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. *Act.* XVII, 28.

nous voyons, ou que nous connaissons ici-bas. Vous êtes une infinité à qui rien ne manque, à qui on ne peut rien diminuer, ni rien ajouter. L'infini est votre partage. O Être immense ! qui remplissez tout sans étendue, sans quantité, sans partie, sans composition. C'est vous seul qui possédez les sources de la vie et de l'être. Quand je veux chercher hors de vous, je ne trouve que privation et néant. Mon Dieu, quelle chute et quel anéantissement, quand nous tombons dans l'imperfection ou dans le péché ! car c'est sortir de l'être pour s'abîmer dans le non-être.

Mon âme, serez-vous toujours folle, courrez-vous toujours après le mensonge et la vanité, c'est-à-dire les honneurs et les grandeurs du siècle ? Vous fatiguerez-vous toujours, poursuivant une ombre de bien qui s'enfuit : tandis que vous oubliez Dieu, l'Être des êtres, qui partout se présente à vous et se donne à vous ? O mon Dieu ! occupez-moi vous seul de votre présence, que j'oublie tout le reste pour ne me souvenir que de vous.

II.

La toute-puissance de Dieu.

C'est une prison d'enfermer son esprit dans la petitesse des créatures. C'est une galère de l'attacher aux fatigues intolérables, que le monde et la vanité imposent à ceux qui s'embarquent avec lui. C'est un enfer de le précipiter dans l'esclavage des passions, et dans le tourment des vices. Mais, c'est un paradis et une liberté admirables d'occuper son esprit en Dieu, où il marche à grands pas, trouvant tout en lui infiniment grand : la bonté, la douceur, la beauté, et s'appliquant à admirer tantôt une perfection et tantôt une autre.

Un jour, mon âme nous marcherons dans la toute-

puissance de Dieu, et que nous y verrons de merveilles ! Que d'effets admirables sur tous les êtres qu'elle produit, qu'elle conserve, qu'elle fait agir ! C'est elle qui soutient ce magnifique globe de la terre sur les vastes espaces du néant ; elle qui fait mouvoir les cieux et les astres ; elle qui donne la vertu de produire aux éléments, aux plantes et aux animaux; sans l'influence de laquelle aucun des êtres ne pourrait ni subsister un moment, ni opérer la moindre chose ; elle enfin qui pourrait produire, à chaque instant de tous les temps, un million de mondes nouveaux. O toute-puissance divine, que vous êtes peu considérée ; mais que vous êtes capable de ravir tout esprit qui vous considère !

O mon âme ! pensons bien que nous sommes toujours dans la main de cette toute-puissance. Faut-il nous décourager pour les difficultés ? Faut-il avoir peur de nos infirmités ordinaires ? Que ne pouvons-nous pas, soutenus par un tout-puissant ? Je vous vois bien, ma faiblesse, mais vous ne m'épouvantez pas ; car je regarde la puissance infinie de mon Dieu, sur qui je mets tout mon appui, disant avec saint Paul : *Je peux tout en Celui qui me fortifie* (1).

III.

De la sagesse de Dieu.

Un autre jour nous marcherons dans l'iufinie sagesse de Dieu, qui nous ravira par la disposition des belles choses qu'elle conduit. O quelle économie admirable dans l'ordre de la nature, de la grâce, et dans l'état de la gloire ! Que tout est bien réglé ! Que toutes les dispositions que cette divine sagesse y a mises, sont merveil-

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.* IV, 13.

leuses ! Nous ne verrons rien , il n'y a pas une des œuvres de Dieu, où la conduite de cette sagesse ne paraisse incompréhensible ; et cela met une âme comme hors d'elle-même , et lui fera dire mille fois le jour : Que tout cela est sagement fait , ô mon Dieu ! Oh ! que cela est bien ordonné !

Si mon âme s'élève jusque dans le ciel, pour y considérer l'admirable disposition de la Cité sainte dans l'ordre des Anges , dans la gloire des Saints, Patriarches, Apôtres , Martyrs et Confesseurs, qui sont eux-mêmes tout transportés dans l'admiration de cette sagesse : Oh ! que vous êtes profonde en vos dispositions, sagesse infinie s'écriera-t-elle ! Si du ciel elle veut descendre sur la terre , quels charmes d'y remarquer les ineffables douceurs des dispositions de cette même sagesse , qui , dans l'œuvre de notre salut , atteint d'un bout à l'autre fortement et dispose tout avec suavité ! Voir un Dieu anéanti, pour nous procurer des grandeurs infinies par ses anéantissements ! Voir les triomphes de la Croix sur le monde, le péché et l'enfer, et toute l'Église de la terre, comme celle du ciel , ravie dans l'admiration de cette Sagesse incarnée ! O suprême Sagesse, qui êtes descendue du ciel sur la terre , qui n'admirera la profondeur de vos œuvres ; et que de louanges, que d'approbations vous donnerez, mon cœur, à tout ce que Dieu aura ordonné sur vous ! Oui , mon Dieu , cela est très-bien , puisque votre sagesse infinie l'a ainsi réglé. Vivons ou mourons , soyons consolés ou affligés, oui, cela est sagement fait, et votre sagesse infinie pourrait-elle faire autrement ? Vous avez tout fait avec une souveraine sagesse.

IV.

De la patience de Dieu.

O mon Dieu, que votre patience est longue, qu'elle est profonde et inébranlable ! Quel autre qu'un Dieu infiniment patient pourrait souffrir d'être toujours contredit de tous les hommes, et continuer à leur faire mille largesses, sans s'impatienter, s'altérer, ni se rebuter jamais? O patience de Dieu, que vous êtes ineffable ! Vous connaissez ceux qui vous doivent haïr et blasphémer éternellement, et vous les supportez ici-bas, leur donnant votre soleil, votre lumière, vos grâces, ne cessant de les rechercher jusqu'à la fin de leur vie, et les attendant les bras ouverts jusqu'au dernier soupir, pour les recevoir, s'ils veulent se convertir, et leur accorder des biens infinis. O patience de Dieu, quelle infinité de merveilles je remarque en vous! *Il supporte avec une patience extrême*, dit saint Paul, *les vases de colère préparés pour la perdition* (1)

De quelque côté que je tourne les yeux, depuis un pôle du monde jusqu'à l'autre, je vois Dieu offensé, méprisé, contredit, blasphémé, et partout sa patience infinie triomphe, et opère doucement le salut de ceux qui l'offensent. Oh ! quelle longue suite de la patience de Dieu je remarque dans le cours de ma vie ! M'avoir supporté si longtemps dans mes péchés, quand je méritais que sa justice m'abîmât dans l'enfer ; avoir surmonté tant de résistances à ses grâces ; m'avoir attendu et conduit avec tant de bonté à la pénitence ! O patience infinie de mon Dieu ! c'est à vous que je dois mon salut. Où serais-je maintenant sans vous?

(1) Sustinuit in multâ patientiâ vasa iræ. *Rom.* IX, 22.

N'aurons-nous point de honte de voir nos faiblesses et nos impatiences, pensant à la longue patience de Dieu? Une simple parole, ou quelquefois une seule imagination, nous met dans le trouble. La trompeuse nature couvre son défaut du nom de zèle, et nous fait parler quelquefois avec chaleur, et sans attendre même que l'émotion soit un peu apaisée. O Dieu d'une patience infinie! si vous nous traitiez ainsi, où en serions-nous?

V.

L'amour de Dieu.

Il n'y a point de journée plus agréable que celle qui nous conduit dans les vastes étendues de l'amour de Dieu. Amour immense de mon Dieu, amour infini, je vous vois éternel et sans aucune interruption. Je vous considère aussi étendu que l'Essence même, et le Cœur de Dieu, avec qui vous n'êtes qu'une même chose; et partout je marche au milieu de vous. Je regardais autrefois vos bienfaits, et je vous connaissais tant soit peu dans les créatures, que vous me donniez pour mon usage, et même pour mon plaisir; mais je me regarde maintenant en vous-même, et je trouve que je demeure en vous et que je n'en sors pas. Vous m'environnez, vous me pénétrez, vous me surpassez; et de vous-même, je ne puis aller que dans vous-même. Que tu es aimée, mon âme! que tu es aimée de ton Dieu, plus que le fils unique n'est aimé de sa mère! Car tout au plus elle le porte sur son sein, et Dieu te loge dans son Cœur même, au milieu de son amour, et tu n'en sors jamais. Que te peut-il arriver de cet amour, sinon des bienfaits et des marques de son infinie bonté?

Hélas! faut-il que je sois toujours vivant et respirant dans le Cœur et dans l'amour de mon Dieu, sans qu'il

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

vive dans le mien et y règne en souverain? O mon Dieu! je reconnais et j'avoue que vous seul avez droit de le posséder, et de l'occuper tout entier, et de ma part j'y consens tout à fait et sans réserve; mais défendez votre possession, Seigneur, que les créatures veulent envahir malgré moi. Que je suis misérable, si j'aime encore quelque autre chose, connaissant si clairement que je ne dois aimer que vous, ou rien que pour vous! Mon Dieu, c'est dès ce moment, et pour toujours que je défends l'entrée de mon cœur à toute créature. Ma volonté, vous recevez aujourd'hui ce commandement bien exprès, de n'ouvrir la porte qu'au Bien-Aimé, de qui l'amour immense nous a prévenus dès l'éternité.

VI.

La justice de Dieu.

La justice de Dieu n'est pas moins universelle, ni moins admirable; vous la verrez, mon âme, dominant partout; elle établit son trône dans le ciel, elle prononce ses arrêts sur la terre, elle exécute ses châtiments dans l'enfer. C'est elle qui met la couronne de justice, sur la tête de ceux qui ont légitimement combattu; et pour un moment de légères tribulations, elle leur impose le poids d'une gloire ineffable, qu'ils ne pourraient porter, tant elle est sublime, s'ils n'en recevaient la force par une qualité divine, qui les élève au-dessus d'eux-mêmes. O justice couronnant et glorifiant les élus, que vous êtes aimable!

C'est elle qui sur la terre fait tonner les arrêts qu'elle a prononcés contre les pécheurs, les menaçant des flammes éternelles, plutôt pour les avertir de prévenir sa colère par leur pénitence, que pour les punir, leur faisant quelquefois souffrir dans le temps quelques châ-

timents, de peur qu'elle ne les enveloppe dans les châtiments éternels. O aimable justice qui ne vous exercez ici sur les pécheurs, que pour en faire des justes et non des misérables!

Mais, ô terrible justice, que vous haïssez le péché, et que vous punissez épouvantablement les pécheurs qui se sont dévoués éternellement au péché! Vous tenez des flammes immortellement dévorantes, que vous allumez incessamment par le souffle de votre juste indignation, et jamais vous ne cesserez de les écraser sous la pesanteur de votre bras tout-puissant. Votre justice n'a pas épargné Jésus-Christ lui-même, pour s'être couvert des seules apparences du pécheur, et s'être voulu rendre la caution du péché des hommes. Oh! qui ne tremblera, considérant vos sévérités? Qui osera irriter contre soi votre épouvantable courroux? *Qui peut connaître la grandeur de votre colère* (1)? dit le Roi-Prophète.

VII.

La miséricorde de Dieu.

Mais enfin, c'est vous qui charmez mon cœur, ô divine miséricorde! c'est vous en l'honneur de qui mon âme veut chanter un cantique éternel : *Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur* (2). Je regarde tout cet univers comme un vaste hôpital rempli de malades, de blessés, d'estropiés, de malheureux et d'incurables, c'est-à-dire de pécheurs; et la divine miséricorde les va tous visiter; elle les encourage, bande leurs plaies, et leur présente les remèdes de tous les maux qu'ils souf-

(1) Quis novit potestatem iræ tuæ? *Psal.* LXXXIX, 11.

(2) Misericordias Domini in æternum cantabo. *Psalm.* LXXXVIII, 2.

frent, sans qu'elle en abandonne un seul, quelque désespéré qu'il puisse être.

O aimable miséricorde de mon Dieu! en quel lieu du monde, quelque éloigné qu'il soit, n'allez-vous pas exercer continuellement vos bontés? Lequel de tous les misérables enfants d'Adam n'a pas éprouvé vos douceurs? Qui s'est jamais adressé à vous, sans avoir trouvé dans votre sein des tendresses qui l'ont ramené de la mort à la vie? O mon cœur! après qui faut-il soupirer, sinon après les entrailles plus que paternelles et plus que maternelles de cette divine miséricorde? En qui mettrez-vous votre appui et vos espérances, sinon dans cet abîme de charité inépuisable? Toute la terre est pleine de cette miséricorde de Dieu, et vous voudriez vous affliger ou vous décourager à cause de la grandeur de vos misères, tandis que vous êtes sur la terre! Celui qui peut perdre la confiance aux miséricordes de son Dieu, ignore que le propre de Dieu est de faire miséricorde. Celui qui refuse de se rendre aux aimables douceurs de l'infinie miséricorde, ignore les desseins qu'elle a de poursuivre les plus abandonnés, jusqu'au dernier soupir de leur vie, ainsi que nous l'enseigne le Prophète, lorsqu'il dit : *Votre miséricorde m'assistera tous les jours de ma vie* (1).

(1) Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ. *Psal.* XXII, 6.

LIVRE TROISIÈME

DE L'AMOUR DES HUMILIATIONS, QUI EST LE FONDEMENT SOLIDE DE TOUTE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut entreprendre la perfection chrétienne avec un esprit d'humilité.

Allons à la perfection, non parce que c'est un état relevé et sublime, mais parce que Dieu nous y veut. Jamais nous ne devons entreprendre la pratique de la vertu par un motif de grandeur, ni pour devenir plus grand saint; mais seulement pour faire ce que Dieu veut de nous et ainsi le contenter.

Notre bonheur consiste à être dans une continuelle dépendance de ses volontés, et à y être parfaitement soumis. Je dois être content de mon état, quel qu'il soit, si c'est celui que Dieu demande de moi; et c'est un grand abus de prendre pour soi-même les sentiments que les grands Saints ont eus. Dieu destine les uns à de grandes actions, et les autres à de plus petites: en tout cela, il faut le laisser agir sur nous, et être contents de recevoir les impressions qu'il nous donne, sans faire réflexion si elles sont grandes ou non. C'est assez qu'elles soient de Dieu, c'est la voie dans laquelle il veut que vous marchiez; voie sublime, tranquille, pleine de paix, et en laquelle on ne veut rien que le contenter. Prenez tout simplement ce qu'il vous donnera : quelque peu

que ce soit, c'est toujours plus que vous ne méritez. C'est être anéanti en Dieu, de n'avoir plus de volonté que pour vouloir ce qu'il veut, et en la manière qu'il le veut ; autrement on se cherche soi-même et son plaisir, et non purement Dieu.

Cherchez la perfection avec cet esprit libre de tout intérêt propre. Le Père éternel ayant choisi, pour la réparation de sa gloire, et des avantages que le vieil Adam avait perdus en péchant, la voie des souffrances, de la pauvreté et du mépris, entre une infinité d'autres moyens, Dieu le Fils prit sur lui cette réparation, et pour cela se fit homme, c'est-à-dire unit à sa Divinité un corps et une âme, en unité de personne; n'y ayant qu'un Homme-Dieu qui pût satisfaire pour le péché, mal infini. Il embrassa donc les croix, les chérit et brûla du désir de souffrir, regardant les souffrances comme des choses grandes et excellentes, puisqu'elles étaient choisies par son Père; et préférant la gloire et la volonté du Seigneur aux inclinations de son Humanité, qui avait naturellement de la répugnance pour les croix, il y courut avec joie, parce qu'il voyait que tel était le bon plaisir divin.

Ainsi, plus nous participons à l'Esprit de Jésus-Christ, plus nous aimons et estimons les croix, et plus aussi nous plaisons à son divin Père. Car souffrir, c'est lui sacrifier sans cesse nos plaisirs et nos intérêts, nous unissant au dessein qu'il avait en souffrant de réparer la gloire de Dieu. O mon âme! si tu es pénétrée de ces vérités, tu dois donc mettre désormais ta gloire dans le mépris, puisque ta gloire doit être de procurer la gloire de ton souverain Maître, et que tu ne peux le faire plus efficacement qu'en imitant son Fils unique.

O bon Jésus ! qui avez ennobli, consacré, pour ainsi

dire, divinisé la pauvreté, les abjections, les croix, les souffrances, en les embrassant si généreusement, pour en faire tout le partage de votre vie mortelle ; oh ! daignez m'accorder votre Esprit pour m'éclairer, me diriger, m'animer, me faisant apprécier, chérir, rechercher ce dont vous avez fait le grand objet de votre amour, de vos désirs et vos plus chères délices. Ah ! que j'aime vos abjections et vos croix, et que je les embrasserais, ce me semble, volontiers, si on me le permettait ! Cependant je ne fais rien ; et dans l'occasion je ne puis souffrir les moindres peines. Mon Sauveur, que cette vie m'est ennuyeuse ! Permettez-moi d'entrer dès à présent dans la pratique de cette vie cachée, crucifiée, méprisée, que vous avez menée sur la terre, et que je puisse dire avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus Christ* (1) !

Grandeurs, délices, richesses, je vous déclare mes ennemis mortels, puisque vous n'êtes propres qu'à me faire continuellement sortir des voies où Jésus m'appelle à sa suite ; je vous abhorre comme la ruine de ma perfection. Ah ! mon Sauveur, donnez-moi part à votre vie humble, pauvre et méprisée, ou faites-moi mourir. Quand je serai dans le ciel, je consens d'y être dans la gloire, parce que vous y êtes ainsi : mais puisque sur la terre vous n'avez voulu être que dans l'abjection, je veux y être avec vous. Je ne vais point à grands pas à la perfection ; mais il est vrai que je désire d'être tout à fait humilié à l'intérieur et à l'extérieur, autant que la volonté divine l'ordonnera. S'il m'était permis, je

(1) Mihi autem absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi ! *Galat.* VI, 14.

chercherais des humiliations au dehors. Je ne vois pas d'aliment plus délicieux pour l'âme chrétienne ; il se peut faire que la mienne s'en rebute : mais en sera-t-il pour cela moins salutaire en lui-même, et moins doux pour un vrai chrétien ? O mon Sauveur ! puisqu'il a été dit de vous : *Il sera rassasié d'opprobres* (1) ; faites que je sois tout abîmé dans les abjections, donnez vos douceurs à ceux qui en savent bien user ; mais abreuvez-moi de fiel, d'amertume, parce que c'est pour moi le plus sûr moyen de me rendre votre imitateur.

Pourquoi vous êtes-vous fait circoncire, ô Jésus? Pourquoi vous êtes-vous purifiée, ô Marie ? Vos cœurs étaient sans taches, et cependant vous vous soumettiez aux abjections des pécheurs, parce que le mépris était l'objet de vos plus tendres affections. Jamais il n'y a eu deux Cœurs plus remplis de l'amour de Dieu, et jamais il n'y en eut de plus ardents pour les humiliations. Il est donc bien vrai que l'amour divin est d'autant plus grand que le désir des humiliations est plus vif, et qu'il nous les faut aimer, si nous voulons donner à Dieu, qui les aime, quelques témoignages de notre amour.

Que nos plaintes contre ceux qui nous humilient, sont donc injustes, et que nos troubles, nos dépits de ce qu'on nous méprise, sont déraisonnables ! Il faudrait s'affliger de n'être pas assez méprisé : et cela serait, si nous avions le cœur entièrement chrétien. Il est vrai que c'est la grâce qui donne de telles inclinations, celles de la nature sont contraires ; et mon malheur est que même en écrivant ceci, je manquerais à mes résolutions, si j'en ayais l'occasion ; car je ne vaux rien du

(1) Saturabitur opprobriis. *Lam. Jerem.* III, 30.

tout, et je croirais volontiers que tout ce que j'ai dit ou fait sous l'apparence du bien, n'est qu'une hypocrisie; témoin mes rechutes continuelles, qui me font voir combien je suis pauvre et abject, et combien je mérite le mépris.

CHAPITRE II.

Fondement de la vraie humilité chrétienne.

Quand je considère que Dieu est tout, qu'il possède en soi-même des perfections infinies, qu'il nous a fait et qu'il nous prépare encore des biens infinis; je conçois qu'il mérite tout honneur, toute gloire, toute louange, tout respect, oh! que tout lui est justement dû!

Quand je considère que je suis un pur néant, que j'ai en moi-même un fonds inépuisable d'imperfections et de misères, que j'ai déjà commis beaucoup de péchés, et que j'en peux commettre de plus grands encore, si je n'en suis préservé par la grâce; je reconnais que je mérite toutes sortes de blâmes, de mépris, d'opprobres, toute espèce d'afflictions, de châtiments, dans ce monde et dans l'autre. Je dois me regarder comme le centre où toutes ces peines doivent aboutir.

Jamais Dieu ne peut être assez honoré, aimé, exalté, glorifié, et moi je ne peux jamais être assez humilié, haï, méprisé, persécuté. Je dois avoir non-seulement cette humilité d'esprit, mais celle de la volonté, aimant et recherchant les rebuts, les humiliations. Il ne suffit pas de me convaincre que je les mérite, je dois encore les rechercher à l'extérieur, si on le juge à propos, pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Car si j'ai quelque honneur, si j'ai quelque rang, si je ne me mets pas sous les pieds de tout le monde, c'est que

cela s'oppose au bon ordre, et nuirait peut-être au salut de plusieurs qui pourraient en abuser. Mais, quant à moi, je dois en avoir la pensée et le désir, et croire que c'est la seule place que je mérite.

Hélas ! Seigneur, je ne peux être agréable à vos yeux, si je ne suis humble de cœur, et je ne puis avoir cette humilité que par votre grâce ; car si tout le bien même de la nature vient de vous, tout le bien de la grâce vient encore plus de votre pure miséricorde ; et de toutes vos grâces la principale n'est-ce pas celle de la vraie humilité, qui est si contraire à la nature, qu'il n'y a rien dont elle ait plus d'horreur que de l'humiliation ? Mais puisque de vous seul, ô mon Dieu ! viennent tous les biens, à vous seul en soit donc toute la gloire. Je ne veux avoir de complaisance qu'en vous, étant bien aise de ne tenir rien que de vous, et de vous voir glorifié en tout.

Lorsque je vois des personnes pauvres, affligées, malades, infirmes, difformes, etc. je reconnais, Seigneur, que toutes ces peines, tous ces maux me sont dus. Quand vous me les enverriez, j'adorerais et aimerais votre justice ; vous m'en préservez, j'adore et loue votre miséricorde. Jamais je ne me plaindrai, parce que jamais on ne me peut faire tort. Je ne dois pas regarder le dessein des hommes, ils n'ont souvent intention que de nuire, de se venger, de se procurer quelque avantage ; mais Dieu a d'autres desseins: il veut me châtier, me perfectionner, me rendre humble. Les Juifs faisaient mourir Jésus-Christ par vengeance et par envie, mais Dieu le Père avait dessein de sauver les hommes. Jamais je ne me louerai, jamais je ne chercherai d'honneur ; car je suis résolu de ne plus suivre les inclinations de la nature orgueilleuse ; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, qui a

souffert pour moi et en ma place, je désirerai la pauvreté, le mépris, la douleur; et, unissant toutes ces peines aux siennes, je le supplierai d'avoir pitié de moi et de me faire miséricorde.

Si nous nous appliquions à nous étudier nous-mêmes, Dieu nous ferait la grâce de nous connaître : car sans une lumière de la grâce, nous ne saurions bien pénétrer dans le profond abîme de nos misères. Il y a en nous un très-mauvais fonds, qui ne produit continuellement que des défauts. Oh ! que nous serions peu sages de nous croire en sûreté, parce que nous ne sentons point d'affection au péché ! Notre nature corrompue y est toujours portée, et nous conservons toujours, malgré toute notre vigilance, certaines imperfections foncières et fortement enracinées, qui résistent à tous nos efforts ; comme on voit dans les jardins certaines mauvaises herbes, qui poussent leurs racines si avant dans la terre, qu'on ne peut presque jamais les arracher entièrement.

CHAPITRE III.

Que le centre, le repos de la créature est son néant.

Notre-Seigneur me donne une vue si claire de mon indignité, de mon néant, que je suis bien convaincu que de moi-même je ne suis et ne mérite rien. Quand il plairait à Dieu de ne me donner aucune bonne pensée dans mon oraison ou dans ma retraite, je n'aurais pas sujet de me plaindre ; s'il m'en donne quelqu'une, c'est un effet de sa pure miséricorde. Que cette vue de mon néant et de mon impuissance m'est agréable, et qu'elle me donne de repos ! Je ne désire point, Seigneur, de sortir de cet état de bassesse, qui me convient si bien, car c'est mon vrai centre.

C'est à vous, Seigneur, que toute gloire est due : *A Dieu seul tout honneur et toute gloire* (1), dit saint Paul. Pourvu que vous soyez à votre place, c'est-à-dire dans votre Être, votre puissance, votre grandeur, c'est assez. Oh ! que vous y êtes bien, demeurez-y donc, mon Dieu, absolument ! Et moi, que je suis bien aussi dans la mienne ! J'y dois demeurer avec paix, avec joie et amour. Si dans votre bonté, Seigneur, vous daignez me prévenir de vos grâces, je n'en serai pour cela ni moins vil, ni moins abject par moi-même. Je me considèrerai comme investi de votre miséricorde, sans perdre de vue mon impuissance et mon indignité. Puisque je sais que Dieu veut que je demeure ainsi dans ma place, je dois demeurer dans l'intime conviction de mon néant, et reconnaître que je ne penx rien ni ne mérite rien ; car c'est la vérité. Vouloir sortir de là, c'est vouloir être ce qu'on n'est pas, et vouloir vivre dans le mensonge et la vanité : *Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge* (1), dit le Roi-Prophète ? La vérité doit dissiper l'illusion, nous rappeler à ce que nous sommes véritablement, pour plaire à Dieu qui est vérité.

Le Fils unique de Dieu, pour remettre l'homme dans sa place et dans la vérité, se fait homme, éclipse toute sa grandeur, sa gloire, vient dans l'anéantissement, la faiblesse, le mépris, pour lui montrer la voie qu'il doit tenir, hors de laquelle il n'y a que mensonge et que péché. Jésus vit comme doit vivre l'homme, dans les voies d'anéantissements et de mépris continuels. O Jésus ! méprisé, persécuté, crucifié, vous vous êtes mis

(1) Soli Deo honor et gloria. *I. Tim.* I, 17.

(2) Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ? *Psal.* IV, 3.

en ma place. Hélas ! ce serait à moi, pécheur, d'être attaché à la Croix. Ce serait là ma place, et c'est à vous de vivre dans la gloire.

Qu'est-ce que la créature après la chute d'Adam ? Ce n'est que néant, c'est l'infirmité, la fragilité même. Quest-ce que la créature après le péché? C'est un abîme d'orgueil, d'aveuglement, d'éloignement de Dieu. Enfin, de quelque côté que nous la considérions, nous ne trouverons en elle que corruption, pauvreté entière, incapacité pour toute espèce de bien. Ce qu'elle doit faire, c'est donc de s'humilier, s'anéantir, s'abîmer dans la vue de son néant, et vivre dans une crainte continuelle de sa fragilité. Jamais nous ne trouverons Dieu, que nous ne nous perdions nous-mêmes dans les abjections et les mépris. Quand nous ne relirerions de notre retraite d'autre fruit, que de nous être bien convaincus que la voie sûre pour aller à Dieu, est celle dans laquelle Jésus-Christ a marché, c'est-à-dire la pauvreté, les abjections, les mépris, nous aurions fait tout ce qu'on peut faire de mieux, eu égard à nos besoins : l'orgueil étant la maladie de notre âme la plus invétérée, et la plus difficile à guérir.

Quand je vois que Dieu ne me donne pas de grandes occasions de souffrir le mépris, les douleurs, la pauvreté, je dois être bien petit à mes yeux, puisque c'est une preuve que je suis très-petit aux yeux de Dieu, qui ne peut rien voir de grand, que ce qui a une vraie conformité avec Jésus crucifié et anéanti. Les desseins qu'il a sur moi ne sont pas fort grands, puisqu'il me donne si peu de part aux profondes abjections de son Fils unique, qui sont tout le partage qu'il lui a fait sur la terre, quoiqu'il lui donne dans le ciel toute la possession de ses infinies grandeurs.

CHAPITRE IV.

Que les grands Saints sont arrivés à la perfection par un grand amour du mépris et de l'abjection.

Les mépris, les abjections sont les plus chères délices des amis de Dieu : quoiqu'ils soient à l'extérieur dans les richesses, leur cœur est bien avant dans l'estime et dans l'amour de la pauvreté. S'ils sont dans les honneurs, ce n'est qu'en apparence, leur cœur n'ayant d'affection que pour les mépris. La nature ne goûte pas ce genre de vie, parce qu'il combat les inclinations naturelles; la raison humaine, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu humainement, le goûte aussi peu : mais la grâce élève une âme au-dessus de la nature et de la raison, l'excitant à des actions surhumaines. Jésus-Christ lui-même, ayant résolu d'embrasser la croix, ne le fait que par une inclination surnaturelle; ses combats intérieurs dans le jardin des Oliviers le font assez voir.

Ceux qui nous paraissent les plus admirables entre les Saints, sont ceux qui ont excellé dans l'amour du mépris et de l'abjection. Qui n'admirera la générosité de sainte Paule, dame romaine, qui, éprise d'amour pour la pauvreté et les humiliations de Jésus, quitte Rome et tous ses parents, se réduisant à une grande pauvreté, elle qui pouvait faire des merveilles pour le prochain dans cette grande ville; et quoiqu'elle eût de grands biens, entrant dans les sentiments du Roi-Prophète (1), elle aima mieux l'étable de Bethléem que ses palais magnifiques? Saint Alexis pouvait vivre en bon serviteur de Dieu dans son mariage; la vue d'une vie cachée et mé-

(1) Elegi abjectus esse in domo Dei. *Psal.* LXXXIII, 11.

prisée le charma, et lui fit tout quitter : père, mère, femme, amis, biens et honneurs, dans la possession desquels il avait vécu en bon chrétien ; mais appelé à la vie éminente de l'abjection, par un grand miracle de la grâce, il est au milieu de ses parents, sans permettre à son cœur l'affection naturelle qu'il pouvait si légitimement avoir ; il meurt de faim dans une maison où tout lui appartient ; il est le jouet des serviteurs dont il était le maître : son cœur demeure ferme et fidèle à ne rien désirer que le mépris, et quelque assaut que lui livre la raison humaine, il ne se rend point. Oh ! que cette voie est élevée au-dessus de la bassesse de notre nature, qui ne conçoit d'affection que pour la vanité !

Plusieurs fuient les abjections et les souffrances, pensant procurer à Dieu plus de gloire par des actions éclatantes, ou utiles au prochain ; mais ils suivent leurs inclinations, plutôt que celles de Jésus-Christ. Or, nous devons le servir comme il le veut, et non pas selon nos goûts, et nous voyons qu'il n'a rien tant aimé que les souffrances et les mépris.

Quelle merveille de considérer l'élévation de saint Armogaste, comte et grand seigneur, condamné par un roi à garder les vaches toute sa vie, en haine de la religion chrétienne, et mourir de misère et de pauvreté dans cet emploi ! Ne doit-on pas regarder comme un miracle de la grâce, cette haute estime qu'il eut pour l'abjection et la pauvreté, ainsi que sa vie toute d'actions surhumaines ? Car il n'avait rien de plus à cœur que de se voir dans le profond oubli, et le mépris de toutes les créatures ; et la pauvreté qu'il souffrait dans cette basse condition faisait ses chères délices. Tandis que les autres seigneurs étaient à cueillir les palmes et les couronnes à la vue des empereurs, Armogaste vivait avec

ses vaches comme le plus lâche de tous les hommes.

— Où est, Armogaste, la générosité d'un chevalier? Où est le courage d'un gentilhomme? Que ne quittez-vous cet emploi, ou du moins que ne vous employez-vous aux grandes actions du christianisme? Je veux dire: fuyez et allez dans un pays étranger prêcher l'Évangile, et faire des merveiles pour assister le prochain et les pauvres; mais demeurant dans votre état d'abjection, vous ne pouvez rien faire d'excellent en fait de vertu, même chrétienne.

— Laissez-moi, dit ce grand saint, avec mes vaches; cela me suffit pour être tout anéanti, et par conséquent tout à fait content. Que la bassesse de ma condition m'est agréable, puisque je suis dans un profond mépris et oubli de toutes les créatures! Bienheureux ceux qui prêchent l'Évangile, bienheureux les miséricordieux; j'en fais un grand cas aussi bien que vous: mais bienheureuses aussi les personnes tout à fait anéanties! Pauvreté, mépris, anéantissements, misères, je ne vous dirai jamais autre chose, quand je vous parlerais cent ans. C'est par là que notre âme se vide de soi-même et des créatures, et se rend propre aux impressions de la grâce. Oh! plût à Dieu que ces principes nous touchassent fort sensiblement!

CHAPITRE V.

Que plus nous avons de penchant pour l'abjection, le mépris, plus nous participons au véritable Esprit de Jésus-Christ.

S'il y a de la pureté d'amour sur la terre, c'est dans le cœur qui aime son abjection, puiqu'il ne désire que le pur intérêt de Dieu, sa pure gloire et son contente-

ment, en s'oubliant soi-même. Voir que le Seigneur élève les autres dans les hauts degrés de la grâce et de la gloire, qu'on n'est qu'un atome en comparaison, et demeurer content dans sa petitesse : c'est l'abjection la plus difficile à aimer, puisqu'en cela on quitte ses intérêts même spirituels, se contentant de la mesure des biens que Dieu nous veut faire, et de la gloire qu'il veut tirer de nous, quelque petite qu'elle puisse être. Il est vrai que cette sorte d'abjection n'a pas été dans Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu, à qui appartient la plénitude de toutes les grandeurs. Mais elle nous est toute naturelle, parce que nous sommes des créatures à qui appartiennent la souveraine pauvreté, et la plus profonde abjection. Pour peu que Dieu nous donne, c'est toujours plus que nous ne méritons, puisque nous ne méritons rien de nous-mêmes.

Quoique nous disions : il y a peu de gens qui veulent suivre Jésus-Christ dans les pratiques de l'abjection qu'il a tant aimée. C'est assez pour le très-grand nombre de le faire en idée et en paroles ; mais quand l'occasion de souffrir une humiliation se présente, on se sert des plus beaux prétextes pour s'en exempter. Ceux qui font profession de dévotion, eux-mêmes ne veulent manquer de rien, ni souffrir rien de personne ; ils veulent être maîtres des affaires, et n'agir jamais avec dépendance ; ils cherchent en tout à se produire, parce qu'ils se croient plus propres à procurer la gloire de Dieu, quand ils auront de la réputation devant le prochain ; et c'est une illusion de l'amour-propre, et une vanité de la nature qui veut partout son excellence et non sa destruction.

Cependant, disons et pensons ce qu'il nous plaira, nous n'avons de vrai Esprit de Jésus-Christ, qu'autant que nous avons de vrai anéantissement de nous-mêmes.

Les humiliations que le Sauveur a prises pour nous, doivent être honorées par le sacrifice de notre orgueil; or, par le sacrifice, l'hostie immolée est détruite et anéantie: de sorte qu'il faut faire un sacrifice continuel de notre jugement, en le soumettant à celui d'autrui; de notre volonté, pour suivre celle des autres; de notre réputation, par l'amour du mépris; de nos biens, par la pauvreté; de notre santé et plaisirs des sens, par les maladies et les austérités; enfin de toutes nos inclinations, aimant les obstacles à nos prétentions autant que leur bon succès, parce que l'humiliation qui nous revient de réussir mal, vaut mieux que tout ce que nous pouvons prétendre.

La leçon qui nous apprend l'amour du mépris est belle; mais elle est malaisée à concevoir. On ne l'apprend que difficilement; et si l'on n'y prend garde, on l'oublie bientôt. Les vertus qui consistent dans l'action sont fort aisées à exercer, cela se faisant hors de nous, avec facilité de notre part et satisfaction des autres; mais celles qui consistent purement dans la souffrance sont très-difficiles, comme la confusion, la patience et le renoncement à soi-même. O Jésus! abject et humble, donnez-moi la science des Saints et le goût du mépris du monde, et que j'apprenne bien cette leçon incompréhensible à l'esprit humain : la véritable humilité.

Le Seigneur nous fait quelquefois entreprendre certaines bonnes œuvres dont il ne veut point le succès, mais seulement la pratique de plusieurs vertus, qui se rencontrent dans la poursuite et la rupture de nos projets. La nature n'est point choquée dans le bon, mais bien dans le mauvais succès des affaires qui regardent la gloire divine : mais Dieu, par un trait admirable de sa sagesse, tire souvent plus de gloire des plus grands

revers que des événements favorables ; car les dispositions d'humilité, de résignation, de douceur qu'il voit dans une âme, lui plaisent plus que le bien qu'elle prétendait.

Saint Louis voulait rétablir la gloire de Jésus-Christ dans la Palestine : il échoua dans ses projets, mais les desseins que Dieu avait pour sa gloire réussirent très-bien. Car ce grand Roi fut humilié, rendu abject aux yeux du monde, tomba en la puissance de ses ennemis, et toute son armée fut défaite, ou par la peste ou par le glaive des ennemis de Dieu. Oh ! que toutes ces grandes humiliations, au milieu desquelles l'âme invincible de ce saint Roi demeurait plus contente que dans un triomphe, rendirent un merveilleux hommage aux abjections de Jésus-Christ, au lieu même où il les avait endurées ! Cette gloire fut plus grande à ses yeux, que si les armes de saint Louis lui avaient sacrifié tous les infidèles de la Palestine.

Nos faiblesses et nos imperfections peuvent être regardées comme de mauvais arbres, qui n'ont pas la force de conduire leurs fruits à maturité; mais elles en produisent pourtant de bons, quoiqu'elles fassent souvent échouer nos projets, à savoir, le mépris, la pauvreté et la confusion. Quand nous ne pouvons rien faire de bon, c'est un grand bien de reconnaître notre insuffisance, et que nous ne sommes propres à rien. Lorsque quelque maladie ou incommodité nous empêche de faire oraison, il faut espérer qu'une heure de souffrance sera aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'une heure d'oraison dans laquelle nous chercherions peut-être à nous satisfaire. Quand nous croyons que le nombre et l'embarras de nos occupations extérieures nous empêchent de nous occuper de Dieu, et d'y penser fré-

quemment, souvenons-nous que ce n'est pas le repos de la nature, mais celui de la grâce, qui est nécessaire à une âme pour vaquer à Dieu ; or, ce repos se trouve mieux dans la croix, dans les peines et dans le vrai amour du mépris, que partout ailleurs.

CHAPITRE VI.

Que la vue de notre néant nous inspire le mépris de nous-mêmes et l'amour de Dieu.

La principale raison pour laquelle nous nous corrigeons peu ou point du tout, c'est que nous ne nous tenons pas dans une assez grande dépendance de la grâce ; nous n'avons pas assez recours à Dieu ; nous nous appuyons trop sur les créatures, c'est-à-dire sur les moyens que nous prenons de nous corriger, comme la lecture des bons livres, les conférences, les sermons, les méditations, etc. Toutes ces choses sont bonnes, mais c'est quand elles sont faites avec une grande dépendance de la grâce, et un grand recours à Dieu, qui est celui seul qui nous tirera de nos misères, et cela, dit saint Paul : *Pour la louange et la gloire de sa grâce* (1).

Dieu est une plénitude infinie à qui rien ne manque, et d'où tout bien procède ; la créature est un vide tout pur, et une privation de tous biens. Comme on ne peut concevoir une plus grande plénitude que celle de Dieu, aussi on ne peut imaginer une pauvreté plus extrême que celle de la créature. Être Dieu et tout bien, c'est la même chose ; être créature, et n'être rien, c'est la même chose. Dieu est toute abondance, la créature toute pauvreté. Chacun suppose cette vérité sans y faire

(1) In laudem gloriæ gratiæ suæ. *Ephes.* 1, 6.

réflexion, ce qui fait que nous n'entrons jamais dans une véritable défiance de nous-mêmes, et ainsi nous demeurons privés d'autant de vertus, qu'il nous reste de confiance en nos propres forces. O mon Dieu! ma pauvreté me plaît, parce qu'elle me fait connaître vos richesses. Si rien ne me manquait, j'oublierais ce que je suis ; je suis donc bien aise de n'être rien, et que vous soyez tout, pour avoir tout de vous.

Il n'y a que les trois Personnes divines qui se puissent donner l'une à l'autre infiniment et proportionnément à ce qu'elles sont. Je ne puis donc rien donner à Dieu, ni rien faire pour lui. Tout ce que je puis de meilleur, c'est d'avouer mon impuissance, et encore ne puis-je faire cet aveu sans sa grâce, et c'est lui qui le fait en moi. Quand je donnerais ma vie pour Dieu, ce serait moins que si une fourmi donnait la sienne pour le plus grand monarque du monde, à cause de l'éloignement infini qui est entre Dieu et moi. Tout ce qu'il y a d'Anges et de Saints, et tout ce qu'il y aura jamais de serviteurs de Dieu lui sont inutiles. La profondeur de notre néant ne saurait jamais s'exprimer, Dieu seul la connaît, et nous n'en voyons quelque chose que par sa grâce.

Pour le bien entendre, il faut savoir que Dieu n'est glorifié par nos bonnes actions, qu'autant qu'il les agrée lui-même, qu'il en est l'auteur, et que par là il les rend bonnes ; et alors il glorifie sa bonté et sa miséricorde, en nous récompensant. Ainsi les grâces et les faveurs qu'il nous accorde en cette vie, et la gloire qu'il nous donne en l'autre, sont les effets de sa pure bonté. Cette connaissance de notre néant est utile à l'âme : mais elle la martyrise quand elle aime Dieu, parce que l'aimant, elle veut faire quelque chose pour l'objet aimé,

et par la vue de son néant elle connaît qu'elle ne peut rien d'elle-même.

Ainsi elle demeure suspendue entre le vouloir et l'impuissance, et voyant qu'en effet elle ne peut rien, elle entre dans des désirs pareils à ceux de saint Augustin : *Si j'étais Dieu et que vous fussiez créature, je voudrais me faire créature pour vous faire Dieu.* Mais s'apercevant que ce n'est là qu'une pure imagination d'une chose impossible, son martyre d'amour redouble, et cette pauvre âme languit d'amour et de regret de ne pouvoir rien pour son bien-aimé. Il ne lui reste qu'une consolation, qui est, que quand elle ne peut rien, son bien-aimé peut tout; et se complaisant dans cette idée, elle s'endort dans le sein de la Divinité, et y abîme tous ses mouvements.

CHAPITRE VII.

Combien Dieu est glorifié par notre anéantissement.

Il n'y a que la foi toute pure qui nous enseigne à aimer l'anéantissement, et la destruction de nous-mêmes. La sagesse mondaine ne peut atteindre à une morale si sublime; ainsi il ne s'agit pas de raisonner, ni d'écouter nos sentiments dans la pratique de cette vertu : mais il faut s'y porter de grand cœur, avec une sainte et généreuse fidélité.

Notre orgueil a ruiné la gloire et le règne de Dieu en nous, jamais il ne se rétablira que par notre ruine. Mais plus une créature est dans les anéantissements, plus Dieu est couronné de gloire en elle. Pauvres gens que nous sommes! nous nous affligeons d'être dans l'impuissance, de n'être bons à rien, capables d'aucun emploi, sans talents, sans science, que tout réussit mal

entre nos mains. Oh ! si nous savions seulement agréer toutes ces misères, qui nous mettent dans le bienheureux état d'anéantissement, nons rendrions autant de gloire à Dieu que par les grandes actions. Car, dans toutes ces privations, l'âme ne trouve d'appui ou de consolation ni en elle, ni dans les créatures, mais seulement en Dieu, et elle le glorifie par un humble recours à lui.

Job ne lui rendit jamais plus de gloire, que lorsqu'il était plongé dans les anéantissements sur son fumier. Dans le ciel, Dieu est glorifié par l'élévation de ses créatures; sur la terre, c'est par leur anéantissement. Ne voyons-nous pas que la sagesse du Père éternel a prescrit à son Fils cette manière de l'honorer sur la terre? Son Fils nous l'a communiquée, et par ses paroles et par ses exemples, n'enseignant et ne pratiquant, pour ainsi dire, que des anéantissements. Quelle autre voie cherchons-nous pour glorifier Dieu, nous qui sommes chrétiens, que celle que nous montre notre divin Maître?

Il n'y a rien où la créature glorifie Dieu plus purement, que dans le consentement qu'elle donne à la destruction que Dieu veut faire d'elle-même, puisqu'il est vrai que là où la créature agit moins, Dieu opère davantage ; or, en cela il n'y a d'opération que du côté de Dieu, et une pure acceptation de la part de la créature. Se voir privé avec joie de lumière, de douceurs et de sentiments dans l'oraison, vaut mieux que la méditation la plus lumineuse et la plus douce. Se réjouir de l'abandon de ses amis, vaut mieux que leur amitié et tous leurs services. Le délaissement des créatures vaut mieux que leur jouissance. Car, dans toutes les privations on cherche Dieu bien plus purement, il y a bien moins de nous-mêmes; puisqu'on n'a pas la satisfac-

tion d'agir, mais seulement d'accepter la destruction de ce que nous avons de plus cher, par ce motif seul qu'il plaît au Seigneur d'en agir ainsi pour sa pure gloire.

C'est une chose pitoyable que l'aveuglement où j'ai vécu. Oh! que le sens humain a de la peine à concevoir la doctrine de Jésus-Christ, parce qu'elle est crucifiante, ce que l'on craint naturellement! Mais à mesure que Dieu aime davantage une âme, il l'anéantit plus absolument, et cette voie est sans exception, puisque le saint Évangile nous dit : Qui ne renonce à soi-même et à toutes choses, ne peut être disciple du Sauveur. O mon Jésus anéanti! je vois bien maintenant la voie par laquelle vous avez marché, et par laquelle vous me voulez conduire après vous : je l'agrée, l'accepte, et y entre très-volontiers.

Que mon corps soit donc affligé de maladies, mes biens perdus, mon honneur attaqué; que je sois réputé, ce que je suis en effet, homme de peu d'esprit; que par la soustraction même des lumières divines, je demeure dans l'oraison, *comme une bête de charge privée d'entendement*, ainsi que s'exprime le Roi-Prophète (1) : pourvu, très-aimable Jésus, que je puisse agréer tous ces anéantissements, cela me suffit. Que chacun vous demande ce qu'il lui plaira, pour moi je vous demande mon parfait anéantissement, et que mon partage soit d'honorer vos divines humiliations. Nous ne sommes point propres à travailler de nous-mêmes à notre anéantissement : car nous sommes toujours trop faibles contre nous-mêmes, et puis nous avons toujours trop d'indulgence pour nos propres défauts; mais Dieu y met la main, et se sert de nous-mêmes pour nous humilier : c'est à nous d'agréer son opération.

(1) Ut jumentum factus sum apud te. *Psal.* LXXII, 23.

CHAPITRE VIII.

Combien l'âme est riche, quand elle peut avoir l'amour du mépris.

Dieu m'a donné cette pensée, que l'amour du mépris, le désir de l'humiliation pouvait être ce trésor caché dans un champ, dont il est parlé dans l'Évangile (*1*).

1° C'est en effet un grand trésor d'aimer son abjection, et ce trésor renferme une quantité de richesses inappréciables; mais elles ne paraissent nullement, car on les enveloppe exprès, pour les conserver avec plus de sûreté, et il n'y a que celui qui en jouit qui sache bien ce qu'il possède.

2° C'est un trésor caché, inconnu à tout le monde : eh ! qui croirait qu'il y a quelque chose de précieux dans les humiliations et dans les souffrances? La prudence de la chair, la raison humaine ou les sens, iraient-ils chercher là de quoi s'enrichir ou satisfaire leurs désirs? Jamais on ne penserait qu'il y eût là un trésor caché, si Jésus-Christ lui-même qui l'y a mis, ne l'enseignait à une âme par une faveur toute particulière de son infinie bonté.

3° Ce trésor ne se donne pas, il s'achette : et celui qui le veut avoir, doit donner tout ce qu'il possède ; c'est-à-dire qu'il faut nous défaire de tout notre patrimoine, funeste héritage que notre premier père nous a laissé : je veux dire l'affection aux honneurs, aux plaisirs, aux richesses ; l'attachement à nous-mêmes et à nos intérêts ; cet amour de notre excellence : en un mot, tout ce que notre naissance dans le péché a produit en nous de mau-

(1) Thesauro abscondito in agro. *Matth.* XIII, 44.

vais. Si nous ne consentons pas à être dépouillés de tout, nous ne saurions acheter ce trésor.

4° Oh ! que celui qui le possède est riche et heureux ! car c'est un fonds inaliénable qu'on ne lui peut jamais ôter ; et tandis qu'il en jouit paisiblement, il y trouve Dieu, une profonde paix qui surpasse tout sentiment. Qu'un homme ait acquis une belle terre, on dit : Voilà qui va bien ; il n'a plus maintenant rien à craindre ; car voilà un fondement assuré pour sa subsistance : quelque guerre qui vienne, les ennemis n'emporteront point la terre ; on peut bien prendre les meubles et l'argent, mais la terre est fixe, ne s'enlève pas.

5° Il en est de même de ce précieux trésor, quand l'âme le possède, et tandis qu'elle le gardera, elle ne doit plus rien craindre ; la subsistance de sa vie spirituelle est fort assurée : ni le monde, ni le démon, ni tous les ennemis de son salut, quelque furieuse guerre qu'ils excitent, ne l'emporteront pas. Ils peuvent avoir quelque prise sur une âme qui n'a que des consolations sensibles, un grand amour pour les austérités, le désir de faire de belles actions pour la gloire de Dieu, comme de se transporter dans le pays des infidèles, pour y convertir les âmes à milliers. Le démon, la nature, le monde, peuvent absolument s'accommoder de tout cela ; et une âme qui n'a pas autre chose, n'a rien qu'on ne lui puisse enlever. Mais si elle possède le seul trésor de l'amour de son abjection, elle est riche à jamais. Oh ! quand il plaît à Dieu d'en faire connaître la valeur, ravi de cette heureuse découverte, *on va, dans un saint transport de joie, vendre tout ce qu'on possède,* on renonce à tout, *pour acheter ce champ,* pour s'assurer ce bien inestimable (1).

(1) Præ gaudio illius vadit et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. *Matth.* XIII, 44.

6° Nous avons un double droit de prétendre à la possession de ce divin trésor : le premier est le néant de notre nature, le second, celui du péché. Le Fils unique de Dieu fait homme, Jésus-Christ, notre divin Sauveur, notre chef, notre modèle, n'a point cessé de courir, comme un géant, dans la voie des humiliations et de l'anéantissement, et a fini sa course par la mort de la Croix : quelle étonnante contradiction ! Un Dieu meurt sur la Croix entre deux larrons, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sa vie humaine a été tout anéantie, et la nôtre se passe dans la vanité ! Nous nous disons chrétiens, et nous tendons à l'élévation, quel aveuglement !

7° Quand m'attirerez-vous puissamment après vous, ô Jésus pauvre et abject? Hélas ! vos voies sont si belles, si pures et si douces, à ceux qui sont éclairés de vos lumières! Mais c'est dans le parfait anéantissement que vous établissez votre empire, et vous y régnez en paix, comme le démon établit son empire dans l'élévation, et y tyrannise les âmes superbes.

CHAPITRE IX.

Quel avantage nous tirons des anéantissements.

Les douleurs, les maladies anéantissent le corps ; la pauvreté, les mépris, les sécheresses, les désolations spirituelles purifient la vertu et sacrifient tout l'homme à Dieu. Chacun a sa voie pour procurer de la gloire à Dieu, les uns par les actions, les autres par les souffrances, les autres par les privations et les anéantissements. Ceux qui le font par ces derniers moyens, sont les plus sages de la terre, quoique inconnus aux hommes, et connus de Dieu seul. L'âme doit suivre la voie par laquelle il veut la conduire ; mais si elle avait la liberté

de choisir, elle devrait prendre la voie de l'anéantissement. Job fut plus utile à la gloire divine sur son fumier, que dans son palais. Heureux celui qui, pour glorifier Dieu, suit une voie qui n'est connue que de lui, et que les hommes peuvent expliquer, de manière à l'attribuer à la complexion ou à la mauvaise conduite!

C'est une grande misère de ne vouloir pas comprendre que la sagesse humaine n'est folie devant Dieu, que parce qu'elle nous fait sortir continuellement du bienheureux état d'anéantissement, sous les plus beaux prétextes du monde, comme du salut des âmes, du secours du prochain, etc. Cependant c'est un grand secret de savoir se rendre à la direction de Dieu, parce que lors même qu'il ne paraît pas se servir de nous, il s'en sert réellement. Que personne ne se plaigne donc plus de ne pouvoir servir en rien à la gloire divine; il faut faire un petit amas de ses misères et se mettre dessus, comme un Isaac sur le bûcher, et puis se sacrifier là, au feu de l'amour divin, par un volontaire anéantissement.

Quand une âme est délaissée dans l'oraison, que les aridités, les désolations anéantissent en elle les lumières, les grands sentiments de Dieu et de la vertu, il faut qu'elle dise: Mon Sauveur, je ne fais rien; mais j'agrée de tout mon cœur ce que vous faites en moi. Vous prenez plaisir à m'anéantir, je m'y plais pareillement. J'avais des lumières, des consolations qui m'étaient fort chères, vous les voulez anéantir: soyez à jamais béni, je vous les abandonne.

Si nous sommes dans la pauvreté, dans les mauvais succès, dans les maladies, disons: Mon Dieu, je ne puis rien faire, mais je consens avec joie à tout ce que vous faites en moi; faites le sacrifice de tout moi-même à la grandeur de votre Majesté, et même malgré moi,

sur l'autel de mes misères et de mes impuissances. Isaac aurait pu dire sur le bûcher : J'espérais que dans la suite des années, je pourrais rendre de signalés services à Dieu, et que, selon ses promesses, je servirais à mettre au jour la suite des ancêtres de son Fils ; mais je sacrifie tout cela par avance, et je ne réfléchis que sur le sacrifice qu'il veut faire de moi par les mains de mon père. Saint Louis pouvait dire : J'espérais de rétablir la gloire de Jésus-Christ dans la Palestine, mais dans la défaite de son armée, il pouvait se consoler, en disant : Eh bien ! mon Dieu, vous ne le voulez pas ; au contraire, vous m'anéantissez par la peste, et mon armée par le glaive de vos ennemis ; j'agrée ce que vous faites en moi. Je vois les généreuses entreprises des serviteurs de Dieu et leurs grands emplois, mais je me console, quand je pense que le mien est l'anéantissement, qui me conduit dans un état où je ne vois que Dieu seul, et où, pour le posséder, j'entre dans le dénûment de toute créature, après l'exemple de notre divin Sauveur dont saint Paul a dit : *Jésus-Christ n'a eu aucune recherche de lui-même* (1).

Ne nous troublons pas à cause de nos imperfections : elles sont semblables à ces enfants d'un mauvais naturel, pour lesquels on ne sent pas d'attachement, mais qu'il faut supporter. Elles servent à nous anéantir à nos propres yeux, et à nous conformer au grand et infini anéantissement de Jésus-Christ sur la Croix. L'homme a été dans l'état d'innocence, et maintenant il est dans l'état du péché, il a donc fallu deux voies opposées pour le conduire : dans le premier, il devait être exalté, heureux et jouissant de toutes les créatures ; il faut que

(1) Christus non sibi placuit. *Rom.* XV, 3.

dans le second état il soit abject, dans la misère et dans le dénûment de ces mêmes créatures. Celui qui veut un autre partage, entreprend sur l'état d'où il est déchu, et sur celui où il doit arriver après cette vie.

CHAPITRE X.

La voie pour arriver au parfait anéantissement.

Je conçois trois dépouillements nécessaires pour ce sujet ; le premier, celui de toutes les choses extérieures, comme les richesses, les honneurs, les plaisirs, c'est la première démarche qu'une âme doit faire pour s'avancer vers Dieu. Tandis qu'elle conservera de l'affection à ces faux biens, jamais elle ne s'avancera pour le trouver ; car elle demeure comme enchaînée à ce qu'elle aime : jamais son cœur ne possèdera Dieu parfaitement ; parce qu'il est occupé par les créatures, qui ne lui laissent plus de place.

Il n'y a que la nécessité ou la charité qui doive nous engager à posséder les biens de la terre, et nous devons être dans cette disposition, que s'ils nous étaient ôtés, nous en fussions ravis ; parce que pour l'ordinaire ce sont plutôt des obstacles qui nous empêchent de trouver Dieu, que des moyens de salut. Si nous n'y prenons garde, nous appelons charité ce qui n'est souvent que l'effet de notre nature corrompue. Ne voit-on pas que les moins riches sont souvent les premiers à secourir le prochain par leurs aumônes ?

Ce n'est qu'un conseil de quitter les biens et les honneurs, quand on le peut faire : mais quand on s'en voit dépouillé par les ordres secrets de la Providence, c'est une obligation d'agréer ce dépouillement ; et cette résignation vaut mieux que le sacrifice que nous ferions en

les quittant nous-mêmes, surtout quand le monde croit que cela est arrivé par notre faute ; car nous tombons alors en toutes manières dans l'abjection, le mépris, qui est le vrai centre où nous devons aspirer.

Quand la pauvreté ne nous procurerait d'autre avantage que de détruire en nous cet amour de l'indépendance, dont les hommes sont si jaloux, ce serait un grand bonheur de l'avoir. Quand on est sans emploi, sans honneur dans le monde, on est regardé comme inutile, et l'on est facilement oublié, abandonné de ses meilleurs amis : tant mieux.

C'est le second dépouillement, la seconde perte qu'il faut faire. O le grand secours pour porter l'âme à Dieu, d'être méprisé de ses amis, en sorte qu'ils nous soient plutôt un sujet d'affliction que de satisfaction ! Nous avons pour eux une forte inclination, et nous y sommes si attachés, que, sans une grâce bien particulière, nous ne mourons presque jamais au désir d'avoir quelque ami, et ainsi nous conservons toujours quelque affection humaine. Heureuses les occasions qui nous font perdre nos amis, sans qu'il y ait de faute de notre part ! En les perdant, nous perdons un grand appui de l'amour-propre.

Saint Jean-Baptiste, encore tout enfant, sortit de la maison de ses parents pour se retirer dans le désert, et s'y occuper de Dieu. Grand saint, ce sont des saints que vous quittez, il me semble l'entendre nous répondre : Je le sais bien ; mais ce sont des parents qui ont de l'affection pour moi. Oh ! que ce sacrifice est dur à la nature ! car puisque l'attachement aux amis, surtout quand ils sont vertueux, semble la plus spirituelle et la plus raisonnable de toutes les affections : mourir à une pareille affection est un grand sacrifice qu'on fait à

Dieu, il le demande des âmes qu'il a destinées à une grande perfection : il faut qu'elles le fassent, quelque amer qu'il leur paraisse.

Il y a un troisième dépouillement, qui consiste à se perdre soi-même, c'est-à-dire à aimer d'être regardé comme un homme de peu de chose, sans prudence, sans sagesse, sans autorité ; à préférer dépendre et obéir, plutôt que de commander ; à n'avoir de la raison, que pour renoncer à la raison, et mettre en sa place les pures lumières de la foi. Oh ! comme cette foi nous fait sentir combien on doit se réjouir de se voir sans aucun talent, de n'être bon à rien ! Car cette vue, quand elle pénètre le cœur, anéantit puissamment l'inclination que nous avons pour notre propre excellence. Consentir avec plaisir à être abject, c'est un exercice qui ruine l'amour-propre ; et nous avançons d'autant plus dans la voie de la perfection, que nous nous dépouillons davantage de nous-mêmes.

O mon Dieu, qu'il est difficile de ne se point chercher soi-même, et de ne pas désirer son élévation ! Nous y avons une inclination qui nous est aussi intime que la moëlle de nos os : dans tout ce que nous faisons, soit pour nous, soit pour le prochain, il est rare que nous ne nous recherchions par toujours un peu. Les grands Saints ont anéanti leurs talents à leurs propres yeux, lorsqu'ils étaient obligés de les faire éclater aux yeux des autres ; et, à moins qu'il ne fallût s'en servir pour le bien du prochain, ils ne tendaient qu'à l'humiliation, s'abîmant dans leur néant pour détruire en eux l'amour de leur excellence.

CHAPITRE XI.

Qu'il se faut bien abandonner à Dieu pour être anéanti.

Si nous nous mettons entre les mains de Jésus Homme-Dieu, il nous traitera comme son Père l'a traité ; car l'amour divin n'a pas moins de rigueur que la divine justice. Bienheureuse l'âme qui se laisse consumer par cet amour, qui est un insatiable sacrificateur, et qui ne sera jamais content, qu'il n'ait réduit la créature dans un anéantissement total ! Ce divin amour est encore un soleil plein de feu et de lumière, qui élève peu à peu les vapeurs de la terre, c'est-à-dire les créatures, pour les consumer en lui et par lui.

J'ai une affaire qui m'occupe beaucoup, c'est de m'anéantir sans cesse, et de détruire en moi toute affection aux créatures ; si j'y pouvais réussir, je me regarderais bienheureux. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, n'est qu'une préparation pour vivre entièrement de la vie d'un Dieu anéanti. Je le vois naître dans une vie abjecte aux yeux des hommes, et il y marche à grands pas comme un géant. Commençons aujourd'hui à le suivre par les anéantissements, la pauvreté, les mépris. Ne le quittons jamais, quelque part qu'il aille. Je lui ai fait une protestation solennelle, qu'il n'y aura pas un seul moment de ma vie qui ne soit sa vie même, et dans lequel je ne puisse dire véritablement : *Je ne vis plus en ce moment, c'est Jésus tout anéanti qui vit en moi* (1).

Ne nous étonnons pas du procédé de Jésus-Christ,

(1) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. *Galat.* II, 20.

qui ne parle que de mort, d'anéantissement, de croix, d'abnégation; le fond de notre âme a été si étrangement corrompu par le péché originel, que toutes ses opérations sont impures. Jésus-Christ est venu ôter par sa grâce cette impureté; et comme notre nature en est entièrement infectée, il faut que nous correspondions bien fidèlement à la grâce, autrement nous demeurerons toujours dans l'imperfection : c'est pourquoi cette grâce ne tend qu'à consommer, ruiner, anéantir.

Ayant aujourd'hui reçu Jésus en la sainte Communion, j'ai tenu mon âme tout anéantie pendant le temps qu'il est resté en moi. J'ai laissé ce divin Sauveur faire en moi et pour moi tout ce qu'il lui plaisait, tant envers son Père, qu'envers moi-même, et les personnes pour qui je voulais prier. Mêler les opérations de l'impure créature à celles de mon Sauveur, c'est ce que je ne devais pas, ce me semble. Oh! que Jésus personnellement présent en moi, fera bien tout ce qu'il faut! Je n'ai qu'à me tenir bien anéanti en sa divine présence. C'est agir beaucoup, de ne mettre aucune résistance à ses inspirations. S'il faut aimer, Jésus aimera en moi; s'il faut prier, il priera; s'il faut glorifier son Père, il le glorifiera; et je consentirai avec amour à tout ce qu'il voudra faire. O Jésus! soyez tout, et que je ne sois rien; faites tout en moi, et je demeurerai anéanti, pour vous laisser opérer sans résistance, vous étant intimement uni d'esprit et de cœur.

Plusieurs bonnes âmes honorent les abjections de Jésus-Christ, mais peu les veulent pratiquer. Il y a très-peu d'imitateurs de sa pauvreté et de ses humiliations. Comment en concevoir de l'estime, lorsque tout le monde les fuit et les regarde comme des choses infâmes? O Jésus! n'est-ce pas faire peu de cas de vos

exemples et vous condamner de folie, vous qui êtes la sagesse infinie? mais c'est une véritable folie d'en juger ainsi. O mon Sauveur! plus on a de part à votre pauvreté et à vos humiliations, plus on en a aussi à votre sagesse. Allons, mon âme, à la suite de Jésus pauvre, vivons pauvres et mourons pauvres avec lui; et en cela témoignons-lui notre amour et notre fidélité.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut renoncer aux sens et à la raison humaine, pour aimer les humiliations.

L'obstacle que nos sens apportent à notre perfection est visible et aisé à reconnaître, mais ceux de la raison humaine sont subtiles, et peu les découvrent; ils sont difficiles à vaincre, et peu se persuadent qu'ils soient mauvais : car notre raison est ingénieuse à nous séduire par mille prétextes fort spécieux, et qu'on n'oserait presque condamner, parce qu'ils paraissent raisonnables; mais l'exemple de Jésus-Christ est au-dessus de toute raison et de toute prudence humaine.

Quelle raison y avait-il que les empereurs triomphassent dans Rome, que les Hérodes fussent dans les plaisirs et dans les honneurs, que les Juifs fussent dans l'abondance et dans toutes les aises de la vie : tandis que le Fils de Dieu fait homme naissait dans une étable, s'enfuyait la nuit dans l'Égypte, menait une vie pauvre dans la boutique d'un ouvrier, et mourait sur une Croix, abîmé dans les douleurs et les opprobres? Cependant c'est le procédé du Père éternel, qui confond en cela toutes nos raisons, et nous apprend que pour bien imiter son Fils, il faut renoncer absolument à toutes les raisons humaines.

Tant que nous nous laisserons plutôt guider par la vaine sagesse du monde, que par les lumières de la foi, nous n'avancerons point dans la pratique de la vertu. Si quelqu'un est né dans la pauvreté et dans la bassesse, la raison humaine veut qu'il s'élève et s'enrichisse, si l'occasion s'en présente. Si quelqu'un est né dans les honneurs et les richesses, la raison ne veut pas qu'il se rende pauvre et abject. Comment s'élever à l'imitation d'un Dieu, si l'on veut toujours suivre les maximes des hommes.

Nous nous occupons dans le monde à vivre selon notre condition, et nous ne prenons pas garde que la première de toutes est de vivre de la vie de Jésus-Christ, et que toutes nos obligations doivent céder à celle-là. Jésus-Christ, exécutant les desseins éternels de son Père, dans une vie pénible et méprisée, le glorifie infiniment. Sans l'Incarnation, Dieu ne serait pas aimé ni glorifié infiniment au dehors de lui-même, mais seulement en lui-même : tandis qu'en vertu de ce mystère ineffable, c'est un Homme-Dieu qui le glorifie et lui rend une gloire infinie. Une âme chrétienne, qui exécute les volontés de Dieu, qui la veut conduire après son Fils dans une vie méprisée et anéantie, le glorifie aussi souverainement, car il est résolu dans l'éternité que les membres vivront de la vie de leur chef : *Il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (1), dit saint Paul. Toutes les raisons humaines doivent céder à cette raison éternelle du Seigneur.

O Jésus, que les fondements de la perfection à laquelle vous appelez vos amis sont étranges! Ce ne sont que

(1) Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. *Rom.* VIII, 29.

morts, abnégations, privations, croix ; et ce qui est conforme à la nature, semble tout contraire à la grâce. Que ne réduisez-vous plutôt tout d'un coup l'homme dans le néant, par un effet de votre puissance, Seigneur, pour créer ensuite un homme tout nouveau ? Pourquoi voulez-vous qu'il s'anéantisse lui-même, et qu'il contribue à sa destruction ? Oh ! que les inventions de votre sagesse sont admirables ! Votre dessein est de vous faire aimer de votre créature ; or, elle ne le fait jamais plus noblement, que lorsqu'elle se hait et se détruit plus puissamment. La prudence de la chair inspire l'amour et la conservation de soi-même : la grâce, au contraire, en inspire la perte et la destruction. Abraham immolant son fils faisait une folie au jugement des sages du monde, paraissant inhumain, ennemi de lui-même et de toute sa famille ; mais il faisait une action d'une sagesse admirable, au jugement des Esprits célestes, montrant qu'il aimait son Dieu plus que lui-même et que toute créature. Allons, mon âme, à la mort de tout ce qui n'est pour Dieu, et à l'anéantissement de nous-mêmes. Je vois des beautés que je ne puis exprimer, dans les horreurs des mortifications et des souffrances, puisqu'elles sont les sources de la pureté de l'âme.

CHAPITRE XIII.

Que l'anéantissement s'apprend mieux par la pratique, que par la spéculation.

Je reconnais plus que jamais, que l'abjection est la voie par laquelle il faut marcher, pour avancer sûrement dans la perfection où nous aspirons, toute autre est sujette à l'illusion. Oh ! que peu de personnes considèrent le procédé de Jésus-Christ ! Que beaucoup

moins comprennent et pénètrent ses saintes dispositions ; mais que très-peu veulent imiter ce qu'elles connaissent !

Nous en savons assez pour agir, puisque nous savons que Jésus s'est anéanti dans les entrailles de la sainte Vierge ; qu'il y est demeuré pendant neuf mois ; qu'il en est sorti au jour de sa naissance, pour augmenter ses divins anéantissements dans l'étable de Bethléem, les continuer pendant sa vie, les consommer à sa mort sur la Croix, le grand théâtre de tout anéantissement. Nous savons cela, il ne reste qu'à imiter : la grâce nous y conduirait, si nous élions fidèles à y correspondre. C'est pourquoi Dieu permet que nous soyons peu estimés et même méprisés, que nous souffrions, que nous éprouvions quelques petites disgrâces, que nos imperfections soient connues des autres, et que l'on nous censure, parce que nous travaillons à notre perfection. Tout ce qui nous anéantit est bon, de quelque part qu'il vienne ; il n'y a rien de meilleur sur la terre. La fidélité dans ces occasions vaut mieux que toutes les spéculations du monde. Si vous murmurez des contradictions qui vous surviennent, si vous ne vous cachez aux yeux des hommes, si vous n'aimez la pauvreté et le mépris, si vous faites encore cas des choses du monde, vous n'êtes pas anéanti, et Dieu n'opère point en vous les merveilles de son amour.

En entendant chanter ces paroles d'un Psaume : *Je vous ai cherché dans toute l'étendue et toute l'ardeur de mon cœur* (1), il m'a semblé que Jésus me répondait intérieurement : Tu as beau me chercher partout, tu ne me trouveras que dans les états de ma vie mortelle,

(1) In toto corde meo exquisivi te. *Psal.* CXVIII, 10.

dans la solitude et le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et l'anéantissement. Les Saints me trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et des délices ineffables ; mais ce n'est qu'après qu'ils m'ont trouvé sur la terre, dans les opprobres et dans les douleurs. Je demeurai fort convaincu de cette vérité, j'ai remercié Notre-Seigneur de me l'avoir fait voir si évidemment, et j'ai prié son infinie bonté de me l'imprimer si avant dans le cœur, que je la suive dans la pratique.

Hélas! se peut-il bien qu'avec tant de bonnes vues sur l'excellence des souffrances et de l'abjection, j'aie si peu d'ardeur à m'y conformer dans la pratique? Divin Jésus, arrachez-moi ce cœur rebelle, s'il refuse de se conformer au vôtre dans vos profonds anéantissements. J'aime mieux n'en avoir point et mourir; que d'avoir un cœur qui ait d'autres affections que les vôtres. O mon aimable Jésus! la faveur la plus signalée que vous puissiez me faire, c'est de m'accorder ce que je vous demande. Le Père éternel qui prit ses délices à vous voir sur la Croix, aura sans doute de la complaisance en ce spectacle quoique sanglant.

Que j'ai d'amour, ô mon Jésus, pour votre Croix et vos humiliations! La vue de leur beauté, qui a charmé le Père éternel, me transporte et me met hors de moi-même. Oui, Seigneur, je passerai pour insensé, et dirai des folies aux yeux des hommes, si vous n'arrêtez vos divins mouvements, et si vous ne diminuez la clarté des rayons célestes, qui me découvrent de si grandes beautés dans le mépris.

J'ai une dévotion toute particulière à faire des litanies de Jésus, qui expriment ses divins abaissements; et dans les occasions où j'éprouve de la répugnance à la

pratique de l'anéantissement, je sens renaître tout mon courage en les récitant :

Jésus, pauvre et abject, ayez pitié de moi.
Jésus, inconnu et méprisé, ayez...
Jésus, haï, calomnié et persécuté, ayez...
Jésus, abandonné des hommes et tenté par le démon, ayez pitié de moi.
Jésus, trahi et vendu à vil prix, ayez...
Jésus, blâmé, accusé et condamné injustement, ayez...
Jésus, revêtu d'un manteau d'opprobre, ayez...
Jésus, soufflété et moqué, ayez...
Jésus, traîné par les rues de Jérusalem, ayez...
Jésus, réputé insensé et possédé du démon, ayez...
Jésus, fouetté jusqu'au sang, ayez...
Jésus, à qui Barabbas a été préféré, ayez...
Jésus, dépouillé tout nu avec infamie, ayez...
Jésus, couronné d'épines et salué par dérision, ayez...
Jésus, chargé de nos péchés et des malédictions du peuple, ayez...
Jésus, triste jusqu'à la mort, ayez...
Jésus, accablé d'injures, de douleurs et d'humiliations, ayez pitié de moi.
Jésus, bafoué, outragé, battu, couvert de crachats, ayez..
Jésus, cloué à un bois infâme entre deux voleurs, ayez...
Jésus, anéanti et perdu d'honneur devant les hommes, ayez pitié de moi.

O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi, tant d'humiliations et tant d'opprobres, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur : faites-moi la grâce de les rechercher, et d'en désirer la pratique.

CHAPITRE XIV.

Qu'une âme épousant Jésus-Christ, épouse aussi sa croix et ses opprobres.

La sagesse infinie de Dieu a épousé les faiblesses de notre nature humaine dans l'Incarnation, cette même nature humaine a épousé la croix, les souffrances et les abjections ; et quand une âme épouse Jésus-Christ, elle contracte une intime union avec ces différents états. O l'heureuse alliance ! Jésus est son Époux, la folie de la croix, les souffrances et les mépris sont comme sa dot. O les précieuses richesses ! Si elle aime son Époux, elle doit tendrement aimer tous les dons qu'il lui fait en l'épousant, parce qu'ils lui viennent de sa part, et qu'il en fait lui-même grand cas.

Mon âme, vous êtes épouse de Jésus-Christ, et par conséquent engagée et liée fortement. Il est vrai que le joug de votre condition est difficile à porter : car il faut désormais souffrir les injures, les affronts, les humiliations, les peines de corps et d'esprit ; il faut chercher les anéantissements, aimer à être rebuté, à vous voir le jouet des hommes, passer pour un inconstant parmi les dévots, pour une personne de peu d'esprit parmi les gens du monde, ne pas vous étonner des mauvais succès, ne point vous justifier, que vous ayez raison ou non, voir élever les autres avec plaisir, et aimer à être au-dessous d'eux. Cet engagement vous effraie, mon âme ; mais confiance ! vous pouvez tout en celui qui vous fortifie.

Jésus-Christ a été prédestiné de toute éternité aux souffrances et aux humiliations par le décret de son Père, afin de satisfaire pour tous nos péchés ; et il est certain que tous les amis de Dieu sont prédestinés à être

conformes à Jésus-Christ : par conséquent ils sont prédestinés aux souffrances et aux humiliations, afin de satisfaire à un Dieu offensé et de réparer sa gloire. Celui donc qui se retire de la croix et des humiliations, quitte la voie de la prédestination ; et, au contraire, plus il participe aux états abjects de la vie du Sauveur, plus il est certain qu'il est prédestiné, étant plus conforme au modèle des prédestinés.

C'est la bonne fortune des chrétiens, que la croix et l'humiliation ; mais c'est un grand malheur pour eux que la prospérité et les biens temporels. Mon Dieu, daignez me faire la grâce de comprendre enfin cette importante vérité, détrompez-moi une bonne fois de tous mes préjugés et me rendez sage, afin que je marche dans vos voies ; que mon cœur n'estime que les croix et les mépris, et qu'il soit toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il aille s'y reposer comme dans son centre.

Je n'aurais jamais cru, si l'expérience ne me l'avait appris, qu'une âme pût être conduite, par la grâce, à un état où elle ressent une joie extrême d'être abîmée dans toutes sortes d'abjections. Cette joie est si pure et si douce, que lorsqu'elle a eu le bonheur de la goûter, tout lui paraît fade en ce monde. Elle s'étonne d'avoir eu autrefois tant d'horreur pour les mépris. Il lui semble alors qu'être méprisé est un paradis sur la terre ; et après celui de la gloire, elle n'en désire point d'autre ici-bas que celui-là. Elle sait que Jésus-Christ jouissait, pendant sa vie mortelle, de l'un et de l'autre, c'est-à-dire de celui qui consiste dans le bonheur de voir Dieu, et de celui des opprobres. Elle sait que dans le Paradis de la gloire, elle sera glorifiée en Dieu ; mais que dans celui qu'elle trouve dans les croix et dans les mépris, Dieu est glorifié en elle : c'est ce qui lui donne une es-

time et un amour extraordinaires pour les souffrances.

Ce serait une espèce d'enfer pour cette âme, de sortir de ce paradis. Elle ne saurait assez déplorer l'aveuglement des hommes, qui cherchent les honneurs et les grandeurs qu'elle abhorre au dernier point. Elle voit clairement que la créature, dans les honneurs, ne cherche que sa gloire propre, et que dans les mépris, elle ne cherche que la gloire divine ; et comme elle n'a plus à cœur que les intérêts de Dieu, elle n'a d'ardeur et d'amour que pour les mépris. Après ces lumières, une âme qui refuse les abjections et les peines, est horriblement infidèle, et mérite d'être dans ce monde sans croix et sans abjections, ce qui est un des plus grands et des plus terribles châtiments, dont Dieu puisse punir l'infidélité à sa grâce.

CHAPITRE XV.

Que l'expérience des bontés de Dieu nous anéantit puissamment.

Ne vous imaginez pas avoir l'esprit de la croix ni de la vraie humilité, pour en avoir des pensées et des sentiments. C'est dans les occasions où il faut agir, que cela se peut reconnaître. Oh ! qu'il est rare d'aimer à souffrir, et qu'il en coûte à la nature ! Ce n'est pas que les fruits de la croix ne soient doux : au contraire, il n'y a point d'autre douceur solide au monde ; et les âmes qui en ont une fois goûté, se tiennent constamment sur la croix, comme sur un arbre de vie.

Cherchez des douceurs partout où vous voudrez, vous n'en trouverez jamais que dans le sein de la croix. Toute autre douceur est superficielle et passagère, celle-ci est solide, permanente et efficace. C'est dans les

épreuves de la croix que l'on connaît ce qu'est une âme, et non dans les pensées ni les sentiments qu'elle peut avoir sur les souffrances. Il y a des âmes qui sont comme sainte Cordulle, que la faiblesse de la nature fit cacher, fuyant la croix et le martyre, mais que la force de Jésus-Chsist anima peu après à se montrer et à perdre la vie.

C'est une chose pitoyable que la fragilité humaine, et, au contraire, quelle merveille n'est-ce pas, que la puissance de la grâce en l'homme? On doit tout craindre de l'une, et tout espérer de l'autre. L'humilité et la confiance sont les deux vertus les plus nécessaires à l'homme, faible roseau, qui n'est fort que par la grâce de Jésus-Christ, en qui les hommes sont couronnés, et qui est couronné en eux; car ils ne peuvent vaincre le monde et la nature que par lui : ce qui fait que Jésus-Christ est couronné dans ses Saints. Les couronnes que les Saints portent sur leur tête, ne leur appartiennent pas, comme s'ils les avaient gagnées par leurs propres forces, mais elles appartiennent à Jésus-Christ, qui est la couronne des Bienheureux : *Jésus, couronne de tous les Saints* (1).

O mon Jésus! j'agrée vos douceurs et vos consolations, j'agrée la modération que vous apportez à me donner des croix; vous savez que les grandes occasions de souffrances et d'humiliations accableraient ma faiblesse. J'agrée tous les tendres sentiments que vous me donnez, car, bien qu'ils soient des marques évidentes de ma faiblesse, ce sont néanmoins des effets de votre aimable Providence, qui connaît mon peu de force. Glorifiez donc, dans l'abîme de ma misère, les richesses de vos miséricordes.

(1) Jesu corona Sanctorum omnium. *Lit. S. N. J.*

Quand une âme se souvient de ses imperfections et de son inclination au mal, Dieu se souvient d'elle, lui fait sentir les douceurs de sa divine présence. Quand elle oublie sa misère et sa corruption, Dieu l'oublie aussi et détourne les yeux de dessus elle, car il n'aime pas à voir le mensonge, mais la vérité. C'est pourquoi l'exercice le plus ordinaire de la créature sur la terre, doit être un doux et sincère aveu de ses imperfections. C'est un autel sur lequel nous sacrifions la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et le désir de notre propre excellence, pour faire hommage à la souveraine perfection, à l'excellence infinie de Dieu : cet autel doit être toujours préparé.

Les corrections et les réprimandes qu'on nous fait, ne sont jamais trop fortes, quand même de très-grands ennemis nous les feraient. Au contraire, elles sont toujours au-dessous de notre corruption, qui est si profonde, qu'elle ne peut être connue d'aucune créature, mais de Dieu seul. Oh! qu'il y a d'aveuglement à se plaindre!

CHAPITRE XVI.

Que reconnaître et agréer notre abjection après nos fautes, est un moyen très-propre à réparer l'injure faite à Dieu, et à nous relever de nos chutes.

Vous savez ma dernière promptitude et vous en avez été témoin, cette faute m'a bien fait voir ma misère extrême, et le peu de force qu'a mon âme dans les occasions. Je vois la profondeur de mon infirmité, et je connais combien je suis peu mortifié, et combien mes passions sont vives. Dieu me fasse cette grâce insigne après ma chute, de voir mon néant, mon impuissance

et la pente que j'ai au mal, plus clairement que je ne les voyais. J'élais misérable, et je ne le connaissais pas; j'étais l'infirmité même, et je ne m'en apercevais guère. A présent je connais ma faiblesse, et je ne puis exprimer combien elle est extrême.

Toute ma consolation est que cette faute m'est arrivée en la présence de mes amis, qui de là connaîtront ce que je suis. J'ai une grande douleur d'avoir déplu à Dieu, étant infidèle à ses grâces; mais ma joie est dans mon humiliation que j'agrée. Le bonheur d'être avili dans l'esprit des autres est grand, et quelque chose de bien doux, pour ceux qui veulent réparer l'injure faite à Dieu. Être fortement convaincu qu'on est très-infirme, un pur néant, c'est le profit qu'il faut tirer de nos imperfections. Qu'il m'est utile que ma misère paraisse! puisque cela me sert à découvrir toutes ces vérités: 1° c'est la vérité, que je ne suis que misère, infirmité, corruption, plus que je ne puis le comprendre. Et pour l'amour que je dois porter à la vérité, je me tiens dans mon néant, et par un acquiescement volontaire, j'aime et j'adore la divine Providence qui le manifeste. Je me reconnais et m'avoue misérable, je suis bien aise que tout le monde le sache, et me traite selon cette vérité.

2° C'est la vérité, qu'il ne faut jamais nous plaindre, quelque mal qu'on nous fasse, quelque injure qu'on nous dise; parce que c'est toujours beaucoup moins que nous ne méritons. C'est l'essence du christianisme et la vérité toute pure, qu'il faut aimer l'abjection: Jésus l'ayant aimée par l'ordre de son Père, et nous étant proposé pour modèle.

3° C'est la vérité, qu'après ses chutes il se faut consoler dans l'amour de l'abjection, et se servir de son infirmité pour plaire à Dieu; de même que sur mer, le

navire étant brisé par la tempête, on se sert de quelque pièce de ses débris pour se sauver du naufrage.

4° C'est la vérité, qu'après ma chute je reconnais mieux que jamais la bonté, la puissance et la miséricorde de Dieu envers moi, et que toutes ses divines perfections me paraissent plus éclatantes; de même que la lune ne fait jamais mieux paraître la dépendance qu'elle a du soleil que dans son éclipse.

5° C'est la vérité, qu'une âme reconnaissant ses infirmités, est contente de sa pauvreté, sans aspirer avec inquiétude aux perfections des grands Saints, dont elle se reconnaît indigne. Et si Dieu lui communiquait des grâces particulières, elle ne s'en estimerait pas davantage, connaissant son infirmité, et ne s'en réjouirait que parce que Dieu en serait plus honoré.

6° C'est la vérité, qu'une âme étant convaincue de son indignité, n'a nulle confiance en soi, mais en Dieu, à qui elle s'abandonne entièrement, de quelque manière qu'il la traite. Elle ne s'étonnerait pas de s'en voir délaissée, après l'avoir si souvent offensé, parce qu'elle sait que cette peine est due au péché. Elle bénit donc la bonté de Dieu, de ne la traiter pas comme elle le mérite.

7° C'est la vérité, que dans la douleur d'avoir déplu à Dieu, elle souffrirait patiemment d'être vraiment et effectivement réduite au néant, si telle était sa sainte volonté. Car, bien qu'elle sache qu'étant ainsi anéantie, elle ne serait plus capable de plaire à Dieu, ni de jouir de lui; toutefois l'amour qu'elle porte à sa divine volonté, la ferait consentir à sa propre destruction, si c'était le châtiment que Dieu eût réservé au péché.

La connaissance de notre abjection bien agréée, est une des plus précieuses faveurs de Dieu envers nous;

car c'est nous faire tirer notre salut de notre perte, comme il sait tirer sa gloire de nos offenses. L'âme, dans cette lumière, agrée d'être assise sur le fumier de ses misères, environnée et parée des humiliations de ses fautes, comme Job l'était de douleurs; et, se voyant accablée d'infirmités et d'abjections, elle s'y complaît, puisqu'elle peut honorer par là et exalter la divine bonté. Si une âme est misérable par sa chute, l'abjection qui lui en revient est un trésor qui l'enrichit. Mais ceci est caché à la plupart des hommes, qui ne connaissent pas ce bonheur. Ils sont pauvres, et cependant ils ont un trésor dans leur pauvreté même; mais, hélas! ils ne le possèdent pas, parce qu'ils ne savent pas l'y chercher.

Mon Jésus, anéanti pour notre amour, ne me délaissez pas, relevez mon âme après sa chute, et donnez-lui un peu de cet amour de l'abjection, qui chasse la vaine et fausse tristesse de l'amour-propre qui abat le cœur. Glorifiez la puissance de votre grâce dans mes infirmités, souffrez que je retourne à vous, et que je puisse encore mourir à moi et recevoir vos ineffables communications.

Je les sens déjà, et votre divin amour m'enivre d'un torrent de délices; mes yeux se baignent de larmes, mon cœur se dilate, et je m'attache à vous, qui êtes l'objet et le terme de mon amour. Pourquoi donnez-vous ainsi le baiser de paix à ce misérable? Que ne le laissez-vous dans l'amertume du cœur, dans le trouble et dans l'inquiétude, par un juste châtiment de sa faute? Votre miséricorde ne le veut pas, mais par des prévenances d'amour admirables, au milieu de mes infirmités, vous redoublez vos douceurs. Pour vous bénir à mon tour, et vous glorifier, je voudrais être tout amour.

Que tout le monde voie mes infidélités, afin que vos bontés en soient plus éclatantes.

Je connais que la vue de ma chute a glacé mon cœur : mais vous y avez bien pourvu, ô mon bon et tout aimable Jésus, puisque vous me brûlez de vos divines flammes. C'est déjà beaucoup de m'avoir mis dans ces heureuses dispositions, mais ne vous arrêtez pas là, redonnez à ce cœur le bienheureux attrait de vos humiliations. Que votre profonde abjection soit son centre, afin qu'il puisse être semblable au vôtre. Faites ce grand miracle de votre grâce, que ce cœur infidèle n'ait point d'autre vie, ni d'autres sentiments; je l'espère par les mérites de votre Sang adorable.

CHAPITRE XVII.

Considération sur la bassesse de notre corps.

Une âme tout embrasée du noble feu de l'amour de Dieu, est contente de savoir que son corps retournera en poudre, cette humiliation est l'objet de ses complaisances. Quand son intelligence est éclairée de la lumière céleste, alors elle connaît que la perfection consiste dans une tendance continuelle et affective à l'humiliation, dans laquelle se rencontre la gloire de Dieu, par un trait admirable de sa divine sagesse. O cendres! si vous attristez les âmes mondaines, vous donnez de la joie à celles qui, n'ayant d'autre lumière que la foi, d'autre conduite que la grâce, aiment avec ardeur les intérêts de Dieu. Ce qui contriste la créature, attachée naturellement à soi-même, c'est la perte de ses intérêts, de son honneur et de ses satisfactions ; mais, élevée par la grâce, elle se réjouit de ce que les intérêts de Dieu se rencontrent dans la perte des siens.

Une âme doit être bien aise que son corps soit comme anéanti et réduit en poussière, pour relever la grandeur de Dieu, et glorifier sa divine justice. Un saint personnage s'étonnait de ce que les Saints qui ont tant de crédit auprès de Dieu, laissaient si longtemps leurs corps entiers, n'obtenant pas qu'ils fussent réduits dans l'extrême humiliation de la pourriture et de la cendre; parce que les Saints connaissant le prix inestimable de l'humiliation, et la gloire qu'elle rend à Dieu, la devraient, ce semble, procurer à leurs corps.

J'ai désiré autrefois la mort, et elle me semblait belle, parce qu'elle me donnait la liberté d'aller jouir de Dieu. A présent je l'aime par l'esprit d'anéantissement. C'est le suprême et universel état d'anéantissement, que celui de la mort; et en elle s'accomplit un parfait sacrifice. Une âme qui cherche à glorifier Dieu, désire donc la mort pour entrer dans ce parfait anéantissement. Tout ce qu'elle a de plus horrible : la puanteur, la laideur, la pâleur, la pourriture, c'est ce qui lui plaît; car ce sont les compagnes du parfait anéantissement, et qui le rendent accompli. O mort, que vous êtes belle!

C'est une chose étrange, que le feu du divin amour s'allume si peu dans nos cœurs, malgré que nous fréquentions si souvent les Sacrements. Souvent nous faisons oraison deux fois le jour, tous les jours nous faisons des considérations, des lectures, des conférences de piété; et cependant notre progrès dans la solide vertu n'est pas bien considérable. Pour moi, je crois que c'est l'éloignement que nous avons de l'abjection qui glace notre cœur, et empêche le feu du divin amour de s'y allumer. Au contraire, aussitôt que l'humiliation nous cause de la joie, le cœur devient tout feu.

Mon âme, pleine d'un grand dégoût de la vie, sent

un puissant désir de la voir finir. Jamais elle n'avait senti si vivement sa captivité, et le fâcheux état de la prison du corps. Elle gémit après la liberté de voir son Dieu, et d'en jouir à son aise : tout la dissipe sur la terre, tout la détourne de cette heureuse occupation, en laquelle consiste sa félicité. Étant prisonnière, elle est dans les ténèbres et dans les distractions presque continuelles que lui causent le sommeil, le manger, le soin des affaires, les maladies, etc., etc. Oh ! combien est-elle crucifiée dans cet état de privation de son bien-aimé ! C'est ce qu'éprouvait saint Paul lorsqu'il disait : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (1) ?

J'admire le bonheur de ceux qui meurent, et je gémis sur l'aveuglement de ceux qui n'ambitionnent que les biens de cette vie, les emplois, les honneurs, qui sont tant d'obstacles qui empêchent de vaquer à Dieu. Que la vie des sens est importune, et que tout ce qui n'est pour Dieu est méprisable ! Il ne faut pas de consolation quand nous perdons les choses temporelles, parce que ce sont autant de chaînes de notre captivité rompues. Il en faut encore moins, quand on voit ce corps, cette fâcheuse prison de notre âme, se démolir peu à peu, et menacer ruine. Courage ! nous verrons bientôt nos souhaits accomplis, nous serons bientôt en liberté de posséder Dieu.

Cet état de désir, de langueur pour quitter la vie, honore le Seigneur qui, étant notre fin dernière, mérite, par son excellence infinie, que nous soyons dans de continuelles ardeurs pour sa possession. Les hommes qui n'ont nul amour pour leur fin dernière, n'en font guère d'état, et font voir qu'ils trouvent leur repos

(1) Quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Rom.* VII, 24.

ailleurs ; ce qui est un désordre épouvantable. Mais en attendant le bonheur de la mort, je vois qu'il n'y a rien de plus aimable que la croix et les abjections. Cela seul peut satisfaire l'âme altérée de la possession de son Dieu, et la contente quelquefois si fort, qu'elle oublie la peine de son exil, se voyant dans un état où elle peut excellemment le glorifier : seule chose qu'elle désire sur la terre, et en soupirant même après la jouissance de Dieu, ce n'est point sa propre satisfaction qu'elle a principalement en vue.

CHAPITRE XVIII.

Considération sur la pente naturelle que nous avons au mal.

Il ne doit point nous paraître étrange que nous soyons encore sujets à bien d'imperfections, notre nature est si faible, que si Dieu nous abandonnait, on ne verrait en nous que misère et que péché. Pour moi, je m'étonne seulement de la bonté de Dieu, qui nous soutient si longtemps. Il ne faut pas être surpris de la chute des uns plutôt que de celle des autres, puisque nous sommes tous fragiles. Nous paraissons forts la plupart du temps, parce que nous ne sommes pas dans des occasions dangereuses, et que nous ne sommes point exposés à de violentes tentations. Tous tant que nous sommes, nous ressemblons en quelque manière à des vases fragiles, si quelques-uns sont plus tôt cassés, c'est que l'on s'en est servi, ou qu'ils sont tombés entre les mains d'un maladroit. Ceux qui demeurent dans le buffet, s'ils avaient du sens, ne devraient pas se glorifier de leur force, mais seulement reconnaître qu'ils ne se sont pas trouvés dans l'occasion.

Quand Dieu nous assiste, nous donnant des grâces

qui nous empêchent de tomber, nous ne devons pas nous glorifier de l'avantage, ou de l'excellence qui nous revient de cette insigne faveur. Tout notre plaisir doit être dans celui qu'il prend à faire des largesses à ses créatures, même les plus indignes. Cette disposition d'être content du seul contentement de Dieu, doit se trouver aussi, quand il ne lui plaira pas de favoriser notre âme de grâces particulières, mais de la laisser combattre longtemps contre une imperfection à laquelle elle résiste. Car le Seigneur prenant plaisir à laisser une âme dans le combat, elle doit s'y complaire autant que s'il l'élevait à une grande perfection, puisque son bon plaisir, qui doit être l'objet de sa complaisance, se trouve dans l'un et l'autre état ; de cette sorte, une âme n'a pas plus d'inclination pour telle grâce que pour telle autre, elle ne veut avoir que ce que Dieu veut lui donner; mais elle aime que ses défauts soient manifestés pour le glorifier par l'amour de son abjection. Les défauts cachés ne nous font que du mal, ceux qui paraissent, nous procurent beaucoup de biens, si nous savons en faire l'usage que nous devons.

J'ai un très-grand dégoût de cette vie mortelle, dans laquelle, pour ainsi dire, on ne vit pas ; c'est plutôt une mort qu'une vie, parce que c'est une privation presque perpétuelle de l'amour et de la connaissance de Dieu. Oh ! que ce séjour est triste et pénible ! On y pèche, on y oublie Dieu, on y est en danger de le perdre éternellement; et l'amour divin n'y trouve point son aliment, n'ayant que répugnance, opposition pour le bien, et de fort grands et continuels penchants au mal. Oh ! quand me délivrerez-vous, Seigneur, de ce corps mortel ? C'est le désir de saint Paul, que je ressens vivement, tant je suis ennuyé de cette vie misérable.

LIVRE QUATRIÈME

CONTENANT PLUSIEURS MAXIMES IMPORTANTES POUR SE CONDUIRE DANS LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut sur toutes choses avoir une horreur extrême du péché.

Nous n'avons rien à faire en ce monde, qu'à bien ménager l'amour et la haine, qui sont les deux principaux mouvements de notre volonté. Tout notre amour doit être pour Dieu, qui est le bien infini et notre fin dernière ; toute notre haine doit être pour le péché, qui est le mal infini et le malheur suprême de l'âme. Tout est facile à l'amour, et tout est grand quand il est fait avec un grand amour. Quiconque aime véritablement, sait faire tout ce que Dieu désire de lui, puisque toute la perfection est renfermée dans l'amour. Tout est aussi facile à la haine, et jamais on n'en a vu procéder que de grands effets. Celui qui hait véritablement et de tout son cœur le mal infini, qui est le péché, le vengera sur lui-même par de grandes pénitences, le fuira avec tant d'horreur, qu'il serait disposé à se jeter plutôt tout vivant dans l'enfer, que de commettre un seul péché mortel.

Une âme qui voit clairement l'énormité du péché, lequel attaque Dieu dans ses grandeurs, comme pour l'anéantir, s'il le pouvait, entre aisément dans la pure

haine du péché, qu'elle abhorre de toute l'étendue de sa volonté. Elle devient son ennemie irréconciliable, sachant que c'est lui seul qui peut la séparer de Dieu. Toute âme doit se remplir de cette haine, mais d'une manière permanente, qui la fasse non-seulement renoncer au péché, mais encore qui l'éloigne des occasions, des passions et de toutes les choses qui pourraient l'induire à pécher. En un mot, elle doit le détester par-dessus tout, tant en soi-même que dans tous les pécheurs, gémissant intérieurement sur le malheur de notre condition mortelle, dans laquelle on pèche tant contre Dieu, et où l'on est en danger de le perdre continuellement.

J'ai connu une bonne âme à qui Dieu ayant fait connaître l'horreur du péché, et l'injure qu'il fait à sa majesté infinie, en conçut tant de haine, et fut embrasée d'un si grand désir de n'en commettre jamais aucun, qu'elle demanda à Dieu avec larmes et une longue persévérance de l'en préserver, s'offrant pour cela à souffrir tout ce qu'il voudrait, même les peines du Purgatoire, s'il était nécessaire; les estimant douces en comparaison du mal qu'elle voyait à commettre un seul péché. Elle comprit que c'est un mal qui attaque Dieu même; que toutes les peines qu'on peut souffrir, soit dans le temps, soit dans l'éternité, ne sont que le mal de la créature; et que toutes les créatures comparées à Dieu, n'étant rien, tous les tourments qu'elles sont capables de souffrir sont un moindre mal qu'un seul péché.

En voyant que la justice de Dieu n'avait ordonné le feu du Purgatoire et de l'enfer, que pour le châtiment du péché commis, elle désirait que ces peines eussent en elle un meilleur effet, lui servant de préservatif pour

ne le commettre jamais. Elle disait donc à Dieu : Seigneur, vous punissez justement les pécheurs, parce qu'ils vous ont offensé, punissez-moi par miséricorde, afin que je ne vous offense pas ; dans les autres la peine suit le péché, et se mesure à la grandeur du péché : Dieu de bonté, accordez-moi cette grâce singulière, que la peine prévienne en moi tous les péchés, et qu'elle se mesure à la grandeur de mes offenses, en sorte que les mêmes peines que j'aurais méritées pour mes péchés, si je les eusse commis, je les souffre d'avance, non pour les avoir commis, mais pour que je ne les commette pas. Par ce moyen, Seigneur, vos intérêts seront à couvert, vous ne recevrez ni offense, ni injure; il n'y aura que la créature qui souffrira quelque chose mais qu'est-ce que l'intérêt de la créature en comparaison du vôtre? Si c'est trop peu des peines que mes péchés auraient méritées, faites-moi souffrir toutes celles qu'il vous plaira, pourvu que vous me préserviez d'en commettre un seul, et de vous faire injure.

Ce sentiment, si noble et si généreux, ne pouvait venir assurément que d'un très-pur amour, et d'une pure haine du péché : l'un et l'autre plaisaient beaucoup à Dieu dans cette bonne âme. Aussi croit-on qu'elle fut favorisée de grâces toutes miraculeuses.

CHAPITRE II.

Qu'il faut s'ajuster au pas de la grâce, pour n'aller ni plus vite, ni plus lentement qu'elle ne veut.

Notre mal vient de ce que très-souvent, à cause de la répugnance de notre partie inférieure, ou de notre inconstance, légèreté naturelle, nous n'agissons pas selon toute l'étendue de la grâce qui nous est donnée.

Mais aussi souvent, quand on a un peu de ferveur, on veut faire plus que ne demande la grâce, en pratiquant des austérités et des oraisons extraordinaires. Il faut fuir les deux extrémités ; et pour la première, être très-fidèle à correspondre à l'étendue de la grâce ; pour la dernière, demeurer anéanti dans la petite portion qu'on a reçue, et faire le sacrifice des mouvements de l'amour naturel, qui nous porte aux choses extraordinaires : non qu'il ne faille toujours désirer l'augmentation de la grâce et de l'amour divin, mais avec humilité et paisiblement, sans se tourmenter, étant bien persuadés que nous ne saurions y avancer par nous-mêmes et tous nos efforts naturels.

Ce qui nous empêche de marcher aussi vite dans notre voie que la grâce voudrait, ce sont nos attachements secrets, et parce que nos affections ne sont pas assez épurées ; car lorsqu'elle agit sur une âme bien détachée et bien pure, elle la fait tendre à Dieu, et la meut vers ce divin centre avec une force vraiment admirable. Pour en être bien convaincus, par la plus heureuse expérience, nous n'avons qu'à briser généreusement les chaînes qui captivent notre cœur ; en bannir entièrement toute affection humaine, terrestre, désordonnée. Plus une chose approche de son centre, plus son mouvement redouble : ainsi l'âme entre dans une plus grande union, lorsqu'elle s'approche de plus en plus de Dieu qui est son centre, et qu'elle se perfectionne par le détachement de toutes les créatures.

Cependant il ne faut pas s'élever de soi-même vers des états sublimes de perfection, où la grâce ne nous appelle pas. Souvent on veut se régler plutôt sur la grâce des autres, que sur la sienne propre ; et voyant qu'ils font des merveilles pour leur propre perfection et pour

le service du prochain, on veut les imiter, et l'on se porte à cela plutôt par un mouvement naturel, et un désir de sa propre excellence, que par un mouvement surnaturel, et pour plaire à Dieu. On s'égare alors, et l'on recule plutôt qu'on n'avance. Que chacun donc reconnaisse et suive son attrait avec fidélité. Ce n'est pas que la vue des grâces qui éclatent dans les autres, et leur bon exemple, ne nous servent et ne nous animent; mais ce doit être à nous de nous rendre plus fidèles à marcher ponctuellement dans notre voie, et non pas à entrer dans celle des autres, où Dieu ne nous appelle pas.

Toute la beauté du chrétien n'est pas à l'extérieur, car souvent il ressemble aux plus misérables et aux plus disgraciés des hommes; mais elle est dans l'intérieur, et consiste en la grâce, qui, faisant en lui des opérations merveilleuses, lui fait aimer les mépris, la pauvreté, les douleurs, les maladies et les peines intérieures, et en fait ainsi une excellente image de Jésus crucifié, pauvre, souffrant, méprisé, et abandonné de tout le monde : voilà l'essence du christianisme. C'est de cette manière que Dieu fait des ouvrages de grâce excellents, dans lesquels il prend ses complaisances, puisque ce sont de petites copies de son Fils bien-aimé; tout consiste en cela. Que l'âme se laisse donc manier par la grâce, comme une boule de cire molle, se rendant très-fidèle à suivre en tout sa direction. Fidélité, fidélité, fidélité à la grâce : voilà tout le secret de la vie spirituelle.

CHAPITRE III.

Qu'il faut s'abandonner entièrement à Dieu.

Attachons-nous à la conduite de Dieu à notre égard, et renonçons à la nôtre propre, qui gâte tout l'ouvrage qu'il fait en nous. Qu'importe ce que devient la petite créature, pourvu que le souverain Créateur fasse en elle son bon plaisir? La réflexion sur ce que nous sommes, nous serons, ce que nous deviendrons, si telle ou telle chose arrivait, et de semblables sollicitudes, ne peuvent compatir avec l'abandon parfait qui rend l'âme toute simple, pour être tout occupée de Dieu, et ne s'occuper qu'en lui seul.

Les réflexions sont quelquefois de la grâce, puisqu'elle nous les fait faire au commencement de la vie spirituelle pour notre avancement : mais souvent aussi dans le progrès, elles ne sont pas de saison ; mais bien le parfait abandon, l'aimable simplicité qui bannit toutes craintes, tristesses, découragements et toute autre vue qui nous sépare de Dieu. Travaillons à anéantir tout cela, pour n'avoir en vue et en amour que lui seul et son bon plaisir, recevant de lui ce qu'il lui plaira de nous donner intérieurement et extérieurement. En cet état d'abandon, l'âme ne laisse pas de bien agir dans les affaires, puisqu'elle sait que Dieu le veut; car son indifférence n'empêche pas sa coopération, soit à agir avec lui dans l'oraison, ou à l'extérieur dans les emplois. Le fond du cœur doit être fixement dans cet abandon, Dieu ensuite y met telle disposition qu'il lui plaît, de jouissance ou de souffrance, d'action ou de contemplation, de ténèbres ou de lumières. On ne désire autre chose que de ne rien faire, ne rien entreprendre, ne

rien vouloir par soi-même, mais de suivre purement en tout, les attraits et les mouvements surnaturels.

Une âme qui fait quelque chose d'elle-même, sans attendre Dieu et sans en recevoir l'ordre dans son intérieur, ne fait que des inutilités, et tout ce qu'elle pense faire n'est rien qui vaille, car elle ne fait pas ce que Dieu veut. Elle se tire de sa dépendance, et pour ainsi parler, elle veut conduire Dieu, au lieu que sa conduite doit être de lui seul. Si nous connaissions notre misère en ce point, nous nous ferions peur à nous-mêmes, tant cela est épouvantable. Nous verrions un désordre continuel dans l'intérieur et dans l'extérieur, où nous ne sommes point d'accord avec notre souverain Maître, si ce n'est en quelques actions principales de la journée, où l'on tâche de s'ajuster à sa volonté : tout le reste n'est, pour ainsi dire, plein que de nous-mêmes.

Quand on s'est parfaitement abandonné, on reçoit une certaine lumière dans l'intérieur, par laquelle on voit tout ce qu'il faut faire, et ce que Dieu demande de nous; de sorte que l'âme n'est pas dans les recherches inquiètes de la volonté divine; mais conservant la pureté de son abandon, elle jouit de cette lumière qui la porte toujours dans l'ordre de Dieu, et dans la connaissance de ce qu'il faut faire. Comme la lumière du soleil nous montre tout ce que nous avons à faire au dehors, et que sans elle nous prendrions presque toujours une chose pour une autre : ainsi le Soleil de la grâce nous découvre ce que Dieu veut de nous; et s'il ne luit continuellement, nous marchons dans les ténèbres, et notre pauvre vie n'est qu'une suite d'actions faites sans esprit intérieur, et sans la conduite de Dieu; tout n'est que misère ou infidélité. La vie commune des chrétiens n'est pas une vie de grâce, mais toute de nature.

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut s'attendre à rien qu'à souffrir.

On ne peut vivre en cet exil, si l'on veut suivre les voies de la vertu, qu'on ne souffre des mortifications continuelles, quelque vie que l'on mène, soit l'active ou la contemplative. On ne peut subsister dans la vie active en servant le prochain, si l'on n'est disposé à souffrir, et qu'autant que l'esprit de sacrifice nous anime. Autrement, en voulant profiter aux autres, nous nous nuirons extrêmement à nous-mêmes; car il se rencontre à tous moments de bonnes croix et des occasions de patience, auxquelles n'étant point préparés, nous commettrons sans doute de grandes imperfections : même dans les jouissances de la contemplation, c'est ce qui s'y rencontre de plus pur, que les sacrifices qu'on doit y pratiquer sans cesse. Enfin l'union à Jésus-Christ crucifié est la plus parfaite union qu'on puisse posséder en ce monde.

Jésus-Christ ébauche les saints sur le Thabor, mais il les achève sur le Calvaire. Il faut que l'âme voie les clartés et les beautés de Jésus, avant qu'elle voie et qu'elle sente les horreurs de la Croix sur le Calvaire : autrement elle serait scandalisée de ce dernier état, et sa faiblesse ne pourrait en goûter les amertumes. L'enfance spirituelle a besoin de lait, aussi bien que la corporelle. Le Père céleste ne sèvre pas ses enfants, avant qu'il les voie déjà forts et capables d'une nourriture plus solide. C'est donc dans les douceurs de la jouissance qu'il met les premières dispositions à son ouvrage dans une âme; mais c'est dans les amertumes de la souffrance qu'il donne les derniers coups de pin-

ceau. Ce qui nous fait chrétiens de profession, c'est la foi et le Baptême ; ce qui nous fait chrétiens de pratique, ce sont les croix et les souffrances ; plus elles sont grandes, étant portées avec l'esprit de la grâce, plus elles nous font parfaits chrétiens.

Il ne faut donc pas craindre les croix ; au contraire, il faut les envisager avec paix et amour. Tenons pour maxime que nous sommes avancés dans la voie de notre perfection, à proportion que nous le sommes dans la voie de notre mort et de notre anéantissement, qui ne s'opèrent que par les souffrances. Sur toutes choses, soyons dans un abandon absolu à la divine Providence, ne désirant que la pure volonté de Dieu, sans aucun retour inquiet sur ce qui nous arrivera.

Il ne faut pas plus s'étonner de voir en ce monde la vie des justes traversée par les tribulations, que de voir celle des méchants comblée de consolations. Ceux-ci, qui n'auront point de part au Paradis de l'éternité, ont quelques douceurs en ce monde, et y trouvent leurs délices, pour récompense du peu de bien qu'ils ont fait parmi leurs crimes nombreux. Les autres, qui n'auront point de part aux peines de l'éternité, en éprouvent pendant cette vie, pour purifier leurs âmes de quelques fautes qui se glissent toujours dans le bien qu'ils font. Heureux celui qui, par les souffrances de quelques moments dans la vie présente, a lieu d'espérer qu'il ne souffrira pas les supplices de l'éternité !

CHAPITRE V.

Qu'il faut renoncer à soi-même en toutes choses et combattre ses inclinations naturelles.

Une âme qui a pris une forte résolution d'être tout à Dieu, s'applique par là même à retrancher le moindre

mouvement des sens intérieurs ou extérieurs, qui n'est pas conduit par la grâce, mais qui échappe par les ruses de la nature ; comme aussi la moindre pensée, désir ou affection que la grâce ne produit pas en nous. Mais surtout le moindre désir ne sort pas d'une âme en grâce, qui ne soit entièrement dans la soumission au bon plaisir divin, qui seul est la règle de ses volontés et de toutes ses intentions : cela fait qu'elle veut servir Dieu comme il lui plaît, et selon les desseins de sa Providence. Elle se contente avec paix et humilité de l'état ordinaire, quand il ne veut pas lui donner davantage. Elle est toute morte à elle-même, pour n'être vivante que dans son bon plaisir, qui lui est véritablement tout : sa richesse, sa grandeur, sa perfection et toute sa félicité.

Renoncer à sa propre volonté, et à tous les moyens que notre propre industrie nous fait croire les meilleurs, pour s'abandonner entièrement aux dispositions divines : c'est la voie sûre pour arriver à la perfection ; renoncer à son jugement, et croire que d'autres feront mieux que nous certains ouvrages qu'on aurait commencés avec eux ; céder volontiers, et n'agir que par dépendance : c'est un moyen pour faire mourir peu à peu sa propre volonté ; aimer que nos défauts soient manifestés, pour glorifier Dieu par l'amour de notre abjection (car les défauts cachés ne nous font que du mal, ceux qui sont connus nous procurent beaucoup de biens, si nous savons profiter des humiliations qu'ils nous occasionnent) ; demeurer dans un esprit d'anéantissement et d'humiliation devant Dieu, ne voulant rien que la pure disposition de sa volonté, qui peut nous faire riches ou pauvres en sa grâce, comme il lui plaira : c'est en peu de temps avancer beaucoup dans la voie de la vertu. Une âme qui reçoit des dons excellents, des

grâces extraordinaires, ne doit pas se réjouir de l'avantage, ou de l'excellence qui lui revient de cette disposition ; mais tout son plaisir doit être, dans celui que Dieu prend à faire des largesses à ses créatures, même les plus indignes.

Malheur à celui qui fait moins d'état de son âme que de son corps, aimant mieux suivre les inclinations de la nature que les inspirations de la grâce! Malheur à celui qui veut avoir toutes choses bonnes : une bonne maison, de bons serviteurs, de bons habits, etc., et qui n'est pas mécontent d'avoir une mauvaise âme! Malheur à celui qui par ses vices se rend la pièce la plus méprisable de sa maison; car, s'il abandonne son Créateur pour suivre ses appétits : ses chevaux et ses chiens, qui sont des créatures innocentes, sont plus estimables que lui devant Dieu et devant les Anges!

Il est incomparablement plus facile de commander à ses passions, que de leur obéir; et plus facile de vaincre ses inclinations naturelles, que de les contenter. Il est donc aussi plus facile de marcher dans la voie du salut, que dans celle de la perdition. C'est un étrange supplice, d'avoir à souffrir les remords continuels d'une conscience criminelle; un effroyable tourment, d'être sans cesse battu des terreurs du jugement de Dieu, où il faudra un jour paraître, des frayeurs de la mort, dont l'heure est incertaine, et des horreurs de l'enfer, qui est inévitable à celui qui n'est pas fidèle à son Dieu. Avoir à servir le monde, les passions et les vices, ces maîtres cruels et ingrats, et n'avoir jamais ni repos ni contentement, ni un seul moment d'une joie solide : c'est souffrir un enfer dans le temps, avant celui de l'éternité.

On n'éprouve rien de semblable dans la voie du ciel :

le joug du Seigneur est doux, ses volontés sont aimables, les secours qu'il donne sont puissants, et les consolations qu'il répand sur les petites traverses de ses serviteurs sont si abondantes, qu'ils sont plus heureux dans leurs croix, que les autres dans leurs délices.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut avoir une intention très-pure et désintéressée.

L'âme qui cherche à plaire à Dieu purement, doit agréer tous les desseins de sa Providence sur elle, quels qu'ils puissent être, d'amour ou de justice, se donnant à lui pour lui appartenir en la manière qu'il jugera à propos, étant bien persuadée que sa justice ne sera jamais si rigoureuse, qu'elle ne soit suivie de miséricorde dans ce monde ou dans l'autre.

La suprême indifférence à tout état doit tenir l'âme, qui a l'intention bien pure, dans un abandon très-parfait au bon plaisir de Dieu, pour demeurer contente dans le rang et dans la disposition où il la veut, satisfaite en toute humilité et en mort de soi-même, de la portion de grâce qu'elle recevra de son infinie bonté. Ainsi disposée, elle n'a attention que pour voir ce que Dieu veut d'elle, peu ou beaucoup, et l'accomplir avec fidélité; cette disposition la fera entrer plus que toute autre dans une très-grande paix intellectuelle.

Ne voulant que Dieu, elle doit avoir un très-grand amour du dénûment des créatures; car c'est le vrai moyen de parvenir à la pureté d'amour: Que cherchaient en effet tous les anciens Anachorètes dans les déserts, sinon d'acquérir plus parfaitement la pauvreté suprême de toutes choses, pour avoir ensuite la parfaite pureté de l'amour? Craignons et gémissons de

nous voir si engagés dans le trouble des affaires de ce monde, il est bien difficile que quelqu'une ne nous captive, et ne nous ôte la parfaite possession de Dieu seul. C'est une insigne faveur, d'avoir une vocation spéciale aux états pauvres et abjects de Jésus-Christ. C'est une autre grâce, que la Providence nous y conduise par une heureuse nécessité, à petit bruit, sans éclat et avec abjection : il suffit que l'âme consente purement et avec amour aux événements de la Providence.

CHAPITRE VII.

Avis pour bien se comporter dans la supériorité.

Jésus soit votre lumière, votre conduite et votre force dans la supériorité. Cet état vous paraît fâcheux et insupportable, parce que vous n'y réussissez pas comme vous voudriez ; c'est-à-dire que vous croyez être un obstacle à l'avancement de la gloire de Dieu dans les âmes dont vous êtes chargé, et qu'étant conduites par une personne plus capable et plus unie à Dieu, elles feraient mieux à votre gré. Voilà un beau discours et des raisons spécieuses ; cependant tout cela ne procède que d'amour-propre, du désir de la propre excellence. Mettez-vous aux pieds de Jésus-Christ, et s'il vous éclaire de sa lumière, vous verrez que je dis vrai. Le peu d'assujettissement que nous avons aux ordres de Dieu, est la vraie cause de nos troubles. Dieu ne veut tirer de nous qu'une certaine mesure de gloire, nous voulons plus qu'il ne demande, et lui rendre plus de gloire qu'il ne veut. Notre mal, c'est que nous ne nous accommodons point à ses dispositions, dans la manière de le glorifier ; celle qui lui plaît, souvent ne nous plaît pas. Il veut, par exemple, que nous entrions dans la

voie des souffrances, et nous voulons entrer dans celle de l'action, nous voulons donner l'aumône, mais nullement la recevoir : en un mot, nous ne voulons pas assez purement le bon plaisir de Dieu.

Il ne faut pas nous livrer au trouble, au dépit pour les défauts et imperfections de ceux avec qui nous vivons, ou qui sont sous notre conduite. Ce sont des hommes mortels et infirmes, et non pas des Anges. Vouloir qu'ils ne fassent point de fautes, c'est vouloir l'impossible et flatter notre impatience, qui ne veut rien voir qui lui déplaise. C'est nous affliger de la perte de notre propre excellence, qui ne sera pas reconnue dans une mauvaise conduite, ni un petit succès; et cependant on jurerait que c'est le seul honneur divin, et la perfection des âmes que l'on cherche. Ceux qui les cherchent, s'affligent bien quelquefois; mais c'est d'un déplaisir doux, tranquille, plein d'onction et d'un tendre amour pour Dieu. Déplaisir qui donne la paix à l'âme, au lieu de la lui ôter, et la dispose à s'unir à Dieu et à la pratique de toutes sortes de vertus.

Il n'y a pas de meilleur moyen d'être anéanti à nos yeux et à ceux d'autrui, que par les chutes que nous faisons, en commettant plusieurs imperfections. Que je fasse une bonne action qui me rendra vil aux yeux des autres, je ne le serai point devant les miens; mais que je tombe dans une grosse imperfection, je ne vois rien, ni aux yeux des autres, ni aux miens, qui ne me donne de la confusion, et qui ne fasse mourir en moi l'amour de la propre excellence. La nature, pour lors surprise et tout étonnée de l'expérience de sa faiblesse, ne sait où s'en prendre pour soutenir la bonne idée qu'elle avait d'elle-même. Il faut donc qu'elle périsse; et par là on tire un grand bien de ses propres maux.

Qui sommes-nous pour présumer que notre industrie ou nos soins puissent quelque chose, pour augmenter la gloire de Dieu ? Ne savons-nous pas qu'il se suffit à lui-même, à cause de ses perfections infinies, sa divine Essence; de sorte qu'il possède une gloire infinie, en comparaison de laquelle toute celle que lui peuvent rendre les créatures, n'est rien? Hélas ! que les plus grands Saints peuvent bien dire, avec vérité, qu'ils sont des serviteurs inutiles ! C'est assurément l'obligation de toutes les créatures de servir leur Créateur. Elles doivent le faire, ou elles se rendent criminelles ; mais ce n'est point l'avantage, ni l'intérêt du Créateur ; car il n'est ni plus ni moins heureux : c'est seulement pour avoir occasion de donner de grandes et belles récompenses.

Je ne devrais jamais me décourager, en ne faisant pas tout le bien que je désirerais, dans les charges, devoirs que j'aurais à remplir ; mais au lieu de me troubler au sujet de mon incapacité, me réjouir de l'infinie suffisance de Dieu. Que de complaisance je ressens de vous voir si riche et si suffisant à vous-même, ô mon Dieu ! Mes impuissances me sont agréables, puisqu'elles font mieux paraître que vous n'avez point besoin de vos créatures. Beau Soleil rempli d'une lumière infinie, vivez heureux en vous-même. Abîmé dans vos propres rayons, rien ne peut altérer votre félicité ; car les péchés de ceux qui vous offensent, les blasphèmes des démons ne vous blessent pas plus que si l'on jetait un peu de boue contre les rayons du soleil, qui n'en recevraient aucun préjudice en leur éclat ni en leur beauté. C'est la réflexion que je voudrais faire au milieu de tous les manquements que je commettrais ; et tous les défauts dans lesquels je pourrais tomber, par mon peu de zèle ou de capacité, ne m'empêcheraient pas de

dire à Dieu : Seigneur, vos beautés n'en sont par ternies, ni vos bontés diminuées. Je sais qu'il faut s'affliger de ses fautes, mais aussi il faut se réjouir de ce que vous êtes immuable en vous-même ; et c'est ce que je fais, ô mon Dieu ! m'humiliant profondément à la vue de ma faiblesse et de ma misère, me repentant de tout mon cœur de ce en quoi j'ai eu le malheur de vous offenser, mais toutefois me réjouissant de ce que votre infinie félicité n'en saurait être altérée.

LIVRE CINQUIÈME

DES CROIX INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut beaucoup estimer les croix.

Je suis vivement touché du bonheur qu'a la créature de pouvoir souffrir pour Dieu, n'y ayant rien sur la terre en quoi elle témoigne plus son amour, et l'estime qu'elle fait de son Créateur. C'est dans cet état qu'elle lui offre des sacrifices excellents, et qu'elle lui prouve son obéissance et sa résignation. Nous ne saurions mieux témoigner notre zèle et notre attachement pour un ami, que de procurer sa gloire par notre destruction, et de nous anéantir pour le faire régner. C'est pourquoi les Saints ont estimé les souffrances, jusqu'au point de préférer de vivre dans un cachot, chargés de fers, avec saint Paul, plutôt que d'être ravis au troisième ciel, comme ce grand Apôtre.

Consolez-vous donc, mon âme, dans les différents états où vous vous trouvez ; pourvu que vous souffriez c'est assez : c'est même plus que vous ne pouvez souhaiter. Si vous n'avez pas le don d'oraison, et que vous tombiez dans les sécheresses d'esprit, souffrez et réjouissez-vous ; car il vaut mieux souffrir que de contempler, et d'être ravi au troisième ciel. Si vous êtes malade dans votre lit, et conséquemment privé de la Messe et de la Communion, souffrez et réjouissez-vous ; car il vaut mieux être dans les rigueurs de la croix que dans les

douceurs des exercices spirituels. Si vous ne pouvez rien faire pour le prochain, souffrez et réjouissez-vous ; car il vaut encore mieux être dans l'inaction et faire la volonté de Dieu. Si toutes vos entreprises de dévotion et tous vos bons desseins, n'ont pas le succès que vous en attendiez, souffrez et réjouissez-vous ; car il vaut mieux souffrir que de réussir. Si vous avez quelque difformité corporelle ou si vous n'êtes doué que de peu de talents, sachez souffrir avec patience ; dès lors vous possédez un très-bon esprit, et vous devenez la personne la mieux faite du monde, puisque vous plaisez à Dieu. Croyez-moi, la plus belle science, c'est de savoir souffrir ; la plus grande adresse, c'est de savoir souffrir ; la plus brillante fortune, c'est de souffrir.

On estime beaucoup le bois de la vraie Croix, on en cherche avec grand soin ; c'est le plus riche présent qu'on puisse nous faire. On l'enchâsse dans l'or, on le pend à son cou, on le met en son sein et tout près du cœur, on l'adore; en un mot, on le conserve précieusement et avec beaucoup de raison, parce que c'est une partie de la vraie Croix de Jésus-Christ. Ainsi, les vrais chrétiens, les enfants de lumière, estiment beaucoup les souffrances, et les mortifications actives ou passives qu'ils éprouvent ; ils ne voient rien de plus beau ni ne plus précieux sur la terre ; on ne peut leur faire un plus grand don. Ils embrassent, avec joie et amour, toutes les occasions qui se présentent de souffrir ou de se mortifier; ils chérissent cette croix, ils l'adorent et la mettent non-seulement proche du cœur, mais dans le cœur même, animés par cette considération, qu'une vraie souffrance, c'est-à-dire une souffrance prise dans les dispositions de Jésus-Christ, est une partie des souffrances de ce divin Sauveur. C'est une petite parcelle de la vraie

Croix, et la plus précieuse relique qu'on puisse pendre à son cou.

Ne soyons donc jamais sans avoir de la vraie Croix chérissons tous ceux qui nous tourmentent ; ils nous donnent des reliques, sans y penser. Quand nous nous verrons, demandons-nous : Avez-vous de la vraie Croix ? avez-vous des reliques des souffrances de Jésus-Christ ? Ceux qui en ont sont heureux, car ils sont dans les plus grands exercices d'amour, où ils puissent être sur la terre. Personne n'a une plus grande charité que de se livrer soi-même pour son ami, c'est-à-dire de mourir pour lui, par la même raison, souffrir sera donc quelque chose d'excellent, puisqu'il n'y a rien qui approche plus près de la mort que la souffrance ; c'est pourquoi le grand amour s'exerce à souffrir beaucoup. Saint Paul avait un bon morceau de la vraie Croix, car il dit qu'il portait sur son corps les stigmates de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il éprouvait une partie des souffrances de Jésus-Christ.

Ce divin Sauveur n'a rien fait sur la terre de plus grand ni de plus digne de lui, que de mourir dans les opprobres, les ignominies de la Croix. C'est cette mort qui a procuré une gloire infinie à Dieu son Père, et qui lui a attiré les hommages et les adorations de tous ceux qui l'ont connu : c'est du haut de sa Croix qu'il a attiré tout à lui. Un vrai chrétien regarde ce trône de ses ignominies, comme celui de ses grandeurs ; et il aime à le posséder en cet état durant cette vie, comme les Bienheureux aiment à le posséder dans la splendeur de sa gloire. Voici ce qu'il dit : Il est vrai que je ne puis jouir pleinement sur la terre de mon souverain bien ; mais je puis souffrir pour lui, c'est ma consolation. La jouissance est plus douce à la créature, mais la souf-

france est plus aimable au Créateur. Ainsi, dans la misère de mon exil, je trouve ma jouissance.

Quand une âme ne veut pas souffrir en ce monde, elle ne veut pas être à Dieu. Car, ne pouvant pas lui appartenir par la jouissance, qu'on ne trouve point dans cette vallée de larmes, et ne voulant pas s'unir à lui par la souffrance, comment pourrait-elle le posséder? Et ne le possédant pas, elle se livre à la jouissance des créatures, et se précipite bientôt dans l'erreur et le désordre. La Divinité ne trouve point hors d'elle-même une plus agréable demeure, que dans une âme et un corps crucifiés et souffrants : là, elle prend ses complaisances et ses délices. La Divinité reposait avec une joie infinie dans l'Humanité de Jésus-Christ, lorsqu'elle était dans les souffrances, parce que Dieu ne peut se plaire que dans lui-même ou dans la croix qu'il aime : et l'on ne lui témoigne jamais plus d'amour, on ne rend jamais plus d'honneur à ses infinies perfections, que par la croix et les souffrances. C'est là qu'on lui fait des sacrifices de bonne odeur, puisque c'est par elles que la créature se consume, s'anéantit, pour les intérêts de la gloire de son Dieu : souffrir donc, ou mourir.

CHAPITRE II.

Qu'il faut beaucoup aimer les croix.

Une vie sans croix est une vie sans amour. Ces mots, qui se disent par le plus grand nombre : *Il faut passer sa vie doucement*, sont indignes d'une bouche chrétienne ; car c'est dire : Il faut vivre humainement, charnellement. — Il n'y a rien d'aimable, ni de beau après la Divinité, que la Croix de Jésus-Christ. Il faut, ou jouir avec la Divinité, ou souffrir avec l'Humanité ; et plus

nous souffrirons avec l'une, plus nous jouirons avec l'autre. Une âme conduite par la jouissance, doit avoir aussi de grandes souffrances, celles-ci produisant et augmentant celle-là. L'expérience fait voir que la moindre jouissance de la créature diminue celle de Dieu ; c'est cette vérité qui a rendu les Saints si austères à eux-mêmes, au point qu'ils ne s'accordaient que le strict nécessaire, et se refusaient tout plaisir, même permis. Nous étendons notre nécessité à trop de nourriture, trop de récréations, trop de commodités ; la nature se contente de peu : les discours du monde et la crainte de perdre notre santé, nous font oublier l'esprit du christianisme.

Une preuve que nous marchons assez bien dans la voie des souffrances, c'est quand nous y conservons toujours la paix intellectuelle, non que cette paix doive nous empêcher de sentir l'amertume de la croix, mais elle doit nous inspirer une douce inclination à l'embrasser et à la chérir : en sorte que nous la regardions comme une faveur du ciel, quoique la nature ne la voie qu'à regret, et ne la prenne que pour un accident, pour un malheur. Il m'est venu une pensée sur ce sujet : c'est que pour ne pas trouver les mets insipides, on les mange en diverses sauces ; de même, pour ne pas trouver les croix amères ou pesantes, il faut les prendre en différents esprits ; tantôt en esprit de pénitence, tantôt en esprit de sacrifice, puis en esprit de pureté d'amour, une autre fois, pour s'unir à Jésus-Christ souffrant ; enfin pour nous soumettre à la volonté de Dieu, et accomplir les desseins de sa Providence. Par ce moyen, l'âme, loin de se dégoûter des croix, les désirera toujours avec une nouvelle ardeur, quelque violentes que soient les répugnances de la nature. Quand Dieu a de

grands desseins sur une âme, c'est-à-dire quand il veut purifier et perfectionner son amour pour lui, il lui donne de grandes occasions de souffrir ; dans sa bonté, il lui ménage des croix qui sont cruelles aux sens et à la nature, et lui inspire d'en choisir elle-même encore de plus amères. Il faut être bien fidèle à la grâce, qui nous appelle à la croix : car c'est une faveur des plus précieuses, mais il faut néanmoins se conduire toujours prudemment et avec conseil.

Elle n'est que trop vraie, cette maxime de l'Évangile : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (1) ; plusieurs sont appelés à la perfection par des vues, des inspirations, des lumières, des impressions et motions de la grâce, et cependant ils n'y parviennent point par défaut de fidélité ; et parce que trop indulgents pour eux-mêmes, ils ont aussi trop de tendresse pour leur chair, leurs biens, leur parents, leurs amis ; se laissent trop entraîner par le respect humain, et se rendent plus dociles aux impulsions de la raison humaine, qu'à la vocation de la grâce. Souvent on se persuade que la dévotion nous fait trouver une vie pleine de paix, et exempte de croix : c'est une erreur, on n'y doit entrer qu'avec la disposition d'embrasser indifféremment tous les états, où il plaira au Seigneur de nous mettre, et pour y être crucifié selon sa volonté, et non pas selon la nôtre. Les croix qui viennent de Dieu ont une grande vertu pour nous sanctifier ; mais celles qui prennent leur source dans notre vanité, notre attachement aux choses du monde ou notre sensibilité, sont pour l'ordinaire inutiles, et même des obstacles à la perfection de

(1) Multi enim sunt vocati, pauci verò electi. *Matth.* XXII. 14.

l'âme. Persuadons-nous bien qu'il faut toujours souffrir quelque chose ; c'est à Dieu d'en disposer comme il lui plaira, et à nous d'agréer sa disposition.

Oh ! qu'il est rare de trouver des âmes vraiment amoureuses de la croix ! Je tiens que c'est ce peu d'amour que nous avons pour les souffrances, qui est l'unique cause que nous avançons si peu dans les voies de la grâce, qui en sont toutes parsemées, depuis le commencement jusqu'à la fin ; prenons-y bien garde, et nous en serons convaincus. Dieu peut rendre possible par la grâce, ce qui est impossible par les seules forces de la nature. Il faut toujours demander la grâce de l'amour des croix ; ce n'est pas pour en venir à un excès de pénitences corporelles, mais c'est pour embrasser, avec amour et générosité, toutes les petites contradictions ou humiliations qui arrivent, soit de la part du prochain, ou de nos propres imperfections, ou par les ordres secrets de la Providence. Il y a toujours de quoi souffrir, soit du côté du corps, soit du côté de l'esprit; et le grand point, c'est de s'y bien résigner.

On peut dire qu'il est peu de vraie et de solide vertu, parce qu'il est peu de personnes qui veuillent souffrir : et plus la vertu est parfaite, plus on est éprouvé, car ceux qui veulent vivre en Jésus-Christ, souffriront des croix et des persécutions de la part du monde, de leur chair, de leur esprit, de la part de Dieu même ; enfin c'est la grande voie pour aller à la perfection de l'amour sur la terre, et les lâches, les timides n'y arriveront jamais.

CHAPITRE III.

Qu'il faut désirer les croix.

Nous devons avoir une grande soif intellectuelle de souffrir toutes sortes de croix : c'est le caractère des vrais chrétiens, c'est la marque de Jésus crucifié, vivant en nous, et cette soif doit être habituelle, en quelque état que nous soyons, puisqu'il est vrai qu'elle augmente la jouissance et la consolation. Plus l'âme jouit, plus elle devient altérée, non-seulement d'une plus intime union, mais d'une croix plus amère. Jésus-Christ a toujours eu soif de souffrir pour nous ; mais à sa mort, cette soif a été encore plus ardente, toutes les souffrances de sa Passion n'ayant pu le désaltérer. Quand on dit que nous devons avoir empreinte en notre âme l'image de Jésus-Christ crucifié, c'est dire qu'il faut avoir ses sentiments, et avoir soif de souffrir comme lui. Oh ! que le calice paraît doux à une âme altérée de souffrances ! Quand il lui arrive quelque croix, elle se trouve soulagée et désaltérée, comme celui qui a bu une liqueur fraîche, se trouve rafraîchi de l'ardeur qui le brûle.

Jésus a une soif étrange de nos souffrances, il est altéré dans nous par le feu de son divin amour, de cet amour dont il s'aime lui-même et ses perfections : donnons-lui quelque rafraîchissement, en nous faisant souffrir. Mais que cette divine soif est peu connue des hommes ! Qu'elle est cachée aux yeux de l'homme sensuel ! O Jésus, que vous êtes peu connu, peu aimé ! O procédé de Jésus, que vous êtes ignoré de ceux qui ne suivent que la lumière des sens ou de la raison ! *Répandez votre lumière* (1) ; quand l'homme spirituel la

(1) Emitte lucem tuam. *Psal.* XLII, 3.

découvre, rien ne lui est plus doux que de souffrir!

Le grand désir des Bienheureux qui sont dans le ciel, est la jouissance ; mais notre plus grand désir à nous, qui sommes sur la terre, doit être la croix. Elle dépouille notre âme du vieil Adam, par une sainte violence; elle rompt toutes les affections aux créatures, et sépare de nous ce qui est impur et terrestre, comme le feu purifie l'or dans la fournaise. La ruine de la nature ne se fait en nous que par le fer et le feu, souffrons donc généreusement toutes les misères qui nous accablent, toutes les violences qu'on nous fait : plus on nous tourmente, plus on nous purifie. Aimons et respectons les croix, puisqu'elles opèrent la parfaite pureté et produisent le très-pur amour, qui est la fin de notre âme, laquelle n'est créée que pour aimer Dieu.

Mon état présent d'affliction me plaît, parce qu'il est très-propre à former en moi Jésus-Christ, et à me rendre un parfait chrétien, ce qui est l'œuvre par excellence, la fortune des fortunes, la richesse des richesses et la souveraine félicité de cette vie. Dans cet état d'éloignement de Dieu et dans cet exil, où vraisemblablement l'embarras des affaires et des sollicitudes va me plonger, mon cœur est plus en repos et plus en joie, que dans l'état de la jouissance où j'ai été jusqu'à présent ; car j'y trouve une belle croix, et la jouissance ne me faisait goûter que des douceurs. Je ne sais ce que c'est, mais je vois plus de pureté d'amour, plus d'abandon, plus de perfection dans ma disposition présente, crucifiée comme elle est, que dans celle où je jouissais de l'union de Dieu ; ce qui fait que je demeure en repos, et que je passe sans souci parmi les sollicitudes de ce monde. Il me semble que je puis dire plus véritablement que jamais : *Que veux-je au ciel et sur la terre,*

sinon ce qu'il vous plaira, Seigneur, qui êtes mon héritage à jamais? Il me semble aussi que ma solitude intérieure croît à mesure que l'extérieure diminue ; et au lieu de la quitter, lorsque je suis obligé de vaquer aux affaires, je m'y trouve toujours plus retiré. Oh ! que les opérations du divin amour sont admirables ! Il me paraît que je suis plus mort que jamais à toutes choses, depuis que cette affliction spirituelle m'a fait faire un renoncement universel. Ma vie est toute crucifiée avec Jésus-Christ ; mais toute cachée avec lui dans le bon plaisir de Dieu.

C'est un des plus aimables effets de son extrême bonté, de nous mettre dans un état de souffrance, et d'établir en nous l'esprit de la croix. Comme il s'aime infiniment, il désire aussi d'être aimé de ses créatures qui sont capables de l'aimer. Pour les y disposer, il leur donne des croix qui détruisent en elles ce que le péché y avait fait contre sa grâce, et y produit par ses dispositions crucifiantes les impressions du pur amour. O bonté infinie ! je vous remercie de ce que vous me faites souffrir, pour me faire entrer ensuite dans les voies de l'amour. Dépouillements, mépris, infirmités, souffrances, venez ; je vous ouvre mon cœur et je vous recevrai à bras ouverts, puisque l'amour vous accompagne.

CHAPITRE IV.

Les croix succèdent aux tyrans, pour faire de notre vie un martyre continuel.

J'aime beaucoup cette pensée de saint Clément d'Alexandrie, que nous ne devons plus faire paraître notre amour et notre fidélité pour Dieu, en répandant notre

sang pour la foi, puisqu'il n'y a plus de tyrans, mais en répandant notre foi dans toutes nos actions. C'est par leur perfection que nous rendons à Dieu un grand témoignage de notre amour ; mais c'est infiniment mieux encore par la perfection de nos souffrances. Les âmes qui aiment bien Dieu et qui en sont aimées, n'ont d'autre soin que celui de se rendre fidèles à la grâce qu'elles ont reçue pour agir, ou pour souffrir très-purement, selon l'état où il lui plaît de les mettre, et sont si courageuses dans leurs voies, qu'aucune considération humaine, pas même la crainte de perdre la vie, n'est capable de les arrêter : témoin ce saint religieux qui consulta son supérieur, pour savoir s'il n'était pas plus parfait de mourir, que de se plaindre de la maladresse de son infirmier, qui lui donnait des choses contraires à sa santé.

Il me semble qu'il y a aujourd'hui, sous quelque rapport, plus de noblesse dans nos souffrances, que dans celles des martyrs : ils souffraient par la malice des tyrans, mais nos croix et nos souffrances intérieures ou extérieures prennent leur source dans la sainteté de Dieu, qui sépare lui-même, non plus le corps d'avec l'âme, mais l'âme d'avec toutes les créatures pour l'appliquer à lui seul. Cette divine sainteté ayant une horreur infinie pour tout ce qui n'est pas saint et pur, prend plaisir à purifier les élus dans la tribulation, comme on purifie l'or dans la fournaise: Ainsi, quand notre âme se sent attachée à la croix, dans le délaissement, le dégoût et les peines intérieures, qu'elle ne fasse aucun effort pour s'en détacher; mais qu'elle y demeure ainsi pauvre, dénuée et souffrante, tant qu'il plaira à Dieu, et qu'elle se contente de cet état qui le glorifie en elle, et la purifie ; puisqu'il est certain que la croix est la source des grâces

et de la pureté. Que nous sommes à plaindre de fuir les souffrances ! car nous fuyons notre avancement et la pureté de l'amour; et ce qui est bien plus déplorable encore, nous nous opposons à l'accomplisement de la volonté divine en nous. Mourir sur la croix, dépouillé de tout, c'est la plus parfaite disposition au pur amour. Ainsi, ou souffrir, ou mourir avec sainte Thérèse, sans quoi ne prétendons pas à la perfection de l'amour divin. Les Martyrs n'y sont arrivés qu'en mourant pour Dieu, et jamais nous n'y arriverons qu'en souffrant pour lui.

Lorsque je me mets en la présence de Dieu dans l'oraison, je me sens couvert de confusion de ce que je souffre si peu, ou du moins si mal, et d'une manière si éloignée des Saints. Je suis alors si humilié, que je ne puis presque plus soutenir l'idée de la présence de Dieu, à qui, pour couvrir mes misères et lui faire satisfaction, j'offre Jésus souffrant, pauvre et abject. Ensuite je prends la résolution d'embrasser toutes les croix qui me pourraient arriver, avec toute la résignation et la fidélité que la grâce demande. Il me semble qu'une âme ne peut être contente qu'en souffrant. Je l'ai bien éprouvé dans quelque petite tempête que j'ai essuyée. Bien plus, je ne crois pas qu'on puisse avoir de repos, en bornant ses souffrances, mais seulement en en désirant encore de plus grandes; car on n'a de repos qu'en aimant, et l'amour s'efforce toujours de contenter le bien-aimé et de souffrir tout pour lui.

D'après ces paroles de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie, et qu'il me suive;* je comprends que l'état présent de cette vie corrompue, demande que l'on soit dans une mort continuelle à toutes choses. La jouissance des créatures a tant de pou-

voir sur nous, et nous sommes si faibles, qu'elle nous détache aisément de Dieu : c'est pourquoi la fidélité exige que l'on y meure entièrement, et qu'on renonce à tout plaisir qui ne vient pas de lui. Notre corruption naturelle, et la longue habitude que nous avons de mettre notre joie et notre félicité dans les choses créées, font que nous avons bien de la peine à vivre dans cette mort universelle, qui est pour nous une croix pesante et un long martyre. Il faut néanmoins en venir là, puisqu'on ne peut autrement posséder Dieu en cette vie. Mais aussi que l'on est bien dédommagé, quand on a le bonheur de le goûter ! Toutefois lorsqu'il lui plaît de se cacher et de se rendre insensible : oh ! pour lors quelle croix ! C'est un état bien parfait, mais bien douloureux de n'avoir aucune consolation, ni divine ni humaine. Plusieurs Martyrs ont moins souffert en mourant pour Dieu, que l'âme qui se trouve en cet état. Il est vrai qu'elle y reste peu : Dieu vient bientôt à son secours, par l'abondance de ses grâces et de ses divines consolations. Quelquefois cependant il abandonne les âmes les plus fidèles, comme il abandonna son bon serviteur Job, à la puissance du démon, permettant qu'elles éprouvent toutes sortes de tentations, tantôt contre la charité, tantôt contre la chasteté et tantôt contre la foi. Il faut avouer que ce sont là des croix bien amères, et de cruelles persécutions ; mais si elles sont portées avec amour, c'est un martyre très-agréable à Dieu. Les tyrans tentaient les premiers chrétiens contre la foi, et quelquefois contre la pureté ; aujourd'hui qu'il n'y a plus de tyrans, les tentations leur ont succédé, pour éprouver la fidélité des chrétiens. Oh ! qu'on est heureux de combattre pour la foi, ou pour la fidélité que l'on doit à Dieu, et que ce martyre offre de charmes à qui en sait voir la beauté !

CHAPITRE V.

Des croix extérieures dans la perte des biens.

Un jour que j'étais dans la maison d'un vrai serviteur de Dieu, avec lequel j'étais étroitement lié, j'appris que l'on était enfin venu tout saisir chez nous. J'en fus très-peu touché, Dieu merci, au contraire, je me résignais de plus en plus à la volonté divine, me réjouissais, et préparais mon cœur à de plus grands dépouillements des biens temporels et des créatures; et quoique la société de mon ami fût pour moi la source de bien de consolations, je le quittai sans témoigner aucune peine, même extérieure, m'estimant très-heureux d'être dépouillé de mes biens par la Providence, et d'être conduit à la pauvreté et à l'abjection. Je disais en moi-même : Courage! mon âme, Notre-Seigneur continue ses miséricordes, la pauvreté et l'abjection sont des ailes pour voler à la perfection : voici le temps de faire de grands progrès, soyons fidèles.

Je crus m'apercevoir en ce temps-là, que mon état inspirait de la compassion à bien peu de personnes. On parlait cependant de notre malheur, et on le trouvait extraordinaire. On me blâmait de quelques procédés, et enfin je me trouvai bientôt dans l'abjection et le mépris. En tout cela je goûtais beaucoup de satisfaction, et je chérissais l'inconstance des créatures dans leur délaissement. Je ne pouvais consentir au conseil de ceux qui voulaient que je me livrasse à l'indignation et aux plaintes, car je ne pensais pas me devoir écarter de la douceur et de l'humilité chrétienne, pour quelque perte de biens qui pût m'arriver.

Je considérais combien ces croix étaient éloignées de

celles que souffrent ceux qui sont abîmés dans les troubles d'esprit, et les peines intérieures; ceux qui sont prisonniers dans les mains des infidèles, ou que l'on fait mourir par de grands tourments. Ce que je souffrais ne me paraissait presque rien, en comparaison des souffrances de ces pauvres malheureux; aussi, bien loin d'être triste de souffrir, j'en avais de la joie et je sentais en moi-même une soif toujours plus ardente de souffrir davantage. Quelqu'un me disait à ce sujet, que Notre-Seigneur me donnait des croix fleuries, qui ne laissent pas d'être pesantes; mais les fleurs par leur odeur fortifient et récréent beaucoup.

Quoique la persécution continuât, je me trouvais toujours bien disposé à la supporter avec une grande paix intérieure, et je ne me laissais aller à aucun sentiment d'aigreur contre ceux qui causaient mon affliction et ma misère; je les saluais avec toute l'amitié, la cordialité possible, quoique leurs procédés fussent quelquefois un peu amers et douloureux pour la nature. Je voyais avec une sorte de plaisir l'appauvrissement de notre famille, l'abandonnement de nos amis et le mauvais traitement des particuliers. Je ne pouvais m'imaginer que ce fût un malheur, mais plutôt une faveur signalée : je ne pouvais aussi m'en plaindre; au contraire, je trouvais dans ces divers accidents la source de la paix et d'une joie ineffable. Ces paroles de saint André : *O bonne Croix* (1) ! me paraissaient bien vraies : oui, les croix sont bonnes, et qu'elles contiennent de douceurs! Il faut aimer ce qui est bon et le chérir parfaitement. En vérité, les souffrances sont d'une bonté exquise, et le fruit de la croix est d'un goût merveilleux.

(1) O bona Crux!

Car enfin, la mesure de la grâce et de la gloire se prend de la mesure des souffrances et de l'amour.

En ce même temps, on me conseilla quelques moyens pour sortir de mes peines ; la nature s'en serait réjouie, si la grâce ne s'y était opposée, et n'eût étouffé le sentiment de joie naturelle, pour n'en avoir que de résignation, dans l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu.

CHAPITRE VI.

Disposition dans une maladie où le corps était en croix, et l'âme en jouissance.

Dieu m'a fait jouir pendant ma maladie d'une profonde paix, et si grande, que j'en étais tout étonné, à cause de mes misères et de mes nombreux péchés. Je me disais en moi-même : Qu'est ceci, et comment se peut-il qu'une si misérable créature soit si contente et si satisfaite ? En effet, mon âme était dans un calme parfait de toutes ses passions, elle ne ressentait qu'une union pure et entière au bon plaisir de Dieu, et un abandon absolu à la conduite du divin amour. Il me semble aussi que, quelques jours auparavant, j'étais dans un état fort tranquille, et dans une paix extraordinaire, quoique j'eusse une fièvre continue, accompagnée d'un très-grand mal de tête, et des douleurs dans tout le corps. Dans cette situation, il me sembla ressentir toujours dans mon âme les opérations du divin amour, qui l'embrasait de son feu sacré. Je disais sans cesse : O amour, ô amour, ô amour ! et ne pouvais prononcer autre chose.

Quand je me vis réduit à l'extrémité, que j'aperçus mes amis pleurer, et que tous ceux qui m'environ-

naient, me faisaient assez connaître que je touchais à mon dernier moment, mon âme ne fut émue d'aucun regret, ni même de retour vers mes amis, n'ayant point d'autre sentiment que celui de l'amour qui l'abîmait, et la perdait entièrement dans le bon plaisir de Dieu, auquel il lui paraissait qu'elle était unie si purement et si intimement, qu'elle ne s'en pouvait séparer, même quant au sentiment. En cet état, j'étais bien éloigné de demander la vie; et sur la proposition qu'un de mes amis me fit, de m'envoyer des reliques des Saints qui opéraient des miracles, je le remerciai; car, bien que je les honore beaucoup, je ne pouvais me résoudre à m'en servir pour obtenir la santé, mais je voulais me laisser sans réserve au pouvoir de l'amour : et m'étant une fois jeté entre ses bras, je m'abandonnais entièrement à sa conduite, soit pour la vie, soit pour la mort.

Mon âme, dans l'extrême faiblesse où j'étais réduit, se trouvait comme victorieuse et triomphante, de voir son corps abattu, terrassé à ses pieds, et elle toute pleine d'amour. Il me semblait qu'au lieu d'en avoir compassion, elle souriait de ses peines. Aussi, c'est un effet extraordinaire de l'amour, que mon âme n'ait point participé à l'abattement du corps, et qu'au milieu de ses faiblesses elle soit demeurée forte, surtout que la violence du mal ne l'ait, en aucune manière, détournée de ses occupations intérieures. Cette disposition a duré autant que ma maladie, j'en entretenais peut-être mes amis trop ouvertement, car je crains d'avoir un peu trop fait connaître le feu qui me brûlait; mais l'amour me mettait hors de moi-même, et presque sans jugement.

Je disais quelquefois que je ressemblais à un homme pris de vin, qui, occupé de son ivresse, ne pensait plus

à ses misères ni à sa pauvreté. Aussi, dans cette disposition, j'oubliais mes péchés et l'extrême indigence de mon âme, et me jetais avec joie et d'ineffables délices, entre les bras de l'amour, pour caresser mon bien-aimé (peut-être trop librement pour un misérable comme moi) et être caressé de lui. Je ne laissais pas cependant de faire des retours sur moi-même et de me confesser, comme si j'eusse dû mourir, et de disposer mes petites affaires, pour me préparer à cette heure redoutable.

Me voyant dans l'impuissance de donner beaucoup aux pauvres, je me réjouissais de mourir dans l'indigence; et j'étais aussi satisfait de ne pouvoir presque rien donner, que si j'avais fait quantité de legs pieux. L'amour de Jésus pauvre et dépouillé me pénétrait extrêmement; et pour y satisfaire, je fis venir un jeune pauvre, qui me représentait la pauvreté de Jésus; je lui baisais la main, et lui rendais tous les hommages que je pouvais, voulant toujours avoir devant moi l'image de Jésus pauvre, et l'imiter jusqu'à la mort. Je me reconnais très-indigne, ô Jésus! de participer à vos divins états. Hélas! faut-il que je meure sans être entré effectivement dans la pauvreté et l'abjection où vous avez vécu pendant tout le cours de votre vie mortelle? J'accepte l'extrême humiliation que j'éprouve, d'avoir passé toute ma vie, par lâcheté, dans de vaines et stériles spéculations sur vos divins états. Au moins, ô mon Jésus! je meurs dans l'amour et le respect que je leur dois, agréez, s'il vous plaît, la conformité que je désire d'y avoir.

Je me souviens que, faisant l'oraison le dimanche au soir, veille du jour où je tombai malade, Notre-Seigneur me mit en l'esprit ces paroles : *J'ai été crucifié*

avec Jésus-Christ (1). A ce moment j'entrai dans un ardent désir de n'être jamais un instant de ma vie sans pouvoir dire : *Je suis crucifié avec Jésus-Christ*. Je pense que le divin amour me disposait alors à être cloué sur la croix. Et en effet, la violence du mal de tête que j'éprouvai au commencement de ma maladie, m'ayant causé une enflure considérable sur les yeux, je crus pouvoir en cette occasion honorer le couronnement d'épines de mon Sauveur. Je prenais plaisir d'avoir quelque conformité avec cet état douloureux de Jésus, et comme ma douleur s'étendait sur tous les membres de mon corps, je sentis que mon état approchait un peu de celui de Jésus crucifié.

Je viens d'obéir au commandement que j'ai reçu de rendre compte de mes dispositions, je me suis peut-être trop avantageusement expliqué ; mais il est pourtant vrai que j'ai ressenti en partie ces sentiments. Louez-en avec moi les miséricordes de Notre-Seigneur, qui se plaît à faire tant de bien à la plus ingrate de ses créatures ; mais il faut qu'il glorifie ses miséricordes au sein de mes misères. Cette idée me console, et ne me permet pas d'oublier ou de taire ses bontés, disant avec le Prophète : *Venez donc, écoutez, vous tous qui avez la crainte de Dieu, et je vous raconterai les insignes faveurs dont il m'a comblé* (2).

(1) Christo confixus sum Cruci. *Galat.* II, 19.

(2) Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ. *Psal.* LXV, 16.

CHAPITRE VII.

Autre disposition dans une maladie, où le corps et l'âme sont en croix.

Je commence à sortir de l'état, où j'ai été plus de cinq semaines. Mon corps, réduit à une extrême faiblesse, appesantissait mon âme, ou plutôt l'anéantissait; car elle semblait être réduite au néant, et à une entière impuissance de connaître et d'aimer son Dieu, dont elle n'avait, ce semble, aucun souvenir, sinon que je me souvenais de ne m'en souvenir pas. Et dans cette incapacité, je ne voyais que mon néant et la profondeur de ma misère. Je considérais avec étonnement l'impuissance d'une âme que Dieu a abandonnée à elle-même. Ce seul sentiment qui m'occupait tout entier, m'était, ce me semble, connu par une certaine expérience, plutôt que par une abondance de lumière. Jusqu'à ce que Dieu réduise l'âme à ce point, elle ne connaît pas bien son infirmité. Elle découvre pour lors mille fausses opinions, mille vaines estimes qu'elle avait d'elle-même, de ses lumières, de ses sentiments et de ses vertus; elle voit qu'elle s'y appuyait secrètement, et n'aperçoit cela que quand tout lui est ôté, la privation lui faisant connaître ce qu'elle possédait.

Ce qui s'est passé en moi a été l'effet d'une maladie naturelle, qui, en vérité, m'a réduit au néant, et m'a beaucoup humilié. Car j'ai été dans un si grand oubli de Dieu, qu'il vous étonnerait; et je n'eusse pas cru qu'une âme qui connaît son Sauveur, et qui a reçu tant de témoignages sensibles de son amour, pût jamais se trouver dans une si grande et si longue privation d'amour actuel, par son infidélité, et son indolence à ré-

veiller, par quelque petit effort, son assoupissement extrême. Quelle différence de ma dernière maladie à la présente! Mon âme était dans celle-là tout enflammée, éclairée, généreuse et supérieure à son corps; et en celle-ci, elle a été froide, faible, aveugle, anéantie et accablée de son corps. L'on entrevoit son néant et ses infirmités dans l'oraison; mais les lumières et les douceurs que l'on y reçoit, empêchent qu'on ne les voie comme il faut. Dieu les fait sentir quelquefois, et toucher au doigt, par l'accablement qui arrive à l'âme. Il me semble qu'il ne régnait en moi que des sentiments d'impatience, et des dispositions au chagrin : il est vrai que par la grâce de Dieu, je n'y consentais pas toujours, mais j'en éprouvais sans cesse les mouvements.

Je fus cependant un peu consolé et encouragé, par la nouvelle que j'appris de l'heureuse mort de deux Pères jésuites, qui venaient de finir leur vie dans l'exercice de la charité, après avoir assisté les soldats de l'armée pendant plusieurs années, les servant dans leurs maladies et dans toutes leurs nécessités, pour les aider à bien vivre et à bien mourir. Enfin ils sont morts de la peste, et altérés de souffrances. L'un d'eux frappait la partie attaquée de la contagion, pour ajouter quelque chose à son mal, et honorer ainsi Jésus-Christ crucifié, pour lequel l'un et l'autre avaient toujours brûlé de l'amour le plus pur et le plus ardent.

On rapporte qu'avant leur mort, Jésus-Christ leur apparut pour les couronner dès cette vie, et leur faire goûter par sa présence le bonheur anticipé du ciel; et qu'ils moururent bientôt après, la joie, la sérénité peinte sur le visage. Cette nouvelle me donna beaucoup de consolation, je me réjouissais surtout du bonheur qu'ils avaient eu de mourir, en servant dans un hôpital

les membres de Jésus-Christ ; d'avoir continuellement sacrifié leur vie pour eux, en s'exposant aux traits et aux canons des ennemis, et d'avoir enduré mille peines de l'esprit et du corps, par les soins qu'il fallait avoir à la tête des escadrons, où ils se tenaient sans cesse. Oh! la belle mort ! Oh ! que les souffrances qui l'ont précédée sont aimables ! Que sont mes petites souffrances , en comparaison de celles-là? Quelle confusion pour moi de sentir tant de répugnance à les supporter !

Hélas ! je considère qu'il n'est point de jour dans l'année, où l'on ne fasse dans l'Église une commémoraison particulière de plusieurs Martyrs, qui ont eu le zèle de donner à Jésus-Christ vie pour vie, sang pour sang, et d'honorer les souffrances de sa vie et de sa mort, par les souffrances de la leur. L'un a été exposé aux bêtes, l'autre rompu sur un chevalet, d'autres tenaillés et brûlés, et tous ont donné au monde le spectacle le plus surprenant, celui de voler avec plaisir au-devant des morts les plus cruelles. Je les vois tous aller par les croix à la perfection de votre amour, ô Jésus ! et moi, je demeure comme un lâche, indigne de souffrir pour vous. Que veux-je donc faire, Seigneur, car vous avez dit que celui qui ne porte pas sa croix tous les jours n'est pas digne d'être votre disciple ? O amour! crucifiez vous-même, brûlez, martyrisez, *si ce n'est par le martyre du corps, que ce soit, du moins, par le feu du divin amour* (1) ; et que le véritable désir de souffrir devienne pour nous un martyre aussi long que toute la vie.

(1) Si non per martyrium carnis, saltem per incendium cordis.

CHAPITRE VIII.

Des croix intérieures de l'âme dans l'obscurité.

L'âme dans l'état de l'obscurité ne se connaît presque plus ; tant elle est différente d'elle-même; car dans l'état de jouissance, la partie inférieure avec toutes ses répugnances à la croix, est comme insensible : rien ne la trouble, ne l'attriste, rien ne la tire de son repos. Elle est toute pénétrée d'une douceur ineffable, et ne goûte que les sentiments d'une paix, d'une tranquillité profonde ; au contraire, dans l'état de souffrance intérieure, la partie supérieure de l'âme est comme perdue et abîmée dans les répugnances, les dégoûts de la nature : toutes ses lumières sont si plongées dans les ténèbres, qu'elles n'éclairent plus l'esprit, ou du moins ne le font que d'une manière presque imperceptible. Toute sa joie lui est ôtée, et une tristesse amère prend la place.

Quoiqu'elle soit entièrement résignée à la volonté de Dieu, elle s'imagine ne l'être pas ; car sa conformité intellectuelle ne lui est point montrée ; elle ne voit que les révoltes de la nature, et son opposition au bon plaisir divin. C'est ce qui la plonge dans un abîme de tristesse et d'accablement, ne croyant plus avoir ou presque plus cette résignation intellectuelle. Ainsi, elle entre dans des doutes sur son état qui achèvent de la crucifier. Dieu se plaît à la voir dans cet état de désolation; mais l'âme, à qui ces vues de la Providence sur elle sont cachées, demeure toute saisie de crainte. Interrogez-la cependant, et demandez-lui si elle est résignée, et si ses dispositions sont conformes à la volonté de Dieu ; elle dit aussitôt que oui, qu'elle aimerait mieux mourir, que de ne pas vouloir ce que Dieu veut. Mais cet acte de

soumission ne la tire pas de ses peines; car elle le veut, pour ainsi dire, sans savoir qu'elle le veut. Notre-Seigneur, voulant conduire cette âme à la pureté par la voie des croix, empêche, par un dessein adorable de sa Providence, qu'elle ne fasse réflexion sur cet acte de conformité qu'elle produit; en sorte que sa conformité réelle ne lui procure aucune consolation, parce qu'elle l'ignore; et elle demeure ainsi dans un état qui la désole, quoiqu'il soit très-agréable à Dieu.

Il semble que l'âme dans l'état d'obscurité a une plus grande fidélité pour Dieu, que dans l'état de lumière. Être au milieu des plus épaisses ténèbres de la foi, et croire aussi fermement qu'il y a un Dieu, croire à toutes ses perfections et à tous ses mystères, comme si l'on était éclairé des plus vives lumières de la grâce; c'est une disposition où l'âme témoigne une fidélité extraordinaire, un grand anéantissement de son propre esprit, et la plus haute estime pour la révélation divine. Dans les lumières on voit clairement, mais l'âme n'est pas anéantie en Dieu, et par conséquent elle ne fait pas un si noble sacrifice de soi-même. Quelle merveille, qu'on voie Dieu et ses grandeurs, quand la lumière abonde? mais ce qui est réellement admirable, c'est lorsqu'on l'aperçoit du sein même de l'obscurité. Bienheureuses les âmes conduites en cette voie! Qu'elles ne se plaignent point de leur privation, puisque c'est un avantage pour rendre de la gloire à Dieu, et lui témoigner leur fidélité.

Mon âme, soyez prête à tout, c'est-à-dire aux ténèbres et aux lumières: *Lumières et ténèbres, bénissez le Seigneur* (1). Mais si la Providence divine vous place

(1) Benedicite lux et tenebræ, Domino. *Daniel.* III, 72.

dans l'état d'obscurité, consolez-vous et croyez que vous êtes bien partagée. Réjouissez-vous de n'être pas éclairée, et regardez la privation des lumières comme un grand présent du ciel. J'avoue qu'il est bien difficile d'être aussi satisfait dans les ténèbres que dans la clarté des lumières; mais si l'on fait réflexion que la perfection du christianisme consiste à vivre dans la privation de toutes choses, on ne s'en étonnera pas. Voyez saint Jean : n'est-il pas dans le désert dénué de tout? Ses délices sont l'austérité, la faim, la pauvreté, la retraite; et la mort qu'il reçut de la main d'un bourreau, mit le comble à ses vœux. Voilà la gloire du plus grand des Saints; c'est aussi celui qui a éprouvé le plus de privations, même celle de vivre et de converser avec Jésus, quoiqu'il habitât tout près de lui.

Une des plus grandes croix intérieures est sans doute la privation des lumières, comme une des plus grandes croix extérieures est d'avoir perdu la vue; néanmoins c'est une des croix les plus salutaires et les plus méritoires, puisqu'elle nous met dans une plus absolue dépendance de Dieu. Je désirerais d'être dans la vie spirituelle, tel qu'un aveugle dans la vie corporelle. Il marche, il va et vient, il parle à ses amis, et fait toutes ses petites affaires, quoiqu'il ne voie ni chemin, ni amis, ni maison, ni ciel, ni terre; mais qu'il s'abandonne seulement à la conduite de quelqu'un, qui lui sert de guide dans son aveuglement. Il est vrai que faire de la sorte toutes les fonctions de la vie civile, c'est les faire peu agréablement, mais c'est pourtant les faire véritablement. Ainsi, une âme qui est dans un état d'obscurité, fait les fonctions de la vie spirituelle peu agréablement, quoiqu'elle les fasse véritablement et très-parfaitement, puisqu'elle les opère dans la privation de tout

goût sensible, et dans l'anéantissement de sa propre satisfaction. D'où il semblerait que l'âme ne doit pas avoir tant d'aversion du séjour de ce monde, où nous vivons dans les ténèbres de la foi ; et ne point tant désirer la dissolution de ce corps, sous prétexte de voir le Seigneur son Dieu, et de s'unir plus parfaitement à lui. Pour parler plus clairement, je crains que ces désirs, quoique très-saints en eux-mêmes, ne soient pas aussi purs qu'on se l'imagine, puisque le motif principal et secret de ces désirs est peut-être l'ennui qu'on ressent d'être dans la privation des lumières, et de ne pas goûter les douceurs de la jouissance ; ainsi c'est plus notre satisfaction qui nous touche que le bon plaisir et l'amour de Dieu.

CHAPITRE IX.

De la pesanteur des croix intérieures.

Dieu traite quelquefois un cœur en quelque façon comme un réprouvé, il le bannit loin de lui, n'écoute point ses soupirs, et le prive de sa présence plus ou moins de temps, comme il lui plaît. Conserver dans cet état une parfaite résignation à la volonté divine, c'est pratiquer une vertu bien pure; il n'y a que les âmes bien fidèles qui en soient capables. L'âme dans la jouissance semble être au sein de la gloire ; rien ne la trouble, rien ne l'inquiète. Elle ne sent point de passions qui l'attaquent ou qui l'obscurcissent. Jouissant d'une lumière actuelle qui lui est presque toujours présente, embrasée d'amour pour Dieu, elle n'éprouve que joie, que douceurs, que consolations, que délices. Les créatures la portent à son Créateur, au lieu de l'en éloigner ; et si quelquefois elles semblent vouloir l'arrêter un mo-

ment, ce n'est que pour lui faire redoubler le pas, et la faire courir plus vite après son bien-aimé, qui l'attire par l'odeur de ses parfums.

Mais dans l'état de souffrance ou d'obscurité, l'âme devient captive : mille pensées extravagantes, mille passions révoltées la retiennent dans les fers et dans l'éloignement de Dieu. Dans cet état, elle est semblable à un pauvre criminel enseveli dans les ténèbres d'un cachot, entièrement délaissé et privé de toute espèce de soulagement. Elle croupit dans les horreurs de cette misérable prison; elle est assaillie de diverses tentations; le dégoût et l'ennui l'accablent et l'anéantissent; enfin, privée de la rosée du ciel et des douceurs de la terre, elle ne goûte aucune consolation, ni divine ni humaine, et demeure ainsi crucifiée entre le ciel et la terre.

Dans cette triste situation, elle craint continuellement d'offenser Dieu, et de déchoir de l'exercice de la vie spirituelle. Elle appréhende de chercher quelque remède à ses peines dans les créatures, et de faire injure à son bien-aimé, qui seul doit la consoler et lui donner du repos. Cependant ces croix intérieures lui fournissent de belles occasions de louer et d'honorer Dieu, si elle les reçoit avec amour, pour rendre hommage au délaissement de l'Ame du Fils de Dieu, dans les tourments de sa Passion.

On peut exercer les pratiques de la vie spirituelle dans toutes sortes de souffrances, intérieures ou extérieures; mais il semble qu'une âme n'est jamais sacrifiée d'une manière si digne de Dieu, que lorsqu'elle est dans les peines intérieures, soit qu'elles viennent immédiatement du ciel, des créatures ou de nous-mêmes, par le défaut de mortifications. Il importe peu de savoir d'où vient la croix où nous sommes attachés, soit de

nos amis, soit de nos ennemis, soit de Dieu seul, soit de nous-mêmes : pourvu que ce soit une croix, et que nous la supportions comme il faut, ce doit être assez. Car l'objet de nos désirs et de notre joie doit être de nous voir crucifiés, par quelque moyen que ce puisse être. Or, dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, nous trouvons des croix partout et incessamment. Une âme qui a goûté combien le Seigneur est doux, est crucifiée quand elle se voit embarrassée, et comme captive par les affaires de la terre ; quand il faut s'assujettir aux nécessités du corps ; quand il faut apaiser la révolte des passions ; quand elle se trouve obscurcie par la chute dans les imperfections ; quand elle se sent accablée par la pesanteur du corps qui tend à la corruption. Toutes ces misères la crucifient, en la tirant de la jouissance de Dieu ; mais elles l'attachent, si elle est fidèle, plus fortement à l'accomplissement de la divine volonté. Ceci demande une lumière et une force particulières de la grâce ; et jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous ait donné l'intelligence d'aimer en souffrant, nous ne faisons que nous plaindre des misères de cette vie, et de la rigueur de notre bannissement : car nous ne découvrons pas la force secrète qui est contenue dans les privations et dans les croix, pour nous unir à Dieu. Elle est très-grande, quoique peu connue et peu goûtée ; elle est aussi moins recherchée, et moins désirée que la force qui est contenue dans les lumières de la jouissance, parce qu'elle n'est ni si douce, ni si sensible que celle-ci. Mais il me suffit, ô mon Dieu ! que je sois tout uni à vous, je ne désire point d'avoir les sentiments agréables de l'union, la pureté ne s'y rencontre pas avec autant de perfection.

Dans l'état de lumière et de jouissance, la miséricorde

de Dieu se manifeste, et c'est le temps de la glorifier ; dans le temps d'obscurité et de privation, la toute-puissance paraît au grand jour, et c'est aussi le temps de la louer et de la bénir. Quelle joie, quelle satisfaction pour l'âme de savoir qu'en quelque état qu'elle soit, les perfections divines peuvent être glorifiées en elle !

Il est quelquefois des moments où abandonnés, ce semble, de Dieu et délaissés à nous-mêmes, nous nous trouvons dans une si grande faiblesse, que le moindre coup de l'adversité nous renverse. D'autres fois, soutenus de Dieu, une armée entière rangée en bataille ne nous effraierait pas. Abandonnons-nous à la conduite de la grâce, quand elle nous fait faire des réflexions sur de pareilles dispositions ; l'âme y connaîtra son extrême dépendance du Seigneur et sa fragilité presque infinie ; la confiance en Dieu et la défiance d'elle-même s'augmenteront ; elle verra par sa propre expérience qu'il est le maître absolu de la vie et de la mort, et que lui seul est notre unique appui.

Pour être donc dans une continuelle union, l'âme n'a besoin que d'une parfaite indifférence pour quelque état que ce soit, et d'une constante résignation à la volonté du Seigneur. Dans les lumières, l'âme peut bien être plus occupée de Dieu, mais elle ne lui est pas plus unie; car l'amour dans les privations et les souffrances est bien plus fort et plus pur que dans les lumières et la jouissance. Ne mesurons donc pas l'union à la jouissance, mais à la souffrance ; plus les souffrances d'une âme seront grandes, plus son union avec Dieu sera intime. C'est là un des avantages de la vie spirituelle, et qui peut rendre les croix d'autant plus agréables, qu'elles seront plus pesantes. Je connais une personne qui souffre de grands maux et des peines de toute es-

pèce ; mais elle les souffre sèchement, et par la seule vue de la foi, que Dieu le veut, sans qu'elle voie la beauté des souffrances : Dieu ne voulant pas qu'elle soit consolée par cette vue, qui diminuerait beaucoup la pureté de son amour.

CHAPITRE X.

Le grand fruit que nous pouvons tirer des croix intérieures.

Je pensais que, dans ce jour de dévotion particulière, je pourrais m'embraser d'amour ; mais j'ai été presque toujours distrait en mon oraison, quoique j'eusse le livre à la main, mon esprit ne se trouve plus propre aux occupations intérieures. En vérité, j'ai bien changé de voie, ainsi qu'il a plu à Dieu ; sa justice vient de me mettre dans une voie de rigueur et d'obscurité, pour n'avoir pas bien usé de la voie de douceur et de lumière, où il m'avait d'abord placé ; qu'il en soit béni à jamais. Ce qui augmente ma peine, c'est que je ne suis point fidèle dans les occasions qui se présentent souvent de pratiquer la vertu ; il est vrai que les tentations sont fréquentes, et elles occupent tellement mon esprit, que je crains qu'elles ne me fassent commettre des fautes considérables. Autrefois tout me portait à Dieu, à présent tout m'en détourne ; en sorte que je ne suis plus dans l'amour actuel, mais dans la tentation actuelle. Autrefois j'étais comme insensible, à présent je suis sensible aux moindres choses. Je me trouve dans un si grand abandonnement, qu'il me semble que je n'ai jamais joui de consolations.

Je sens de la lâcheté et de la répugnance pour le bien ; la seule idée de pauvreté m'effraie et me déconcerte ; je redoute les mépris, les incommodités, les souffran-

ces ; enfin tout me chagrine et m'exaspère. Ce qui ajoute encore à ma douleur, c'est que les serviteurs de Dieu ne me consolent plus comme auparavant. Je suis près de tomber dans de grandes fautes, si je ne suis puissamment secouru. Pour comble de honte, de confusion, je suis devenu très-sensible à la privation des biens terrestres, et si j'étais privé de Dieu, de ses grâces, il me semble que je m'en consolerais ; je ne fais presque point d'oraison, c'est-à-dire je ne fais rien à l'oraison ; je communie avec beaucoup de distractions, peu de chose m'affecte et me porte à l'impatience ; cependant j'ai eu aujourd'hui quelques bons intervalles, dans lesquels j'ai fait les réflexions suivantes :

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, quand vous ne le visitez point ? Combien est extrême sa pauvreté, son indigence, sa misère ! Je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais senti, par ma propre expérience, pendant ce peu de temps que vous m'avez délaissé. O mon âme, que ta faiblesse est grande ! Que ton incapacité est profonde ! Je dirais presque incompréhensible : reconnais-la bien, et ne l'oublie jamais.

Que puis-je sans vous, ô mon Dieu ! mon esprit n'est que ténèbres, et ne s'occupe que de pensées vaines ; mon cœur n'est rempli que de toutes sortes de mauvais sentiments. Il est indifférent pour le bien, et n'a que pente violente pour le mal. Hélas ? c'est à présent que je reconnais et que j'éprouve que je dois dépendre de Dieu, d'une manière plus absolue que l'ombre ne dépend du corps. Jamais je n'ai si bien aperçu la profondeur, l'abîme de mon néant. Je cherche en vain de la stabilité en moi-même, ou dans les créatures, tous les hommes ensemble ne sauraient soutenir celui que Dieu délaisse. A quoi donc pourrait servir la con-

solation des créatures, quand celle du Créateur nous manque?

Oserais-je bien désormais m'estimer digne du moindre sentiment de la grâce, après l'expérience que j'ai faite de mes excessives misères? Non quand Dieu m'abîmerait dans l'enfer, je ne m'en étonnerais pas; au contraire, je devrais admirer la miséricorde et la patience avec lesquelles il m'a si longtemps supporté. Je ne m'étonnerai pas non plus de tomber à l'avenir: car hélas! est-il étonnant que la fragilité même soit fragile? Ce qui m'humilie le plus, c'est de sentir tant de répugnance pour les moindres souffrances. Que serait-ce, si j'étais accablé, comme tant d'autres, de peines intérieures et extérieures? Oh! que je suis éloigné de la patience des Saints, et de l'amour qu'ils ont eu pour les grandes croix? Humiliez-vous, mon âme, humiliez-vous jusqu'au centre de votre néant.

Bienheureux l'homme qui vit toujours dans la crainte! Dieu nous laisse exprès en ce monde dans l'incertitude de notre salut, car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Cette incertitude est une grande croix; et Dieu permet souvent, pour nous faire souffrir, que nous tombions dans de grands doutes sur notre état actuel, sur nos dispositions intérieures, et que ceux de qui nous prenons avis y soient ainsi que nous, sans oser nous donner aucune assurance. C'est une étrange peine de marcher par un chemin très-difficile, sans savoir s'il nous égare, ou s'il nous mène où nous voulons aller. Douter si nous ne sommes point, par faiblesse ou par ignorance, plutôt que par la conduite de la grâce, dans le genre de vie que nous menons, c'est assurément une des plus pesantes croix de la vie spirituelle; mais c'est aussi une des plus propres à faire

mourir l'âme à elle-même, et à la purifier, quand, dans le fort de ses peines, elle s'abandonne sans réserve et se jette, pour ainsi dire, aveuglément entre les mains de la Providence.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut supporter nos propres imperfections.

Un jour que je m'entretenais avec quelques serviteurs de Dieu de la pratique de la patience, nous disions qu'elle ne doit pas seulement s'étendre à supporter les imperfections des autres, mais principalement les nôtres propres ; car après nos chutes, nous ne devons pas nous troubler pour trouver sur-le-champ les moyens de nous guérir d'un mal, qui nous déplaît souvent plutôt pour notre intérêt, que pour celui de Dieu. Nous ne devons pas non plus prendre, avec précipitation et empressement, la résolution de faire tant d'examens, de méditations ni de pratiquer tant d'austérités; mais il faut principalement consulter l'intérêt de Dieu, faire un acte de contrition, pour réparer l'injure que nous lui avons faite par notre faute; puis entrer dans une disposition de patience, qui nous fera porter avec paix, tranquillité la vue de notre misère, qui le plus souvent ne nous cause de la tristesse et de l'inquiétude, que parce que nous n'aimons pas l'abjection ; car celui qui l'aimera n'aura jamais de trouble : au contraire, il jouira d'une profonde paix dans les plus grandes humiliations, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (1).

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* XI, 29.

Il ne faut donc pas perdre péniblement le temps après nos chutes, comme nous le faisons; mais en demeurant tranquilles et humiliés, nous pourrons plus facilement retourner à l'union avec Dieu, où est la pratique de la vertu; et notre cœur ne sera pas dans l'abattement qui énerve les forces de l'âme, et la rend incapable de tout. Disons en cet état, avec confiance en la miséricorde de Dieu : *Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié* (1). J'entends la contrition pour Dieu, et l'humiliation pour nous-mêmes. Cette pratique, bien entendue et fidèlement observée, laisse l'âme dans une grande paix, la rend humble et compatissante aux défauts des autres, contre lesquels elle n'a garde de s'indigner ou de s'impatienter, parce qu'elle est déjà dans l'exercice habituel de la patience à l'égard de ses propres défauts, qui lui sont bien plus sensibles que ceux des autres.

C'est un effet du pur amour, d'inspirer à l'âme de la douleur pour la faute commise, sans la troubler ou l'inquiéter par l'humiliation qui l'accompagne. Nous devons être affligés de l'offense de Dieu, mais nous réjouir de la confusion qu'elle nous procure : car notre faute nous humilie, réprime notre orgueil et répare l'injure faite à Dieu; mais, au contraire, nous nous efforçons souvent de couvrir nos chutes, nous refusons de découvrir notre pauvreté; et ce n'est qu'avec une répugnance extrême que nous reconnaissons nos fautes, et que nous nous avouons coupables, parce que cet aveu est en même temps celui de nos misères et de notre corruption.

(1) Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. *Psal.* L, 19.

La patience et la résignation sont absolument nécessaires pour nous tranquilliser dans les voies de Dieu. La perfection chrétienne n'est pas l'ouvrage d'un jour ; il faut longtemps souffrir nos défauts et nos faiblesses. C'est une grande imperfection, qui prend sa source dans l'amour-propre, de vouloir marcher plus vite dans les voies de la grâce que Dieu ne veut nous le permettre. De là vient que nous nous occupons souvent moins du Seigneur que de nous-mêmes, et de la considération de notre état. Nous sommes remplis de mille pensées affligeantes, que nous ne faisons rien de bon, que tout est gâté, que nous ne sommes que misère, qu'imperfection : il ne faut pas faire tant de considérations sur nous-mêmes, mais nous jeter tels que nous sommes entre les bras de Jésus, ne regardant que lui, et ne nous appuyant que sur lui.

Quand nous prenons la résolution de nous occuper de Dieu, de nous confier entièrement à lui, et de ne pas tant penser à nos propres défauts, nous ne les oublions pas pour cela ; mais Dieu lui-même nous les découvre d'une manière infiniment plus avantageuse que nous ne le saurions faire, par nos propres forces et nos efforts. Nous trouvons en lui des secours pour notre avancement dans la vertu, que nous n'avons pas, quand nous nous empressons de nous avancer de nous-mêmes.

Que gagnons-nous de nous dépiter ainsi contre notre faiblesse ? Après tout, nous serons toujours imparfaits. Que pouvons-nous attendre de notre fonds, sinon qu'il y croîtra toujours des ronces, des épines, quelque diligence que nous apportions pour le cultiver ? tant que nous demeurerons en nous-mêmes, nous languirons toujours dans l'imperfection. Quittons-nous nous-mêmes le plus tôt que nous pourrons, et alors nous marcherons

dans les voies de Dieu, d'une manière plus parfaite que nous n'avons fait jusqu'à présent, et bientôt nous trouverons la région de la paix, de la tranquillité. Le vrai secret de la vie intérieure est de se laisser conduire par la grâce, qui tantôt nous expose aux combats des passions, tantôt nous jette dans les souffrances intérieures et extérieures, tantôt nous laisse dans la méditation, puis nous élève à la contemplation, et cela en différentes manières ; tantôt elle semble nous porter dans notre voie, sans nous laisser éprouver ni peine, ni travail ; tantôt elle nous fait sentir les fatigues et la lassitude. Dans ces différentes positions, l'âme résignée à la volonté de Dieu se tient paisible, soumise et indifférente à tout état. Elle n'a d'affection à aucune chose, si ce n'est au bon plaisir de Dieu.

Il m'arrive assez souvent de tomber moi-même dans ces saillies d'impatience contre mes défauts ; mais peu après, je tâche de m'en humilier. C'est une grande misère d'être toujours imparfait et de ne pouvoir se guérir de ses infirmités spirituelles. Il faut cependant les supporter avec patience, comme les corporelles. J'ai conçu le désir de loger avec moi dans mon ermitage quelques pauvres spirituels, qui ayant la volonté de sortir de leurs imperfections, en demeurent néanmoins toujours entachés, et de l'appeler l'hôpital des incurables. Il y en a un à Paris de ce nom pour le corps, et le nôtre le sera pour l'âme.

LIVRE SIXIÈME

DE L'ORAISON ET DE LA CONTEMPLATION.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle estime on doit faire de l'oraison.

Nous devons prendre garde de mettre la perfection où elle n'est pas; cela serait capable de retarder beaucoup dans la pratique de la vertu. Il ne faut donc pas avoir une trop grande estime de la voie unitive mystique : ce n'est pas qu'elle ne soit très-bonne pour une âme que Dieu conduit par là ; mais on ne doit pas croire que la voie unitive pratique ne soit pas plus excellente et plus nécessaire, puisqu'elle n'est autre chose que l'exercice même de la vie chrétienne ; et l'autre est une vie mystique, qui consiste dans les élévations et les unions de l'esprit dans l'oraison.

Je vois, en effet, que lorsque Notre-Seigneur dit : *Quiconque veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* ; il ne dit pas qu'il soit élevé en oraison, mais qu'il prenne sa croix, c'est-à-dire qu'il pratique les maximes évangéliques. Heureux donc ceux qui sont crucifiés ! quoiqu'ils ne soient pas élevés en esprit, et ceux qui sont élevés en esprit ne sont heureux que parce qu'ils sont conformes à Jésus crucifié, et que par leur union ils sont plus disposés à la croix et aux souffrances. La vie crucifiée est comme la fin de la vie mystique, qui ne sert avec ses lumières et ses douceurs, qu'à fortifier l'âme pour porter la croix.

Sainte Thérèse dit qu'une des bonnes marques d'un saint ravissement, c'est lorsqu'il opère dans l'âme des désirs extraordinaires de souffrir ; et que l'âme ne peut revenir de ses saintes communications avec Dieu, qu'étant bien instruite qu'il faut que la perfection de son amour pour Dieu, soit à souffrir pour l'amour de lui, et non à jouir de lui. La jouissance dans ce monde ne vaut pas la souffrance, en quelque manière qu'on la prenne. Ne nous plaignons donc jamais de n'avoir point de part à la vie mystique, pourvu que notre vie soit crucifiée ; et réjouissons-nous de voir dans l'oraison notre pauvre esprit, parmi les épines des sécheresses, des froideurs, plutôt qu'au milieu des roses d'une ferveur ou d'une douceur sensible. Il faut aimer la croix, aussi bien pour notre esprit que pour notre corps ; car c'est le propre d'un vrai chrétien de se glorifier en la croix de Jésus-Christ, qui ne la portait pas moins dans son Ame que sur son Corps, puisque sa sainte Ame était entièrement privée des secours sensibles, dans sa partie inférieure et abandonnée de son divin Père. Nous devons aimer cet état de conformité avec Jésus-Christ, et y demeurer avec plaisir. Faisons donc en sorte de nous plaire dans l'amour des souffrances, et non dans la jouissance des douceurs sensibles, et ne nous plaignons que lorsque nous ne souffrons point.

CHAPITRE II.

Des différentes sortes d'oraisons mentales.

Je trouve une comparaison qui explique fort bien la différence de l'oraison ordinaire et de l'oraison passive. C'est qu'un homme peut bien voir les meubles d'une chambre et les beautés d'un cabinet, la nuit, par le moyen

d'une chandelle ou d'une lampe; ou bien en plein jour, avec la lumière du soleil. Dans ce dernier cas, il voit plus clairement, il n'a qu'à ouvrir les yeux. La méditation ressemble à la première façon de voir, par le moyen de la lampe : la contemplation parfaite est comparée à la seconde manière de voir, par le moyen du soleil; parce qu'elle se fait non-seulement sans peine, mais avec plaisir et tout d'un coup. Quand la lumière du soleil vient à manquer, il faut se servir de la lumière de la lampe ou de la chandelle : quand Dieu ne se communique pas à l'âme par la contemplation, il faut qu'elle le cherche par la méditation, et qu'elle se contente avec paix et humilité de ce que Dieu lui donne.

Quand Dieu retire sa lumière passive, on ne peut la retenir, ce serait une folie de le tenter; mais il faut acquiescer simplement à son bon plaisir, il la redonnera quand il lui plaira. Lorsque Dieu veut que nous soyons dans les ténèbres, sans chandelle et sans soleil, par les impuissances où il nous met, il faut y demeurer avec patience et humilité ; l'âme ne doit vouloir que lui seul, en la manière qu'il lui plaira d'en disposer. Quelque parfaite que soit l'âme, elle n'est pas toujours élevée à un haut degré d'oraison, mais plus ou moins, selon qu'il plaît à Dieu. Elle descend quelquefois dans les pratiques des vertus ou des emplois de la charité, ou bien elle médite par le discours, ou elle s'applique à Dieu avec la pure foi obscure. L'âme doit se tenir dans l'indifférence, montant ou descendant selon la conduite de l'Esprit de Dieu, se jugeant toujours indigne de tout ; et jamais par effort d'esprit elle ne doit prétendre aux faveurs de la haute contemplation. Mais quand on est appelé à ces oraisons sublimes, la voie pour y arriver est une parfaite mort à toutes choses, par l'imitation

fidèle de Jésus dans ses états crucifiés, abjects et pauvres, avec l'amour de la solitude, autant que notre condition pourra le permettre.

Il y a bien de la différence entre une lumière, ou une affection donnée à l'âme élevée à l'oraison passive, et la lumière qui lui est procurée par la méditation avec la grâce ordinaire. La première est bien plus intime, plus pénétrante et plus remplie de bénédictions ; la dernière néanmoins suffit pour acquérir les vertus, et servir Dieu dans l'état où il nous appelle. L'âme doit être attentive à l'état présent où Dieu la met, et y demeurer en paix avec humilité et soumission à sa divine volonté. Elle doit laisser à son bon plaisir le soin de régler le temps de ses visites, et la manière d'oraison qu'il voudra lui donner. Quelquefois ce sera par la simple pensée, d'autres fois par le discours, ou par la foi seule, ou par une lumière passive. Il faut recevoir, avec un profond respect, ce que sa bonté infinie daigne nous accorder, nous estimant indignes de la moindre bonne pensée. Ce que l'âme doit donc faire dans l'oraison, et hors du temps de l'oraison, c'est d'être fort attentive aux sentiments que Dieu lui donne, et de s'y rendre constamment fidèle. Si elle sent que Dieu l'élève à l'oraison extraordinaire, elle doit s'y laisser conduire ; si elle est retenue dans l'oraison commune, elle doit y demeurer ; si enfin elle se trouve dans l'aridité, elle doit y rester soumise et résignée.

Le grand secret de la vie spirituelle est de se purifier, et de se laisser mouvoir par l'Esprit de Dieu, qui est notre principe et notre fin dernière. Il y a des choses déclarées, comme les commandements de Dieu et de l'Église, les obligations de nos états, ce à quoi l'obéissance, la charité ou la nécessité nous oblige : nous n'a-

vons pas besoin de sentir des mouvements immédiats de l'Esprit de Dieu pour les faire, mais seulement en certaines circonstances imprévues dans la conduite intérieure, touchant les choses qui ne sont ni commandées, ni défendues. Il faut une très-grande pureté pour sentir toujours en nous le mouvement de Dieu : il est à craindre que notre imagination ne nous trompe.

Les Saints qui, par la conduite de la grâce, ont traité des choses intérieures, nous communiquent souvent leurs pensées et leurs sentiments. Ils adressent même pour cet effet leurs prières à Dieu dans le ciel ; c'est pourquoi on ne peut lire leurs ouvrages qu'avec grand fruit, pourvu qu'on les lise avec dévotion et humilité. Mais quelque étude que nous puissions faire, nous ne connaîtrons point ce que c'est que l'oraison, par les connaissances que peuvent nous en donner les livres, mais par le propre exercice, et par la lumière de l'oraison même. Ce que nous pouvons assurer, c'est que l'oraison est pour l'âme la source de toute vertu. Quiconque s'en éloigne, tombe dans la tiédeur et dans l'imperfection ; l'oraison est un feu qui échauffe ceux qui s'en approchent, et celui qui s'en éloigne, se refroidit infailliblement. Dans la santé ou dans la maladie, dans la joie ou dans la tristesse, il faut toujours faire oraison, si l'on ne veut pas déchoir considérablement de sa ferveur et de sa vertu.

CHAPITRE III.

Qu'il faut être indifférent à telle oraison que Dieu veut que nous fassions.

L'âme doit éviter deux extrémités, qui sont presque également vicieuses : l'une de désirer plus de grâce et

de perfection que Dieu ne veut lui en donner, et de tomber en conséquence dans quelque trouble et dégoût, en voyant les grâces insignes dont il favorise les autres, et les dons d'oraison qui les élèvent au-dessus de notre état, qui paraît de beaucoup inférieur ; l'autre extrémité, c'est de n'être pas assez fidèle à correspondre à la grâce, soit par lâcheté, en craignant les peines et les souffrances que l'on trouve dans les pratiques de la vertu ; soit par légèreté, en ne faisant pas assez d'attention à notre intérieur, ce qui fait que nous ne connaissons pas les mouvements de la grâce, ou que les ayant connus, nous nous portons trop aisément vers les choses extérieures, et nous oublions ainsi les communications divines.

Quand une âme est bien pure, et qu'elle a en elle-même l'expérience des mouvements de la grâce, qu'elle les reconnaît et les distingue des mouvements de la nature, elle n'a qu'à s'exposer aux rayons du Soleil divin, pour les recevoir dans son intérieur, et en être éclairée et échauffée. Et selon moi, c'est ainsi que Dieu veut que certaines âmes fassent oraison, quand elles ont l'expérience que telle est sa conduite et sa volonté sur elles. Car vouloir faire autrement, sous prétexte d'humilité ou de crainte d'illusion, c'est ne pas se soumettre à la conduite de l'Esprit de Dieu, qui souffle où il lui plaît, et quand il lui plait. C'est un grand secret d'être fidèle aux mouvements de la grâce, et d'anéantir toute opération qui nous est propre.

Quand le divin Soleil juge à propos de s'éclipser, pour sa gloire ou pour le bien des âmes, comme dans les ténèbres, ou que nos imperfections rendent le fond de notre cœur impur, ou peu susceptible des lumières surnaturelles, l'âme n'a qu'à se tenir soumise dans ces pri-

vations et ces obscurités, puisque c'est le bon plaisir du divin Soleil qui l'éclaire. La plongeant dans ces ténèbres, il n'a pas lui-même moins de lumière ; c'est ce qui satisfait cette âme obscure et résignée. Dieu seul est le sujet de sa joie, et non la réception des lumières, ou des faveurs qu'il lui communique par sa libéralité infinie. Voilà pourquoi elle ne perd ni sa paix, ni sa joie, en perdant les lumières et les douceurs de son oraison.

Celui qui se donne à un prince, pour le seul intérêt et la seule satisfaction du prince, sans y rechercher son propre honneur, son contentement particulier, ni son intérêt : celui-là, dis-je, est indifférent, quelque service qu'il lui rende, et quelque traitement qu'il en reçoive, pourvu que le prince en soit satisfait. S'il le retient auprès de sa personne pour le combler de faveurs, il en est content, non parce qu'il reçoit des faveurs, mais parce que le prince se satisfait en cela ; s'il l'éloigne de lui, en l'employant dans des affaires difficiles et pénibles, il est content, non parce qu'il est éloigné et dans la peine, mais parce que c'est le plaisir du prince, qui est la seule chose qu'il s'est proposée, lorsqu'il s'est engagé à son service. Telle doit être une âme qui veut servir Dieu pour le très-pur amour ; si Dieu lui parle dans une oraison pleine de douceurs, elle en est contente, parce que tel est le bon plaisir de Dieu ; s'il la bannit de sa présence, la tenant dans les ténèbres, elle en est contente, parce que tel est le bon plaisir de Dieu ; s'il l'applique aux exercices de la charité, voulant qu'elle mène une vie plus active et laborieuse que contemplative, elle en est aussi contente, parce qu'elle y voit le bon plaisir de Dieu, qui est tout ce qu'elle cherche dans son service.

Cette indifférence dispose une âme à recevoir de très-

grandes grâces, car elle la met quelquefois dans un oubli total de soi-même et de toutes les créatures, n'ayant en vue que le seul bon plaisir divin, et ne désirant que lui seul ; de sorte que le moindre retour sur elle-même, ou sur quelque autre chose qui ne soit pour Dieu, ou qui n'ait pas rapport à Dieu, lui est insupportable, parce qu'elle ne veut que lui seul : ce qui est un état de grand dénûment, une mort entière à soi-même, et une oraison très-sublime, où Dieu élève une âme qu'il voit soumise et indifférente à une moindre oraison, ou à un état de pur délaissement, si tel est son bon plaisir.

Il arrive aussi souvent que dans un état de peines et de privations, l'âme est tellement dans les ténèbres, qu'elle ne voit rien de Dieu, qui lui paraît entièrement caché ; et ce qui fait sa plus grande croix, c'est qu'elle craint de ne jamais pouvoir le trouver, élant occupée de la seule vue de son bannissement. Si dans cet état elle est résignée, et qu'elle adhère au dessein rigoureux du Seigneur sur elle, elle est en lui d'une manière excellente, quoiqu'elle pense n'y être pas. Elle possède son souverain bien, lorsqu'elle croit l'avoir perdu; et quand elle pense qu'elle est toute remplie d'elle-même, de ses misères, de ses répugnances, de ses imperfections ; c'est alors qu'elle est abîmée en Dieu, et unie à son bon plaisir d'une façon plus noble et plus pure qu'elle ne saurait le croire. Tel est l'avantage d'une âme qui n'est pas plus attachée à une manière d'oraison qu'à une autre ; mais qui se tient dans l'indifférence, pour recevoir de Dieu celle qu'il jugera à propos de lui donner : l'avantage de celle âme, c'est qu'elle fait toujours une très-bonne oraison.

CHAPITRE IV.

Qu'il est surtout nécessaire de s'appliquer à l'oraison.

Parce que nous ne concevons pas bien que toute notre perfection, et toute la gloire que nous pouvons procurer à Dieu, se trouvent dans notre intérieur, et non dans les œuvres extérieures, notre vie se passe inutilement pour Dieu et pour nous. Il n'y a rien de plus précieux à l'homme que son intérieur, il doit le conserver par préférence à quoi que ce soit; il n'y a rien aussi où Dieu reçoive plus de gloire, après celle qu'il reçoit de lui-même. C'est donc là principalement qu'il faut s'efforcer de lui en rendre. C'est de l'intérieur que procèdent le pur amour de Dieu et du prochain, la pureté d'intention, le zèle de la gloire divine et tous les biens qui sont dans l'âme; cependant nous négligeons l'intérieur, pour nous occuper trop au dehors et aux bonnes œuvres extérieures, dans lesquelles il se glisse ordinairement beaucoup d'impureté, par le mélange des recherches de la nature.

Beaucoup d'âmes sont déchues, et passent leur vie pour la plus grande partie dans l'impureté et dans l'imperfection, par défaut de lumière, et elles manqnent de lumière, parce qu'elle ne s'acquiert ou ne se donne ordinairement que dans l'oraison. Or, en laissant l'oraison sous de bons prétextes, comme de vaquer au salut du prochain, de travailler à la gloire de Dieu, elles se trouvent privées de cette lumière, et pour cela même elles manquent de correspondance à la grâce. Il faut donc se rappeler que l'âme doit être fidèle à la pratique de l'oraison, si elle veut faire subsister en elle la vie de la grâce, et ne pas attendre pour y vaquer, de n'avoir pas

d'affaires; car il s'en trouvera toujours. C'est même un artifice du démon d'en susciter, pour retirer les bonnes âmes de l'exercice de l'oraison, tentation séduisante dont elles doivent se défier. Il ne cherche par là qu'à nous affaiblir et à diminuer les forces de notre âme, pour nous faire tomber dans des imperfections et des défauts qui nous portent un grand préjudice. Combien d'âmes à qui les bonnes œuvres causent du dommage, soit pour en faire trop, ou pour ne pas les faire dans l'ordre de Dieu et de la grâce !

Apportons une fidélité généreuse à l'exercice de la sainte oraison. Par son moyen, on approche de la divine source, d'où découlent toutes sortes de vertus. C'est un feu que l'oraison : qui s'en éloigne, tombe dans la froideur. En quelque état que vous vous trouviez, dans la santé ou dans la maladie, dans les mépris ou dans les honneurs, dans la pauvreté ou dans les richesses, ne manquez jamais votre oraison, vous devez lui donner la préférence sur toutes choses. L'oraison renferme en soi la félicité et les ineffables délices que Dieu communique à l'âme dans ce monde. Le plus grand bien que je souhaiterais à une personne que j'aimerais, ce serait le don d'oraison, parce que je sais qu'il nous fait entrer dans le secret des merveilles de Dieu, et contient en soi toutes les grâces.

L'oraison est donc la source de tous les biens. Sans elle, l'âme tombera peu à peu dans la défaillance, et perdra insensiblement la vie spirituelle. Quelques emplois qu'aient eus les Saints, ils n'ont jamais manqué de fidélité à l'oraison. Jésus-Christ même nous en a donné l'exemple. Malgré ses prédications continuelles, il faisait souvent oraison, et se retirait pour cela dans la solitude. La grande source de nos désor-

dres, c'est que nous nous engageons par légèreté, et défaut de circonspection, en des projets et des ouvrages humains; et comme Dieu ne nous veut pas dans ces œuvres extérieures, il nous refuse les grâces de prédilection. De là nous tombons dans plusieurs fautes, et dans un grand dégoût pour l'oraison, laquelle venant à nous manquer, tout nous manque.

Il faut que notre vie roule sur cette maxime, savoir, que notre perfection consiste principalement dans notre intérieur; et que notre intérieur ne se forme que par la fidélité à la grâce, laquelle produit en nous la mort des créatures, l'anéantissement de nous-mêmes, l'amour de la mortification et des austérités corporelles, le goût de la solitude, la fuite de tout ce qui flatte les sens, et de tout ce que le monde chérit. Cette grâce qui opère en nous tous ces bons effets, ne se reçoit bien abondamment que dans l'oraison et ne s'augmente ordinairement que par l'oraison. Nous ne saurions bien y correspondre, et lui être fidèles, qu'autant que nous faisons bonne oraison.

Qu'il faut de discrétion à une âme qui veut être tout à Dieu, pour éviter les obstacles qui s'opposent à la perfection, et qui sont souvent très-spécieux! Qu'elle a besoin de fidélité, de courage! Quiconque est faible dans l'oraison, ne doit pas se répandre dans les œuvres extérieures, quelque bonnes qu'elles paraissent; autrement il profitera peu dans les voies de Dieu, et son intérieur sera toujours dans un grand état de faiblesse.

Quand on voit plusieurs grands serviteurs de Dieu, qui travaillent à le faire aimer et honorer, et qui font de si grandes œuvres pour son service, ce grand bien, qui a de l'éclat, donne quelquefois de l'émulation, et l'on voudrait travailler comme eux. Mais la fidélité ne

consiste pas à suivre leur grâce : chacun doit ménager la sienne, et admirer sans envie celle des autres. Je ne désire, ce me semble, que ce que Dieu veut que je sois, dans l'intérieur comme dans l'extérieur, dans la nature comme dans la grâce. Je vois les autres parfaits, et je me vois imparfait, sans que cela me décourage. Je vois les autres exempts de passions, et moi combattant les miennes ; les autres rendant à Dieu de grands services, et moi ne faisant rien : les autres forts et puissants pour agir, moi faible et languissant ; enfin je vois avec plaisir que les autres sont tout, et que je ne suis rien qu'impuissance et que misère.

Je me console dans la vue des desseins de Dieu sur moi, et dans l'amour de son bon plaisir. Car il veut aussi, notre bon Maître, avoir à son service des personnes inutiles, qui fassent éclater sa bonté et sa magnificence : à peu près comme les grands, qui signalent par là leur grandeur et leurs richesses. En effet, lorsqu'on n'a pas d'autre occupation sur la terre, que de s'employer à l'oraison, on est, ce semble, inutile ; ne rendant point de grand service à Dieu, ne faisant rien d'éclatant. Mais il faut se réjouir de cette espèce d'inutilité, qui lui donne sujet de manifester ses bontés. Je ne doute pas qu'il n'y ait dans le ciel plusieurs âmes, qui n'auront guère rendu de service au Seigneur qui ait paru aux yeux du monde, comme tant de solitaires, tant de personnes sans talents, qui néanmoins seront quelquefois des plus élevés dans le royaume éternel. Tout leur emploi n'ayant été qu'à cultiver dans leur intérieur les grâces qu'ils auront reçues de son infinie bonté, le service et la gloire qu'ils lui ont rendu n'étaient connus que de lui seul.

CHAPITRE V.

Des obstacles qui empêchent de faire oraison.

Je vois clairement, et je connais par expérience, que les affaires temporelles de nos maisons détournent beaucoup de Dieu. L'esprit y pense lorsqu'il faut y mettre ordre, et il quitte cette douce et toute sainte application. L'âme ne fait point de mal, au contraire, lorsqu'elle y est obligée, elle plaît à Dieu en pensant au temporel dans une bonne intention. Mais elle fait sans comparaison mieux, lorsque son état ne l'exige pas, de ne penser qu'à lui, et de ne point se priver de ce suprême bonheur, pour des soins terrestres : ceux que Dieu laisse dans le monde, font bien de s'y employer, parce qu'il ne demande pas d'eux, autant que de ceux qu'il en a séparés ; mais ceux qu'il attire à lui sans réserve, pour être tout à lui par la voie de l'oraison, ne peuvent, sans se rendre infidèles, s'occuper du soin des choses de la terre. Ils doivent l'éviter, et ne point se partager, Dieu voulant les avoir pour lui seul.

Les affaires obscurcissent et empêchent mon âme d'avancer ; jamais je ne voudrais m'en occuper par aucune considération humaine, mais par le pur amour de Dieu, qui veut nous humilier jusqu'au point de nous assujettir aux choses temporelles, pour les besoins de la vie du corps ; il faut cependant être attentif à ne lui donner que le nécessaire. Lorsque je mange, quoiqu'à regret, quelque morceau délicat, je sens manifestement que mon âme s'obscurcit. La vie animale se fortifie alors en moi, et la vie de l'esprit s'affaiblit. Le corps affaibli, n'affaiblit point mon âme ; mais elle devient pleine de force pour s'élever à Dieu, quand le corps est

abattu par l'abstinence : et cependant tout le monde crie.

Il est bien difficile que l'intérieur soit si parfaitement établi, qu'il subsiste dans sa pureté et dans sa ferveur, au milieu des soins de ce monde et des occupations temporelles. Il s'y rencontre mille occasions qui excitent des mouvements de colère, d'impatience, de tristesse, de vaine joie. On les sent, quoiqu'on n'y consente pas ; et ce sentiment diminue la profonde paix du cœur, par laquelle il est entièrement uni à Dieu. Il faut très-peu de chose pour empêcher qu'une âme ne s'élève à la contemplation, ou plutôt que Dieu ne l'y élève. Il ne faut aussi que très-peu de chose pour l'obscurcir, quand elle y est élevée ; car la plus petite émotion l'indispose à recevoir les impressions divines. C'est pourquoi un homme d'oraison doit être mort à lui-même ; et si l'oraison ne fait remporter à une personne des victoires continuelles sur ses passions, ses humeurs, ses inclinations, et ne l'excite à la pratique des vertus chrétiennes, c'est une fausse oraison et une pure illusion.

Je connais plus clairement que jamais, que l'esprit d'oraison ne se conserve, et ne se perfectionne qu'en ceux qui sont entièrement morts à leurs sens, qui sont austères, pénitents et détachés de ce qui n'est pour Dieu. Il est vrai qu'à l'égard des austérités corporelles, il faut demander conseil, lorsqu'on est d'une complexion faible ; mais communément on s'écoute, et l'on s'épargne trop. Nous sommes bien éloignés de l'esprit des grands pénitents qui étaient très-austères, mais aussi grands contemplatifs. C'est se faire illusion de vouloir faire oraison, et vouloir encore prendre goût aux créatures ; et quoique ce soit dans des choses qui sont à la rigueur

permises, ce n'est pas se rendre fidèle à son intérieur, où l'oraison et la conformité avec Jésus crucifié doivent régner. Ce que l'on peut faire dans les commencements de la vie dévote, ne doit pas être permis dans les progrès; il faut vivre conformément à l'état actuel où Dieu nous met.

L'Auteur de l'Imitation dit très-bien que si vous refusez les consolations extérieures, vous aurez celles qui sont intérieures. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les consolations intérieures participent de la pureté de leur source, qui est l'union de Dieu avec l'âme; ainsi elles sont incompatibles avec toute impureté ou imperfection volontaire. Or, il est certain que les joies et les consolations des sens sont terrestres, impures et imparfaites : par conséquent elles sont contraires à l'esprit de la grâce, qui rend l'âme pure et pénitente, dans un parfait dénûment de tout ce qui n'est pour Dieu. De plus, les consolations intérieures sont proprement de petites participations des délices infinies que Dieu a de soi-même dans soi-même. Le Seigneur est jaloux de pareilles faveurs, et il ne les communique qu'à un cœur dont il est uniquement aimé, et qui ne veut trouver de plaisir qu'en lui seul, autrement il se resserre dans sa divine Essence, et ne se manifeste pas. Or, les consolations de la terre, quand elles entrent dans un cœur, le partagent et le retirent de Dieu, et Dieu aussi s'en éloigne et lui retire ses faveurs.

C'est pourquoi ceux qui veulent être entièrement à Dieu, se mortifient sans réserve, et autant que leur corps en est capable, afin que leur amour ne se répande point par les sens, et que nulle créature n'y puisse avoir part, mais seulement Celui pour qui nous sommes créés. O âme chrétienne! prenez donc courage, embrassez gé-

néreusement la croix et suivez Jésus-Christ, il vous conduira dans le séjour des délices. Ne vous embarrassez point dans le soin des choses extérieures, au delà de votre devoir et de l'ordre bien marqué de la volonté divine, si vous ne voulez pas affliger votre esprit, ni retarder vos progrès dans la perfection. Bienheureux celui qui évite la multiplicité; car il a, par ce moyen, un grand accès à l'oraison!

Plusieurs choses nous paraissent bonnes, qui ne servent cependant qu'à entretenir la corruption de la nature, qui agit presque continuellement. Si Dieu faisait un précis de toutes nos actions, il ne s'en trouverait peut-être pas une parfaitement bonne, et qui lui plût entièrement. Nous ne faisons presque rien que selon la nature, et nos inclinations humaines; et si la grâce s'y trouve, c'est rarement et presque jamais selon toute son étendue. Quelquefois elle est au commencement, mais peu dans la suite. Or, ce qui est purement naturel ne plaît pas à Dieu, il faut que la grâce s'y trouve, afin que l'action lui soit agréable, et qu'elle nous dispose à l'union avec lui. Oh! que la pure vertu est rare! Ce qui paraît le meilleur est mélangé de nature et de grâce. Ceux qui jouissent de la lumière, le voient; les autres ne s'aperçoivent que des péchés et des grosses imperfections.

De tout cela, on peut conclure qu'il y a principalement quatre grands obstacles, qui empêchent la plupart de s'adonner à l'exercice de l'oraison. Ces obstacles sont: 1° le trop d'affaires où l'on s'engage sans l'ordre de Dieu; 2° le trop de délicatesse, et le trop peu d'austérités corporelles; 3° le peu de retraite intérieure et extérieure: on n'a pas assez d'amour pour le recueillement et la solitude; 4° le trop de lâcheté, en menant

une vie purement humaine, suivant les inclinations de la nature. Jamais on ne sera homme d'oraison, si l'on ne vit de la vie surnaturelle, et si l'on ne pratique les vertus avec fidélité et générosité.

CHAPITRE VI.

Des moyens qui peuvent faciliter l'exercice de l'oraison.

1. Il ne faut pas que celui qui veut entreprendre l'exercice de l'oraison, s'attende à autre chose qu'à des croix, à des peines de corps et d'esprit : de la part de l'enfer, qui hait surtout les personnes d'oraison ; de la part de la nature, qui trouve de la répugnance à une vie qui la crucifie en tout, et à un exercice qui l'élève au-dessus de toutes ses inclinations ; de la part du monde, qui n'aime pas tant de retraite, ni de mortification. Mais l'on ne peut entreprendre le graud service de Jésus crucifié, sans porter la croix. Une vie pauvre, humble, méprisée et souffrante, qui se borne au pur nécessaire, est une bonne disposition à l'oraison.

2. Une autre bonne, excellente disposition est de se tenir dans la conformité aux états de la vie souffrante de Jésus-Christ, et dans l'exercice de ses pures vertus, en les pratiquant dans les occasions, n'avoir pas d'autre sagesse que la folie apparente de la croix ; suivre les voies de la grâce qui nous sont inspirées, quittant tout ce qui y est opposé, comme des obstacles aux desseins de Dieu, sans écouter ni la prudence humaine, ni la répugnance de la nature.

3. C'est un bon moyen d'oraison d'en concevoir la plus grande estime, la regardant comme notre affaire vraiment importante ; puisque c'est s'occuper en ce monde du divin emploi des Bienheureux dans le ciel,

contempler et aimer Dieu. Du moins devons-nous en faire notre principale occupation, en faisant céder à celle-là toutes les autres ; et non comme agissent plusieurs, qui accommodent leur oraison à la disposition de leurs autres affaires. Il ne faut donc point se charger d'occupations, ni d'emplois qui ne nous regardent pas, sous prétexte de charité. Marthe, qui s'empressait beaucoup pour servir corporellement Jésus-Christ même, fut reprise de ce qu'elle se troublait dans la multitude des choses qu'elle entreprenait ; et sa sœur fut louée de ce qu'elle ne s'arrêtait qu'à l'unique nécessaire, qui était la contemplation.

4. C'est un bon moyen d'oraison, de ne point s'engager dans le commerce du monde, ni dans des visites, ou à faire ou à recevoir, si elles ne sont pas nécessaires, et si les devoirs de la charité ou de nos conditions ne nous y obligent ; et s'il est libre de les choisir, éviter celles où les entretiens sont dangereux, mondains ou inutiles ; et donner la préférence à celles qui nous donnent lieu de parler, ou d'entendre parler de l'unique nécessaire, qui est le service de Dieu et l'exercice de l'oraison : tout cela cependant sans blesser la discrétion, ni la charité.

5. C'est un moyen important pour l'oraison, d'être toujours sur ses gardes, dans le temps de maladie ou d'incommodité, pour ne point se relâcher entièrement. Sous prétexte de soulager le corps, on donne trop à la nature ; et l'on perd quelquefois dans une maladie assez courte, les longues habitudes de mortification qu'on avait acquises avec beaucoup de peine. On ne doit pas non plus abandonner son oraison pendant ce temps-là ; mais il faut tâcher d'entretenir avec Dieu une union très-simple par la foi, qui n'a besoin ni de forces du

corps, ni de goûts, ni de lumières. Elle peut très-bien se faire dans l'état même de délaissement.

6. C'est un moyen très-utile, pour l'oraison, de s'accoutumer à ne rien faire que par le mouvement de Dieu. Le Saint-Esprit est en nous, il nous conduit, et il faut être poussé par lui avant de rien faire. Cette pratique tient dans une grande pureté, et l'âme connaît ces mouvements divins par une paix, une douceur, une liberté d'esprit qui les accompagne; et lorsqu'elle les a quittés pour suivre la nature, elle connaît bien, par un secret remords, qu'elle a commis une infidélité qui la retarde dans sa voie. Ce moyen-là est le plus efficace, pour mettre une âme dans une continuelle disposition à l'oraison, où elle trouve une entrée facile.

7. C'est un moyen des plus nécessaires, pour l'oraison, d'habituer son âme à ne pas s'occuper de soi-même, ni d'aucune créature, mais de Dieu seul, qui est son centre et sa fin dernière. Elle n'est faite que pour s'appliquer à lui, et se reposer en lui; et elle manque aux desseins de son Créateur, autant de fois qu'elle le quitte pour demeurer dans elle-même, ou dans les créatures. Je sais bien que dans les commencements de la vie spirituelle, c'est beaucoup de ne plus penser aux choses vaines et mondaines, et de s'accoutumer à purifier son intérieur de toute imperfection, et à l'orner de vertus. On doit faire pour cela quelque retour sur ses imperfections, sur ses bonnes ou mauvaises inclinations, selon que l'inspirera le mouvement de Dieu. Pour lors, l'âme n'est pas capable de s'élever plus haut, et elle s'occupe en cela utilement. Mais quand il plaît au Seigneur d'entrer en elle, et de la faire entrer en lui, elle doit tourner vers lui toutes ses pensées, et lui seul doit être le lieu de sa demeure et de son repos.

C'est en quoi manquent plusieurs personnes qui, tendant à la perfection, ignorent les voies de Dieu. Elles se tiennent trop dans elles-mêmes, ne se lassant jamais de faire attention à leurs mouvements, de les examiner, de creuser et de fouiller jusqu'aux moindres racines de leurs imperfections : ce qui, avons-nous dit, est bon dans son temps ; mais il en est un où il faut vivre tout à Dieu et en Dieu. Il faut toujours marcher dans les voies divines ou humaines de Jésus-Christ ; autrement, nous n'avancerons pas dans la perfection.

CHAPITRE VII.

Qu'il ne faut se porter de soi-même qu'à une oraison ordinaire.

Il faut préparer pour l'ordinaire le sujet, sur lequel nous devons traiter avec Dieu dans l'oraison. C'est la pratique de tous les Saints ; et faire autrement, c'est manquer de respect à Dieu. Si nous voulons parler à un roi ou à quelque personne de considération, nous y pensons un peu auparavant ; et pour parler à Dieu, nous voudrions nous en épargner la peine ! Or, cette préparation du sujet se fait quelque temps avant de se mettre actuellement à l'oraison. Il faut élever son cœur à Dieu, et lui demander qu'il lui plaise de nous inspirer le sujet dont il veut que nous traitions, en sa sainte présence. Ensuite, il faut méditer sur ce qui s'offrira à l'esprit, soit à l'égard de Dieu ou de ses perfections, soit à l'égard de Jésus-Christ ou de ses mystères, soit enfin sur quelques vérités chrétiennes : à moins que Dieu ne nous présente après coup quelque autre sujet d'entretien, auquel il faudra s'attacher avec humilité et fidélité, et pour lui obéir, sans s'arrêter au sujet déter-

miné. Il ne faut point nous porter à des sujets d'oraison trop extraordinaires, et nous ne devons pas croire facilement que Dieu nous les inspire. Ses visites dans les âmes sont fort incertaines, et dépendent de sa seule bonté; c'est pourquoi à tout événement, on prépare un sujet qui ne nuit pas, si Dieu nous donne autre chose.

Jamais nous ne devons entrer dans l'oraison, que nous n'ayons demandé pardon à Dieu de nos fautes, et imploré sa miséricorde; car nous mettre en sa sainte présence et nous entretenir avec lui, après lui avoir déplu par nos péchés ou nos imperfections, c'est nous rendre indignes de ses regards, et mériter qu'il ferme l'oreille à nos prières, si nous ne concevons auparavant un vrai repentir de nos fautes.

Il est très-important de bien connaître les voies de Dieu sur les âmes, pour se conformer aux desseins de sa grâce. Tous ne sont pas appelés à une même sorte d'oraison : et sans une vocation particulière, on ne doit s'appliquer qu'à la plus commune, où l'âme agit elle-même, s'entretenant avec Dieu par la considération, en prenant un livre pour s'aider dans cette manière d'oraison, ou en rappelant à sa mémoire quelque sujet, dans lequel autrefois elle aura trouvé du goût. Elle doit être à l'égard de Dieu dans une grande dépendance, et agir avec une grande fidélité, n'étant point appelée à une oraison sublime, elle serait dans l'oisiveté, si elle n'agissait pas alors par elle-même. Or, elle ne doit croire que Dieu l'appelle à une oraison plus élevée, que lorsqu'il lui ôte les moyens de s'employer à celle-ci, en l'attirant à quelque autre meilleure; car c'est une règle générale, qu'on ne doit contempler que lorsqu'on ne saurait méditer.

Il est vrai qu'après s'être mise en la présence de Dieu,

et pensant au sujet qu'elle a préparé, l'âme doit demeurer fort tranquille dans sa méditation ; afin que si c'est le bon plaisir divin de l'occuper par lui-même, en lui donnant quelque sainte pensée ; elle n'empêche ni ne trouble son opération, par les siennes propres. Quand Dieu veut favoriser une âme et opérer en elle par sa grâce, l'âme n'y doit pas mettre obstacle : ce que nous faisons néanmoins très-souvent par notre industrie et par nos soins, qui nous paraissent si nécessaires, que sans eux nous croirions ne rien faire. Il faut donc recevoir les lumières que Dieu nous donne, avec la plus grande simplicité et le plus profond respect, afin qu'elles en soient plus efficaces. Autrement ce serait agir moins respectueusement à l'égard de Dieu, que nous ne ferions vis-à-vis d'un prince, à qui nous continuons de parler avec humilité, tandis qu'il nous écoute ; mais à l'égard duquel nous gardons le silence aussitôt qu'il veut nous parler, et nous l'écoutons avec respect sans l'interrompre.

Notre principale affaire, dans le temps et dans l'éternité, étant de nous occuper de Dieu, selon ce que dit Notre-Seigneur : *Une seule chose est nécessaire* (1), il faut prendre garde de se dissiper, et d'engager son âme avec trop de soin dans les affaires extérieures, quoique bonnes ; car il importe peu que notre cœur soit lié par une chaîne d'or ou par une chaîne de fer, quand il n'a plus la liberté de s'appliquer à Dieu. Il faut donc faire avec paix et liberté d'esprit tout ce que nous pourrons, pour le service de Dieu et le bien du prochain, selon nos talents, et chacun en sa manière ; mais il faut conserver sur toutes choses l'estime de l'o-

(1) Porrò unum est necessarium. *Luc.* x, 42.

raison, et le désir de s'y adonner, dans cette ferme persuasion que nous ne saurions rien faire, où Dieu soit mieux servi, et d'où nous puissions tirer plus d'avantage, pour notre avancement spirituel. Quelque imparfaite que soit une oraison, j'en fais presque autant d'estime, que de la meilleure action. Il ne faut donc point s'en dégoûter, ni la quitter jamais, quoique nous pensions ne pas en tirer de grands profits; mais il faut y persévérer fidèlement en la manière que nous pourrons. En faisant tout ce que nous pouvons, nous ne sommes obligés à rien davantage. Le serviteur qui n'avait qu'un talent fut blâmé, et condamné par son maître pour ne l'avoir pas employé.

Lorsque je ne suis pas disposé à faire actuellement oraison, je fais quelques petites réflexions, pour connaître les choses à l'égard desquelles je sens quelque aversion ou répugnance; et je les fais, ou en esprit, ou même par acte, si je le puis : comme de parler à l'un, de traiter avec l'autre, pour lesquels je ne sens aucune inclination, d'aller en quelque lieu où je serai mortifié, etc., etc.; car il faut se vaincre en toutes choses, en se faisant une violence continuelle; et j'ai souvent éprouvé que cela facilite l'exercice de l'oraison, et que Dieu nous y fait entrer d'autant plus aisément, que nous avons plus combattu pour nous vaincre.

CHAPITRE VIII.

Comment on passe de l'oraison ordinaire à la contemplation.

Une âme qui n'entretient pas en soi-même d'imperfection volontaire, et qui sent des désirs efficaces de vivre de la vie de Jésus, doit se laisser entièrement conduire par l'Esprit de Dieu dans son oraison, et tendre

à une grande simplicité, par le retranchement de tout raisonnement dans son entendement, et de la multiplicité d'actes dans sa volonté. Je sais bien qu'il faut se borner à la méditation, et se tenir dans le degré d'oraison, jusqu'à ce que Dieu nous élève à la contemplation; mais il faut s'élever aussitôt que l'on sent que Dieu nous attire, et éviter une fausse humilité, qui voudrait nous empêcher de suivre l'inspiration et le mouvement du Saint-Esprit, qui souffle où il lui plaît, et qui donne ses grâces aux parfaits et aux imparfaits, pour perfectionner l'état de ceux-là, et pour faire sortir ceux-ci de leur état impur et terrestre.

Le grand secret de l'oraison, c'est, à mon avis, de recevoir avec paix et pureté l'impression des rayons du Soleil divin, qui réside dans le fond de notre âme. C'est lui qui peut éclairer, sans le secours de nos raisonnements; qui allume en nous le divin amour, sans fatiguer notre volonté par la production d'une multitude d'actes. Il fera germer toutes les vertus, sans, pour ainsi dire, que nous nous apercevions comment cela se fait. Qu'une âme ait soin de se purifier de toute imperfection : qu'elle soit morte aux créatures, et qu'elle désire de souffrir : pour lors, elle ne doit pas se mettre en peine de son oraison; Dieu fera en elle tout ce qu'il faut, au delà de ses espérances et même de son intelligence.

Qu'est-ce que Dieu n'opère pas dans une âme qui ne veut que s'abandonner à lui, et se soumettre simplement, humblement et parfaitement à sa conduite? Dans ce degré d'oraison, le sujet préparé peut quelquefois servir; quelquefois aussi Dieu en fournit un autre, selon son bon plaisir. Il ne faut point disputer contre les mouvements de la grâce; mais il faut se laisser dou-

cement attirer, et s'occuper avec soumission, tranquillité et simplicité de ce qu'elle communique. On ne peut donner des règles certaines à ceux qui sont appelés à cette oraison, Dieu opérant en eux d'une manière différente, selon son bon plaisir. Tout le conseil qu'on pourrait donner, serait de se tenir dans une parfaite indifférence à tout état de privation et de lumière, de douceur et de rigueur.

Je crois cependant que l'on peut se servir utilement d'une manière d'oraison plus commune, quand on n'a point de disposition actuelle à une oraison plus élevée ; mais cela ne se doit faire qu'après avoir frappé plusieurs fois à la porte de la miséricorde de Dieu ; et si le divin Époux ne nous permet pas les inexprimables faveurs de la contemplation, tenons-nous à ses pieds par une simple méditation.

Ce qui nous sera très-utile pour nous élever à la contemplation, ce sera d'avoir dans l'esprit plusieurs vérités universelles de la Divinité, et de la sainte Humanité de Jésus-Christ. Par exemple : 1° Dieu est tout-puissant, et sa bonté est infinie ; 2° il a pour nous un amour éternel, et l'œil de la Providence divine est toujours ouvert pour nous conduire ; 3° Dieu étant amour, rien ne lui plaît tant que l'amour ; 4° il est le centre de l'âme, qui ne peut avoir de repos qu'en lui ; 5° la très-sainte Trinité est le vrai modèle de la parfaite oraison, qui ne se fait que par la sublime connaissance des Personnes divines et par le pur amour. C'est ce qui relève si fort la vie contemplative, et qui la rend un peu participante de la vie éternelle de Dieu en lui-même.

J'ai pris la résolution de demander à Dieu la grâce que mon oraison soit tout intellectuelle, et que je ne ressente pas si sensiblement les consolations célestes qui

sont trop douces à la nature. Ce sont quelquefois des amorces pour l'amour-propre, qui flétrissent la pureté de l'oraison, et qui diminuent l'attention contemplative, qui sera bien plus forte, quand elle sera recueillie dans la pointe de l'esprit ; l'amour en deviendra plus ardent et plus constant. C'est l'union habituelle qui est l'objet de la perfection, ce qui peut nous en détourner, nous doit être extrêmement suspect, comme sont les goûts et les sentiments de la partie inférieure.

Mon âme, exposez-vous donc simplement à Dieu dans l'oraison, vous abandonnant tout à lui. Recevez son impression, telle qu'il lui plaira de vous la donner ; ayez seulement un grand désir de la pureté, de la soumission, du parfait détachement de toutes créatures, et prenez simplement ce que Dieu vous donnera. S'il ne vous donne rien, soyez bien soumise et résignée, et demeurez en paix dans la seule union à sa sainte volonté. Quelquefois Dieu laisse une âme dans les privations : et il l'élève ensuite à la pure union, cela se fait tôt ou tard, selon qu'il lui plaît. Les affaires et les occupations sont dangereuses, si elles nous font perdre l'attention intérieure à Dieu, qui est essentielle à la vie spirituelle.

CHAPITRE IX.

De l'oraison de foi.

Cette oraison est un simple souvenir de Dieu, qui est encore plus simple qu'une pensée, n'étant qu'une réminiscence de Dieu, à qui l'on croit par la foi pure et simple, comme on le voit et connaît dans le ciel par la lumière de la gloire ; c'est le même objet, mais connu par l'âme d'une manière différente. Cette voie est une

docte ignorance, la terre est le pays des croyants, et le ciel celui des voyants : on ne peut guère dans ce monde connaître Dieu ni les choses divines, mais il faut les croire.

La foi doit être simple sans raisonnement, universelle sans considération des choses distinctes. L'opération de la volonté est conforme à celle de l'entendement, simple, universelle, sans sentiment ni opération des sens, mais toute spirituelle. Il y a de grands combats à souffrir dans cette voie de la part de l'esprit, qui veut toujours agir et s'appuyer sur quelque chose de naturel. L'état de pure foi lui déplaît extrêmement ; mais il faut le laisser mourir à toutes ses opérations propres, ayant pour cela beaucoup d'estime de tout ce qui nous aide à mourir, et l'acceptant volontiers, comme les sécheresses, les aridités, les délaissements, qui laissent enfin l'âme dans l'exercice de la pure foi, par laquelle on connaît Dieu d'une manière plus élevée, que par les lumières qui servent de milieu entre Dieu et l'âme; ainsi l'union de notre esprit par la foi est pure et immédiate, et par conséquent plus sublime. Il faut aussi que la volonté meure à tout ce qui n'est pour Dieu, afin de vivre uniquement en lui de son pur amour. Car la vie de la volonté est la mort ; et cette mort ne s'opère ordinairement, et n'existe réellement que dans les privations réelles et effectives.

Cette oraison est uniforme, elle n'est pas sujette à beaucoup de changements, et ne fatigue pas le corps : car elle se pratique sans effort naturel, lequel lui est plutôt contraire, puisque toute l'industrie humaine ne la peut procurer. Elle dépend directement de Dieu, il la communique quand il veut, et à qui il lui plaît. Il est vrai que cette pure et simple contemplation de Dieu

par la foi, n'est donnée que rarement, qu'après avoir passé par un rude purgatoire, et un état fort pénible à la nature ; elle n'a pas même toujours été accordée aux plus grands Saints. Au commencement, on ne l'a que d'une manière passagère, comme de petits éclairs, et c'est beaucoup si l'on en jouit une demi-heure ; mais il en reste toujours de grands effets dans l'âme.

Un des principaux est que cette lumière de foi fait voir tout à l'instant : la vérité de nos mystères, nos imperfections, les perfections qui nous manquent et les vertus qu'on doit pratiquer ; le tout fort simplement, et non successivement l'un après l'autre, comme par le raisonnement, qui ne pourrait jamais produire une connaissance si pure et si universelle. Mais que le raisonnement a de la peine à mourir, et à être absolument plongé dans l'obscurité ! Cependant il faut en passer par là, pour être disposé à l'opération divine.

Il y a différents degrés de contemplation : il faut se contenter de celui que Dieu nous donne. Pendant que nous sommes sur la terre, il y a toujours à travailler pour nous purifier ; par conséquent il faut toujours souffrir. Les trois quarts de notre vie se passent à souffrir, à porter la croix. On ne laisse pas d'être uni à Dieu très-intimement, dans l'état d'obscurité et de souffrance, quoique l'âme ne sente pas l'union. J'aime beaucoup la voie de la pure foi dans l'oraison, par laquelle l'âme connaît Dieu, autant qu'on peut le connaître dans cette vie. Il n'importe pas que cette voie soit obscure : elle est certaine. Mon désir est de me défaire, autant qu'il me sera possible, de la raison humaine. Oh ! que la pure foi est belle !

Ce qui sert beaucoup à élever une âme à cette oraison, c'est de faire un continuel usage de la foi : n'aimer

rien, n'estimer rien, que ce qu'elle nous fait estimer et aimer. L'homme se défait rarement de la raison : néanmoins, s'il ne s'élève au-dessus d'elle, il demeure terrestre et imparfait. La foi est une participation de la sagesse éternelle : hors de sa conduite, tout presque n'est que vanité ou mensonge. C'est elle qui nous montre le vrai avec assurance : ses lumières sont obscures, mais certaines ; et leur obscurité vaut incomparablement mieux que toutes les clartés de l'esprit naturel.

De plus, pour rendre l'oraison plus intellectuelle, et pour que la nature n'y ait point de part, il faut se priver de certaines choses qui ont coutume de nous porter à Dieu avec sensibilité : comme la musique, la vue des belles églises, des tableaux de dévotion et autres choses semblables. Cela est bon pour le commencement et pendant quelque temps ; mais lorsque l'âme est attirée à la parfaite pureté d'oraison, il faut l'accoutumer à ne prendre son divin aliment, c'est-à-dire ses connaissances et son amour, que de la foi et des lumières infuses et surnaturelles. Quand on n'y fait pas attention, on ne se tient pas assez dans l'état passif ; et l'on va mendier la vie de l'âme auprès des objets humains, quoique Dieu veuille la lui donner lui-même par des connaissances plus épurées. Il arrive de là que la nature ayant des goûts sensibles, on s'y attache sans y penser, et l'on retarde ainsi la pure union avec Dieu, qui ne veut que lui seul, et met l'âme dans un dénûment de toutes ces sortes d'objets, et de tout goût naturel. Néanmoins, lorsque Dieu nous laisse dans la pauvreté, et qu'il ne nous permet d'aller à lui que par le moyen des choses sensibles et du raisonnement, il faut humblement se soumettre à cet état, pour éviter l'inutilité ; et comme il ne veut donner que cela, on ne doit prétendre à rien autre.

Si toutefois l'âme se sentait attirée au délaissement, à la pauvreté intérieure et à la pure souffrance, elle ne devrait pas rechercher des objets sensibles, pour se porter à Dieu; mais elle devrait demeurer pauvre, dénuée et souffrante sur la croix tant qu'il plaira au divin Époux de l'y laisser souffrir. Cet état est amer, mais il purifie l'âme, et la rend capable d'une plus grande union avec son souverain bien.

CHAPITRE X.

Des saintes ténèbres de l'oraison.

Le jour de la fête de sainte Magdeleine, je crus m'apercevoir d'un changement dans mon oraison; elle me parut plus simple, plus élevée, plus sublime. Mon esprit s'élevait dans la connaissance de Dieu, non comme auparavant, par le moyen des sentiments ou des lumières, mais par le moyen de certaines ténèbres dont Dieu est environné. Ces ténèbres me faisaient voir qu'il ne peut être connu, étant infiniment au-dessus de notre entendement, qui ne peut mieux le connaître qu'en avouant qu'il est incompréhensible. Autrefois les lumières et les sentiments me servaient pour m'unir à Dieu, à présent les ténèbres opèrent en moi cet heureux effet d'une tout autre manière. Et mon âme se sentant comme abîmée dans une profonde ignorance de Dieu, il lui semble qu'elle le connaît mieux qu'elle ne l'a jamais fait.

Je n'ai ensuite nulle peine à m'occuper de Dieu dans cette manière d'oraison, qui, laissant des impressions plus grandes de la Divinité, augmente aussi toutes mes dispositions intérieures d'amour de Dieu, de haine du péché, et autres semblables. Il me paraissait donc en ce temps-là que mon oraison devenait plus lumineuse.

Je fus fort encouragé en apprenant ce que dit saint Denis, que cette ignorance est la meilleure vue que l'on puisse avoir de Dieu. Je fais donc mon oraison de la manière que je l'ai dit, y trouvant de la facilité, et comprenant bien que la connaissance que l'on a du Seigneur par cette voie, est plus grande que celle que nous en donnent les raisonnements, les lumières et les sentiments. Reconnaître qu'on ne peut rien connaître de Dieu, c'est le connaître autant qu'il peut être connu dans ce monde, sa grandeur étant infiniment au-dessus de nos intelligences. De sorte que la vraie oraison n'est que dans l'abstraction de toutes choses créées ; et afin que notre entendement vive tout à Dieu, il faut qu'il meure à tout ce qui n'est pour lui, et qu'il l'envisage par un acte de foi dans une lumineuse obscurité.

Cette voie fait mieux connaître et aimer Dieu que plusieurs vues et affections, qui sont comme perdues dans l'obscurité de ces divines ténèbres. L'âme se sent occupée en cette manière au-dessus de toute raison, par le moyen d'une lumière obscure et qui surpasse les sens. Elle n'est point attachée à son objet par des vues ni des affections sensibles, mais toutes spirituelles. Encore l'esprit n'a-t-il pas d'autre vue que celle qu'il ne peut en avoir, qui lui fasse connaître la grandeur incompréhensible de Dieu. Cette occupation est douce, tranquille, simple et indépendante des sens intérieurs et extérieurs, lesquels assaillent cependant l'âme par mille visions que l'imagination lui présente ; mais tout passe devant ses yeux sans la distraire. Cette oraison produit dans l'âme plusieurs bons effets, comme une douce paix, une joie profonde, de la constance dans les bons desseins et dans les pratiques de la vertu, surtout un très-grand amour pour l'anéantissement, en vue et en

imitation de l'anéantissement ineffable de Jésus-Christ. Une des marques plus assurées, pour discerner si en effet on est occupé de Dieu, dans cette oraison de ténèbres, c'est de voir s'il reste dans l'âme des connaissances de ses misères et de ses infidélités; car plus elle communique avec Dieu, plus elle aperçoit les moindres choses. Par exemple, on voit que dans une telle action, on n'a pas eu une intention assez pure, et que la nature s'y est mêlée à la grâce : que l'on se distrait trop aisément de la présence de Dieu : que l'on a fait trop agir la nature dans l'oraison, où l'on devait être plus passif; et toutes ces connaissances qui sont données clairement à l'âme, l'humilient beaucoup.

On ne saurait être plus purement en Dieu que par cette oraison, y étant par une simple vue de la foi pure, au-dessus de toute parole et de toute conception. Dans cet état, je ne connais rien de Dieu, si ce n'est que je suis incapable d'en connaître rien. La faiblesse de mon âme, et les perfections infinies de ce divin Soleil, font que sa lumière m'est inaccessible. Cette foi obscure me conduit pourtant plus loin en Dieu que toutes les idées que j'ai jamais pu m'en former, et ma volonté est échauffée d'une manière admirable au milieu de ces ténèbres lumineuses. Dans cet état, mon âme se sent unie à son Créateur d'une manière très-intime et très-simple : et comme l'union est forte, je ne m'en sépare qu'avec violence, pour traiter avec les créatures.

L'âme qui ne connaît rien de Dieu dans cette disposition, sinon qu'il est incompréhensible, se perd dans les ténèbres qui environnent sa Majesté infinie. Cette vue sans vue n'aperçoit rien de distinct ni de particulier en Dieu ; c'est une docte ignorance de ce que Dieu est en soi-même, laquelle laisse dans l'âme de grandes im-

pressions d'estime et d'amour, en la pénétrant vivement de la grandeur de Dieu et de ses perfections infinies. Dieu demande dans cet état une grande pureté et une grande paix intérieure.

C'est donc une excellente manière de s'occuper en Dieu, d'anéantir toutes nos lumières et nos connaissances, pour entrer dans les saintes ténèbres qui environnent sa Majesté; car cette lumière inaccessible n'est qu'obscurité pour nous. Il faut nous élever au-dessus de toutes lumières, et perdre notre entendement dans ces ténèbres, et dans cette mort de nos propres connaissances; professer que Dieu est au-dessus de toutes nos intelligences, comme il est aimable au-dessus de toutes nos affections, et perdre ainsi notre entendement et notre volonté, les anéantir dans l'impuissance de pouvoir le connaître et l'aimer, parce qu'il est infiniment au-dessus de notre connaissance et de notre amour. C'est là connaître et aimer Dieu autant qu'on le peut. L'âme marche de la sorte dans une mort et dans un anéantissement continuels : et il lui semble qu'elle ne connaît ni n'aime Dieu, mais Dieu se connaît et s'aime en elle.

CHAPITRE XI.

Des lumières de l'oraison.

Dieu, dans l'oraison de lumières, se découvre quelquefois à l'âme, comme un soleil qui la remplit de clarté, par laquelle et dans laquelle elle le connaît, et les autres choses dont elle a besoin, ou qu'il veut lui découvrir. On voit bien cette clarté qui nous fait connaître Dieu; mais il est inaccessible à peu près, comme nous voyons la lumière du soleil naturel, et non le

corps même du soleil, qui nous éblouit ; et dans sa lumière nous apercevons les autres créatures.

Un aveugle de naissance s'imagine que s'il avait les yeux ouverts, et qu'il vît la lumière, il verrait le soleil ; mais il connaîtrait, par expérience, que la lumière ne servirait qu'à lui faire plus clairement comprendre que le soleil ne peut se voir, à cause de l'excès de sa clarté. Ainsi, dans les ténèbres intérieures, on pense que l'on connaîtrait Dieu plus clairement, si l'on était dans la lumière : mais la lumière ne sert qu'à faire voir qu'il ne peut être connu ; et la connaissance de Dieu négative, ou par voie de négation, est plus grande dans la foi éclairée, que dans la foi obscure.

Quand je considère Dieu dans l'oraison, ou une de ses perfections infinies, ou bien Jésus-Christ, ou quelqu'une de ses dispositions, ou enfin une de ses maximes, il me semble que tous ces objets sont pleins d'une lumière particulière, qui sert beaucoup à l'âme pour découvrir leur excellence. Les perfections divines, par exemple, me paraissent lumineuses, et jettent dans l'entendement certains petits rayons qui les font connaître, de sorte qu'on les découvre à la faveur de leurs propres lumières. Il me semble que les vérités particulières, par exemple, qu'il faut fuir le mal, faire le bien, haïr le péché, embrasser la vertu, et autres semblables, considérées en elles-mêmes, et séparément de l'entendement de Dieu, ou du Cœur de Jésus, n'ont pas une lumière particulière ; elles sont obscures en elles-mêmes, et ne se découvrent que par le secours de la lumière de la foi, comme les corps qui sont hors du soleil ne se voient que par sa lumière.

C'est pourquoi je crois que l'âme doit s'occuper de Dieu et de ses perfections, comme les voyant en lui. Il

en est de même de Jésus-Christ et des vérités chrétiennes, comme résidantes dans son sacré Cœur. De cette manière (sauf l'estime que nous devons avoir pour la foi, qui est toujours plus certaine) la volonté s'embrase bien autrement dans les sentiments d'amour, d'adoration et de complaisance pour son Dieu, et elle se porte plus facilement à l'imitation des divines perfections de Jésus. Cette sorte d'oraison est simple, et ne fatigue pas l'esprit par plusieurs raisonnements; car la perfection et les effets extérieurs qu'elle produit, se voient d'une manière simple et tout d'un coup : comme la toute-puissance de Dieu peut être connue ou seulement en elle-même, ou bien dans la création du monde, et comme on peut connaître la Providence ou en elle-même, ou dans les effets admirables qu'elle fait éclater dans le gouvernement du monde : en l'une et l'autre manière, l'âme ne considère point successivement ni par le raisonnement, mais elle aperçoit tout cela par une seule vue.

Quand on considère une vérité chrétienne, par exemple l'excellence de la pauvreté, comme séparée du sacré Cœur de Jésus, l'âme s'en détournera aisément et tombera dans la distraction, si elle regarde quelque autre chose indifférente; mais lorsqu'elle voit la pauvreté, comme résidante en Jésus-Christ, et qu'elle s'en détourne, elle s'occupe pour lors en Jésus : de même, quand elle considère en Dieu une des perfections divines, elle regarde souvent Dieu, au lieu de sa perfection, ainsi elle fait dans son oraison un heureux échange, et quand l'âme se détourne, elle est plus heureusement occupée. Notre esprit étant inconstant, se détourne facilement de sa première occupation pour s'adonner à une autre ; mais quand il trouve un objet,

comme Dieu ou Jésus, il demeure arrêté dans sa distraction, et se fixe d'une manière admirable. Oh! qu'il est bon de se distraire de la sorte! au lieu d'y perdre, on y gagne. Que l'oubli de notre premier objet est heureux, lorsqu'il est suivi du souvenir de Dieu ou de Jésus! L'âme se perd souvent dans ces divins abîmes, au lieu de considérer les vertus chrétiennes, ou les divines perfections. Étant ainsi perdue, elle perd le sentiment et l'amour de tout ce qui n'est pour Dieu. O l'heureuse perte!

Une des connaissances qui nous est surtout nécessaire, c'est celle de nos misères et de nos imperfections, parce qu'elle sert à établir en nous l'humilité, sans laquelle nous ne faisons rien dans la vie spirituelle, Mais on peut avoir cette connaissance de ses propres défauts en deux manières : la première, en les regardant en eux-mêmes, et en s'occupant à les considérer directement, comme le prophète Jérémie : *Je suis un homme qui vois ma puuvreté* (1) ; la seconde, en considérant les divines perfections, dans la lumière desquelles nous découvrons nos imperfections. La première manière ressemble à un jour d'hiver, dans lequel tout est froid, et l'on ne voit que stérilité : on a bien quelque lumière qui fait produire de bas sentiments de soi-même ; mais cette humilité nous cause souvent de l'abattement, du découragement et de l'ennui. L'autre manière ressemble à un beau jour d'été, qui a plus de clarté et de chaleur. La vue de nos misères qui nous vient par cette voie-là, est plus avantageuse, et produit une humilité plus généreuse et plus remplie de confiance; et la vue des perfections divines, qui est directement la première occupation de l'âme, allume un feu

(1) Ego vir videns paupertatem meam. *Lam. Jerem.* III, 1.

divin en elle, qui la brûle au milieu de ses misères. Voilà pourquoi c'est un grand secret dans la vie spirituelle, de regarder toutes choses en Dieu, qui est une lumière infinie, et de ne sortir jamais de ce centre, puisqu'en Dieu on peut connaître et faire toutes choses.

Depuis qu'une âme s'est accoutumée à marcher par les voies de la foi et de la pureté, elle acquiert une si grande facilité à demeurer en Dieu, qu'elle sent de l'inquiétude, quand elle reste dans les créatures; et l'expérience lui fait connaître qu'elles ne sont pas son centre pour lui donner du repos, ni sa lumière pour la conduire, mais Dieu seul. L'Ame de Jésus-Christ, qui est notre modèle, demeurait non-seulement en Dieu, à cause de l'union hypostatique, mais toutes ses pensées et ses affections étaient abîmées dans la Divinité, qui la remplissait de grâce, de lumière et de vérité pour l'exécution de ses décrets éternels, touchant la rédemption des hommes. Jésus-Christ accomplissait les mystères de sa vie mortelle; mais c'était en demeurant en Dieu, et sans sortir de la Divinité, dans laquelle il voyait tout ce qu'il lui fallait exécuter sur la terre. Nous devons en agir de même, puiser en Dieu toutes les lumières de notre conduite, et c'est ordinairement l'oraison actuelle qui nous les découvre : *Approchez-vous de lui*, dit le Prophète, *afin que vous soyez éclairés* (1).

CHAPITRE XII.

De l'Oraison passive.

L'oraison passive se fait ainsi : on considère Dieu dans ses perfections, ou Jésus-Christ dans ses divers

(1) Accedite ad eum, et illuminamini. *Psal.* XXXIII, 6.

états, ou quelque vérité chrétienne par la foi ; ensuite l'âme demeure dans un parfait repos, recevant doucement les impressions divines qui la pénètrent, la convainquent, l'échauffent, l'embrasent pour toutes sortes de vertus. Et quoiqu'elle n'en produise pas les actes intérieurs distinctement, et qu'elle demeure dans la jouissance de ces douces impressions, elle s'y rend fidèle dans les occasions, et s'y trouve bien disposée. Dans la méditation, Dieu agit avec nous, mais nous faisons presque tout ; dans l'oraison passive, nous opérons avec Dieu, mais il opère presque tout. Il ne faut pas croire facilement que l'on soit dans cet état passif. Pour y entrer, on a besoin d'une grande pureté, d'une longue pratique d'oraison, et de l'avis d'un bon directeur ; en attendant il faut s'occuper de l'oraison ordinaire.

Une âme élevée à l'état passif d'oraison, se trouve unie à Dieu, sans qu'elle ait travaillé à s'y unir. Elle reçoit plusieurs lumières, vues, désirs et affections, comme il plaît à Dieu de les lui communiquer. Pour lors, l'âme adhère purement à la grâce, et elle ne s'occupe point à produire par elle-même des vues, des désirs ou des affections. Elle se contente de ce que lui donne le divin Esprit qui la tient liée, et elle n'a uniquement que ce soin de le contenter et d'adhérer à son amour. Pour demeurer dans cet heureux état, et opérer conformément à ce qu'il demande d'elle, l'âme ne se sert point de sa liberté naturelle pour agir, mais elle suit les mouvements de l'Esprit de Dieu, dans l'anéantissement de ses propres opérations. Quand elle est bien morte et bien passive en elle-même, son état passif ne change point, quoiqu'il y ait du changement dans ses dispositions ordinaires; car elle reçoit de Dieu les ténèbres comme la lumière, les froideurs comme les ar-

deurs, la pauvreté comme l'abondance, demeurant ferme et constante à ne vouloir que Dieu et sa sainte volonté, avec une entière indifférence, et dans un parfait anéantissement de ses opérations propres.

Dieu fait ce qu'il lui plaît en elle ; il fait ce qu'il veut d'elle et par elle; et elle demeure inébranlable à ne vouloir que les effets de sa volonté. Ce qu'on doit bien remarquer dans cet état passif, c'est que l'âme demeure quelquefois dans la simple union ou contemplation des perfections divines, en se tenant dans un profond repos, et comme sans action. D'autres fois, elle fait agir ses puissances ; c'est selon qu'il plaît à Dieu de la mouvoir ou de l'exciter; car son unique soin est de se soumettre parfaitement aux mouvements de la grâce; et tout autant qu'elle y est fidèle, quoiqu'elle agisse par le mouvement de cette grâce, elle ne sort point de l'état passif, puisqu'elle n'agit que parce que l'Esprit divin la fait agir.

Jamais une âme ne parviendra à l'état passif, si toutes ses puissances ne sont dans le calme, si elle n'est déjà avancée dans la vertu, si elle n'est établie dans une grande paix, si elle ne fait une oraison presque continuelle, si elle n'est très-pure, etc. Eh ! quel moyen que Dieu entre dans une âme, si elle n'est exempte des troubles et des imperfections ordinaires ? Comment entendrait-elle sa voix au milieu du tumulte des créatures, si elles vivaient en elle par quelque attachement ? Pour se laisser appliquer à Dieu où il veut et quand il veut, il faut être dans un état de pure attention aux ordres qu'il nous fait connaître intérieurement, quelquefois par des lumières dans l'esprit, d'autres fois par des attraits et des mouvements dans la volonté.

La pureté de l'âme, en cet état, demande qu'elle ne se regarde point, qu'elle ne consulte pas ses inclina-

tions, mais seulement la volonté de Dieu ; en sorte qu'il est plus parfait de ne pas envisager même le bonheur qu'elle a de le servir, et de faire telle ou telle chose pour sa gloire ; elle ne voit que sa volonté sainte, qui veut qu'elle fasse ou qu'elle souffre telle chose. Quoiqu'elle ne perde pas de vue l'espérance et le désir du ciel, son principal soin est de regarder son Dieu, de s'abîmer en lui par amour, sans examiner curieusement les grâces, les dons qu'elle reçoit. Elle connaît dans ses oraisons passives qu'il y a plusieurs voies pour aller à Dieu, plusieurs moyens de se consumer à son service, et que l'amour fait faire des sacrifices en plusieurs manières : les uns se consument dans les travaux pour le prochain ; les autres, dans les tourments pour la foi, par la cruauté des tyrans; quelques-uns par les mortifications, les pénitences ; d'autres par les ardeurs de l'amour divin dans l'oraison. L'âme est indifférente à l'égard du sacrifice que l'amour fera d'elle, en la manière que Dieu voudra ; et elle sert à sa gloire comme il lui plaît. Le seul fondement de son choix, c'est la sainte volonté de Dieu, et non pas la beauté ou la perfection de l'état ; elle s'attache à celui où elle sait que Dieu la veut, quoique moins élevé qu'un autre.

Dieu est le maître; il opère dans notre âme en diverses manières, tantôt en donnant plus de lumière à notre entendement, tantôt plus d'amour à notre volonté ; en sorte qu'une puissance semble absorber l'autre. Il ne faut pas que l'âme se trouble dans cet état, mais qu'elle demeure unie de la manière que Dieu veut qu'elle le soit. C'est le grand secret de la vie d'oraison, d'acquiescer simplement aux opérations divines et de ne pas agir de soi-même, lorsqu'on sent les mouvements de la grâce. Souvent on ne sait laquelle des deux puissances, de

l'entendement ou de la volonté, est plus tôt pénétrée. Dieu, qui est le maître les possède en même temps, les remplit et opère puissamment en elles, sans l'industrie de la créature, de sorte que l'on est plus tôt persuadé et gagné à Dieu, que l'on ne s'en est aperçu.

L'âme qui est dans cet état, a deux choses à éviter soigneusement : l'activité de l'esprit humain, et l'impureté de son affection. A l'égard de la première, observons que notre esprit ne veut point mourir à soi-même, mais qu'il veut agir par lui-même, aimant toujours beaucoup ses propres opérations. Il y prend tant de plaisir que l'on ne peut que difficilement, sans une grande grâce et une exacte fidélité, se dépouiller de soi-même, en le faisant entrer dans un état passif, pour être seulement susceptible des mouvements divins. L'âme, attirée à cet état d'oraison, ne doit pas se lasser de vaincre son esprit humain. La longue habitude qu'il a d'agir avec liberté empêche son anéantissement, mais la grâce nous donnera une meilleure habitude. La seconde chose à éviter, c'est l'impureté de l'âme ; c'est pourquoi il faut entrer dans un parfait détachement de tout ce qui n'est pour Dieu ; il ne faut chercher intérieurement et extérieurement que lui seul et son bon plaisir. Hélas ! l'amour que Dieu nous porte ne nous engage-t-il pas assez à lui être fidèle ? Et l'amour que nous devons avoir pour notre perfection ne doit-il pas nous animer à n'y épargner aucun soin ?

CHAPITRE XIII.

De la pure et parfaite oraison.

Ce qui dispose beaucoup une âme à entrer dans la pure et parfaite oraison, c'est un abandon absolu et

sans réserve au bon plaisir de Dieu, touchant l'oraison, en se donnant à lui par pure soumission, pour être occupée en la manière qu'il voudra. L'âme qui se sent attirée à dépendre de la Providence dans les sujets de son oraison, et dans la manière de la faire, doit être entièrement morte à cet égard, et recevoir, avec soumission et mortification, tout ce qui lui viendra de la part du Seigneur; qu'elle soit attirée à la contemplation, ou qu'elle demeure dans l'oraison de discours ou méditation; qu'elle trouve de la facilité dans son oraison ou de la difficulté; qu'elle soit dans la douceur ou dans la sécheresse : tout lui doit être égal. L'âme, unie ainsi purement au bon plaisir divin, et morte à tout, est très-bien disposée à entrer dans l'union, non par douceur seulement, mais même au milieu des croix intérieures, dans lesquelles elle a une union crucifiée, plus forte et plus agréable à Dieu, que dans la douceur.

La pureté de l'oraison, selon ma connaissance présente, consiste dans une simple vue de Dieu par la lumière de la foi, sans raisonnement ou imagination. La raison et l'imagination ne laissent pas d'aider à une bonne oraison, mais non à la pure oraison. Il me semble que l'âme doit s'abîmer en Dieu, et y demeurer en repos dans une mort de l'esprit humain. Cette demeure en Dieu se fait, et par connaissance et par amour; mais quelquefois la connaissance est plus abondante que l'amour, et l'absorbe; de manière qu'il semble que l'on n'en ait point, ce qui est faux, car il y a toujours une secrète tendance d'amour imperceptible. Quelquefois l'amour absorbe la connaissance, il est plus abondant et plus sensible : tout cela comme il plaît à Dieu.

Quand il élève une âme à un plus haut degré que celui de l'oraison ordinaire, et qu'il la veut tout à lui seul,

elle doit quitter tout autre soin pour ne s'appliquer qu'à lui. Les vertus et les dispositions, qui étaient la vie de l'âme dans un autre temps, ne sont plus alors de saison; car il faut qu'elle ne vive que de sa vie divine, c'est-à-dire de sa connaissance et de son amour, sans nulle vue sur soi-même. C'est Dieu qui prend soin d'une âme qui agit ainsi, et il imprime en elle les dispositions qui lui sont nécessaires, sans qu'elle les ait prévues. Pense à moi, et je penserai à toi, dit Jésus-Christ à sainte Catherine. Dans son oraison même il lui donne des connaissances pratiques, qui ne durent guère, mais qui sont très-efficaces, et qui ne la font pas sortir de la pureté d'oraison; et hors de là, elle reçoit aussi des connaissances pratiques, pour les appliquer dans les occasions aux vertus les plus excellentes.

La pure et parfaite oraison ne consiste pas dans les goûts sensibles, mais elle se pratique dans la partie la plus élevée de notre âme, à la pointe, pour ainsi dire, de notre esprit et de notre volonté, d'une manière toute particulière, qui est presque inexplicable. Car cette suprême région de l'âme est le temple sacré, où Dieu se plaît à résider; c'est là où il se fait voir, et goûter d'une manière entièrement au-dessus des sens et de toutes choses créées. L'âme, conduite par la seule foi, et attirée par ses divins parfums, va trouver Dieu dans ce saint sanctuaire, et converse avec lui familièrement, jusqu'à étonner les Anges eux-mêmes. C'est ici où se fait la pure oraison, puisqu'il n'y a autre chose que Dieu et l'âme dans ces intimes et ineffables communications, le Seigneur opérant tout ce qui s'y passe par lui-même, sans se servir d'images, ni de paroles, ni de goûts sensibles. Cette suprême pointe de l'âme, n'étant capable de rien de sensible, le seul pur Esprit, qui est

Dieu, peut la posséder, et il lui communique les lumières, les vues et les sentiments qui lui sont nécessaires pour la pure union.

La parfaite oraison est donc une certaine manifestation expérimentale que Dieu donne de soi-même, de ses bontés, de sa paix et de ses douceurs : don admirable, qui ne s'accorde qu'aux âmes très-pures, et qui dure ordinairement assez peu de temps. Mais la condition de cette vie n'en permet pas davantage ; car il faut vivre ici dans l'humilité, la patience et la croix. L'âme retournant du milieu de ces communications divines, rapporte un grand amour et une haute estime de Dieu, une profonde connaissance de ses imperfections, et se trouve ainsi toute disposée à agir, à souffrir et à pratiquer les pures vertus.

Peu de personnes arrivent à la pureté de la parfaite oraison, parce que peu se rendent susceptibles des motions divines, par un vide profond de leurs puissances. Pour en venir là, il faut que rien ne nous tienne à l'esprit ni au cœur. Je conçois bien que Dieu n'accorde pas beaucoup de ces grandes faveurs aux âmes qui ne se mortifient pas considérablement ; il les retient dans ses divines mains, qui en sont toutes pleines, parce qu'il ne trouve point de cœurs préparés pour les recevoir : faveurs dont la moindre vaut mieux que tout le monde ensemble. Ceux qui en ont l'expérience sont les seuls qui le savent. Pour moi, je n'y connais rien ; j'ai seulement ouï dire, que ce sont des unions admirables, des communications tendres et tout à fait intimes, des sentiments d'amour si purs, que les joies du ciel ne le sont guère davantage. Ces faveurs sont très-grandes, puisqu'elles élèvent l'âme à des unions sublimes, et la ravissent à elle-même et à toute créature, par des trans-

ports amoureux, qu'une seule grâce éminente peut produire.

On parvient à la parfaite union avec Dieu, par le parfait détachement de toutes les créatures ; et ce détachement s'acquiert par une généreuse mortification, et quelquefois par infusion divine. Il faut donc beaucoup prier, mourir à la vie des sens, et renoncer à tout moment à soi-même et aux créatures. Depuis que le péché originel a corrompu l'homme, il ne peut vivre de la grâce qu'en mourant continuellement. Quand Dieu veut s'en mêler, et qu'il mortifie l'âme qui veut mourir, elle est bientôt morte ; il donne des coups admirables, qui sont des coups d'ami, et qui ouvrent les apostèmes qui nous étaient inconnus. Lorsqu'il s'en mêle, l'âme meurt dans un jour plus promptement qu'elle ne le ferait en dix ans par des mortifications ordinaires. Adorons donc cette divine et aimable main qui nous ôte la vie terrestre, et ne nous plaignons jamais que du peu de correspondance que nous apportons à ses desseins. Une grande perte de biens, d'amis, d'honneur, de consolations, sert beaucoup au détachement des créatures ; car pour l'ordinaire nous ne quittons ces affections, qu'en perdant même les objets qui les produisent en nous.

Dans le temps de l'oraison, l'âme ne regarde pas les effets qui s'opèrent en elle, elle en serait blâmée intérieurement comme d'une distraction. Pour lors, son occupation est en Dieu seul ; et sa grâce présente ne la fixe qu'à ce divin objet, en la détournant de toute autre pensée. Mais Dieu laisse en elle, sans qu'elle y pense, de fortes impressions et des dispositions à la pratique des plus sublimes vertus, surtout à aimer les croix et les anéantissements effectifs ; c'est là ce que l'âme doit aimer, et rechercher, ne pouvant plaire parfaitement à son Dieu que par cette voie.

CHAPITRE XIV.

De l'Oraison de désir.

Je me suis quelquefois trouvé dans une oraison de désir, que je pourrais nommer une faim de Dieu ; car ma volonté intellectuelle en était comme affamée, et sentait un vif désir de Dieu, sans produire d'actes particuliers d'amour, de complaisance, ou de bienveillance, etc., comme lorsqu'on se trouve dans une certaine disposition famélique, qu'on désire de la nourriture en général ; sans désirer telle nourriture en particulier. Dans cet état, l'âme se sent toute brûlante du désir de son Dieu, qu'elle connaît par la foi d'une manière générale et confuse.

Cette oraison était toute dans l'esprit, sans élans, sans soupirs ni aucun sentiment d'affection bien sensible. Toute cette opération se passait dans la partie supérieure de mon âme. Il me semble que cette manière d'oraison était compatible avec quelques actes extérieurs, et qu'elle se conservait, quoique j'eusse des distractions dans l'entendement. Je ne saurais dire comment l'âme la reçoit, ni ce qu'elle y fait, sinon que je ressentais un désir de Dieu, qui, ce me semble, peut encore se trouver avec la possession de Dieu. Cette oraison dure longtemps et ne fatigue point la tête ; mais elle est troublée par tout attachement naturel et humain : c'est pourquoi il faut être mort à soi-même pendant que l'on y est élevé.

J'ai eu ensuite une oraison de désir des états de Jésus-Christ, dont la possession est nécessaire au pur amour, et y dispose infailliblement. Celui qui désire le pur amour, doit aussi les désirer. Sans eux, l'on n'est point

dans la pureté requise à cet amour. Ainsi à présent, au lieu de craindre la pauvreté, je la désire; au lieu de sentir de l'appréhension pour la souffrance, j'y ai de l'inclination. Cette oraison fait cesser les combats intérieurs, et l'on reçoit la connaissance des états souffrants et humbles où Dieu nous veut, pour vivre purement à lui et pour lui. La disposition de la grâce nous porte à aimer la pauvreté, et ce qui semble contraire à notre bien particulier, que nous paraissons négliger et abandonner, pour entrer dans les seuls intérêts de Dieu. Une âme qui vit de la sorte, vit dans la pureté de l'amour, et participe aux pures vertus de Jésus-Christ. Mais que de générosité doit avoir un cœur qui veut aimer purement! Il faut qu'il retranche toutes les satisfactions naturelles, pour contenter seulement Dieu. Qu'on n'espère pas de vivre de la vie de la grâce, sans une continuelle violence, et sans être attaché incessamment à la croix. J'avoue, ô bon Jésus! qu'il faut que votre grâce nous prévienne et nous accompagne continuellement; c'est elle qui nous fait ressentir cette faim sacrée des souffrances, des humiliations et de la pauvreté, qui est une petite participation de celle que vous avez eue durant votre vie mortelle.

Il arrive aussi ordinairement que Dieu, qui ouvrant sa main libérale remplit toute créature de bénédictions, se plaît à combler les désirs qu'il a lui-même excités dans une âme. Il se communique à elle abondamment au fond de sa volonté, et elle se trouve tout abimée en lui : l'expérience de cette plénitude l'occupe entièrement, et fort délicieusement. Cette disposition remplit quelquefois toutes les puissances de l'âme; de sorte que l'entendement, la volonté, la mémoire, l'imagination, sont tout pleins de Dieu seul, et nulle pensée pour lors

ne peut y avoir entrée ; mais ils sont uniquement occupés de la possession de Dieu. Quelquefois ce sentiment de jouissance n'est que dans la volonté , dont il remplit la capacité pleinement et parfaitement. Ainsi l'oraison n'est qu'un sentiment de Dieu, remplissant le fond du cœur, et le comblant d'une grande joie. Faut-il s'étonner si cette plénitude par laquelle il se suffit à lui-même , suffit pour contenter abondamment et surabondamment un cœur? Oh ! quand il plaît à sa bonté infinie d'en donner aux âmes quelques petites participations , qu'elles jouissent purement et délicieusement de cette faveur! Elles demeurent dans un état bien passif ; elles ne sont touchées d'aucun désir , quelque saint qu'il soit ; ne voulant que Dieu , n'aimant que Dieu, elles demeurent toutes perdues en lui , comblées de joie et d'ineffables délices dans cette plénitude infinie.

Dans cet état , l'âme jouit de Dieu en Dieu , dans un parfait contentement, ne goûtant que Dieu seul qui lui est tout : le reste ne lui est rien. Aussi le Seigneur, pour la remplir de lui-même, en bannit toutes les créatures. Que cette oraison est rare dans les âmes peu mortifiées et peu instruites dans les voies divines ! Il ne faut y désirer, n'y aimer que Dieu seul , ne fixer sa pensée que sur lui, sans la porter même aux ouvrages de sa grâce. Toute autre vue dans ce moment doit être anéantie ; Dieu seul y occupe l'âme en paix et en amour.

Quand vous trouverez votre âme ainsi favorisée de Dieu , rendez-vous passif dans cette disposition à l'attrait de la grâce, qui, en vous pénétrant, remplira parfaitement votre cœur. Vous verrez bien alors que les créatures sont incapables de le contenter , ce qui vous fera éprouver un dégoût général de tout ce qui n'est pour Dieu. Je trouve que cette disposition est tout autre que

celle que l'on reçoit pour l'ordinaire de l'union divine, car on entre ici dans une union intime et plus profonde. Le plaisir qu'offre la jouissance des plus agréables créatures, n'est que vanité, néant, en comparaison des délices dont jouit l'âme dans cette heureuse disposition.

En cet état, le contentement de l'âme se fait quelquefois sentir, et se produit même à l'extérieur, de sorte que tout est dans la jouissance au dedans et au dehors ; et lorsque les sens veulent s'occuper à quelque objet sensible, leur sentiment est tout émoussé et engourdi. Ces dispositions où Dieu me met, augmentent toujours mon désir de la solitude et du parfait mépris du monde, où je ne trouve que des obstacles à mon union. D'ailleurs je reconnais que je ne suis plus propre à faire ce qu'il faut y faire : car je n'ai d'autre goût que celui de la présence de mon bien-aimé. Tout ce qui m'en détourne, est pour moi une croix fort pesante ; mon esprit même n'est plus capable de s'employer aux affaires du monde : aussi n'étant plus bon à rien, je me regarde comme un vieux meuble, qui ne peut servir qu'à être jeté au feu. Je pense que Dieu veut que je ne fasse désormais nulle autre chose, que brûler du feu sacré de son amour ; ou que, semblable à un pauvre infirme, devenu incapable de gagner son pain par le travail, je meure de faim : c'est-à-dire que mon âme embrasée d'un désir continuel de Dieu, meure à tout ce qui n'est pour lui.

CHAPITRE XV.

De l'Oraison infuse.

Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me donner, ce me semble, quelque intelligence expérimentale de l'oraison infuse, et de quelques particularités et circonstances qui s'y rapportent. Dans mon oraison du matin, je me trouvai en la présence de Dieu, dans un silence d'admiration, de vénération et de paix. Je demeurai longtemps dans cet état, et quoiqu'il s'élevât quelque trouble, et quelque tentation dans la partie inférieure de mon âme, la partie supérieure demeurait néanmoins attachée à Dieu, dans un profond repos. Cette stabilité de paix, de tranquillité était bien différente de celle que j'étais dans l'usage de ressentir : elle était et plus solide et plus assurée.

Aussi, je compris que ce que Dieu communique par infusion au centre de l'âme, lumière, affection, paix, ou amour, est à couvert des tromperies de la nature, des tentations du démon et du tumulte du monde; car il le met par lui-même au fond de nos âmes, et sans l'entremise des sens. C'est pourquoi il n'est pas sujet à leurs attaques ni à leurs vicissitudes; mais il demeure toujours pur et entier, tant qu'il plaît à Dieu d'opérer. Je conçus aussi fort bien, que le fond de l'âme est une demeure sainte et secrète où Dieu réside, et où il se plaît à faire ses opérations, indépendamment de l'industrie humaine. Il y manifeste, tantôt son Être et ses perfections, tantôt ses mystères ou quelque autre vérité. Il s'y communique en mille manières différentes, comme il lui plaît. Il me semble que par un petit rayon de sa face divine, il nous fait connaître ce qu'il veut : di-

sons donc souvent avec le Prophète : *Que le Seigneur répande sur nous sa divine lumière* (1).

C'est une très-grande faveur, quand il se communique ainsi à l'âme, et qu'il converse seul avec elle seule, dans le fond de son cœur. Je ne m'étonne plus de ce que des Saints ont dit qu'ils avaient un cabinet intérieur où ils trouvaient Dieu, et jouissaient de lui d'une manière ineffable. Je ne m'étonne plus aussi de ce que les personnes adonnées à l'oraison, la font sans peine et presque continuellement : on reçoit si abondamment, et l'on travaille si peu, qu'il ne faut pas être surpris de cette facilité pour l'oraison.

L'âme, ainsi favorisée et divinement éclairée, reçoit un grand discernement des mouvements de la nature et de ceux de la grâce, non-seulement de l'ordinaire, mais de l'extraordinaire. Sachant bien que Dieu se communique à elle par infusion, alors elle répond à son attrait : elle laisse ses propres opérations pour être entièrement passive. Les vérités que l'on voit dans cette lumière infuse font bien d'autres impressions, que lorsqu'on les découvre par la méditation ; et l'âme conçoit bien autrement les vertus, la réformation de ses mœurs, la manière d'agir et de souffrir. Il lui semble qu'elle commence à se dépouiller de la nature et de ses inclinations, dans lesquelles elle demeurait avec beaucoup de faiblesse, n'avançant que peu vers la perfection ; et dans cet état elle est plus forte, plus généreuse pour aller à Dieu et se donner à lui.

Si je ne me trompe, Dieu m'a mis dans cet état, me donnant des attraits pour m'y élever. Mais il me fait connaître, enmême temps, qu'il faut plus de pureté et de fidé-

(1) Illuminet vultum suum super nos. *Psal.* LXVI, 2.

lité que jamais à renoncer à soi-même et aux créatures, et à faire ce qu'il demande de nous : plus d'humilité pour nous reconnaître indignes de ses grâces, et pour retourner à l'oraison ordinaire, quand il nous fera souffrir son absence par les aridités, les sécheresses, et les supporter avec résignation lorsqu'elles arriveront. Il m'a suffi d'éprouver, de goûter quelques faibles traits de cette sublime oraison, pour me faire désirer de la posséder entièrement, et d'abandonner toute autre chose, afin de jouir de ce bonheur dont un moment vaut mieux que mille mondes. Puisque Dieu veut nous favoriser, pourquoi refuserions-nous les bienfaits de sa bonté, en demeurant dans l'état commun de la grâce ?

Je n'ai plus de peine à comprendre comment la connaissance de plusieurs vérités est manifestée à une âme, qui sera même des plus simples et qui n'aura nulle science acquise; ni comment, par la lumière dont elle est favorisée, elle voit les choses qui sont hors d'elle et fort éloignées ; comment enfin elle peut connaître les perfections divines et ses propres imperfections. C'est là le secret de Dieu : tout le monde n'y entre pas, et l'entrée n'en est pas toujours ouverte. Allons de temps en temps, avec confiance et humilité, frapper à la porte de la bonté divine ; si elle ne daigne pas nous ouvrir, demeurons-y toujours soumis et en paix ; si nous devons y demeurer longtemps, armons-nous de beaucoup de patience : l'heure des visites de Dieu dépend de son bon plaisir.

Si le fond du cœur n'est pas dans une grande pureté, jamais il ne sera capable de recevoir les infusions, les communications divines, ne pouvant pas y avoir d'union entre la pureté et l'impureté. Je n'ai jamais été si convaincu qu'il faut tout quitter pour s'occuper de Dieu

seul ; qu'il faut aimer pour cela les mépris, les souffrances et la pauvreté; que la grâce me demande cette fidélité, et que je dois obéir aveuglément à la vocation divine, en fermant les yeux de mon entendement, pour ne point voir les inconvénients de la pauvreté, et pour n'avoir pour tout appui que mon abandon à la Providence. Il y a des âmes appelées à un état d'oraison, d'union habituelle, à qui Dieu prépare de grandes faveurs; mais qui n'y correspondent pas, ne voulant point s'appliquer à suivre leur attrait, à se délivrer généreusement de toute affection humaine, et du soin des choses temporelles.

Depuis que l'âme a reçu l'impression de la Divinité dans l'oraison infuse, elle la voit, la trouve partout par un secret d'amour, connu seulement par ceux qui en ont l'expérience. L'amour a des yeux merveilleusements pénétrants, qui ne s'arrêtent pas à la superficie des objets, mais qui percent jusqu'à la Divinité qui y est cachée. Lorsque l'âme reçoit cette même grâce de Jésus, elle le voit, le trouve partout et en toutes choses; car la communication intime que Jésus fait de soi-même aux puissances intérieures de l'âme, est cause qu'elle en est tout occupée : de sorte qu'elle est tout en Jésus, que tout lui rappelle Jésus, tout lui montre Jésus, Jésus, l'unique objet de son amour. Oh ! que c'est une insigne faveur d'être ainsi tout abîmé en Jésus, l'âme lui est unie et si intimement attachée qu'elle ne peut s'en séparer ! C'est un effet admirable de l'infusion divine, qui se fait en nous et sans nous, dans laquelle Jésus se communique au fond de notre intérieur, occupe le centre de notre âme, et meut toutes nos puissances.

CHAPITRE XVI.

De l'Oraison de quiétude.

Voici ce que Notre-Seigneur m'a fait comprendre et expérimenter, à l'égard de cette manière de prier. Je sentis dans mon oraison toutes mes puissances dans un profond calme, une grande paix, remplies de douceur, tant à l'égard du corps que de l'âme : ce qui venait de la présence de Dieu en mon intérieur, que j'y voyais résider et opérer plusieurs grâces. Lorsqu'il tient l'âme comme endormie dans l'état de quiétude, elle jouit et reçoit sans agir par elle-même. Elle ne sait comment elle jouit, elle sent seulement en elle une suavité, une paix délicieuse. Elle s'aperçoit pourtant bien que c'est Dieu présent qui agit en elle.

Il lui donne aussi une grande certitude de sa présence, et une connaissance expérimentale de ce qu'il est bon, puissant, miséricordieux, son souverain bien et sa fin dernière. L'âme s'aperçoit bien qu'elle conçoit toutes ces vérités d'une tout autre manière que lorsqu'elle raisonnait, ou qu'elle en entendait discourir. Elle se voit élevée au-dessus des sens, de l'imagination et du raisonnement. Le doux repos qu'elle tient de la présence de Dieu, lui donne une vie intérieure de connaissance et d'amour tout autre qu'auparavant; et, pour ainsi dire, elle goûte Dieu : et ce goût lui donne des expériences de ce qu'il est. Le goût d'un rayon de miel apprend mieux ce que c'est que le miel, que tous les discours, tous les raisonnements du monde. Il en est de même du saint repos où l'on a goûté Dieu ; on connaît mieux, par le goût de sa bonté, qu'il est notre souverain

bien et notre fin dernière, que par toutes sortes de raisonnements ou de méditations.

L'âme qui a goûté Dieu ne peut faire attention aux créatures, croyant faire injure à Dieu, qui veut être uniquement aimé ; car pendant que l'on goûte quelque autre chose, quoique très-innocemment, l'on cesse de goûter Dieu seul : et c'est cette interruption d'amour que l'âme ne peut souffrir. Dans ce doux repos, elle apprend à travailler avec ardeur à mortifier ses passions, à pratiquer les vertus et à rendre service à son prochain, quand la charité le demande ; et elle pratique une très-grande mortification, quand il faut quitter cette admirable jouissance, pour aller même aux affaires qui regardent le service de Dieu.

Dans la douceur de cet état, elle apprend d'une manière sublime à agréer l'amertume des croix et des souffrances, à devenir indifférente à la guerre ou paix, à l'action ou à l'oraison ; enfin, elle apprend à ne vouloir que Dieu. Elle devient véritablement inepte pour les affaires temporelles, elle n'est habile qu'à cet exercice d'oraison, et à goûter ce saint repos que les lectures, les prédications et les conférences ne font que troubler. Elle conçoit le vrai sens de ces paroles du Cantique : *N'éveillez pas la bien-aimée, qu'elle ne le veuille :* c'est-à-dire qu'elle ne soit hors de ce divin sommeil qui lui est donné par la présence de Dieu. Elle jouit cependant de ce saint repos, sans y avoir aucun attachement, toute disposée à n'en jouir jamais, si c'est le bon plaisir divin ; mais elle craint d'être infidèle, et d'obliger ainsi son Dieu à l'abandonner et à porter son amour ailleurs.

Lorsque vous sentez, ô mon âme, que Dieu opère en vous et qu'il y répand ses douceurs, vous faisant

jouir de ses ineffables communications, afin que vous connaissiez par expérience ses bontés et ses miséricordes, soyez bien attentive à son opération divine, dans un profond respect, et ne vous découvrez pas aux créatures. C'est alors son bon plaisir de vous traiter avec magnificence, n'allez donc pas vous répandre au dehors, vous n'y trouveriez après tout qu'indigence et illusion. Quand ce bienheureux moment arrive, retirez-vous dans votre intérieur, et jouissez de la grâce qui vous est donnée; ne vous étonnez pas qu'elle soit grande, et ne soyez pas surprise que vous la receviez : car Dieu fait de vos misères le trône de ses bontés et de ses miséricordes.

Ces grâces sont si intimes, que l'homme sensuel ne les connaîtra pas; il les prendra pour des traits de l'imagination. Mais elles sont bien réelles, et produisent dans l'âme de merveilleux effets. Il ne faut qu'avoir goûté une ou deux fois le bonheur de cet état pour être riche, et pour recevoir dans l'entendement la certitude des choses de la foi, et dans la volonté des affections ardentes et solides, pour la pratique de toutes les vertus. L'entendement qui s'aperçoit que la volonté jouit d'un si grand bien, le considère et reconnaît que les créatures ne peuvent le donner, mais Dieu seul. Ainsi, en un moment, il a de Dieu une plus grande connaissance que celle qu'il avait acquise pendant des années.

Ce qu'il y a d'avantageux dans les grâces extraordinaires, c'est qu'elles sont des moyens dont Dieu se sert pour imprimer dans l'âme de grandes choses, d'importantes vérités, des désirs et des affections des plus hautes vertus du christianisme. Une âme est par là plus convaincue, plus disposée à souffrir les mépris, la pauvreté, et à sacrifier tout à Dieu, qu'elle ne le serait par

mille méditations. Dieu ne laisse pas de communiquer par d'autres voies ces heureux effets, comme par les lectures, les méditations, les conférences, etc. ; mais il est vrai que lorsqu'il lui plaît d'opérer tout seul dans une âme, il y fait beaucoup en peu de temps.

Entre les vertus que cet état imprime, une des principales, c'est qu'il attire et unit l'âme à Dieu, de sorte qu'elle est plus en lui, que dans elle-même, l'amour que Dieu lui communique étant comme un poids qui l'entraîne, et la fait pencher vers son bien-aimé. Un grand prince qui daigne faire à un pauvre paysan de ses sujets, lequel ne l'aurait jamais vu, quelque présent magnifique, fait plus connaître par là à cet homme sa grandeur et sa libéralité, qu'il ne saurait le faire, par l'éloquence de tous les orateurs de son royaume. De même, une âme a une plus grande connaissance de Dieu, par une de ces faveurs dont j'ai parlé, que par tous les raisonnements que les prédicateurs pourraient lui en faire. Lorsque Dieu enseigne immédiatement par lui-même, il éclaire davantage que lorsqu'il se sert des créatures. Ces faveurs ne sont pas nécessaires au salut, ni même à la perfection ; mais elles leur sont très-avantageuses : car les communications les plus particulières de Dieu se font dans cet admirable repos. Il met une âme dans cette douce quiétude, pour la préparer à recevoir ses grâces toutes spéciales ; il l'y trouve toujours bien disposée en vertu de cette union, dans laquelle elle tire du sein de la Divinité une douceur qui la fortifie, l'anime, la ravit.

Que l'âme se rende bien docile à la grâce qui l'appelle à cet état : lorsqu'elle y est, qu'elle y demeure unie en paix avec son Dieu, et que sans s'inquiéter d'aucune autre disposition, elle se serve de la seule union pour agir,

pour souffrir, et pour tout exercice intérieur ; car c'est un des plus excellents, puisque c'est l'exercice d'une charité éminente. Dans toutes les actions, comme dans les entretiens, dans les visites, dans les repas, etc., l'exercice intérieur le plus ordinaire, c'est cette paix dans l'union avec Dieu, où l'âme reçoit plus l'opération divine, qu'elle n'agit. Dans l'oraison même, je m'aperçois que l'âme est prévenue de cette union, de cette paix, de ce repos ; et c'est là que Dieu lui donne seulement ce qu'il plaît à sa miséricorde de lui communiquer, comme la vue ou le sentiment de ses divines perfections, ou des mystères de Jésus-Christ.

Quand l'âme n'est pas dans cette quiétude, tout ce qu'elle fait dans son opération, ne doit être que pour y arriver, et pour attirer sur elle cette grâce. Si elle vient, il faut la recevoir : et si elle ne vient pas, l'attendre avec patience, et s'y préparer par l'exercice de la mortification et quelque acte de vertu, autant que nous en aurons la facilité. Quand elle nous manquera, il ne faut jamais s'en troubler, mais demeurer en paix dans l'exercice intérieur, tel que nous le pourrons avoir.

Après avoir joui de cette oraison de quiétude pendant plusieurs jours, elle me fut ôtée, ce me semble, pour avoir un peu contesté avec quelqu'un de mes amis, à qui je voulais persuader de prévenir quelque autre par une charitable douceur. O Dieu, que la grâce est délicate ! et les plus grandes le sont davantage. Que de choses j'apprends par cette soustraction! Que la créature est vaine et pleine de misères ! Combien elle est impuissante pour retenir les grâces de Dieu, parce qu'il est vrai que ce sont de pures grâces! De là j'appris à aimer la pure vertu et la bonne mortification.

CHAPITRE XVII.

De l'intime union d'amour de l'âme avec Dieu dans l'oraison.

A peine peut-on expliquer les secrets admirables de cette disposition de l'âme dans l'oraison, si ce n'est qu'on peut l'appeler, l'oraison d'unité d'amour ; parce que la volonté ne sent point d'autre amour en elle, que le même amour que Dieu a pour soi-même. Un seul amour paraît exister pour Dieu et pour l'âme qui aime, étant suffisant pour elle d'adhérer, dans une très-grande simplicité et unité, à ce divin amour que Dieu a pour ses beautés et ses perfections infinies. L'amour particulier de l'âme s'abîme, comme une goutte d'eau, dans cet océan infini d'amour, par une union si intime, que cela ne peut s'expliquer; et en se perdant ainsi, il se trouve infiniment plus parfait, comme une petite étincelle de feu qu'on jette dans une grande fournaise, brûle avec une tout autre ardeur que par elle seule. Elle n'aime pas, ce lui semble : mais Dieu s'aime en elle ; et de cette manière, la volonté humaine est tellement pénétrée des qualités de l'amour divin, qu'elle n'a, pour ainsi dire, en cet état d'autres dispositions intérieures, que celles que Dieu a pour soi-même. Comme elle aime Dieu de la façon dont il s'aime, elle hait le péché en la manière dont il le hait. Dieu ne pouvant se complaire qu'en lui, ou ce qui a rapport à lui, l'âme de même n'a de repos ni de joie qu'en Dieu ; tout cela autant que la vie présente le comporte.

Dans cet état d'oraison, l'on reçoit des lumières fort simples, qui découvrent la sagesse admirable du Seigneur, dans la conduite qu'il a tenue, à l'égard de la rédemption des hommes, dans la vie et dans la mort

de Jésus-Christ son Fils, si pleine d'humiliations et de souffrances. Dieu s'aimant soi-même, ne peut qu'aimer les croix, puisqu'elles satisfont à sa justice, et l'âme également ne peut cesser de vouloir souffrir, puisqu'elle est dans l'unité d'amour avec Dieu; car l'unité d'amour élève l'âme au-dessus de la nature. Comme l'âme de Jésus, tout abîmée dans l'amour de son Père, se réjouissait des excès de ses souffrances et de ses humiliations : de même, l'âme dans l'unité de cet amour agrée les choses qui lui sont contraires et qui la font souffrir. La mort, les douleurs, les mépris, les mortifications, sont aimables dans l'unité d'amour. Cette unité d'amour m'oblige avec tant de force d'aimer en souffrant, que je ne fais point de différence entre la croix et l'amour; et je vois si clairement que tous les conseils de Jésus-Christ, particulièrement celui de la pauvreté, servent admirablement à la pureté d'amour; que je suis convaincu que je dois entrer dans sa pratique avec joie, nonobstant les aversions de la nature. Être dénué de toutes choses, et avoir un peu du pur amour, c'est être infiniment riche; posséder toutes choses, et n'avoir rien du pur amour, c'est être infiniment pauvre. J'ai au fond du cœur un consentement tacite d'amour que Dieu fasse de moi tout ce qu'il lui plaira, ce qui me donne, ce me semble, un grand abandon à la divine Providence, et qui retranche tout soin trop empressé, et toute inquiétude même pour ma perfection : je veux ce que Dieu veut, et rien de plus. Il faut pacifier tous les mouvements de mon âme, non-seulement les mauvais, mais encore les bons; car le calme y doit être grand, la paix profonde, autrement nous ne jouirons pas de l'union divine.

Mon oraison consiste donc à m'unir continuellement

et très-intimement à l'unique amour dont Dieu s'aime, et mon âme n'a d'attrait à nulle autre chose. Il lui semble qu'elle trouve dans cet amour la pratique de toutes les autres vertus, d'une manière bien plus excellente que dans elles-mêmes. Je connais une âme qui, dans la pratique de son amour, ressemble au cœur qui n'est jamais plus dans l'inquiétude, que lorsqu'il n'a pas la liberté de ses mouvements, et qui n'est jamais plus en repos, plus tranquille, que lorsqu'il peut se mouvoir; de même, quand les affaires et les besoins corporels gênent cette âme dans les mouvements de son amour, elle est dans l'inquiétude, la souffrance; et lorsqu'elle en est débarrassée, elle jouit d'un parfait repos. Je remarque pourtant que son inquiétude est toute pleine d'amour : car la peine qu'elle a de ne pouvoir aimer avec liberté, est un amour très-pur et très-fort; de sorte qu'elle est très-soumise et très-indifférente à tous les états, puisqu'elle y peut aimer purement, en y demeurant par union au bon plaisir de Dieu.

J'éprouve bien que l'amour est un poids, qui fait pencher l'âme continuellement vers l'objet aimé; ma volonté étant continuellement tournée vers son Dieu, sans autre mouvement que celui d'une certaine pente, une inclination pleine d'amour et de suavité. Il me semble que mon entendement n'aide point ma volonté dans cet état par aucune vue, car je la trouve tout embrasée et entièrement tournée vers son divin objet, sans aucune vue précédente. Il me paraît que le divin amour lui donne immédiatement par lui-même des touches si secrètes et si intimes, qu'elles l'élèvent à l'état d'une très-parfaite union. Je ne trouve rien qui explique mieux ceci, que l'aiguille touchée de l'aimant, qui se tourne continuellement et insensiblement vers le pôle,

et qui paraît dans l'agitation tout autant qu'elle ne le regarde pas fixement ; il en est ainsi de mon âme, touchée, je ne sais comment, par le divin amour, elle n'a point de repos que lorsqu'elle est tournée vers lui, et séparée de toutes les créatures. Elle s'élève doucement vers ce centre divin, néanmoins sans aucun effort, se sentant délicieusement attirée à la parfaite union.

Mon entendement dans cet état connaît bien ce qui se passe dans la volonté, mais il ne fait rien, ce me semble, pour produire cette tendance amoureuse. Ce n'est pas qu'il ne lui présente quelquefois quelque vérité, qui redouble son amour d'une manière très-simple et tranquille; mais la volonté est unie sans cela. J'admire qu'à mon réveil, et au sortir de la conversation des personnes qui me visitent, je trouve toujours ma volonté tournée vers son divin objet; et je ne sais comment cette inclination amoureuse s'est entretenue et conservée. J'éprouve que dans cet état mon âme se tient disposée à la pratique de toutes sortes de vertus, quoiqu'elle n'en fasse aucune résolution particulière. Elle sort de cette oraison, tout enflammée pour la parfaite mortification, et pour un entier détachement de tous les biens de ce monde. Car elle voit bien clairement qu'elle ne peut subsister dans ce sublime et divin état, qu'étant continuellement attachée à la croix, dont elle devient de plus en plus amoureuse.

J'entre dans cette oraison sans autre préparation que celle de la pureté du cœur, ou plutôt je m'y trouve; car Dieu aime l'âme, et il la prévient avant qu'elle s'en aperçoive. Je m'y conserve, ce me semble, sans aucune industrie, pourvu que mon cœur ait beaucoup d'amour pour la parfaite pureté, et qu'il soit fidèlement séparé de toutes les créatures. Il me semble que Notre-Sei-

g neur me fait cette grâce insigne, dont vous m'aiderez à le remercier, et vous prierez sa bonté de m'accorder celle de ne pas m'éloigner de cet heureux état par mes infidélités.

CHAPITRE XVIII.

Du silence intérieur, où Dieu parle et où il est écouté.

On n'arrive jamais à l'état heureux du silence intérieur, où se font les divines et les plus secrètes communications de l'âme avec Dieu, que l'on ne passe pas trois voies où l'on éprouve beaucoup d'amertume. La première est la mort des sens extérieurs, en sorte que tous les objets sensibles soient pour l'âme des sujets de dégoût et comme autant de croix ; car, tant qu'elle s'amusera encore aux plaisirs des sens, elle ne fera jamais de progrès pour s'élever vers Dieu. Chacun éprouve les voies épineuses par où il faut passer, pour arriver à cette mortification générale de tout ce qui est sensible ; et la plupart se laissent vaincre dès le premier pas, et en demeurent là. Une seconde voie par où il faut passer, c'est l'anéantissement de toutes les vues et de tous les sentiments des sens intérieurs, où se trouvent encore bien d'autres difficultés à vaincre ; elles sont telles que si Dieu, qui conduit les âmes par ces divins sentiers, ne les soutenait et ne ménageait leur mort intérieure, par des ressorts très-secrets de sa grâce, elles perdraient souvent courage dans leur entreprise.

La troisième voie est encore plus laborieuse ; car il faut faire mourir les opérations des facultés même spirituelles, la mémoire, l'entendement et la volonté : c'est ce qui est le plus difficile. L'âme demeure longtemps à comprendre que cela doive se faire, et plus longtemps

encore à y parvenir; et si Dieu ne lui retirait tous les charmes et tous les appuis qu'elle tire de ses propres lumières et des affections de la volonté, elle ne s'en dépouillerait jamais. On est sujet dans cet état à mille tentations; on s'imagine quelquefois que l'on perd le temps, que c'est une pure oisiveté; souvent on est inquiété de la part même des directeurs, qui, n'ayant point passé par cette voie, ne la peuvent comprendre, encore moins l'approuver. Bienheureuse l'âme qui en trouve un qui la fortifie et l'encourage dans les difficultés; autrement elle n'arrivera pas à ce sublime état, si ce n'est par une grâce bien extraordinaire!

Une âme ainsi dénuée, et comme tout anéantie, entre, par une certaine expérience de la présence de Dieu, dans ce divin silence, dont les commencements sont un peu pénibles, quoique mêlés de douceurs. Elle se trouve alors élevée au-dessus des sens et de la raison, pour n'envisager Dieu que par une simple lumière de la foi, puis conduite à une autre lumière, qui semble être un milieu entre la lumière de la foi et celle de la gloire. Elle a quelque chose de la certitude de la foi, elle a aussi quelque chose de la clarté de la gloire: ce n'est pas qu'elle soit en effet ni l'une ni l'autre; mais elle y ressemble en quelque chose.

Les effets que Dieu produit dans l'âme, en cet état de silence intérieur, sont admirables; car il agit en elle comme un peintre sur une toile préparée pour son usage, où il couche divers traits de son pinceau, comme il lui plaît: 1° il semble d'abord que Dieu opère un silence, dans toutes ses puissances qu'il tient liées et obscurcies, mais disposées à tout ce qu'il voudra. L'esprit se met un peu en mouvement, pour voir ce que l'on veut faire, mais il est rebuté et obscurci. On lui fait

violence, on le captive de tous côtés, et il n'a rien sur quoi s'appuyer; de sorte qu'il demeure en Dieu, comme entièrement perdu, anéanti. Si Dieu opère, il suit la motion divine, sinon il repose en lui avec patience et humilité. 2° D'autres fois Dieu se manifeste, mais comme retiré en lui-même; et l'âme qui connaît qu'il est présent, se tient d'une manière respectueuse, comme un serviteur en présence de son maître. 3° D'autres fois il dépouille l'âme entièrement, et la met dans le néant de toute opération. Pour lors elle jouit d'un grand repos, ne voulant rien, ne s'appliquant à rien de particulier; mais se tenant disposée et prête à tout ce qu'il plaira à Dieu de lui manifester; et c'est, ce me semble, la plus ordinaire disposition de l'âme, dans l'état du silence intérieur. 4° D'autres fois elle sent une plénitude de Dieu, qui semble la posséder entièrement. Il arrive même quelquefois que les sens y participent, par des suavités, des douceurs qui leur sont communiquées : mais elle est dans un grand détachement de toutes choses, et dans un esprit continuel de sacrifice. 5° D'autres fois enfin, elle se trouve entièrement captive du saint amour, qui, en lui faisant goûter la douceur de son souverain bien, ne lui fait trouver que du dégoût et de l'amertume dans tout le reste, quelque excellent qu'il paraisse.

L'entendement ne fait point usage ici de son raisonnement, ni de ses propres lumières; mais Dieu lui communique certaines lueurs promptes et subites, certains rayons de lumière qui opèrent aussi dans l'âme des changements si prompts, qu'elle n'a le temps de s'en apercevoir qu'après qu'ils sont faits. Lorsque l'âme est dans la perplexité du doute, ou dans le trouble et l'agitation, ou bien abattue par sa propre faiblesse, il

semble que Dieu se manifeste à elle pour la tranquilliser, l'instruire, la relever et la secourir selon son besoin. Dans cet état elle ne doit avoir d'autre soin, que de se tenir fort soumise et passive, se prêtant entièrement à tout ce qu'il plaira à Dieu de lui communiquer, soit opération ou repos. Elle doit se conserver dans la simplicité, dans l'humilité, dans la fidélité à ses obligations, et surtout éviter la dissipation des sens, l'égarement d'esprit dans les pensées vaines, et l'empressement intérieur ou extérieur dans ses opérations.

Le néant est disposé à tout ce que Dieu voudra : il ne désire rien, il ne fait choix de rien, il ne refuse aussi rien ; Dieu agit en lui comme bon lui semble, et il est tout soumis à l'opération divine. Voilà l'état où doit être une âme à l'égard de Dieu ; mais elle n'en vient pas là sans de rudes combats, de longues souffrances et des morts continuelles. Il est vrai qu'un seul moment de la jouissance divine mériterait bien que l'on souffrît toutes les peines, et toutes les croix du monde jusqu'à la fin des siècles.

Dans cet état de silence intérieur, on ne peut donner des règles d'exercices, et l'âme n'en peut pratiquer aucune ; mais elle doit attendre, et recevoir en toute simplicité ce que Dieu lui donne, sa règle et sa méthode étant de n'en point avoir. Tantôt elle souffre, et tantôt elle agit d'une façon ou d'une autre, selon qu'il plaît à Dieu de lui en donner les impressions.

CHAPITRE XIX.

De la contemplation très-pure.

Le jour de la fête de saint Alexis, Notre-Seigneur me donna l'intelligence de l'état d'oraison où je dois à présent demeurer fixement, par le conseil des serviteurs de Dieu, quoi que m'en dise la raison, qui n'y comprend rien. Mon oraison est donc un vide de toutes les créatures, où l'âme ne fait rien; ce lui semble, qu'entrer dans une particulière possession de Dieu, qui fait en elle ce qu'il lui plaît, sans qu'elle le sache, ni qu'elle en ait le discernement. Avant d'être établi dans cet état, on a bien à souffrir de la part de l'imagination et de l'esprit humain, qui proposent sans cesse leurs images, leurs lumières et leurs sentiments, à cause de la longue habitude qu'ils avaient de le faire. L'âme doit être fidèle à demeurer dans le vide de tous ces objets, et se rendre très-passive. Dans cet état, les livres et même les bonnes lectures sont nuisibles; car elles appuient et maintiennent la manière ordinaire d'opérer, et fortifient l'ancienne habitude; de sorte que l'âme qui goûte cet état passif ne peut s'en servir tant qu'il dure. Il ne faut point dire que c'est tenter Dieu; car lorsqu'il veut que l'on traite avec lui en cette manière, et que la disposition de l'âme le demande, rien de mieux que d'y acquiescer. Il faut distinguer les temps, et tout s'accommode.

Dans le vide dont je parle, il y a plusieurs degrés : le premier retire l'âme de tout raisonnement, et des affections procurées par la méditation, pour donner lieu à une plus noble connaissance qui lui est donnée de Dieu; le second ôte même cette connaissance, et ne souffre

que les motions divines, particulières et distinctes ; le troisième, selon notre façon de concevoir, est une pure et générale connaissance de Dieu par la foi. Il faut que l'âme entre dans ces différentes dispositions, selon qu'il plaira à Dieu de l'y conduire, et qu'elle y demeure dans une parfaite pureté, n'ayant de liaison qu'avec lui seul et son bon plaisir.

Il ne faut pas s'étonner à la vue des difficultés qu'on rencontre dans la pratique ; mais il faut s'y préparer, et porter la croix qui est imposée à ceux qui sont appelés à cet état, lesquels doivent perdre leur vie pour la retrouver en Dieu. Les doutes qu'on a qu'on ne fait rien, sont très-fréquents ; car bien que souvent l'âme ait dans l'oraison des assurances que la voie qu'elle tient est une voie sûre, souvent aussi il arrive que cette assurance ne lui est pas donnée ; et l'esprit humain qui ne voit rien dans cet état entre dans de grandes craintes. Quand l'âme ne ferait que se vider de toutes choses et de soi-même, non d'une manière active, mais d'une manière passive, elle ne serait pas dans l'oisiveté; car elle se dispose à recevoir l'opération extraordinaire et surnaturelle de Dieu, à laquelle elle met obstacle par ses propres opérations. Il faut que l'esprit humain meure avant de ressusciter à une vie nouvelle.

L'âme commence (si lon peut dire qu'il y ait un commencement à cette oraison passive, où il n'y a ni méthode ni règle) par un regard ou une vue de Dieu en soi, confuse et générale ; ensuite elle reçoit ce qu'il daigne lui donner, ou elle souffre dans une grande et parfaite pureté, ne voulant que souffrir, étant détachée de tout, puisque tel est le bon plaisir divin en elle pour ce temps-là. L'âme ne peut rendre compte de ce qui se passe en elle dans cet état passif : Dieu opère en elle et par elle,

sans qu'elle le sache. Elle a néanmoins une vue obscure qu'en son fond elle est bien, qu'elle est à Dieu, et cela lui suffit.

Au milieu des peines que l'âme souffre dans cette voie, elle est fortifiée par la grâce, quoiqu'elle ne le connaisse pas; elle craint tout : et néanmoins il n'y a rien à craindre pour elle, puisqu'elle est plus que jamais sous la protection de Dieu. Car une âme, ainsi passive et abandonnée, est dans la singulière Providence de Dieu, qui lui cache cette faveur, la laisse dans les peines, et même dans de fâcheuses appréhensions de son état et quelquefois de son salut. Il n'est pas expédient que l'âme aperçoive l'ouvrage de Dieu en elle; car elle le gâterait par ses réflexions et ses complaisances. Sa malignité est si grande, que tout se salit entre ses mains; c'est ce qui fait que Dieu lui cache souvent tout. Personne ne comprendra bien l'oraison passive, sans l'avoir éprouvée. C'est une folie de vouloir la faire pratiquer avant que Dieu la donne, et d'en discourir avec ceux qui n'en ont point d'expérience.

Dans cet état d'oraison, Dieu prend possession d'une âme bien autrement que dans l'oraison active. C'est lui qui opère ce prodige de grâce comme il lui plaît; et l'âme reçoit l'opération divine, y coopérant d'une manière très-pure et très-spirituelle. Elle n'est pas oisive : au contraire, elle agit avec une sorte d'activité plus pure que celle avec laquelle on agit ordinairement, et qui est très-réelle. Les Bienheureux sont parfaitement passifs : ils sont aussi très-actifs, puisque leurs puissances sont dans une action très-sublime. Plus l'oraison est pure, plus elle paraît passive à notre égard, qui ne comprenons les choses spirituelles que par les sens.

L'âme qui est en cet état, éprouve presque toujours

l'impression divine, non-seulement dans l'oraison, mais en beaucoup d'autres choses, dont elle a le discernement par cette lumière : de là le mot de saint Paul : *L'homme spirituel juge de tout* (1). Dieu en use diversement avec cette âme ; quelquefois il lui donne sa lumière et son amour immédiatement, sans aucune disposition précédente ; quelquefois par la vue d'une image, par le souvenir d'un passage de l'Écriture qu'on aura lu ; quelquefois par un sermon, une conférence, etc. : mais c'est toujours Dieu qui répand la lumière et le sentiment, la chose extérieure n'ayant servi que d'instrument à sa grâce. Dans ce temps-là je compris qu'une âme établie en Dieu par la foi et par l'amour, y est d'une façon très-simple et très-intime ; ne pouvant ni raisonner, ni faire aucun acte distinct ; mais demeurant simplement en Dieu, et s'occupant en lui, de lui-même, de ses divines perfections, de Jésus et de ses états, ou du sujet qui lui est donné dans l'oraison.

A l'extérieur, elle agit aussi en Dieu ; je ne pouvais comprendre ceci avant d'en avoir l'expérience : à présent toute autre oraison que celle dont il s'agit, me paraît fatigante. Qu'est-ce, en effet, que l'âme prétend par les pensées, les vues, les affections, les sentiments, sinon d'aller à Dieu ? Mais quand elle y est, il n'est pas nécessaire qu'elle emploie tous ces moyens ; elle n'a simplement qu'à se reposer en Dieu, et vivre de Dieu en Dieu même : voilà toute son affaire. Tous les Sacrements, principalement celui de l'Eucharistie, ne lui servent qu'à s'établir, s'affermir et pénétrer davantage en Dieu. Les divins Sacrements élèvent à Dieu les âmes, lorsqu'elles en sont encore éloignées ; et à l'égard de celles

(1) Spiritualis autem judicat omnia. *I. Cor.* II, 15.

qui sont dans l'union, ils les y conservent et les y plongent de plus en plus.

Que l'âme se défait rarement de toute opération propre, qui cependant la fait sortir de Dieu ! Elle en sort pour y rentrer, dit-on : mais elle n'avait qu'à y demeurer. Je m'aperçois qu'à mon réveil mon âme envisage Jésus-Christ, dans lequel elle se repose quelque temps, et par lequel elle se sent attirée à la contemplation de la divine Essence, dans la pureté de la foi. Cette idée intime de Jésus-Christ fait éclipser toute image des créatures, ensuite elle s'éclipse insensiblement elle-même, laissant l'âme dans la connaissance générale, confuse et amoureuse de Dieu ; puis elle ne s'aperçoit plus de ce qui s'opère en elle, Dieu dans le commencement élant environné de ténèbres dans lesquelles les lumières et les vues de l'esprit humain sont anéanties.

J'étais aussi entré dans un vide de toute action extérieure, excepté celles que Dieu demande de moi clairement. Les entretiens spirituels, les œuvres de charité, la visite des pauvres, le soin de beaucoup de pareilles choses emportent le temps de la contemplation, qui est mon premier et principal devoir, et comme mon âme doit servir Dieu dans le vide de toutes les créatures, elle doit aussi renoncer à beaucoup de bonnes occupations, et se réserver, avec Magdeleine, le loisir et le repos dans l'oraison. Et parce que la solitude extérieure et l'éloignement de toute conversation favorisent cette manière de vivre, il faut les conserver autant qu'on le pourra, et en faire ses délices, ayant néanmoins de l'estime pour les autres exercices de la vie active, qui sont excellents dans l'ordre de la volonté de Dieu.

Il faut en effet un peu se débander l'esprit, se récréer par des promenades ou des occupations extérieures ;

les solitaires que j'ai connus, en usent de la sorte, la santé du corps et la liberté de l'esprit s'en conservent mieux. Je vois cependant qu'il y a trop de dissipation dans ma vie, et que je dois en mener une plus retirée et plus solitaire : autrement je ne serais pas fidèle à la grâce de ma vocation, et je ne contenterais pas Dieu, comme il le désire. Je dois me délivrer de tout soin terrestre et m'abstenir même, quand je le pourrai, de donner mes conseils. Si je n'y prends garde, le démon me séduira par là, et me retardera beaucoup dans l'œuvre de mon parfait détachement.

CHAPITRE XX.

Des intimes communications de Dieu à l'âme dans l'oraison.

Ceux qui pratiquent l'oraison, savent par expérience que Dieu s'unit à l'âme en différentes manières, toutes très-intimes, très-pures et très-douces, quelquefois et même souvent par les attraits très-suaves de sa bonté et de sa miséricorde. Cette union est fort agréable, car elle se fait dans des jouissances qui font trouver le paradis sur la terre. Quelquefois Dieu s'unit à l'âme par les rigueurs de sa justice, lorsqu'elle est dans les croix intérieures ou extérieures, et qu'il n'y a presque plus que la partie supérieure de la volonté qui lui soit unie, d'une manière pénible à la vérité, mais très-pure; l'âme dans cet état ne peut aimer Dieu que d'une manière toute pure, puisqu'il ne vient en elle que sous des traits de rigueur. Oh ! qu'un simple acquiescement à son bon plaisir est alors pur et parfait !

Quelquefois Dieu s'unit à l'âme par le moyen de sa sainteté, de sa bonté, de sa puissance et de ses autres

perfections; et afin que toutes ces unions soient pures, il suffit que l'âme se rende entièrement passive à toutes les opérations de Dieu en elle : il faut qu'elle reçoive avec respect et amour la douceur ou l'amertume, la rigueur ou la consolation. Il est bon de se rappeler que pour vivre de cette vie divine, il n'est pas nécessaire de ne point sentir la rébellion des sens et de la nature ; il suffit que dans la partie supérieure nous demeurions fermes en cet état, où la seule grâce peut élever, et où l'on ne peut subsister que par une mort continuelle à toutes les créatures. On ne peut donc y persévérer sans un grand amour de la croix, et il faut que celui qui veut vivre de cette sorte, prenne la résolution de souffrir continuellement.

Tout le commerce intérieur entre Dieu et l'âme, se fait particulièrement dans la volonté ; l'entendement en est aussi capable, mais la volonté reçoit en elle les communications les plus intimes, les plus pures et les plus parfaites : car elle est plus propre à cela. Dans cet exil, l'entendement est sujet à beaucoup d'illusions, mais la volonté est plus assurée dans ses voies, et le démon ne peut contrefaire ce qui se passe en elle à l'égard du pur amour. L'âme qui a senti, par expérience, les effets de ce pur amour ne peut être facilement trompée. De là vient que la pureté de la volonté est la principale disposition pour l'oraison d'union, soit qu'elle soit ordinaire ou extraordinaire : Dieu ne prenant plaisir d'habiter, et de faire des merveilles que dans la pureté. Cette pureté consiste à ne vouloir que Dieu et son bon plaisir, et à être mort à tout le reste, en se contentant de tout ce qu'il lui plaît de donner de grâce et de vertu.

Dieu trouvant une âme ainsi pure, surtout dans sa

volonté, réside dans son intérieur, où il exerce ses divines opérations, la mettant dans différents états, selon les différents desseins qu'il a sur elle. Tantôt il se plaît à la consumer d'amour, et, pour cet effet, il lui manifeste ses perfections; tantôt il la crucifie, et il exerce sur elle sa justice; tantôt il se cache, afin de la purifier davantage, et de la faire mourir à tout ce qui n'est pour lui; tantôt il lui donne des avis pour sa perfection; tantôt il lui fait des reproches intérieurs après quelques infidélités; tantôt il éclaire son entendement, ensuite il enflamme sa volonté; enfin, l'âme hors du tumulte des créatures, reconnaît toujours que son divin Époux opère quelque chose en elle, à quoi elle doit se rendre purement passive, et adhérer, avec une parfaite simplicité, dans la partie supérieure de sa volonté, à tous les desseins du divin Époux.

Dans cet état, l'âme est retirée dans le secret de son cœur, élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les créatures. Là, elle ne se sépare point de son divin Époux : s'il lui envoie des peines, elle ne s'en occupe pas, mais seulement de son divin amour. C'est là où il la sanctifie, où il l'enrichit de plusieurs dons; et c'est là aussi où l'âme emploie toutes ses puissances intellectuelles, pour l'aimer et le glorifier. Telle est sa demeure ordinaire, d'où elle ne descend dans la partie inférieure que par pure nécessité, étant retenue par les attraits de son divin Époux, dont elle jouit, et auquel elle adhère par la foi toute pure, sans s'arrêter aux égarements de son imagination : ainsi son oraison devient tout intellectuelle.

Je n'imagine pas que la maîtresse d'une maison, qui aurait l'honneur de recevoir le Roi et la Reine dans son appartement, lesquels voudraient lui parler en secret,

et cœur à cœur; je n'imagine pas, dis-je, que cette dame voulût s'appliquer à autre chose qu'à entretenir le Prince et la Princesse, et qu'elle eût la témérité de les laisser, pour aller dans sa cuisine exercer quelque emploi vil et humiliant. O Dieu! quelle incivilité, quelle infidélité serait-ce donc à une âme à qui il est donné de posséder, dans le secret de son cœur, le Seigneur son Dieu, qui se plaît à s'y manifester, et qui daigne même choisir quelques âmes pour être auprès de lui, pour s'entretenir avec elles, et pour recevoir de leur part des témoignages d'amour et de respect; quelle infidélité, si ces âmes ainsi favorisées, abandonnaient Dieu pour se répandre au dehors, et s'occuper des affaires temporelles qui ne regardent que le corps! Ce qui n'est autre chose que s'exercer à des fonctions viles et humiliantes, au préjudice et au mépris de ce qu'on doit à la présence du Roi des rois. Quelle ingratitude serait-ce, et quelle infidélité! O mon âme! soyez fidèle; vous êtes trop favorisée de Dieu, pour ne pas vous donner uniquement à lui. Quittons tout, abandonnons le temporel; le prenne qui voudra. Ne craignons point que rien nous manque, si nous possédons Dieu. Si sa Providence nous donne aussi abondamment les grandes faveurs de ses communications, ne craignons pas qu'elle nous laisse manquer des choses qui regardent le corps, qui ne sont rien en comparaison de ce qui regarde l'âme. Appliquons-nous à l'oraison et ne l'abandonnons jamais; ce doit être notre grande affaire.

CHAPITRE XXI.

Conférence qui éclaircit plusieurs difficultés touchant l'oraison.

Demande. En quoi consiste précisément la bonne oraison mentale? J'en trouve de tant de sortes dans les livres, les Saints en ont pratiqué de si différentes. A laquelle de toutes dois-je me déterminer?

Réponse. Les voies de Dieu dans les âmes étant très-multipliées, surtout pour l'oraison, il faut que chacun se tienne à la sienne : hors de là, ce n'est que perte de temps et amusement. C'est ce qui fait que dans les livres, il se rencontre peu de chose propre pour chaque âme. Quoiqu'il y ait des vérités très-solides et sublimes, touchant l'oraison, dans les livres de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, etc., etc.; ils ont écrit leur attrait et non celui des autres, si ce n'est en passant, par abondance de lumières. Il est bon de les lire, non pour les suivre entièrement, ni s'accommoder en tout point à leur manière d'oraison, mais parce qu'on y trouve toujours des choses fort utiles; et de plus, cette lecture est une récréation spirituelle très-agréable.

Demande. D'où viennent ces différentes manières d'oraison, puisqu'il semble que n'y ayant en Dieu qu'une souveraine et très-simple vérité à connaître, un souverain bien à aimer, et la charité étant dans toutes les âmes de même espèce, on devrait voir une très-grande conformité entre tous ceux qui connaissent et qui aiment Dieu?

Réponse. Ce qui fait les différentes oraisons, ce sont principalement les différentes manières de connaître Dieu : les unes traitant avec lui par la simple médita-

tion et par le raisonnement humain, les autres recevant de Dieu une très-simple lumière au-dessus du raisonnement, par laquelle il se manifeste à l'âme par lui-même, comme le soleil par ses rayons. Les autres, contemplant Dieu par de simples vues, sans vue distincte, et par les lumières obscures de la foi. Tous ces moyens de traiter avec Dieu ne sont pas seulement des oraisons différentes, mais la source d'une grande diversité qui se trouve en chaque moyen. Par exemple, dans l'oraison de foi, qui paraît la plus simple, il y a plusieurs degrés qui donnent à l'âme des vues différentes de Dieu et des choses divines. Quand la foi réside dans un entendement bien libre d'images et d'espèces, elle lui découvre des vues sublimes de Dieu comme il est en soi, d'une manière négative, générale, confuse et très-propre à faire concevoir une très-grande estime du Seigneur, et un ardent amour pour lui.

Les meilleurs livres, les prédications et les conférences ne satisfont point une âme qui est accoutumée à ce genre de connaissances. Elle ne peut souffrir ces façons de parler et de concevoir Dieu, comme étant trop imparfaites. En attendant la lumière de la gloire, la foi toute pure la contente, puisqu'elle lui découvre son objet en son infinité, quoique obscurément ; et selon que la foi est plus ou moins pure, ces vues sont aussi plus ou moins parfaites.

Demande. Tout le monde est-il capable de ces oraisons sublimes? Et si quelqu'un désirait d'y entrer, par quelle voie pourrait-il le faire ?

Réponse. Le don d'oraison n'est pas pour tout le monde. Il y a eu de grands Saints qui ne l'ont jamais eu, comme tant de bons serviteurs de Dieu, qui se sont sanctifiés dans les exercices de la vie active, dans lesquels

ils faisaient peu d'oraison, et ne faisaient que l'ordinaire par la méditation, qui est bonne et parfaite, pour les âmes que Dieu n'appelle point à une plus haute contemplation. Ceux que Dieu favorise, en leur accordant le don d'oraison, possèdent un trésor inappréciable. Avec cette seule grâce, qui est la source d'une infinité d'autres, ils sont assez riches, fussent-ils les plus pauvres du monde; mais comme c'est un don de Dieu, c'est pure folie et témérité de penser à s'élever aux états sublimes de la contemplation, si Dieu n'y élève lui-même. Tout ce qu'on peut faire, c'est de s'y disposer par une grande fidélité à tous les mouvements de la grâce, par une mort continuelle à nos inclinations humaines, par la pratique de la bonne mortification; et puis, c'est à Dieu de faire le reste. Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui prétendent l'édifier par leurs propres forces.

Demande. Une âme établie dans une oraison sublime, et qui depuis longtemps est accoutumée à y trouver Dieu, et à en jouir sans peine, peut-elle déchoir facilement de cet état?

Réponse Si cette âme s'abandonnait aux inclinations de ses sens, ou si elle commettait de grandes imperfections, devenant infidèle à Dieu, elle ne pourrait s'y soutenir; mais il est à croire qu'elle y retournerait bientôt: car elle ne pourrait souffrir longtemps la perte d'un si grand bonheur, sans s'efforcer par ses humiliations et ses pénitences de le recouvrer. Plus on est dans le dénûment des créatures, plus on s'avance, et non autrement. C'est la fidélité et la pratique qui nous rendent maîtres dans cet art; c'est pourquoi il est très-important de se débarrasser des affaires. Cependant celles que Dieu demande de nous, ne nous empêchent point d'arriver au

degré d'oraison qu'il nous a préparé de toute éternité.

Demande. Les oraisons les plus élevées et les plus parfaites, sont toutes dans les ténèbres et les privations, et souvent dans les croix intérieures ; mais n'y a-t-il point un état de lumière et de jouissance où l'on peut arriver, dans lequel on possèderait Dieu clairement et paisiblement sans nulle souffrance ?

Réponse. Non, l'état permanent de jouissance est réservé pour l'autre vie. On reçoit bien quelquefois des lumières et des jouissances dans celle-ci, mais comme en passant et par intervalles. Le temps de la vie présente étant d'acquisition et non de possession, l'âme peut toujours avancer, en acquérant de nouvelles grâces et faisant de nouveaux progrès dans son oraison, à proportion qu'elle fait un nouveau fonds de vertu et de pureté, par sa fidélité dans les occasions. Ordinairement Dieu fait passer les âmes dans les ténèbres, tentations, délaissements, souffrances intérieures et extérieures, pour leur faire acquérir beaucoup de vertus et un nouveau fonds de pureté, qui les fait passer à un état nouveau d'oraison; et ensuite, il les exerce d'une autre manière, pour leur donner encore un autre état. La vie se passe de la sorte, ainsi, il ne faut pas s'étonner si la vie des justes est tant traversée ; il est expédient que cela soit pour leur perfection et pour l'acquisition de l'amour divin.

Demande. Combien de temps faut-il employer tous les jours à l'oraison, quand on a dessein d'y avancer et de s'y perfectionner ?

Réponse. Sans un long et grand usage de l'oraison, on ne peut beaucoup s'avancer dans ce divin exercice. Ce n'est pas assez de faire de bonnes œuvres ; il faut avoir grand soin de faire oraison chaque jour. Autant

que vous ferez d'oraison, autant vous ferez de progrès dans les voies de Dieu : disposez toutes choses de manière à donner beaucoup de temps à cet exercice ; principalement si Dieu vous y appelle, et non pas à la vie active. Par là vous vous mettrez à même de vous bien acquitter de vos autres obligations. L'âme dans un état habituel d'oraison est tout ce qu'il faut qu'elle soit dans les occasions, sans qu'elle le procure par ses industries. Quand il faut se confesser, elle est tout anéantissement devant Dieu, tout amour douloureux et de contrition. Quand il faut communier, elle est tout humilité, tout désir, tout ardeur. Quand il faut corriger le prochain, elle est toute douceur et charité. Quand il faut l'aider, elle n'est que zèle et affection. Quand il faut agir pour Dieu, elle a une intention tout épurée du propre intérêt ; et tout cela, dans une âme très-adonnée à l'oraison, se fait sans actes distincts, mais par état, et d'une manière excellente que Dieu opère, non par des méditations ou considérations, qui ne sont que des moyens pour trouver Dieu. L'âme qui l'a trouvé s'y repose et s'y abîme, ne pouvant faire rien autre que le louer, l'aimer, l'adorer en esprit et en vérité.

LIVRE SEPTIÈME

DE LA SOLITUDE ET DE LA PRATIQUE DE DEUX EXCELLENTES RETRAITES DE DIX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Les beautés de la solitude chrétienne.

Il faut faire grand cas de tous les genres de vie, puisqu'ils viennent de Dieu, lequel, quoiqu'il soit un, a établi néanmoins différents états dans l'Église. Il faut donc les estimer tous, et en dire du bien ; mais ne s'attacher qu'au sien. L'excellence des autres ne nous doit pas séparer de celui qui nous est donné de Dieu. Ainsi donc prenons plaisir de voir l'Église comme un beau parterre rempli de mille fleurs différentes, ayant chacune leur prix ; ayons de l'estime pour tous les états de vie, mais tenons-nous-en à bien remplir le nôtre, lequel il ne faut vouloir, que parce que Dieu le désire de nous.

La vie solitaire a tant de beautés et des attraits si charmants, que l'âme qui les a goûtés, y trouve son vrai paradis. Étant allé faire une visite à un de mes amis qui s'en retournait chez lui dans sa patrie, après l'avoir quitté, mon cœur fut aussitôt pénétré de ce sentiment : hélas ! mon Dieu, quand m'en retournerai-je chez moi, c'est-à-dire chez vous, puisqu'il a plu à votre bonté de me faire habiter une éternité dans vos idées, avant de me produire au dehors de vous ; puisque vous m'a-

vez créé, en me conservant toujours au milieu de vous, et qu'enfin vous voulez être mon héritage et ma demeure pour jamais? Votre chez vous, mon âme, n'est pas vous-même, mais c'est Dieu.

Que l'aveuglement des hommes est grand, de ne pas connaître qu'ils n'ont point d'autre patrie que la Divinité, de laquelle ils sont sortis par la création! Créatures ingrates, où allez-vous? Pour moi, je m'en vais chez moi. Oh! que mon chez moi est grand, beau, admirable, éternel et incompréhensible! mais que j'ai de joie de penser que mon chez moi soit tel qu'il est réellement! Est-il possible, mon Dieu, que vous soyez mon chez moi? Oh! que ne sortons-nous promptement de l'embarras et de la foule des créatures, où nous sommes dans un exil continuel, pour retourner chez nous? *Que puis-je désirer au ciel et sur la terre, hors de vous, ma portion et mon héritage pour jamais?* Consolez-vous, mon âme, et en attendant que vous retourniez dans la Divinité, qui est votre chez vous glorieux, demeurez contente dans Jésus, votre chez vous crucifié. Oh! qu'il est beau aussi, et qu'il est grand et admirable, ce divin chez moi crucifié! Je devrais m'ennuyer partout ailleurs que dans cette aimable demeure, où la nature goûte des amertumes mille fois plus douces que toutes les délices du monde. Hors de là, ce ne sont que des plaisirs en songe. O Jésus crucifié! les hommes ne connaissent pas vos douceurs, les beautés de vos mépris et de vos souffrances leur sont cachées; ils ne vous regardent sur la Croix qu'avec des yeux de chair: autrement ils ne verraient rien, après la Divinté, de plus beau ni de plus doux que vous. Ne me soutenez donc plus avec des fleurs, mais avec des épines; ne me fortifiez plus avec des fruits odoriférants, mais avec

des clous perçants, parce que je languis d'amour.

Les beautés et les douceurs de Jésus souffrant me pénètrent, et je ne puis souffrir davantage que d'être sans souffrir, à la vue de mon Dieu souffrant et mourant. Le trop souffrir est nuisible, dit-on : hélas ! peut-on se trouver mal de trop aimer ? Pourquoi voulez-vous que l'amour crucifiant soit plus modéré que l'amour jouissant, qui pour l'ordinaire a des maladies, et quelquefois des blessures jusqu'à la mort ! Le trop grand soin de la santé corporelle, est un signe que l'on ne fait pas sa demeure, dans les plaies de Jésus crucifié ; on ne se porte jamais mieux que lorsqu'on est malade, par la pesanteur de la croix.

Dieu, renfermé dans soi-même, prend des complaisances infinies à la vue de ses perfections. Hors de soi, il en prend aussi de voir couronner les mêmes perfections dans ses créatures. La justice est couronnée dans les damnés, la miséricorde dans les Bienheureux. Une âme retirée en solitude avec Dieu seul, trouve des douceurs inexplicables à contempler ces merveilles. Elle ne ressent pas moins de joie de considérer que tous les pas, les soupirs, les travaux, les souffrances et le Sang de Jésus sont couronnés de gloire dans les élus sur la terre, soit qu'ils se trouvent dans les combats ou dans les douceurs de la jouissance. Quand ils triomphent d'une tentation, le Sang de Jésus est couronné ; quand ils pratiquent les actes de la vertu, le Sang de Jésus est couronné. Toute gloire lui soit rendue à jamais dans le temps et dans l'éternité.

O hommes ! venez et voyez s'il y a beauté, bonté ou perfection pareille à celle de mon Dieu. Oh ! qu'il est aimable, et qu'il est peu aimé ! Oh ! qu'il est grand, et qu'il est méprisé ! Oh ! qu'il est infini en toutes perfec-

tions, et qu'il est peu connu ! Montrez-moi un peu clairement votre face, ô l'unique désir de mon âme ! afin que ravi de vos charmes, je ne m'occupe jamais plus qu'en vous seul. Peut-il y avoir quelque créature qui puisse désormais captiver mon cœur ! Toutes mes affections ne seront à l'avenir que pour le Seigneur mon Dieu. Allez donc, chélives créatures, jamais plus vous ne m'occuperez. Je vous quitte pour ne plus penser qu'à mon bien-aimé. Je sens qu'il m'attire pour ne m'occuper que de lui. Mes amis ne m'importunez plus, laissez-moi en repos posséder mon Dieu et admirer ses perfections. Servez-le dans le prochain, mais laissez-moi le servir directement lui-même : je ne veux que lui, je ne désire de m'occuper que de lui, puisqu'il lui plaît de me faire sentir que c'est son bon plaisir. Adieu créatures, adieu mes amis, adieu le soin des biens, adieu le monde. Je m'en vais à Dieu, pour m'unir à lui dans une retraite perpétuelle, et pour ne m'en séparer jamais.

CHAPITRE II.

La nécessité de la solitude.

J'ai eu la pensée, la veille de la fête de tous les Saints, d'aller en Paradis me réjouir de leur félicité, et leur demander à tous l'aumône. Ils seront libéraux le jour de leur fête, et mon âme en espère de grands secours dans ses misères. Ceux néanmoins que je veux importuner davantage sont les bienheureux Ermites et Moines solitaires, qui ont habité pendant leur vie dans les déserts et les solitudes. J'ai un grand attrait pour m'adresser à eux, et leur demander part à leur esprit de retraite, de pauvreté et d'éloignement des choses terres-

tres. C'est le vrai esprit des saints Moines, dont l'âme est dans une solitude profonde, vivant dans l'oubli de toutes les créatures, comme leurs corps habitent les déserts les plus cachés.

Grands Saints, que faisiez-vous sur la terre? Vous ne travailliez pas pour le prochain, puisque vous étiez éloignés de la compagnie des hommes : il semble que vous étiez inutiles. Hélas! que l'homme charnel comprend peu l'intérieur des Saints! Ceux-ci, dans leurs déserts, faisaient de continuels sacrifices à la grandeur de Dieu, par la pauvreté la plus entière et la plus universelle. Ils s'anéantissaient devant l'infinie Majesté avec toutes les créatures : et ainsi anéantis, ils demeuraient pauvres et dénués de tout ce qui n'est pour Dieu. C'est le bienheureux état, c'est le paradis où mon âme désire à présent de vivre, autant séparée du monde que si j'habitais les déserts de Lybie. Il n'y a rien d'impossible à votre grâce, ô bon Jésus! donnez-la-moi pour ce sujet : et si la pauvreté extérieure est nécessaire pour posséder l'intérieure dont je parle, faites-moi pauvre comme Job. S'il faut que mes amis m'abandonnent, je les abandonnerai sans peine, et je désire d'être anéanti pour jamais dans leur affection.

O mon Dieu! détachez-moi de toute créature, et donnez-moi cette pauvreté entière de toutes choses, que je comprends, mais que je ne peux exprimer. Ainsi dépouillé de tout, j'entre dans la joie du Seigneur, parce que jamais je ne jouirai bien de Dieu que par une perte générale de tout ce qui n'est pour lui. Je ne saurais avoir ce trésor, en possédant encore quelque bien temporel. Je dois donc tout quitter réellement, pour me retirer pauvre dans la solitude, ou posséder comme ne possédant pas. L'exemple des Bienheureux me satisfait et me

console : les Saints sont riches, car rien ne leur manque ; et néanmoins ils sont pauvres, parce qu'ils anéantissent continuellement toutes les richesses de leur gloire à la grandeur de Dieu, étant prêts à déposer leur félicité, et à s'anéantir eux-mêmes, si telle était sa volonté. C'est ainsi que je dois posséder ce que j'ai, étant prêt à l'anéantir quand Dieu le voudra.

Je reconnais que, par défaut de solitude, l'âme ne s'aperçoit pas de certaines touches de Dieu, ni de plusieurs sentiments qu'il opère dans l'intérieur, et par lesquels il se fait connaître d'une manière sensible. Ce sont de grandes grâces, mais qui deviennent inutiles, parce qu'on manque d'attention. Je sais bien que la foi doit suffire à l'âme, et qu'avec son secours elle entre dans la connaissance et l'amour de son Dieu ; mais il est vrai aussi que ce Dieu d'amour a des voies très-cachées et très-intimes, qui sont des dispositions de sa divine sagesse, par lesquelles on le trouve amoureusement et savoureusement. O mon Dieu, que vous êtes caché au fond de nos âmes ! Vous ne vous découvrez bien que dans la parfaite solitude, hors du bruit de toutes les créatures, et seul avec l'âme seule. O pauvres hommes ! quand est-ce que votre cœur cessera enfin d'être si charnel, si bas et si rampant ? Convertissez-vous parfaitement à Dieu, voyez et goûtez combien il est doux. Que les moments dans lesquels on goûte Dieu sont heureux ! mais ils sont courts : toutefois quels effets cette grâce ne produit-elle pas dans l'âme ! Un des principaux est une certaine aversion, et un dégoût de tout l'extérieur ; on demeure comme empreint d'un esprit de séparation du monde, et l'on soupire après la solitude, pour avoir la liberté de ne vaquer qu'à Dieu : tout le reste ne paraît que vanité et néant. Si l'on entend

parler d'affaires ou de nouvelles, il semble à cette âme qu'on lui jette de la poussière aux yeux, qui l'empêche de voir les beautés de son Créateur : ce qu'elle peut faire, est d'ôter au plus tôt cette poussière, pour retourner à la pure liberté de le contempler. L'âme qui connaît le préjudice qu'elle en souffre, fuit le monde et les créatures, conservant chèrement sa pureté, comme la prunelle de ses yeux.

Au sortir de la solitude, quand par l'ordre de Dieu on rentre dans la vie active, on se sent disposé à la pratique des plus héroïques vertus, au parfait mépris des biens, des honneurs, à la patience parmi les traverses qui arrivent, à l'amour des ennemis, à la douceur, à la fidélité et à la condescendance; ainsi exprime-t-on en soi l'image de Jésus-Christ, par une fidélité continuelle aux inspirations de la grâce. Pure mortification, pure vertu, ce sont les délices de l'âme qui a joui de son Dieu dans la retraite, où elle a appris à aimer purement et à souffrir.

CHAPITRE III.

Les difficultés de la solitude.

L'expérience me fait voir qu'un des plus grands obstacles au salut et à la sainteté, c'est de s'enfoncer trop dans les affaires, même bonnes, et de perdre ainsi le temps de nos exercices d'oraison et de mortification, qui sont l'essence de la vie spirituelle. Il faut qu'une âme prévenue de la grâce conserve, dans l'action et la conversation, un détachement parfait de tout; car la vie de son esprit, c'est Dieu seul : et hors de lui, elle ne ressent que misère et que pauvreté. C'est ce qui lui rend la

solitude si aimable; sa vie étant une participation de celle de Dieu, qui ne vit que de sa connaissance et de son amour. Une telle vie s'affaiblit et se perd avec les créatures, dont l'approche obscurcit et souille l'âme : c'est pourquoi elle ne doit jamais sortir de la solitude pour s'ingérer dans les affaires, si elle n'y est attirée par le mouvement de la grâce, ou poussée par l'obéissance. De cette sorte, elle agit au dehors pour le service du prochain, sans préjudice et sans rien diminuer de son intérieur.

Il faut se défier de ceux qui diront : Vous ne faites pas bien de vous retirer; ils le disent avec charité, mais sans connaître ni discerner votre voie. Pour avoir ce discernement, il ne faut point confondre les maximes spirituelles, dont les unes sont pour la contemplation, et les autres pour l'action. Or, il faut user avec beaucoup de discernement de ces maximes, parce que souvent les prenant confusément, l'on mettrait du désordre dans les voies de Dieu, et l'on troublerait les âmes. Comme la vie active et contemplative sont différentes, la manière d'agir de ceux qui sont dans ces deux sortes de voies doit l'être aussi.

L'active demande qu'on serve beaucoup le prochain pour le corps et pour l'âme : les biens et les talents sont nécessaires pour cela; et il est pour lors de la sagesse, et selon le dessein de Dieu qui nous est connu, de conserver les richesses, de faire valoir les terres et d'en tirer les fruits pour donner aux pauvres. Ainsi la manière d'agir de la vie active, qui emporte le soin des biens et des revenus, sera bonne et parfaite; mais elle serait contre l'ordre de Dieu, et nuisible au contemplatif qui, par sa vocation particulière, doit négliger le temporel, de peur que ce soin ne le détourne de son principal exer-

cice, qui est l'amour actuel de Dieu et la contemplation.

Il faut dans la vie active posséder des biens pour donner aux pauvres, le contemplatif, au contraire, se doit posséder lui-même, pour se donner à Dieu ; et afin de se posséder, il faut qu'il se retire des créatures le plus qu'il lui sera possible. Aussi ceux qui embrassent la vie solitaire et contemplative, souffrent de toutes parts. Les hommes, quelquefois même les plus spirituels, les accusent de paresse. On les trompe souvent, parce qu'ils n'ont pas grand soin de leurs affaires. On ne parle point d'eux, car ils ne sont rien au dehors, et passent pour des gens inutiles : ils vivent inconnus et meurent abjects ; leur vie étant méprisée, et étant regardés eux-mêmes comme les balayures du monde. Et ce qui est une plus grande croix, si les directeurs n'ont de la lumière et du discernement, ils les portent à servir les autres, et les retirent par conséquent de leur voie et de leur centre, leur faisant souffrir une violence continuelle. Les démons les persécutent dans la solitude, les en éloignant par des dégoûts, ou par l'idée des grands biens qu'ils feront dans la vie active. Ils leur représentent sans cesse que le salut d'une seule âme vaut mieux que toutes leurs contemplations.

Mais malgré tout cela, il faut qu'ils tiennent ferme dans l'attrait de Dieu, auquel ils doivent obéir sans s'en départir jamais, jusqu'à ce qu'il leur en donne un autre différent, en les appelant à la vie active. Ainsi, saint Abraham quitta son ermitage et s'en alla chercher sa nièce qui était tombée dans le désordre. La vraie règle des âmes, pour persévérer constamment dans la solitude, ou pour en sortir, ce sont les attraits ou mouvements que Dieu leur donne, après qu'ils ont été examinés par le directeur.

Il faut prendre garde qu'en voulant trop les choses de Dieu, l'on ne se tire de l'ordre de sa Providence sur nous. Le grand désir de la créature ne doit pas être de faire beaucoup, mais de contenter Dieu; et comme il se contente de peu de chose (car enfin que pouvons-nous faire pour sa gloire, si ce n'est très-peu et presque rien)? elle doit être contente de faire peu de chose, quand tel est l'ordre de la Providence. Que chacun marche donc dans sa voie, y travaillant avec fidélité, indifférence et amour. Laissons les autres paisibles dans la leur, et faisons grande estime de leur grâce; demeurons aussi dans la nôtre, dont nous ne devons parler qu'à ceux qui la connaissent par expérience, ou qui sont en état d'en juger.

Le solitaire, destiné à la contemplation, doit se détacher de la vue des créatures, fuir les discours, les nouvelles et les réflexions sur les affaires du monde, s'il n'est contraint de s'y appliquer par nécessité ou par charité; car il faut peu de chose pour obscurcir son âme, et pour l'empêcher de s'élever à Dieu par la contemplation. Enfin il faut une profonde pureté de vertu au contemplatif, qu'il ne peut avoir que par une fidélité exacte à la mortification des mouvements de la nature; ce qui n'est pas un petit martyre.

CHAPITRE IV.

Des occupations de la solitude.

Il m'a semblé ces jours passés que je recevais beaucoup d'attraits et de mouvements pour la vie solitaire et contemplative; mon amour-propre néanmoins ressentait en même temps du dégoût pour cet état, parce qu'on n'y fait rien, ou peu de chose pour le salut des

âmes ; mais il faut s'élever au-dessus de toute considération, et se jeter dans l'ordre de la conduite de Dieu, pour y adhérer de toutes nos forces. C'est dans cette pure adhésion à l'attrait de Dieu, que je fais consister la pureté de l'âme et sa grande félicité : son principal soin devant être de coopérer aux mouvements, et aux inspirations de la grâce.

Je ne suis propre à rien, ô mon Dieu ! vous ne m'avez pas donné de grands talents pour le prochain ; je connais pourtant que vous m'avez accordé une insigne faveur, en me donnant le noble mouvement d'amour vers vous et d'union continuelle. Que les autres fassent ce que vous désirez d'eux; pourvu que je brûle de votre divin amour, c'est assez. Tout mon travail est de brûler, tout mon emploi est de brûler; mais pour y être propre il faut que mon cœur soit comme un bois bien sec et vide de toute humidité, par une séparation, au moins d'esprit et de cœur, de toutes les créatures. Le désir de brûler me donne celui de me purifier. La jouissance me porte à me mortifier sans ménagement, à embrasser les conseils évangéliques et les maximes du christianisme. Puisque la pauvreté, les humiliations et les croix servent à me purifier, qu'elles soient les bienvenues ; car je souhaite ardemment tout ce qui peut me disposer à être consumé de l'amour divin.

Je connais un bon religieux qui dans sa solitude est dans une oraison continuelle, non-seulement quant à l'élévation d'esprit, mais quant à la jouissance et aux communications de Dieu. Sa conversation a pour moi de grands attraits. Dans les maladies, il n'est pas dans une si noble jouissance, et sa paix n'est pas si savoureuse, quoiqu'elle soit toujours grande ; les conversations du monde lui sont comme des songes ; il ne s'en souvient

que confusément, quand elles sont passées. C'est un bienheureux sur la terre. En me parlant, simplement par obéissance, il me dit que Dieu veut prendre ses délices avec lui, le comblant de consolations spirituelles. Il dit que se purifier, c'est se dépouiller de toute vue humaine, et ne rien accorder à la nature, ce qui est une grande mortification quand elle est continuelle. Dans les maladies, il faut être bien sur ses gardes, parce qu'on se laisse aisément aller à la recherche de soi-même et de ses commodités. Ne pas suivre une inspiration connue, c'est une grande infidélité qui retarde beaucoup dans la voie de Dieu : car la ponctualité est le principal de la dévotion, c'est-à-dire une fidélité exacte à ne point passer d'occasion sans pratiquer la vertu, soit d'humilité, de patience, d'abjection ou quelque autre.

Ce religieux contemplatif dit que le meilleur effet que produisent en nous les révélations, les visions, c'est la ponctualité et la fidélité aux invitations de la grâce. C'est une assez grande affaire pour nous occuper tout entiers, de sortir de l'engagement des choses créées, de l'esprit du monde et de la nature, pour entrer dans les états de Jésus crucifié, et dans ses voies avec son Esprit, c'est-à-dire ses dispositions et ses intentions. Disons souvent à Jésus dans le profond silence de notre solitude, disons-lui, mon âme : O divin Jésus ! pauvre, méprisé et anéanti, rendez-moi semblable à vous. C'est là l'union que l'âme doit rechercher, et qui fait la grande occupation des solitaires.

Dans le palais d'un roi, les cuisiniers, boulangers, et autres bas-officiers travaillent et agissent plus qu'un gentilhomme ordinaire de la chambre, dont tout l'office se réduit à demeurer dans la chambre du Roi pour l'accompagner. Un favori fait encore moins, car il

se repose dans son cabinet ; il ne fait que s'entretenir avec lui, recevoir ses caresses, et lui en rendre de réciproques. Dans la maison de Dieu, ceux qui sont les plus occupés au dehors, ne sont pas toujours les plus grands favoris. Les âmes que Dieu appelle à la contemplation travaillent moins, et lui plaisent pour l'ordinaire davantage. Ne nous attachons donc pas trop aux actions extérieures de charité, mais suivons Dieu s'il nous appelle à la solitude, pour vaquer à lui seul hors du bruit des créatures. N'est-il pas déplorable que les occupations humaines consument tous les plus beaux jours de nos années, et les meilleures heures de nos jours, sans qu'il nous en reste presque aucune pour nous appliquer à la grande œuvre de notre salut, notre unique nécessaire ? Oh ! qui nous donnera le temps de vaquer aux sublimes opérations de la vie contemplative, et de commencer sur la terre ce qu'il nous faudra toujours faire dans le ciel !

CHAPITRE V.

Comment il faut mèttre son âme et ses sens en solitude.

Ne nous trompons point : il ne faut pas se contenter de recevoir la semence des divines inspirations, il faut la faire fructifier selon les desseins de Dieu sur nous. Si nous avons le discernement de la grâce, nous verrons que c'est là notre unique affaire, et que tout le reste n'est qu'amusement et folie. Pour conserver cette divine semence, il faut nous éloigner de la conversation des sages du monde, qui n'ont que la prudence de la chair, ils ne peuvent goûter le procédé de la grâce ; et ils laissent dans notre esprit, par leurs discours, quelques légères impressions de leurs mauvais sentiments,

qui retardent notre avancement dans la voie de Dieu.

Pour mettre notre âme en solitude, il faut la retirer de toutes les créatures, nous abandonner à Dieu, pour faire de nous ce qu'il voudra, et nous appliquer à lui seul le plus continuellement qu'il nous sera possible. Pour y être fidèle, il faut se résoudre à beaucoup souffrir, ne pouvant demeurer tranquille dans ce divin ermitage que par la fuite des parents, des amis, des affaires, des entretiens du monde, et l'on souffre une persécution presque continuelle de tous côtés ; car, l'un dit que ce n'est là qu'une vie oisive et inutile, l'autre, qu'il ne faut pas être si abstrait, et qu'on doit avoir de la condescendance pour le prochain. Mais qu'on dise ce que l'on voudra, chacun doit suivre sa vocation, faire ce que Dieu demande de lui, l'un d'une façon, l'autre de l'autre. Le plus noble et le plus utile de tous les exercices, c'est de vaquer à Dieu, et de faire sur la terre ce que les Anges et les Saints font dans le ciel.

Oh ! que le démon persécute l'âme en cet état, sous de beaux prétextes ! mais il faut tout quitter pour s'attacher au divin Époux, quand il daigne donner cette vocation, de ne s'occuper que de lui. Lorsque Dieu dit qu'il mènera dans la solitude l'âme qui veut le suivre entièrement : *Je la conduirai dans la solitude* (1), il ne faut pas s'en étonner ; car dans le monde il se rencontre peu d'âmes déterminées à la croix, et à toutes les pratiques d'une vie surhumaine. Quand il y en a d'assez heureuses pour cela, elles vivent solitaires, ne se plaisent pas dans les compagnies ; c'est pourquoi il ne faut pas s'effrayer du bruit, ni des railleries du monde. Une seule parole que Dieu fait entendre au fond du cœur, nous

(1) Ducam eam in solitudinem. *Ose.* II, 14.

doit faire plus d'impression que les clameurs de toutes les créatures.

J'ai pensé que je devais garder une solitude générale, non-seulement à l'égard de mon âme, mais de tous mes sens intérieurs et extérieurs, quand même je serais obligé de converser avec mes amis ; et voici comment je le conçois : la solitude consiste à être seul avec Dieu seul, hors de l'occupation des créatures et de tout ce qui n'est pour Dieu. Il semble donc, qu'en ne parlant que de Dieu ou des choses de Dieu, nous rendons notre langue solitaire et la mettons en ermitage. Si nous ne voulons entendre que des discours qui ont pour objet Dieu ou son service, nous mettons nos oreilles en ermitage. Lorsque nous ne voulons rien voir que ce qui est agréable à Dieu, nous mettons nos yeux en ermitage. Il en est de même de notre mémoire, qui ne voudra se souvenir que de Dieu ; de notre entendement et de notre volonté, qui ne connaîtront et n'affectionneront que Dieu. Mettons donc souvent nos sens en solitude, et ainsi nous acquerrons une grande pureté de vertu.

Un vrai solitaire est une personne qui ne touche la terre que de l'extrémité des pieds, c'est-à-dire qui ne demeure dans les créatures que par une pure nécessité, et dont la conversation est tout avec Dieu dans le ciel. Les attraits que Dieu me donne à la retraite et à l'oraison sont si fréquents et si continuels, que mon âme ne prend plaisir à nulle autre chose. Il me semble que Dieu me dit au fond du cœur : Soyez fidèle à vous détacher des créatures, et je vous mènerai à la solitude intérieure, où elles ne vous retarderont plus dans votre course. Là je parlerai à votre cœur, il m'écoutera et me répondra. Mais de quoi parle ce Divin Époux, sinon de ses bontés et de ses beautés infinies.

CHAPITRE VI.

RETRAITE DE DIX JOURS, SUR LA PERSONNE ADORABLE DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIER JOUR.

Du mystère de l'Incarnation.

I. J'entrai dans cette solitude, fort désireux de connaître Jésus-Christ; et la première de mes oraisons se passa dans la vue du mystère de l'Incarnation : mystère adorable, incompréhensible à tous les esprits des Anges et des hommes, la source de notre bonheur; mystère plus lumineux que l'aurore, qui apporte la lumière au monde, qui produit en nous le Soleil de la grâce après de si longues et si épaisses ténèbres ; mystère de miséricorde, qui nous fait voir la bonté et l'humanité d'un Dieu qui a bien voulu s'unir à notre nature et se rendre passible, afin de mourir pour nous; mystère enfin plein de merveilles, qui nous présente tout à la fois le spectacle ravissant d'un Dieu fait homme, et d'un Homme-Dieu.

O mystère ineffable! que vous contenez de grandeurs et de secrets qui passent toute intelligence créée! O mystère! qui nous apportez le ciel sur la terre, qui dissipez toutes nos erreurs, qui remédiez à tous nos maux, qui nous apprenez à connaître et à aimer un Dieu fait homme pour l'amour de nous, que de charmes je goûte à vous considérer! Que de merveilles de la bonté de Dieu j'entrevois en vous! Je ne saurais en exprimer une seule. Non, je ne puis dire ce que j'éprouve en vous considérant.

D'après les lumières de la révélation, et la connais-

sance qui m'a été donnée d'un si grand mystère, je ne suis plus embarrassé de savoir comment je pourrai aimer Dieu autant qu'il est aimable, ou lui rendre autant d'honneur et d'hommages qu'il le mérite, ou le louer, le remercier, l'adorer autant qu'il l'exige de moi, puisque le Fils unique de Dieu, le Verbe éternel s'incarne pour ce dessein, et se donne à moi pour m'aider à m'acquitter de toutes mes obligations infinies envers Dieu son Père. O mon doux Jésus! puisque vous vous donnez à moi sans réserve, et que je puis disposer de vous-même pour votre gloire et pour acquitter toutes mes obligations envers la Divinité, je veux employer votre amour pour suppléer au défaut du mien, votre obéissance pour accomplir ce qui manque à la mienne, et vos adorations enfin pour rendre à votre divin Père tout l'honneur qui lui est dû, et que je ne saurais lui rendre par moi-même. Soyez ma force, ma lumière et ma vie, faites-moi la grâce de vous connaître, de vous aimer et de m'unir parfaitement à vous dans cette sainte retraite.

II. Je considérai dans ma seconde oraison le bonheur de la sainte Vierge, qui fut choisie de toute éternité dans les desseins de Dieu le Père, pour être la mère de son Fils unique. Je me disais à moi-même : C'est la plus chérie et la plus favorisée de toutes les pures créatures, elle sera plus comblée de grâces et de dons spirituels que toute autre. Sans doute que Dieu le Père a de grands desseins sur elle, puisqu'il l'a choisie pour être la mère de son Fils. Que vos jugements, ô mon Dieu, sont élevés au-dessus des pensées des hommes! En conséquence de vos décrets éternels, vous voulûtes qu'elle épousât un pauvre artisan, qui vivait du travail de ses mains dans une boutique; qu'elle accouchât dans une étable; qu'elle souffrît dans sa fuite en Égypte; qu'elle vécût

pauvrement ; qu'elle fût dans l'obscurité pendant tout le cours de sa vie, et qu'enfin elle eût la douleur et la honte de voir son Fils mourir, suspendu à un gibet, comme le dernier des scélérats. Voilà quels furent les hauts desseins de Dieu le Père sur la sainte Vierge, quand il la choisit pour être la mère de son Fils unique.

Combien est grande la faiblesse de l'esprit humain, de ne savoir pas connaître le prix des anéantissements, de la pauvreté et de l'abjection, voyant que c'est ce que Dieu donne par préférence à ses plus chers amis ! Il les met dans ces états douloureux, afin qu'ils soient dans l'occasion de lui témoigner l'amour le plus pur qu'ils puissent avoir pour lui. En effet, c'est aimer Dieu parfaitement, de l'aimer aux dépens de notre repos, et par l'agrément des souffrances qui nous privent de la jouissance de notre être ; la créature ne pouvant rien faire pour Dieu de plus grand que de lui donner ce qu'elle a de plus cher, ses intérêts et sa propre satisfaction. Ne vous plaignez donc jamais, ô mon âme ! de ne pouvoir rien faire : c'est assez que vous puissiez souffrir. Oh ! que le cœur humain a de peine à comprendre et à goûter parfaitement cette grande vérité !

III. Je fus fort occupé, dans ma troisième oraison, des grandeurs de l'Humanité sainte de Jésus que je voyais élevée à la Divinité, dans le mystère de l'Incarnation, où le Verbe, s'étant uni à elle en unité de personne, la fait entrer dans un état de pureté et d'amour envers la Divinité si admirable, et qui surpasse tellement l'intelligence des Anges et des hommes, qu'il ne reste qu'à l'adorer. Que de grandeurs sont communiquées à cette Humanité sainte, en cet heureux moment ! L'esprit, quoique éclairé par la révélation et les lumières de la foi, se trouve comme perdu et abîmé dans cet

océan de merveilles, et l'âme demeure tout interdite, et toute remplie d'un respect et d'un amour pour Jésus-Christ, qui ne peuvent s'exprimer. De cette impression naît dans l'âme fidèle une joie de connaître Jésus, qui la satisfait si pleinement, qu'elle compte pour rien toutes ses autres connaissances, disant avec saint Paul : *Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* (1).

Je reconnus que l'union amoureuse avec Jésus-Christ était la pratique la plus excellente, et celle qui nous élève le plus dignement, parce qu'elle met notre âme en possession de tout ce qui est à lui : sa Divinité, son Humanité, ses mystères et ses vertus ; car la vraie union consiste dans la parfaite amitié, et l'amitié rend toutes choses communes entre les amis. O mon Jésus ! quoique je sois la misère, la pauvreté même, un néant et un pécheur, néanmoins si je vous aime véritablement, vous êtes à moi, et je pourrai me servir de vos perfections, de vos grandeurs, de vos vertus, comme d'un bien qui est à moi, *comme d'une caution qui répond pour moi*. Au milieu de toutes mes impuissances, je vous présenterai à la très-sainte Trinité, comme un supplément à ma faiblesse, et comme l'acquit de toutes mes obligations. O union de Jésus, que vous êtes admirable et que vous procurez de biens à l'âme, qui, n'ayant rien d'elle-même, a tout, et devient infiniment riche par cette voie toute divine !

IV. Je demeurai encore fort occupé, en ma quatrième oraison, de Jésus dans ses grandeurs, dans ses mystères, dans ses voies divines et humaines. J'admirais

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *I. Cor.* II, 2.

Jésus dès le moment de sa naissance, dans ses entretiens continuels avec son Père, à qui il s'offre déjà en sacrifice, pour l'honorer infiniment; et dans ses épanchements tout divins envers les hommes, qui sont devenus ses frères par cet ineffable mystère. Après toutes ces vues, j'entrai dans de vifs regrets de ne pouvoir le servir dignement, à cause de ma faiblesse, et plus encore de ne pouvoir lui plaire à cause de mes infidélités sans nombre. Oh! que ne m'est-il donné de me consumer à son service, et de mourir de son amour! Mais cette grâce n'est accordée qu'aux âmes fidèles, et je suis le plus indigne et le plus infidèle de tous les hommes.

En ce temps, Notre-Seigneur se communiqua à moi, me donnant une forte impression de sa divine présence. Oh! quel bonheur de connaître Jésus! Quelle grâce de l'avoir trouvé! Dans quel repos n'entre point une âme qui goûte et qui savoure Jésus! Quand cette science de Jésus se produit dans l'intérieur de l'âme, elle la rend douce, généreuse, pleine de paix et de joie; il lui semble que jusqu'alors elle a tout ignoré, et qu'elle n'a été que dans l'égarement et dans les ténèbres. Car elle croit être dans un autre monde, où elle aperçoit d'autres lumières, d'autres principes, d'autres créatures. Ses maximes sont changées, son procédé n'est plus le même, elle a un autre goût, d'autres yeux, et voit clairement qu'elle est sortie du monde, comme d'une prison obscure. Après cette lumière, l'âme cherche les mortifications de tous ses sens, l'obéissance, la dépendance, le mépris de toutes les créatures, la perte des biens temporels, et se plaît seulement à vivre selon la foi, sans se mettre en peine des discours ni des railleries du monde, qui ne juge que selon les sens, ou tout au plus selon la raison humaine.

SECOND JOUR.

Jésus enfant.

I. Ces paroles d'un des Prophètes furent présentées à mon esprit, en commençant mon oraison du matin : *J'ai considéré les merveilles de vos œuvres, Seigneur, et j'en ai été frappé d'étonnement* (1). J'entrai aussi dans des sentiments d'une profonde admiration, mêlée de crainte et de respect, voyant un Dieu enfant enveloppé de langes; l'Immense que les cieux ne peuvent contenir, renfermé dans une crèche; l'Éternel réduit à un jour de vie; le Tout-Puissant environné de faiblesse; Celui qui est la joie des Anges souffrant et tout baigné de larmes. O Dieu d'amour, qui ne tomberait en extase, voyant cette ardente charité, qui vous fait ainsi sortir, pour ainsi dire, hors de vous-même! et quelle intelligence assez élevée, parmi les hommes ou les Anges, pourrait comprendre l'excès de votre amour! Mais c'est là un effet de votre gloire, Seigneur, de n'avoir rien en vous, ni de ne faire rien hors de vous, qui ne soit incompréhensible.

Je remarquai un grand silence dans le ciel et sur la terre, où tout semblait demeurer sans parole, à raison de ce grand mystère de l'amour d'un Dieu pour les hommes. Je voyais que Marie et Joseph, regardant l'Enfant-Dieu couché dans la crèche, ne parlaient que par transports d'amour, et dans un étonnement profond d'un si prodigieux abaissement. Je m'étonnais moi-même que toute la nature ne fût demeurée immobile, dans le silence pendant tout un siècle, à la vue de cette merveille. Les excès infinis de cet amour divin ne peu-

(1) Consideravi opera tua et expavi. *Habac.* III, 2, *trad.* 70.

vent s'exprimer par des paroles; taisons-nous, gardons le silence, ô mon âme! demeurons dans une respectueuse admiration; aimons, louons, adorons ces mystères incompréhensibles. J'aurais, ce me semble, bien voulu demeurer toujours ainsi dans ces ténèbres, et dans ce silence aux pieds de Jésus enfant.

II. Je m'appliquai dans ma seconde oraison à considérer particulièrement, ce dénûment universel de toutes les choses qui semblaient les plus nécessaires à la vie : naître comme en exil, hors de la maison de sa sainte Mère; ne trouver pas une demeure humaine pour y pouvoir faire son entrée en ce monde, mais être réduit à se retirer dans une étable, qui est la demeure des animaux; et être exposé à la rigueur des éléments, dans la privation des choses les plus nécessaires, et dont les plus misérables ne sont pas toujours privés, tel que le feu, si utile dans l'extrême rigueur de l'hiver; n'avoir d'autre ressource que celle de vils animaux, qui pouvaient tout au plus l'échauffer de leur haleine : le dernier des hommes fut-il réduit à un plus grand dépouillement?

Cependant c'est ce qui ravit de joie le ciel et la terre : et vous diriez que les Anges eux-mêmes trouvent que le ciel empyrée, après la vision béatifique, n'a rien de comparable à l'égard de ceci. Ils viennent sur la terre considérer et admirer cette merveille, ils la viennent annoncer aux hommes; et remplissant l'air de chants d'allégresse : sans parler de tout l'éclat de la Divinité, ni de toutes les grandeurs divines, ils n'annoncent autre chose aux bergers, sinon qu'ils verront un enfant enveloppé dans des langes et couché dans une crèche. Les pasteurs y courent tout transportés de joie, et le monde entier les a suivis.

Lorsque les rois Mages demandèrent à Hérode où était

né le Roi des Juifs, cette idée de royauté et de grandeur l'effraya tellement, qu'elle lui fit concevoir des desseins de cruauté et de barbarie, qui avaient été inouis jusqu'alors. Tant il est vrai que l'élévation et les grandeurs, fût-ce en la Personne de Dieu même, lorsqu'il est sur la terre, peuvent nous inspirer de la terreur, et ont besoin d'être voilées; tandis que l'abjection et les humiliations, fût-ce en la Personne de Dieu même, à qui elles semblent convenir si peu, ont la force de gagner tous les cœurs et d'inspirer l'amour. C'est là cependant ce que l'esprit humain a tant de peine à comprendre.

III. En ma troisième oraison, Dieu me fit connaître que depuis le mystère de l'Incarnation, qui est l'union admirable du Créateur avec la créature, les hommes sont appelés à une très-haute oraison, et à une communication très-intime avec la très-sainte Trinité. La grâce d'oraison est un effet de ce divin mystère. Lorsqu'elle nous est donnée, il en faut faire une très-grande estime, et la conserver avec un grand respect; le Cœur de Jésus est le centre et l'asile où nous devons nous réfugier. Lorsque notre âme sera distraite, il faudra la ramener doucement au Cœur de Jésus, pour offrir au Père éternel les saintes dispositions de ce Cœur adorable, pour comparer le peu que nous faisons, avec tout ce que Jésus a fait pour nous; et, en ne pouvant rien, ne faisant rien par nous-mêmes, nous ferons beaucoup par Jésus.

Ce divin Cœur de Jésus sera donc désormais votre oratoire, ô mon âme! C'est par lui et en lui que vous offrirez toutes vos oraisons à Dieu le Père, afin qu'elles lui soient plus agréables. Ce sera l'école, où vous irez apprendre la science suréminente de Dieu, toute contraire aux opinions du monde, et vous trouverez que

toutes ses maximes sont très-pures et très-sublimes. Ce sera votre trésor, où vous irez puiser tout ce qu'il faudra pour vous enrichir : la pureté, l'amour, la constance, la fidélité. Mais ce qu'il y a de plus précieux et de plus abondant dans ce trésor, ce sont les humiliations, les souffrances, les persécutions, la pauvreté. L'amour et l'estime de ces vrais biens sont un joyau si précieux, qu'il ne se trouve pleinement et parfaitement que dans le Cœur de ce Dieu fait homme ; les autres cœurs, quelque nobles qu'ils soient, en ont plus ou moins, à mesure qu'ils en vont puiser plus ou moins dans ce trésor : mais ce n'est qu'en lui seul qu'on en trouve toute la plénitude.

IV. J'eus un vif sentiment, dans ma quatrième oraison, des dispositions où étaient la sainte Vierge et saint Joseph, auprès de l'enfant Jésus. Il a été révélé à une sainte âme que la sainte Vierge passa, en oraison continuelle, les neuf mois pendant lesquels elle porta ce fruit divin dans ses chastes entrailles, et qu'elle ne cessa d'adorer le Verbe uni à notre nature ; que saint Joseph, entrant avec la sainte Vierge dans l'étable de Bethléem, fut élevé dans une haute contemplation sur les mystères qui devaient s'y accomplir ; qu'en cette oraison, Dieu le remplit de son Esprit, pour lui faire concevoir un désir de la venue du Messie, plus ardent, plus pur, et plus saint que tous ceux qui avaient été conçus jusqu'alors par les saints Patriarches ; que sa contemplation fut la plus élevée où jamais aucune créature soit parvenue, à l'exception de la sainte Vierge, et qu'il a pénétré les merveilles du mystère de l'Incarnation, d'une manière qui ne peut s'expliquer par une langue mortelle.

Au moment que l'enfant Jésus sortit du sein virginal de sa très-sainte Mère, pour se donner au monde, il fit

jaillir de lui-même des rayons d'une clarté, d'une splendeur ravissante, qui pénétrèrent l'esprit de la sainte Vierge et de saint Joseph, et leur firent entrevoir les grandeurs ineffables, infinies de l'Enfant-Dieu qui venait de naître, en qui leurs yeux corporels ne voyaient toutefois que de l'abaissement et de la faiblesse ; ils lui firent, comme à leur Dieu, une très-pure et très-amoureuse offrande de tout leur être, et demeurèrent dans le silence et une contemplation perpétuelle, pendant qu'ils furent dans l'étable avec l'Enfant. Oh ! qui pourrait comprendre les merveilleux effets que sa divine présence opérait dans leur cœur ! Ces considérations occupèrent fort délicieusement mon âme pendant mon oraison, et je me trouvai ensuite dans une disposition d'un grand amour pour l'oraison, le silence et la solitude avec Jésus enfant.

TROISIÈME JOUR.

Jésus pauvre et abject.

I. En mon oraison du matin, j'eus un grand sentiment d'estime et d'amour pour la pauvreté, voyant que Jésus l'avait tant aimée, et qu'il nous obligeait de l'aimer pour lui ressembler. Je disais en moi-même : O extrême pauvreté, que vous apportez de richesses à l'âme ! Vous la faites entrer dans un royaume de paix, vous la purifiez comme l'or dans la fournaise, vous lui procurez par conséquent le vrai bonheur, c'est-à-dire l'union avec Jésus pauvre et la possession de la Divinité, autant qu'il est possible de l'avoir sur la terre ; car il est écrit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient*, c'est-à-dire la vraie possession de Dieu et de son amour !

Oh ! qu'une âme qui a su comprendre les beautés de la pauvreté, a de facilité à suivre Jésus pauvre, et à se conformer à tous ses états ! Elle se trouve délivrée de toutes les chaînes qui captivent les hommes, et qui les tiennent dans l'esclavage du monde ; il lui semble que la privation de toutes les créatures est le plus grand trésor qu'elle puisse posséder sur la terre, elle met sa richesse dans toutes ses pertes ; elle se croit pauvre et misérable, lorsque la divine volonté ordonne qu'elle possède quelques biens, quelques honneurs, quelques talents ; s'il dépendait d'elle de les avoir, ou non, elle les quitterait promptement pour n'avoir que Dieu, et elle ne les conserve que par une pure dépendance de la divine volonté, sans les aimer ni les estimer, mais aimant seulement en eux la seule volonté de Dieu. Il me semble que ce sont là les impressions qui me sont demeurées de mon oraison.

II. Je continuai, dans ma seconde oraison, à considérer la beauté des états pauvres et abjects de Jésus. Dieu le Père, dans ses décrets éternels, a aimé le dénûment et les abaissements du Verbe incarné. Les âmes favorisées de la grâce et de la vraie lumière, s'y portent de toutes leurs forces ; voyant clairement qu'elles ne peuvent faire rien de meilleur sur la terre, que de marcher sur les traces d'un Dieu fait homme. Pour cet effet, la divine sagesse les élève au-dessus d'elles-mêmes et de leurs inclinations naturelles, pour qu'elles se conduisent par le mouvement de la grâce, qui leur fait remporter plusieurs grandes victoires, sur la faiblesse de la nature, sur l'amour-propre et sur la prudence de la chair, qui sont autant d'ennemis de notre perfection, lesquels s'opposent à notre dessein de suivre Jésus dans sa pauvreté.

Mourons aux créatures, avant que la mort nous surprenne, et vivons quelques années du moins, dans la pureté du divin amour, c'est-à-dire ne possédant, n'aimant que Dieu. Combien d'âmes amoureuses de la chasteté, n'ont pas voulu la perdre, même pour conserver leur vie ! Je ne dois pas non plus hésiter à embrasser la pauvreté, quoiqu'elle abrége ma vie naturelle. En récompense, elle a un avantage incomparable, c'est qu'elle me fera vivre de la vie pauvre et abjecte de Jésus-Christ, et mourir à l'orgueil des enfants d'Adam, qui ne meurt guère en nous, tandis que nous sommes dans les richesses et dans les honneurs. O mon âme ! aimez cet état si peu estimé du monde, et tenez à un grand honneur et à une singulière faveur de la grâce, lorsque vous serez dans la pratique d'une grande pauvreté, et que vous paraîtrez n'être propre à rien ; ce qui vous fera regarder comme un néant parmi les hommes. O Jésus, que vous avez peu d'imitateurs de votre extrême pauvreté ! Plusieurs honorent en vous cette vertu, mais peu la pratiquent ; il n'y a que vos fidèles amis qui vous suivent dans cette voie amère et pénible. Mon Jésus, répandez sur moi vos miséricordes, accordez-moi la faveur d'être de ce nombre, et de ne vous abandonner jamais, ni à la vie, ni à la mort.

III. Ma troisième oraison fut remplie de vues générales des abaissements de Jésus-Christ, Fils de Dieu, pour lesquels mon âme ressentait en elle-même des ardeurs inexprimables. Ces humiliations et ces divins abaissements me ravissaient ; je ne trouvais rien d'admirable en comparaison. J'y découvrais des beautés merveilleuses, et il me suffisait, pour être satisfait, de les envisager. Le désir de me conformer à Jésus dans son abjection, sa pauvreté et ses abaissements me pénétrait ; j'eusse désiré de

pouvoir employer toute ma vie à l'imitation de ses vertus, et c'était un grand sujet de douleur pour moi, que le temps de quitter toutes choses ne fût pas encore venu. Je formai de nouveau la sincère résolution de mener une vie pauvre, retirée et abjecte. Ce n'est pas un moindre effet de la grâce, de bien pénétrer les abaissements de Jésus, que de contempler ses grandeurs infinies; car, à le bien prendre, ce sont également des grandeurs ineffables. Il n'y a rien à mes yeux de grand, de riche, de beaux, de précieux, comme ces saints abaissements.

L'amour extrême de Jésus pour les âmes, se prouve par la participation qu'il leur donne à sa pauvreté et à ses humiliations. Contentez-vous, mon âme, de la part qu'il vous y donnera, vos crimes mériteraient que vous fussiez comblée de richesses et d'honneurs, pour n'avoir plus de conformité avec Jésus, et marcher par des voies contraires aux siennes, à la perdition et à la mort. Je ne puis assez m'étonner, lorsque je pense à tous les péchés de ma vie, de ce que Dieu veut bien m'accorder la grâce de me faire marcher sur les traces de son divin Fils. Quel argument plus victorieux pour faire connaître son infinie bonté au jour du jugement; et pour moi maintenant, quel sujet d'humiliation! Ne devrais-je pas me croire trop favorisé, quand je ne participerais qu'aux plus petites grâces qu'il répand dans son Église? Mais un méchant homme comme moi, être attiré à la solitude, pour vaquer à l'exercice des Anges, avec Dieu seul, quelle miséricorde!

Il me vint en pensée que ce Moïse qui avait été autrefois un chef de voleurs, avait été aussi un grand solitaire; et que je devais avoir une grande dévotion à ce Saint. Je l'ai invoqué depuis, et lui ai demandé le secours de ses prières. O merveilleux effet de la grâce,

d'un chef de voleurs, en faire un ermite et un grand Saint ! J'ai une grande dévotion aux Saints qui ont été de grands pécheurs : il me semble que leur intercession a une vertu toute spéciale pour aider les pécheurs à se donner à Dieu.

IV. La vue de Jésus, dans son état de pauvreté et dans ses profonds abaissements, ayant des charmes tout particuliers pour mon âme, fit encore le sujet de ma quatrième oraison. Je ressentis de grands désirs de commencer une vie toute nouvelle, me donnant entièrement à Dieu par le sacrifice que je médite depuis si longtemps, c'est-à-dire de mourir à tout par le vœu de pauvreté ; mais les choses n'étant pas encore disposées, pour exécuter ce renoncement absolu, je promis de faire en effet ce vœu de pauvreté, aussitôt que je le pourrais : c'est à quoi je vais travailler incessamment, ayant prié mes amis de s'employer à régler l'état de mes biens, de mes dettes et de toutes choses, afin que je pusse me disposer à suivre l'attrait que Dieu me donnait.

Cette résolution étant prise, je me sentis tout pénétré d'un plus grand désir d'être tout à Dieu, et de me conformer, le plus parfaitement qu'il me serait possible, aux états de Jésus pauvre, abject et souffrant. La nature en cette occasion ressentit quelque peine, et me suggérait des moyens pour m'assurer le nécessaire à la vie ; mais la grâce me fit vaincre toutes ces pensées, et mépriser toutes les ressources des créatures, pour ne m'appuyer que sur les soins de la Providence. O mon Jésus ! l'unique amour de mon cœur, le plus pauvre et le plus méprisé des hommes, vos divins attraits et vos grâces m'appellent si fortement à vous suivre dans les voies de la pauvreté, que je ne verrai jamais assez tôt le mo-

ment heureux qui doit m'y engager, par un vœu à jamais irrévocable.

QUATRIÈME JOUR.

Jésus principe de grâce et de pureté.

I. Dans ma première oraison, je fus gratifié d'une vue de la grandeur de l'Humanité sainte de Jésus-Christ, unie à la Divinité ; cette union ineffable était l'objet d'un regard simple et amoureux, qui opérait en moi une estime, un amour tout particuliers pour Jésus, et une union très-intime avec lui ; je n'avais rien de distinct de Jésus, si ce n'est que j'envisageais des yeux de mon âme cet admirable composé, et que je jouissais en cet état de Jésus, que je me reposais en lui, et puisais en lui les plus ineffables délices. J'éprouvais au dedans de moi des vues claires et des assurances intérieures de sa Divinité, par de tendres et très-sensibles communications. Rien ne me paraissait obscur en lui, quoique tout surpassât la raison humaine. Je le voyais comme le principe de toute la gloire de Dieu, et de toutes les grâces accordées aux hommes ; il se manifestait à moi dans sa lumière, et je considérais qu'il remplissait mon cœur d'impressions très-agréables.

Le peu de conviction qu'ont nos esprits de la Divinité de Jésus, est cause que nous sommes des chrétiens si tièdes, et que nous marchons si lâchement dans la voie de la grâce ; car celui qui serait bien pénétré de la Divinité de Jésus, aurait une vénération profonde pour sa doctrine, ses exemples et ses vertus ; il mettrait toute sa gloire et tout son bonheur à l'imiter. La conviction parfaite de la Divinité de Jésus, enlève une âme à elle-même, et la fait marcher, depuis le premier pas de sa

conversion, jusqu'au plus haut degré de la perfection; elle lui fait tout mépriser, tout abandonner, tout sacrifier, pour n'embrasser désormais que la croix, la pauvreté, les humiliations, les mépris et les souffrances. Tous les chrétiens qui envisagent bien Jésus-Christ pauvre et abject, deviennent ses fidèles imitateurs; mais ceux qui sont pauvres par choix et par état, sont ses images les plus ressemblantes, imitant l'état d'extrême pauvreté, dans lequel il a voulu naître, vivre et mourir. Les âmes qui ont participé plus abondamment à l'Esprit de Jésus, comme la plupart des Saints, ont embrassé plus étroitement la pauvreté. Plus une âme est pauvre, plus elle est riche de Dieu seul; et plus elle est dans le dénûment, plus Dieu devient son tout, et plus il se plaît à opérer en elle de plus grandes merveilles.

II. Jésus se présenta à mon esprit, dans ma seconde oraison, avec une vue générale des différents états de sa vie humaine, pratiquant les vertus, se reposant en Dieu, contemplant l'Essence divine, étant en un mot le principe, la source de toute la pureté, où nos âmes peuvent parvenir, dans tous les états de la vie intérieure.

1° Je reconnus qu'il y avait premièrement une pureté de souffrance, qui est grande lorsqu'on souffre si purement, que l'on ne cherche point de soulagement. Quand Dieu met une âme dans cet état, elle se tient abîmée dans l'amertume de ses peines, plutôt que de s'élever vers Dieu; sachant bien que par cette élévation de cœur, elle se soulagerait, et qu'elle adoucirait la croix que Dieu veut qu'elle porte : ou plutôt, en s'abîmant ainsi dans ses peines, elle s'élève encore plus vers Dieu, mais d'une manière qui, quoique plus cachée à ses yeux, n'en est pas moins réelle, ni moins profitable.

2° Il y a une pureté d'action qui consiste en ce que

l'âme n'agit, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, et par des intentions très-pures. Ici les raisonnements sont retranchés, et l'on ne se porte à agir que lorsqu'on sent les impressions de la grâce, et non parce que la raison le persuade, quoiqu'elle soit une bonne règle. Mais il y a des états où Dieu veut que les âmes soient inviolablement soumises à sa conduite, et que ce soit lui seul qui les fasse opérer en lui et pour lui. Une âme a bien à travailler et à mourir, avant d'y parvenir.

3° Il y a une pureté d'intention que l'âme pratique, lorsqu'elle n'envisage que le bon plaisir de Dieu. Alors on se retire de plusieurs motifs excellents, mais qui paraissent un peu intéressés; comme, par exemple, d'être fidèle à Dieu, afin de ne pas se rendre coupable, ou pour acquérir une plus grande récompense. L'âme n'opère donc pas pour lors spécialement en vue de ses intérêts particuliers; mais elle s'oublie, pour ainsi dire, elle-même, n'étant occupée que du bon plaisir de Dieu, qui l'absorbe tout entière, et qui s'accomplit en elle comme il le veut. C'est cet accomplissement de sa divine volonté dans nos âmes, qui doit être notre principal objet, quand nous tâchons de faire ce qu'il exige de nous.

4° Il y a une pureté d'occupation, et c'est lorsque l'âme ne se détourne jamais de Dieu que par l'ordre de Dieu même, et par le mouvement de son Esprit. Ainsi on évite bien des visites faites trop humainement, bien des paroles inutiles, bien des occupations superflues; et telle chose sera superflue pour une personne, qui ne le sera pas pour une autre : il faut avoir égard aux mouvements de la grâce qui est très-différente dans les âmes. Il y a aussi bien des mortifications à souffrir pour parvenir à cette pureté; mais une âme qui est appelée à

cette voie, n'a autre chose à craindre que son infidélité aux inspirations de la grâce, et aux mouvements de l'Esprit-Saint.

5° Il y a une pureté de vertu quand on pratique celle que Dieu veut, et une pureté de plaisir spirituel, lorsque la partie supérieure de l'âme ne reçoit jamais volontairement aucun plaisir sensible des créatures ni des choses qui touchent les sens, mais qu'elle en demeure séparée de volonté. Il y a aussi une pureté d'oraison, et c'est quand l'âme, attirée de Dieu immédiatement, s'élève au-dessus de toute affection humaine, et demeure parfaitement unie à lui seul. Une âme qui a une fois goûté Dieu voit une dissemblance infinie entre lui et les plus saintes créatures, et se réduit, pas une suite nécessaire, à une très-grande solitude intérieure, et à une séparation entière de tout ce qui n'est pour Dieu. Toutes ces sortes de puretés se présentent à mon esprit, dans l'intérieur de Jésus, comme dans leur principe.

III. Je reconnus ensuite, dans ma troisième oraison, que les mystères ou les états différents de Jésus-Christ, ne sont pas seulement la cause exemplaire de nos états, mais qu'ils en sont même la cause efficiente; en sorte que nous ne souffrons pas seulement pour imiter Jésus, dans la pureté de ses souffrances, mais parce que Jésus souffrant imprime en nous la vertu de son Esprit, pour nous donner la force de souffrir et de prendre part à ses souffrances. Quand nous prions, ce n'est pas seulement pour imiter Jésus dans son oraison, mais parce qu'il nous imprime lui-même l'esprit et la grâce de l'oraison. C'est ainsi que Jésus-Christ fait tout en nous et par nous; et cela arrive, lorsque l'âme le laisse régner en elle absolument en souverain, en sorte qu'il est alors comme l'âme de l'âme même, qu'il opère tout en

elle, sans qu'elle fasse autre chose que se tenir alors attentive, et acquiescer à ses divines opérations. Pour se conserver en cet état, il faut avoir une très grande pureté de cœur, et une entière fidélité. J'ai reconnu, par expérience, que toutes les tentations du démon ne nuisent pas autant à l'âme qu'une petite légèreté, ou une saillie de la nature mal mortifiée.

Combien de fois n'ai-je pas eu lieu d'éprouver que Jésus, se donnant et s'unissant à moi dans la sainte Communion, suspendait et anéantissait tous les discours de mon entendement? Étant lui-même la pensée et la parole du Père, il veut être toutes choses en moi : il est mon remercîment, mon offrande, mon humilité, ma charité, mon respect, mes prières, mes demandes ; et je ne puis rien faire de mieux que d'être uniquement, et très-simplement en union avec lui, lorsqu'il veut lui-même opérer toutes choses, et agir en souverain maître, au milieu de mon âme soumise à toutes ses volontés, et anéantie en sa divine présence. Les paroles tarissent, ainsi que les pensées et les impétuosités de la nature, en la présence du Verbe, qui parle à son Père pour l'âme en qui il règne d'une manière si ineffable. Oh ! que de merveilles cachées dans ces colloques divins, qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter !

IV. Je considérai, dans ma quatrième oraison, qu'étant chrétien, c'était pour moi une obligation indispensable de me consacrer entièrement à l'imitation de Jésus-Christ ; mais qu'outre cette obligation générale, j'avais encore une vocation toute particulière, et dont je ne pouvais douter, pour m'étudier et l'imiter dans ses états de pauvreté et d'abjection ; que pour le suivre en cette voie avec pureté, je devais m'éloigner de toute

grandeur, me plaire dans les mépris et les abaissements, et surtout tendre de toutes mes forces au parfait mépris de moi-même. Depuis que Jésus m'a inspiré cette ferme résolution, de suivre sans aucune considération humaine, et par un sacrifice absolu de tout moi-même, la grâce de ma vocation, quoique je voie bien que cela peut abréger mes jours, je me suis senti fortifié, dans une grande paix et une liberté d'esprit admirable, pour voler partout où il m'appelle. Quel mal peut-il m'arriver, quand je mourrais pour l'amour d'un Dieu qui est mort pour moi ?

Les pauvres, par choix et par un désir sincère d'imiter Jésus, sont les objets chéris de la Providence divine, qui s'étend sans doute sur tous les hommes, mais plus spécialement encore sur les images vivantes de son Fils. Il est leur père d'une manière toute particulière, et il veille sur eux plus que sur tous les autres. Car serait-il possible qu'il ne donnât pas la nourriture à ses plus chers amis, à ceux qui quittent tout pour lui plaire davantage, et pour l'aimer plus parfaitement, lui qui a soin des oiseaux du ciel, et qui fait lever son soleil sur les pécheurs ?

Rejetons de tels sentiments, comme injurieux à sa bonté infinie; étouffons toutes nos craintes humaines; quittons tous nos vains raisonnements; allons où la grâce nous appelle et ne craignons rien. S'il faut mourir, mourons avec générosité, à la suite d'un si bon Maître; notre mort sera une vie, et une vie bien plus précieuse que celle dont nous jouissons maintenant. C'est un grand bonheur et une grâce bien spéciale de Dieu, de mourir pour la perfection de son divin amour.

CINQUIÈME JOUR.

Jésus zélateur des âmes.

I. Mon application, dans la première oraison de ce jour, fut de considérer Jésus zélateur des âmes, pour lesquelles il a tout donné jusqu'à sa vie. Je voyais, ce que je ne pouvais comprendre, le zèle infini de Jésus pour le salut des âmes. Je reçus, ce me semble, dans cette oraison, quelque légère participation de ce divin zèle. Je me sentis animé à m'employer pour elles de toutes mes forces, m'offrant à Dieu, pour faire et pour souffrir, dans cette vue, généralement tout ce qu'il plairait à sa divine bonté.

Mais je reconnus en même temps qu'il fallait recevoir de Dieu ce don du zèle des âmes, et ne pas s'y ingérer de soi-même; sans cela on ne fait rien, ni pour les autres, ni pour soi; on dissipe son intérieur, et l'on tombe dans beaucoup d'infidélités et de défauts, qui portent à l'âme un grand préjudice. C'est par le mouvement du Saint-Esprit que l'on reçoit ce zèle, lorsqu'il vient de sa part, il ne gâte rien; au contraire, il nous perfectionne dans nos voies, et augmente en nous l'esprit d'oraison. Il faut cependant qu'une sainte discrétion le conduise, pour ne rien faire sans le mouvement de Dieu, afin de n'entreprendre rien au delà de nos forces, et pour ne pas perdre Dieu en nous donnant au prochain.

D'ailleurs, nous ne devons travailler au salut des âmes, que selon la grâce qui nous est donnée : les uns dans la vie active, en prèchant et en instruisant; les autres, en faisant des aumônes, ou en exerçant les œuvres corporelles ou spirituelles de miséricorde; d'au-

tres enfin, en offrant leurs prières, leur vie contemplative, leurs austérités, leur solitude, leurs souffrances, pour le salut du prochain. Plusieurs voies différentes peuvent concourir au salut des âmes, que chacun suive celle où Dieu l'appelle.

II. Je fis ma seconde oraison sur ce divin commandement que Jésus-Christ nous a laissé, comme par testament, étant près de mourir pour nous : savoir, que nous nous aimassions les uns les autres, ainsi qu'il nous a aimés lui-même ; et je reconnus que lorsqu'on est entré bien avant dans le Cœur de Jésus, et qu'on a pénétré, dans l'oraison, tout l'excès de l'amour d'un Dieu incarné pour les hommes, la grâce fait découvrir combien cette charité divine a été gratuite, généreuse et magnifique ; gratuite en ce qu'il nous a prévenus de son amour, dans le temps même que nous n'étions dignes que de sa haine ; généreuse, en ce qu'il a surmonté toutes les difficultés et vaincu toutes nos résistances ; magnifique enfin, en ce qu'il a tout donné, jusqu'à sa propre vie. C'est avec ce zèle, vraiment divin, qu'il a aimé nos âmes.

Or, il veut que notre charité pour le prochain soit réglée sur ce divin modèle, et que nous l'aimions purement, c'est-à-dire par des motifs tout divins, et pour accomplir le bon plaisir de Dieu, qui nous a fait ce commandement. Il veut que nous l'aimions aussi généreusement, c'est-à-dire sans faire aucune attention aux aversions, aux antipathies naturelles, aux imperfections qui nous choquent en lui, aux maux ou aux torts qu'il nous a faits, à sa bonne ou à sa mauvaise humeur, à sa correspondance ou à sa résistance aux marques d'amitié que nous lui donnons. Il veut que nous exprimions en nous la perfection de notre Père céleste, qui fait pleu-

voir chaque jour ses bienfaits sur les bons et sur les méchants; et que nous imitions son amour même et sa propre tendresse, lui qui durant le cours de sa vie mortelle, a renfermé tous les hommes dans son Cœur divin, sans en excepter même ses ennemis les plus acharnés. Oh ! combien de grands Saints qui, considérant avec quelle ardeur Jésus-Christ a aimé nos âmes, et ce qu'il a fait pour leur salut, ont brûlé d'un saint zèle, et se sont consumés dans les travaux apostoliques, pour procurer le salut de ces chères épouses de Jésus-Christ ! Que nous avons peu de zèle pour Dieu, peu de zèle pour le prochain, et peu de zèle pour nous-mêmes !

III. Ma troisième oraison se passa à considérer, avec des sentiments d'une tendre affection, le prodigieux miracle des bontés de Jésus, qui semble s'oublier et sortir de soi-même, déposer sa grandeur et sa majesté pour se rabaisser jusqu'à chercher nos âmes, les attirer à lui, et les aimer avec autant d'ardeur, que si elles contribuaient beaucoup à sa félicité. Il les prévient avec une bonté admirable ; et quoique infidèles et très-indignes de son amour, il leur fait connaître clairement qu'il les aime, leur répétant à l'oreille du cœur, d'une manière inexprimable, mais très-intelligible : Ma sœur, mon épouse, aimez-moi, car je vous aime, et je veux prendre mes délices avec vous. Savez-vous bien qui je suis? C'est moi qui suis votre Dieu, votre Créateur et votre Rédempteur ; c'est moi qui suis venu du sein de mon Père en ce monde, exprès pour vous chercher et pour vous dire que je vous aime. O âme infidèle ! tout Dieu que je suis, je languis d'amour pour vous, et je ne vous demande que du retour.

Mon âme, ainsi prévenue des bénédictions de sa douceur et touchée fort sensiblement, ne trouvait point de

paroles pour exprimer sa reconnaissance. O mon Dieu! disait-elle, vous êtes mon amour, je vous aime, et veux vous aimer éternellement de toutes mes forces ; eh ! que puis-je vous rendre autre chose, si ce n'est amour pour amour ? C'est une grande merveille de l'amour, de rabaisser la grandeur d'un Dieu jusqu'à la recherche d'une âme ; mais ce n'en est pas une moindre, qu'il fasse sortir cette âme, pour ainsi dire, hors d'elle-même, et oublier ses misères extrêmes, pour l'élever jusqu'aux plus ineffables communications d'un Dieu, et prendre possession de son Cœur, comme d'un trésor qui lui appartient. C'est là le prodige de l'excès de l'amour de Jésus zélateur des âmes : son amour, qui le captive et qui l'anéantit, élève l'âme à ces amoureux transports, lui ôtant la vue de son indignité et lui découvrant les beautés de son bien-aimé.

IV. J'eus une vue, dans ma quatrième oraison, et une impression fort agréable en Jésus anéanti et pénitent. Je voyais qu'il s'était anéanti comme créature devant son Père, pour honorer son Être souverain par le sacrifice de tout lui-même, qu'il continua pendant tout le cours de sa vie mortelle, et qu'il consomma enfin sur le Calvaire. Je voyais aussi qu'il avait été pénitent, et que, s'étant chargé de nos iniquités, il en a fait coutinuellement pénitence, pour honorer la justice de son Père, et pour satisfaire à l'ardent amour qu'il avait pour nous.

Aimons donc, ô mon âme ! à son imitation, les peines et les croix, en esprit de pénitence et de mortification. Je suis un grand pécheur, je dois donc entrer dans un véritable esprit de pénitence et faire un bon usage, selon cet esprit, des peines, des afflictions, des maux et des infirmités qui m'arrivent. Ma principale étude en ce monde doit être de m'anéantir et de souffrir : m'a-

néantir, pour rendre hommage à la grandeur infinie de Dieu ; souffrir, en punition de toutes mes offenses , et pour imiter les souffrances de Jésus.

Après ma confession , n'ayant eu qu'un *Gloria Patri* pour ma pénitence, il me vint en pensée, d'une manière qui me fit grande impression , qu'il n'y a point de petites pénitences, lorsqu'elles sont unies aux souffrances de Jésus , qui par elles a fait pénitence devant son Père pour tous nos crimes. Il me semblait qu'un seul *Ave Maria* , abîmé dans les souffrances de l'Homme-Dieu, lesquelles sont d'un mérite infini et satisfont infiniment le Père éternel , devient une pénitence qui satisfait aussi merveilleusement pour nos péchés. Mon âme se sentit toute réjouie de cette vérité, et n'eut plus d'autre vue que d'unir toujours ses croix à la Croix de Jésus. Ceci néanmoins doit s'entendre sans préjudice de l'obligation de droit divin qu'ont tous les pécheurs de satisfaire à Dieu , d'une manière qui ait de la proportion avec les péchés qu'ils ont commis.

SIXIÈME JOUR.

Jésus contemplant et jouissant.

I. Notre-Seigneur me prévint , dans mon oraison du matin , d'une si grande abondance de consolations , qu'il me semblait avoir quelque part à la jouissance, qui est le propre de la vie future. O jouissance amoureuse, que, selon moi, vous purifiez les âmes ! Vous les détachez de toutes les créatures , vous les mettez dans un doux martyre , vous les crucifiez avec vous ; mais c'est une croix qui fait vivre et mourir tout ensemble. Vous éclairez, vous purifiez, vous échauffez, vous mortifiez, vous encouragez, vous dégoûtez, vous faites jouir,

vous faites mourir. Vous m'avez été suspecte dans le principe, car je ne vous connaissais pas dans l'Ame de mon Sauveur souffrant. D'abord, je n'y apercevais que des abandonnements et des souffrances intérieures. Néanmoins, ô belle jouissance! vous étiez retirée dans la partie supérieure de cette Ame divine, qui étant absorbée dans la Divinité, était abîmée dans des délices infinies. Vie divine de mon Jésus souffrant, que vous êtes cachée et que vous êtes belle et ravissante!

Il ne faut qu'un léger écoulement de cet océan d'ineffables délices, pour enivrer toutes les âmes des hommes et tous les chœurs des Anges. C'est cette vie bienheureuse que quelques serviteurs de Dieu ont éprouvée, par les jouissances continuelles qu'il versait dans leur âme. C'est un grand secret dans la vie intérieure, d'être fort passif à l'opération de Dieu en nous, soit qu'il nous donne des impressions douloureuses et crucifiantes, soit qu'il nous en donne de délicieuses et de béatifiantes. Notre fidélité doit consister à correspondre purement à ses desseins sur nous, sans leur donner le change. Si son bon plaisir est de faire de notre âme un lieu de délices, il ne faut point tendre à l'excellence de l'état crucifié. Toutes les voies de Dieu sont bonnes en elles-mêmes; mais celle en laquelle il veut nous mettre est la meilleure pour nous. Oh! que l'état de mon Jésus souffrant est adorable! Que celui de la jouissance est admirable! Il faut s'appliquer à les adorer et à s'y conformer, selon les desseins de sa divine sagesse.

II. J'ai trouvé une image de Jésus contemplant, durant sa vie mortelle. Cette posture, qui me ravit, m'occupa dans ma seconde oraison. Je ne pouvais me lasser de le regarder; je l'adorais, je l'admirais, je le chérissais dans cette disposition; et mon âme était toute

charmée, toute ravie de le voir ainsi plongé dans cette attention profonde qu'il a pour la grandeur de son Père, et tout abîmé dans la contemplation sublime des attributs de l'Essence divine. Je m'y occupais aussi par lui et avec lui, entrant autant qu'il m'était possible dans l'union de ses divins entretiens. O Jésus contemplant! Jésus occupé de votre Père, avec qui vous passiez les nuits, qui devenaient de beaux jours de l'éternité: Jésus, vivant d'une vie retirée dans l'Essence divine, vous êtes l'objet de mon amour; je ne vois rien de si beau que vous en cet état.

Mon âme ne goûte point de plus grande douceur sur la terre, que de regarder Jésus, de penser à lui, d'en parler et de soupirer après sa divine présence. Oh! quand Jésus vient dans un cœur, qu'il le rend heureux! Je ne sais comment il vient en l'âme; mais il y est plus tôt qu'elle ne s'en aperçoit. Il la remplit de bénédictions, lui faisant éprouver qu'il est son bonheur, sa félicité et sa vie. Hélas! quand me sera-t-il donné que Jésus soit totalement imprimé en moi, et qu'il ne sorte jamais de mon cœur! Je soupire sans cesse après cet heureux moment et cette insigne faveur, pour laquelle je donnerais tout ce que j'ai au monde. Trouver Jésus de la sorte, est une béatitude commencée: il faut tout perdre pour cela. Venez, ô mon Sauveur! établissez-vous au fond de mon cœur si parfaitement, que mon âme ne puisse plus se séparer de vous. Je ne vous demande de toutes vos grâces que celle d'être tout à vous, que vous me soyez toujours présent, que je m'occupe toujours de vous, et que j'aie part aux admirables dispositions de votre vie contemplative.

J'ai vu l'infinie différence qu'il y a entre s'occuper des créatures et s'occuper de Jésus-Christ; entre la vie

sensuelle ou purement raisonnable, et la vie divine de la grâce ; mais cela ne se peut connaître, si Jésus lui-même ne nous imprime ses maximes, son Esprit et ses sentiments, pour aimer ce qui crucifie la vie sensuelle, et ce qui confond la raisonnable.

III. Je reconnais que ma dévotion envers la très-sainte Humanité de Jésus-Christ, s'accroît en moi de jour en jour, et que mon âme s'y sent attirée par des attraits si particuliers, qu'aussitôt que je me mets en oraison, ce divin Sauveur occupe toutes mes puissances, et me découvre toujours quelque chose de ses grandeurs. J'ai reçu cette grâce de sa bonté dans ma troisième oraison, après laquelle Jésus m'a été connu tout autrement qu'il ne l'était auparavant. Et quoiqu'il soit inaccessible à la créature, à cause de ses divines et infinies perfections, néanmoins il se fait connaître quelquefois, et se manifeste plus clairement à l'âme. L'on ne donnerait pas cette vue plus claire de Jésus, pour tous les trésors du monde. L'âme qui en est gratifiée, s'estime si riche, qu'elle ne peut plus avoir que du mépris pour les créatures, les regardant toutes comme la boue qu'on foule aux pieds, et s'unissant très-intimement à son divin Sauveur, comme à son unique trésor. Mais pour pouvoir comprendre quels sont les effets admirables que produit en l'âme cette vue claire de Jésus, il faut les avoir éprouvés heureusement soi-même.

Il est vrai qu'il y a une très-grande différence entre les vues de Jésus, comparées les unes aux autres. Au commencement de la vie spirituelle, l'âme est presque toute dans le sensible de l'Humanité sainte ; mais dans les progrès des voies intérieures, on reçoit des lumières si pures de Jésus, que c'est Jésus tout divinisé que l'âme

goûte, et cela d'une manière si sublime qu'elle ne pourrait exprimer distinctement quel est l'objet de sa vue. On reçoit dans cette disposition beaucoup de part à la grâce et à l'Esprit de Jésus-Christ; car ses états humains et ses abaissements paraissent si élevés, si éminents, que l'on ne trouve rien de si beau, de si grand, de si précieux, rien qui charme le cœur si puissamment. Oh ! qui connaîtrait bien Jésus ! Oh ! qui pourrait voir les richesses inestimables, et les trésors infinis qui sont renfermés dans sa divine Personne !

IV. Ma quatrième oraison fut d'ouvrir seulement les yeux de l'âme pour voir Jésus-Christ, comme on ouvrirait ceux du corps pour envisager quelque objet que l'on considèrerait attentivement, sans peine et sans se lasser. Cette vue me remplit d'une telle joie, que je ne pouvais la contenir au dedans de mon âme. Elle mourait délicieusement à toutes choses et à elle-même, pour s'écouler tout entière dans ce divin objet, cet océan de perfections infinies. Je me trouvais dans une disposition assez semblable à celle d'un homme surpris par la vapeur du vin. Il est comme mort, il n'est plus à lui, il ne sait plus ce qu'il dit, il n'est plus capable d'aucune affaire, il ne se conduit plus par lui-même, il est tout dans l'ivresse qui le possède tout entier.

La jouissance fait le même effet dans l'âme amoureuse de Jésus ; et tandis qu'elle dure, cette âme n'est capable de nulle autre chose que de sa jouissance, ou plutôt elle jouit de celle que Dieu prend en elle. En cet état, les âmes ainsi favorisées sont souvent crucifiées, soit par les directeurs, soit par elles-mêmes ; car elles craignent, et ceux qui les conduisent craignent aussi que ce ne soit oisiveté. On croit qu'il vaut mieux souffrir, et qu'il est plus utile d'aider le pro-

chain ; on craint que l'amour-propre ne cherche à se satisfaire dans une si douce occupation : c'est ce qui ferait que l'âme se retirerait volontiers de la jouissance où Dieu la met, et par conséquent se mettrait hors des voies divines, si elle n'était aidée d'une grâce toute particulière qui la maintient où Dieu la veut.

Une âme, pour être capable de cette grâce, doit être dans une grande pureté, au-dessus des sens, de la raison et des affections humaines, indifférente à toutes les dispositions où Dieu voudra la mettre, et prête à être privée des grâces qu'elle reçoit, et qui lui semblent excellentes : de sorte qu'elle ne ressente presque autre chose, par l'indifférence de sa volonté, qu'une pure capacité d'adhérer à Dieu et à ses divines opérations, de la manière qu'il le voudra. Enfin, notre âme ne doit avoir d'autre exercice, que de s'abandonner entre les mains de Dieu, pour acquiescer simplement à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner ou d'opérer en nous. Oh ! que la faiblesse humaine est grande ! Que l'imperfection de la créature met souvent obstacle aux desseins du Seigneur sur elle !

SEPTIÈME JOUR.

Jésus notre modèle et notre guide.

I. Je considérai dans ma première oraison, que Jésus ayant été un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Gentils, en sorte que la croyance et la vie d'un Dieu-Homme mourant sur une croix, paraissaient une folie et une extravagance à ces hommes aveuglés par le préjugé, et corrompus par la passion ; de même, la pratique d'une vie vraiment chrétienne paraît une vraie folie aux sages du monde, qui ne la peuvent comprendre :

aussi est-elle élevée au-dessus des sens et de la raison, étant toute spirituelle et consistant dans un renoncement continuel à nos penchants et à nos inclinations. Hélas ! que la pratique d'une vie parfaitement chrétienne est rare ! Car aimer les croix et les mépris, chérir la pauvreté et les humiliations, se réjouir des persécutions qu'on nous suscite, préférer les motifs de la foi à toutes les maximes de la sagesse humaine, c'est un procédé bien extraordinaire pour des hommes tout de chair et de sang, dont toutes les inclinations ne tendent qu'à la vie présente, et à la jouissance des biens et des plaisirs que le monde nous offre. Si la grâce ne nous élève continuellement à cette admirable lumière de la foi, notre âme ne se conduit plus qu'à la simple lueur de sa faible raison, lueur pleine de ténèbres, et qui l'empêche de voir et de connaître à fond les vérités du salut.

Je comprends aussi par le moyen de cette même grâce, que Jésus ayant toujours été souffrant et dans les privations ; nous devons aussi passer par les mêmes états, et nous estimer heureux de ce que notre vie est pleine de croix et de souffrances, de tristesse et d'amertumes, de contrariétés et de privations, ne nous attendre qu'à cela, n'aimer que cela, ne désirer que cela et ne nous accoutumer qu'à cela.

La vie pauvre, retirée et abjecte, que j'ai résolu de mener conformément à ma vocation, paraîtra sans doute une folie aux gens du monde, elle me paraîtra souvent telle à moi-même et une vraie imprudence ; mais la foi, une foi vive me fera bien voir le contraire. Il n'y a point de raisonnements humains qui viennent à l'appui du procédé d'un vrai chrétien, qui veut vivre selon l'Évangile ; mais il y en a de surnaturels et de

divins ; car il faut souffrir pour faire pénitence, et aimer la pauvreté pour être dans le pur amour, qui méprise tout pour posséder Dieu. Or, quoi qu'on fasse, la pauvreté et la souffrance ne seront jamais du goût du monde ni de la nature.

II. J'eus en ma seconde oraison une vue qui me fit une impression très-vive; savoir, que Jésus n'a point pris plaisir à nous prescrire sans nécessité des maximes si rudes. Il connaissait par sa sagesse infinie que la corruption de notre nature était grande, que notre inclination vers le mal était prodigieuse, et qu'ainsi pour vivre en son amour, il fallait des mortifications et des renoncements continuels. Plus on se prive, plus on se retranche et l'on se renonce soi-même, plus aussi on avance dans la carrière du divin amour. Dieu a établi la perfection sur deux hautes montagnes, sur le Calvaire et sur le Thabor ; en l'une, on va à la perfection de la mortification ; en l'autre, à la perfection de l'oraison, en toutes deux à la sublimité de l'amour.

Pour suivre Jésus-Christ sur l'une et l'autre de ces deux montagnes, il faut vivre séparé des créatures et de tout plaisir humain, et pour cet effet, l'âme a besoin de ne se relâcher jamais de l'amour des croix ni de la parfaite mortification des sens. Elle doit aimer beaucoup la solitude et le silence, ne se charger que des emplois où Dieu l'appelle, de peur de s'embarrasser, de se dissiper, d'épuiser ses forces, et ainsi de se rendre incapable de suivre comme il faut l'attrait de sa vocation. Mon âme, ne serait-ce pas en vous une bien noire ingratitude, de délaisser un Dieu qui vous a tirée du néant, pour être tout à lui ; qui est descendu du ciel pour vous élever jusqu'au sein de sa gloire, et de son divin Père ? Quoi ! vous répandre parmi les créatures,

mépriser ses recherches et le désir qu'il a de prendre en vous ses délices, quelle horrible infidélité ! Oh ! qu'il se passerait de grandes choses dans l'intérieur, et qu'on anéantit parce qu'on n'est pas assez mort aux créatures !

III. Le sujet de ma troisième oraison fut l'économie admirable du mystère de l'Incarnation du Verbe, où je considérais quel excès d'amour et de bonté avait pu faire qu'un Dieu devînt homme, et que l'homme devînt Dieu. Je trouvais dans ce mystère des profondeurs infinies, qui remplissaient mon âme de la plus vive admiration. J'étais pénétré du plus profond respect pour cette Humanité sainte, tout abîmée dans la Divinité, et je regardais avec une confiance amoureuse la Divinité personnellement unie à l'Humanité, qui me paraissait comme un vase d'honneur et de gloire, où se renfermait la Divinité avec amour et des complaisances infinies. Aussi cette Humanité sainte divinisée de la sorte, n'a-t-elle de complaisances que pour la Divinité, dont elle reçoit des impressions admirables : savoir, de s'anéantir, de se crucifier, d'être pauvre, abjecte, méprisée et avilie ; car après que Dieu s'est donné à l'homme, il lui inspire des inclinations à la souffrance, à la croix et aux mépris ; de sorte que c'est par l'impression divine, que l'Humanité de Jésus désire les humiliations et les croix.

O Jésus ! quand vous daignez vous communiquer à une âme, vous vous imprimez en elle avec tout ce que vous avez reçu de votre Père, non-seulement avec la Divinité et l'Humanité, mais encore avec votre amour pour les croix et pour les souffrances, et lorsqu'une âme sent en elle ces impressions plus fortes pour les abaissements et pour les mépris, c'est pour lors qu'elle entre

plus purement dans vos états divins, et qu'elle a une plus grande assurance que vous vous communiquez plus intimement à elle, car votre Esprit, ô doux Jésus ! est par la Divinité tout pénétré de ces vives impressions, et l'âme en qui vous régnez, reçoit aussi infailliblement de pareilles empreintes, par l'efficacité de votre divine présence.

IV. Dans ma quatrième oraison, je fus touché d'un grand désir de sortir de cette vie pleine de péchés, et privée de la vue de Dieu et de Jésus-Christ. Oh ! quelle peine pour une âme pressée des ardeurs du divin amour, de ne pouvoir contempler à loisir cette beauté infinie, cette Essence adorable, remplie de toutes les perfections ; de ne pouvoir jouir de la vue de Jésus-Christ, cet admirable composé de Dieu et de l'homme, ce digne objet de l'amour du ciel et de la terre ! Je laissai pénétrer mon cœur de ce désir. Oh ! quand verrons-nous Jésus, et quand quitterons-nous cette prison du corps ? Quelle croix de vivre ! Quel supplice que cette vie, et que la mort a de charmes pour une âme qui veut s'unir à Dieu !

Il faut languir d'amour pour la beauté infinie de Jésus, et soupirer après sa possession ; il n'y a rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'on doive désirer plus ardemment. Mon âme, ne t'arrête plus aux créatures, aime les croix, qui sont la voie du vrai bonheur. Est-il possible qu'on croie en Jésus-Christ, et qu'on ne meure pas du désir de le voir ? Craindre si fort la mort, c'est bien prouver qu'on ne désire guère de voir les beautés infinies d'un Dieu, puisque cela ne peut se faire qu'en passant par cette épreuve. O mort ! l'objet de mes désirs, venez et mettez-moi en possession de mon amour. Mourons, mon âme, mourons d'amour, en attendant

que nous mourions effectivement de la mort naturelle, c'est-à-dire qu'il faut se quitter soi-même, pour perdre sa propre vie en celle de Jésus, qui est la source même de la vie, et n'avoir plus ni amour, ni vie, ni opérations qu'en lui et par lui ; conformément à ces belles paroles de saint Paul : *Je ne vis plus, mais c'est Jésus qui vit en moi* (1).

HUITIÈME JOUR.

Jésus notre lumière.

I. Jésus fut présenté à mon esprit dans ma première oraison, comme la lumière du monde, qui me découvrait dans les mystères de la religion une beauté admirable, qui me faisait voir la vanité des créatures et la folie extrême des hommes, qui préfèrent, comme dit le saint roi David : *De pures illusions* (1), à la lumière de la vérité. Un rayon de cette divine lumière opère des merveilles dans une âme, et a de grandes suites par les vives impressions qu'il y produit ; parce qu'il fait connaître les vérités d'une tout autre manière que les seules lumières de la raison ou même de la foi.

Si nous étions la nuit dans le cabinet d'un grand roi, nous jugerions sans doute, qu'il doit être orné des meubles les plus rares et les plus précieux : nous pourrions même connaître le nombre, la diversité et la valeur des pierreries qui le composent, la rareté des peintures et tout le reste des riches ameublements qui le décorent, et que nous ne voyons pas ; mais quand au lever du soleil et aux premiers rayons du jour naissant, nous commençons à entrevoir tous ces rares trésors : leur

(1) Vivit verò in me Christus. *Galat.* II, 20.
(2) Insanias falsas. *Psal.* XXXIX, 5.

beauté, leur magnificence, leur éclat ; et que toute la belle disposition de ce cabinet royal vient à frapper nos yeux de toutes parts, pour lors, nous en sommes touchés d'une tout autre manière, et nous les admirons bien davantage ; or, il en est ainsi de la gloire et des richesses de Jésus, lorsqu'il vient se manifester à l'âme dans l'éclat de sa beauté, et dans la splendeur de ses perfections infinies.

Quand ce divin Sauveur daigne nous faire entrevoir ses beautés admirables, en découvrant à notre âme un seul rayon de cette vive lumière qui l'environne de toutes parts, oh ! que l'on voit les choses d'une manière bien différente ! Alors l'âme, touchée extraordinairement, les admire, les goûte incomparablement mieux qu'auparavant, et ne saurait plus avoir d'estime pour les créatures. La foi nous rend, à la vérité, certains des choses; mais elle nous laisse dans l'obscurité, sans nous donner les moindres lumières. Un seul rayon émané de Jésus, lorsqu'il lui plaît d'éclairer une âme, la confirme, la fortifie, l'anime et la console souverainement. Le Prophète nous invite à cette heureuse expérience lorsqu'il dit : *Approchez-vous de lui, afin que vous soyez éclairés* (1).

II. Je reconnus dans ma seconde oraison, que lorsqu'il plaît à Jésus-Christ de se manifester à une âme, il répand en elle une certaine lumière, qui lui donne une docilité merveilleuse à croire, et à être facilement convaincue des mystères du Verbe incarné. Elle a une certitude et comme une connaissance expérimentale, que tout ce qui était en lui, ses actions, ses pensées, ses paroles, ses maximes, sa doctrine, ses souffrances, les

(1) Accedite ad eum, et illuminamini. *Psal.* XXXIII, 6.

états de sa vie mortelle : tout était divin et glorifiait infiniment Dieu son Père. Je ressentais plus de joie à voir ainsi Jésus-Christ dans ses mystères, et mon esprit se fatiguait moins, que ne ferait mon œil à considérer un beau parterre émaillé de fleurs. O science de mon Jésus, que vous êtes douce et admirable, toutes les autres connaissances ne sont qu'ignorance et vanité en comparaison ! O faveur ! il m'est donc enfin donné d'éprouver un peu ce que c'est que connaître Jésus ; mais je puis le dire : plus cette divine connaissance croît en mon âme, moins je peux me l'expliquer. La seule attention douce et profonde à Jésus m'occupe l'esprit et m'ôte la parole : elle me retire de toutes les créatures, de tous les entretiens, et ne me donne de liberté que pour converser avec mon bien-aimé, qui me ravit à lui, m'attirant hors de moi-même.

III. Ma troisième oraison fut dans un étonnement presque continuel, d'avoir si peu connu Jésus-Christ jusqu'alors, et de l'aveuglement extrême où j'avais vécu sur ce point. A présent mon esprit n'a, pour ainsi dire, de pensées que pour Jésus, ma mémoire me rappelle sans cesse Jésus, mon imagination me représente Jésus, mon cœur se dilate, s'épanouit, tressaille délicieusement au souvenir et au seul nom de Jésus. Un regard amoureux vers Jésus me guérit de tous mes maux ; car lorsque mon âme est pressée, ou de crainte au sujet de son salut, ou de l'expérience de ses misères, ou de la vue de ses péchés, ou des difficultés de la perfection, un coup d'œil sur Jésus dissipe aisément toutes ces peines et me calme entièrement.

Je vois, ce me semble, d'une manière assez claire que la défiance de nous-mêmes, la confiance en Jésus, l'amoureuse union avec lui, se tenir à ses pieds dans l'o-

raison, ou de quelque autre manière auprès de lui, selon que la grâce nous l'inspire, sont d'excellents moyens de bien faire l'oraison, et d'y recevoir du Père des lumières, tout ce qui nous sera nécessaire, pour avancer chaque jour dans la voie de la perfection.

Il faut bien observer que ce sont les lumières, et les sentiments de la grâce qui nous rendent meilleurs et plus unis à Dieu, produisant en nous les vertus et détruisant les vices, et non les lumières ni les sentiments naturels. Par exemple, je puis bien voir ma fragilité, mon infirmité, par une connaissance acquise par ma propre expérience, par une certaine science naturelle que nous avons, que les hommes sont misérables et sujets à faillir, où je connaîtrai la même vérité par une lumière de la grâce. Celle-ci, avec la connaissance qu'elle m'en donne, m'inspire en même temps la force et le courage de m'humilier, de me défier de moi-même, d'avoir recours à Dieu. L'autre donne, ce semble, les mêmes connaissances, mais sans produire aucun effet dans l'âme, et laisse l'homme tel qu'il était, dans son orgueil et dans ses misères, ou peut-être le rendra pire encore, et le plongera dans la tristesse et le découragement.

IV. Notre-Seigneur me donna tant de vues et de sentiments, dans ma quatrième oraison, sur sa Personne adorable, que je ne saurais les exprimer. Les yeux de mon âme étaient fixés, arrêtés à considérer les beautés, les grandeurs, les perfections infinies qui brillent, dans cet admirable composé de la Divinité et de l'Humanité, unies ensemble hypostatiquement dans la Personne de Jésus-Christ. Ma volonté ne pouvait se lasser de les contempler.

Oh ! que le bonheur qu'éprouve une âme est grand,

lorsque le rideau qui voile ces mystères est un peu soulevé à ses yeux ! Que de merveilles inexprimables n'aperçoit-elle pas en cet heureux moment? Je serais, ce me semble, demeuré toute ma vie dans cette délicieuse contemplation. Surtout, je considérais que la sainte Ame de Jésus était toute remplie des plus pures lumières de la Divinité, qui lui faisait connaître le procédé qu'elle devait tenir durant sa vie mortelle, pour accomplir ses desseins éternels. Quelle sagesse admirable, d'avoir choisi une vie humble, pauvre, souffrante et abjecte, pour éclairer et régler les hommes par un si grand modèle ! Que la sagesse du monde me paraissait fausse, pernicieuse et une pure folie, en comparaison de cette divine sagesse.

Mais il ne me fut guère possible de m'arrêter plus longtemps à cette dernière considération, ne pouvant détourner mes yeux de la vue de Jésus, où tout me charmait en ce divin objet, tout me ravissait, excitant puissamment l'admiration de mon esprit et l'amour de mon cœur. Un seul de ses regards, une seule de ses paroles, un seul de ses soupirs, ou une de ses larmes est à présent pour moi un trésor inestimable, et une source de paix et de félicité. Il me semble que tout cela peut suffire pour occuper une âme éternellement, car tout cela est divin; mais il faut que la contemplation de Jésus soit accompagnée de son imitation, et entrer par la conduite de la grâce dans ses états pauvres, abjects et souffrants. On ne saurait avancer dans la vie spirituelle par une autre voie, la seule imitation de Jésus peut rendre l'âme capable de la pure contemplation, et réciproquement la contemplation sert merveilleusement à l'âme pour la soutenir dans cette parfaite imitation de Jésus.

NEUVIÈME JOUR.

Jésus souffrant et mourant.

I. Jésus, dépeint par ces paroles : *Voici l'Homme* (1), couronné d'épines, revêtu d'un manteau de pourpre, et un roseau à la main en signe d'une royauté imaginaire, souffleté, bafoué, moqué, couvert de crachats, et flagellé cruellement, fut en ce jour le sujet de mon oraison du matin. Je prenais grand goût à le considérer dans cette posture, quoique pleine d'amertume et de douleur, parce que lui-même ne fut jamais plus satisfait, à cause de l'excellence de la satisfaction qu'il offrait, dans cet état, à la justice de Dieu son Père. Je lui disais donc incessamment : Jamais, ô mon Jésus ! vous ne fûtes si beau. Non, toute la gloire du Thabor ne vous rendit jamais si brillant à mes yeux. Votre divin Père a des complaisances infinies de vous voir, en cet excès d'abaissement et d'humiliation ; car vous êtes revêtu de la robe du sacrifice, étant tout couvert de mépris, de confusion, d'anéantissement et d'opprobres.

Dans cet entretien, je communiai et je reçus Jésus ainsi paré, qui me dit intérieurement : Je viens à toi pour te parer comme je l'ai été. Tu ne me seras parfaitement agréable, ni à mon divin Père, que lorsque tu me ressembleras. Je me sentis donc animé d'un grand désir de parvenir à cet état de ressemblance avec Jésus, et m'appliquai à aimer tous les affronts, les pertes, les anéantissements, les confusions que les accidents de cette vie pourraient me procurer, comme autant de voies, de moyens pour ressembler à Jésus, exprimé par ces paroles : *Voici l'Homme*. Je me suis donc senti fort

(1) Ecce homo. *Joan.* XIX, 5.

consolé et très-dévot à Jésus en cet état ; cette méditation a plus d'attrait pour moi, que celle de tous les autres mystères de sa sainte Passion.

II. Mon âme se sentit attirée, dans ma seconde oraison, avec un goût extraordinaire, à voir ce grand spectacle, qui charme les yeux de Dieu le Père, qui comble de joie tout le Paradis, et qui épouvante l'enfer : Jésus attaché à la Croix. Elle découvrait un certain rayon de lumière, qui lui faisait voir toutes les horreurs du Calvaire, comme une chose d'une admirable beauté. Mon Dieu, disait-elle, que cet objet est ravissant ! Que de plaisir d'envisager la beauté d'un Dieu mourant d'amour pour les hommes ! Il faut bien dire où est cette beauté ; elle n'est pas dans son visage, car il est tout défiguré ; elle n'est pas dans son Corps adorable, car il est tout meurtri et tout déchiré de coups : mais elle se montre admirablement dans la bonté divine, qui éclate de toutes parts, et dans le triomphe d'un amour incomparable, qui sacrifie la vie d'un Dieu pour le salut des hommes. Le Père éternel prend des complaisances infinies, dans la grandeur et la beauté d'un tel amour.

Je ne sais pourquoi tant de plaies : les crachats, les contusions, les meurtrissures, et le Sang qui coule sur son sacré visage, ne le défigurent point à mes yeux ! Ah ! c'est que la beauté de la justice divine, qui se glorifie infiniment en lui, lui donne une grâce ineffable. En cet état, Jésus me paraît le plus beau des enfants des hommes. O mon Sauveur, que vous êtes admirable en beauté ! Vous ravissez les âmes qui vous contemplent. O Jésus souffrant ! Jésus la beauté même, pénétrez-moi si fortement de vos divines ardeurs, que je n'aime plus que vous, et que je ne vive plus que pour vous.

La grâce que cette vue a laissée dans mon âme, a été une estime et un amour tout particuliers pour les souffrances. Je ne voyais rien au monde de plus beau, après qu'elles ont pu faire le partage chéri d'un Dieu même, et le rendre l'objet des complaisances du Père élernel. Jésus-Christ a sanctifié et divinisé tous les états de misère, de pauvreté, de mépris et de douleurs, par où il a passé, et les a rendus des sources de grâce et de salut, pour les âmes qui sont dans ces états avec ce même esprit. Si tous les lieux où il a été, sont en singulière vénération ; à combien plus forte raison ne doivent-ils pas l'être tous les états par où il a passé ? Si les gens du monde tiennent à grand honneur de participer en quelque chose à la grandeur du Roi ; combien à plus juste titre, un vrai chrétien ne doit-il pas s'estimer heureux de participer aux humiliations, et aux souffrances de Jésus, le Roi des rois ? La couronne et le sceptre font la gloire et l'ornement des rois de la terre ; la pauvreté, les mépris, les douleurs et les humiliations font la gloire et l'ornement de Jésus, le Roi du ciel, et de tous ses vrais serviteurs.

III. Dans ma troisième oraison, je fus pénétré encore d'un sentiment extraordinaire, à la vue de Jésus souffrant et mourant sur la Croix. Ne pouvant comprendre comment la grandeur infinie d'un Dieu pouvait s'abaisser jusqu'à ce point, je lui disais en moi-même : Que ne laissez-vous périr plutôt toutes les créatures ? Car il est infiniment plus juste que tout le genre humain périsse, qu'à vous, ô mon divin Jésus ! de souffrir la moindre douleur. Mais victime d'amour, vous ne cherchez qu'à satisfaire votre charité pour les hommes. Souffrez donc et mourez, puisque vous le voulez, ô mon tout aimable Sauveur !

Je conçus quelles étaient les obligations infinies que nous avions à Jésus, de ce qu'il avait bien voulu mourir pour nous ; et il me semblait que jusqu'à présent j'avais été comme dans des ténèbres, à l'égard de cet incomparable bienfait. C'est le vrai, c'est le fidèle ami de nos âmes ; hélas ! il n'est point connu des hommes, il n'est point remercié, comme il le mérite. Jésus aime jusqu'à donner sa vie ; et l'on ne lui rend pas d'amour réciproque. Quelle prodigieuse insensibilité !

Jésus-Christ est-il donc un Dieu étranger pour nous ? N'est-il pas notre Dieu ? L'histoire de sa sainte Passion passe-t-elle parmi nous pour une histoire profane et fabuleuse ? Cette sanglante tragédie du Calvaire ne doit-elle pas remplir tous les chrétiens de douleur et d'amour ? Je suis si confus d'avoir si peu pleuré sur Jésus mourant, et de l'avoir si peu aimé jusqu'à ce jour, que j'en rougis de honte.

O Jésus ! faut-il que j'aie si peu connu les obligations infinies que je vous ai ? Faut-il que j'aie si peu correspondu à votre amour pour moi ? Mais puisque votre grâce me découvre enfin ce que vous êtes, jamais plus je ne vous perdrai de vue ; et désormais je n'aimerai que vous, et n'estimerai plus en ce monde que l'honneur de vous appartenir. Vous êtes mon Père, mon Roi, mon Ami, mon Rédempteur et mon Dieu. Oh ! qu'il est vrai que vous m'êtes toutes choses ! Comment ai-je pu vivre si longtemps sans vous connaître ? O Jésus, que je suis heureux de vous avoir trouvé, ayant été toute ma vie errant çà et là, comme un insensé, parmi les créatures !

IV. Pour faire ma quatrième oraison, j'allai au tombeau du Sauveur ; et voyant ce divin Corps étendu, devenu la proie de la mort, pâle, défiguré, tout couvert de plaies et tout noyé dans son Sang, j'y fis cette épi-

taphe : Ci-gît l'amour; oui, mon âme, ci-gît le divin amour. En effet, n'est-ce pas l'amour extrême qu'il a eu pour nous qui l'a réduit en ce triste état, tout couvert de plaies, de crachats, d'ignominies, de Sang et d'horreurs? Mais état infiniment agréable à Dieu le Père, et l'objet de ses complaisances infinies. J'embrassai donc ce Corps adorable, je baisai ses plaies, j'adorai Jésus mort, et me dis ensuite à moi-même, ou qu'il fallait cesser d'aimer Jésus, ou qu'il fallait mourir avec lui; puisque l'amour égale les amants et les rend semblables. Mon âme donc choisit de mourir avec Jésus; et après plusieurs soupirs et plusieurs désirs ardents de plaire à Dieu, elle prit la résolution de se donner la mort, en ne vivant plus d'une vie naturelle et humaine, mais d'une vie toute divine et surhumaine, comme celle de Jésus. Alors je fis à mon âme cette épitaphe : Ci-gît une âme morte d'amour.

Voici en quoi consiste cette mort de mon âme : c'est à ne plus vivre selon les inclinations de la nature corrompue, mais selon les sentiments que la grâce inspire aux âmes qu'elle possède, et qu'elle fait vivre de la vie surnaturelle, qui se réduit à ces trois points : l'amour des mépris, de la pauvreté et des souffrances. Pendant que ces inclinations vivent dans une âme, elle est censée vivre de la vie de la grâce et être morte de la mort des sens. Jamais donc je ne me porterai plus à la jouissance des honneurs, des plaisirs ni des richesses, volontairement et par mon propre choix; mais, ou j'en fuirai la possession de toutes mes forces, ou si j'en fais quelque usage, ce ne sera que par quelque raison surnaturelle, ou pour être utile au prochain, ou pour conserver ma vie, Dieu le voulant ainsi; sa divine volonté devant être notre seule règle en toutes choses. Que si

elle nous prive de tous ces biens naturels, son saint nom en soit béni; mon âme en sera plus libre et plus satisfaite.

DIXIÈME JOUR.

Jésus ressuscité et glorieux.

I. Dans mon oraison du matin, je considérai la gloire de Jésus-Christ dans l'état de sa triomphante résurrection. O Jésus! vous voilà glorieux : qu'il est juste que vous soyez ainsi! Car il est certain que votre état d'abaissement était un état étranger, où votre amour vous avait réduit, état de honte et de douleur. Quelle apparence que vous dussiez demeurer de la sorte? Cela est bon pour nous, qui sommes pécheurs et criminels; mais pour vous, qui êtes la sainteté, l'innocence même, cela ne vous convenait point, et la justice exige essentiellement que vous soyez comblé de gloire et d'honneur. Que de joie mon cœur ressent de vous voir si glorieux! je ne saurais l'exprimer.

Grande fête pour tout l'univers, que celle de la résurrection du Sauveur, puisque c'est le jour où il commence à être reconnu et adoré comme Dieu. O fête de la gloire de Jésus! O fête de la gloire de Marie! Marie, sans un miracle devait mourir de douleur au jour de la mort de son Fils : Marie, sans un autre miracle, devait mourir de joie au jour de sa résurrection.

Mon cœur, dilatez-vous et tressaillez d'une sainte allégresse; car c'est une règle générale et qui ne souffre point d'exception, que les intérêts de Dieu doivent toujours l'emporter sur les intérêts de la créature. C'est ce qui fait, ô mon doux Jésus! que je me réjouis plus de ce que vous êtes glorieux, triomphant et immortel, que de la douce espérance que j'ai de participer à votre bon-

heur. Non, non, ô le bien-aimé de mon cœur! quand je ne devrais jamais ressusciter, je ne laisserais pas de prendre part à votre gloire. J'ai même de la joie, quand je pense que la damnation des hommes ne regarde que leurs intérêts, et que les vôtres n'y sont point blessés, puisque votre justice n'est pas moins glorifiée dans l'enfer, que votre miséricorde l'est dans le ciel.

C'est aussi une règle générale que les prédestinés doivent être vos images vivantes, ô divin Jésus! Il faut par conséquent qu'ils vous ressemblent dans vos souffrances, s'ils veulent vous ressembler dans votre gloire. C'est une folie de ne vouloir point souffrir ici-bas, puisque les souffrances sont le chemin du ciel. Mon cœur, unissez-vous à Jésus crucifié et vous serez uni à Jésus glorifié; pour ce sujet, aimez les croix, les mépris, la pauvreté et les douleurs; et fuyez les joies, les honneurs, les biens et les plaisirs. Mon doux Jésus, faites-moi la grâce de souffrir ou de mourir pour vous. O monde trompeur! tu es un aveugle, un insensé, tu n'aimes pas Jésus.

II. Je m'entretins pendant ma seconde oraison sur ces divines paroles, que Jésus dit lui-même : *Il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.* J'eus une connaissance plus distincte de l'économie admirable du mystère de notre Rédemption, de la convenance qu'il y a des mystères de la vie de Jésus, avec la gloire de Dieu et notre salut. Je voyais que toutes les perfections divines y éclatent admirablement, mais surtout sa divine sagesse ravit les cœurs qui contemplent les ouvrages de la grâce. O divine Sagesse, que vos œuvres sont belles! Que tout est bien ordonné dans l'économie de vos divins mystères, pour y établir votre gloire et y opérer notre salut! Chaque mystère que je

considérais, allumait dans mon âme un feu nouveau, qui m'embrasait d'une manière toute particulière. Quelquefois tous les mystères ensemble me jetaient comme un très-grand nombre de flèches amoureuses, qui me pénétraient, m'anéantissaient et me transportaient de l'amour le plus vif; car me voyant ainsi aimé, j'étais comme forcé d'aimer. Quelquefois je m'élevais jusqu'à l'amour éternel de Dieu pour les hommes, où tous ces mystères avaient été prémédités et arrêtés; et ensuite je descendais à la fidèle exécution de ses desseins éternels, que je voyais s'accomplir dans la Personne de Jésus. C'était passer d'un feu dans un autre feu, où il fallait comme nécessairement que mon âme fût embrasée par ces ardeurs divines.

O amour infini! pour qui aurai-je un cœur, si ce n'est pour vous? Il est à vous, ce cœur, ô amour! il est à vous sans réserve. C'est assez d'attraits et de douceurs; il n'en peut contenir davantage. Ne les redoublez point : c'est assez, ce cœur est à vous. Si vous voulez que je vive, ô amour! retirez-vous un peu de moi. Je mourrai pourtant volontiers, et plus heureusement encore sur la croix, par la violence des souffrances intérieures et extérieures, afin de mourir comme vous, mon Jésus.

III. Ma troisième oraison fut une continuation de sentiments d'amour pour Jésus, et je me servais des paroles dont s'est servi saint Augustin dans ses Confessions : Mon Jésus, vous avez blessé mon cœur des traits de votre amour, et je le consacre à ce même amour. Depuis que vous avez dissipé mes ténèbres et que vous vous êtes fait connaître à moi, je ne vous ai point oublié. Dès que j'ai eu le bonheur de savoir qui vous êtes, je vous ai imprimé dans ma mémoire, et là je vous

trouve et je goûte en vous des complaisances ineffables. Ce ne sont que douceurs, que joies, ravissements, dès que je me souviens de vous. Mon âme se sentant brûler d'un amour qui la comble de délices, je chante des cantiques de joie, qui partent de l'abondance de mon cœur; et quoiqu'ils n'aient point de suite, ils expriment toutefois la langueur qui me consume. Je suis seul dans ma retraite, et je parle néanmoins tout haut de Jésus, comme si j'avais bien des auditeurs qui trouvassent autant de goût à en parler que moi.

Je forme des colloques pleins d'amour entre plusieurs amateurs de Jésus : tantôt il me semble entendre un saint Romuald s'écrier : O mon Jésus ! la suavité de mon cœur, l'objet de mes désirs, les délices des Saints et la joie des Anges, qui me donnera de vous aimer moi seul autant qu'ils vous aiment tous ensemble? Tantôt un autre s'écrie : O Jésus ! de même que vos perfections n'ont point de bornes, de même aussi l'amour de vos créatures pour vous n'en devrait point avoir. J'en entends un autre qui dit : Mon Sauveur Jésus, les effets sont les preuves de l'amour ; le vôtre me paraît admirable dans ceux qu'il a produits, par les douleurs et la mort sanglante que vous avez bien voulu souffrir pour moi ; mais qu'ai-je fait jusqu'à présent pour vous aimer, et pour vous faire aimer? Ah ! comment puis-je dire que je vous aime véritablement? Un autre finit en disant : Aimons, souffrons et mourons, par les mains du même amour qui a fait mourir Jésus sur la Croix. O amour sacré, que vous êtes saintement cruel envers ceux qui tombent entre vos mains! Car vous brûlez, vous retranchez, vous abattez, vous mortifiez, vous humiliez, et tous ceux qui ont été à votre service portent des marques de votre sévérité : à l'un, vous avez soulevé des

côtes de sa poitrine; à l'autre, vous avez fait des plaies profondes à ses pieds, à ses mains et jusqu'à son cœur même. Mais, ô divin amour! je n'ai point de frayeur de vos saintes rigueurs : brisez, coupez, déchirez, mettez en pièces, taillez par le fer, brûlez par les flammes, je ne veux mourir par d'autre main que par la vôtre.

IV. La conclusion de toutes les oraisons de ma solitude, fut un abandon total de tout moi-même à Jésus, à qui je me donnai d'une manière toute particulière et irrévocable, pour vivre ou pour mourir, pour souffrir ou pour agir, et enfin pour être dans l'état qui lui serait le plus agréable, souhaitant ardemment que son divin amour me fit mourir à tout ce qui n'était pour Dieu. Le martyr de l'amour est plus long que celui des tyrans, et fait quelquefois plus souffrir. Il demande une plus longue constance, puisqu'il faut combattre contre soi-même, contre ses plus douces inclinations, pour se porter, malgré ses répugnances, à la pratique des vertus du Verbe incarné; mais s'il y a des peines à obéir à la grâce, qui nous porte à mourir en croix, pauvres, méprisés et abandonnés de tout le monde, celui qui aime, trouve aussi mille douceurs dans ces peines.

O Jésus! source de grâce, de bonté, de beauté et de toutes sortes de perfections; quel bonheur, quelles délices de vous connaître un peu sur la terre! Toute ravie de la vue de Jésus, mon âme ne peut s'exprimer; elle ne peut dire que Jésus : et en disant Jésus, elle dit tout ce qu'elle voudrait dire, quoiqu'il soit inexplicable.

O Jésus! que je vous entrevoie un peu dans cet exil, et mon âme sera consolée. Jésus, la couronne des Saints, la splendeur éternelle, Jésus, Dieu et homme, soyez désormais l'unique objet de mes pensées, de mon amour

et de mes désirs : je m'abîme pour jamais en vous, pour n'être plus séparé de vous.

Quand une âme fidèle et bien pure est entrée en communication et union intime avec Jésus, elle n'a, pour ainsi dire, qu'une pensée, qu'une parole et qu'un amour, qui est Jésus. Dans les plus grandes lumières qu'elle reçoit, elle ne peut s'expliquer ; dans les plus vives ardeurs qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle est impuissante à aimer ; elle est toute passive en Jésus, et ne fait qu'acquiescer à son opération en elle, d'une manière libre et exempte de toute contrainte. Jésus l'éclaire, l'embrase, la pénètre et la consume. Enfin, Jésus est plus dans l'âme qu'elle n'est en elle-même ; et l'âme vit moins en elle-même qu'en Jésus. Tout est converti en Jésus, par une coopération d'amour qu'elle sent, mais qu'elle ne peut exprimer. C'est ce qu'éprouvait saint Paul lorsqu'il disait : *Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi* (1).

Il semble à mon âme qu'elle a été jusqu'à présent dans des amusements continuels. A combien de vaines pensées ne s'est-elle pas laissée aller ? Mais aux approches de Jésus, toutes les créatures lui paraissent comme des songes, et s'enfuient de devant ses yeux, comme la fumée que le vent dissipe. Je vous connais donc enfin un peu, ô mon aimable Sauveur ! et je vois que vous êtes la vérité même, et que tout le reste n'est que vanité.

Régnez dans mon âme, ô mon divin Maître ! établissez-y votre empire à jamais ; commandez dans mon cœur en souverain, car il est désormais tout à vous. Que tous les Anges et tous les Saints vous louent dans le ciel,

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus. *Galat.* II, 20.

que tous les hommes et toutes les créatures vous bénissent sur la terre, et m'aident à vous remercier des grâces que votre divine bonté a daigné me faire dans cette retraite. Ajoutez, s'il vous plaît, cette dernière à toutes les autres, de ne me séparer jamais de la dépendance où je dois être de votre divine volonté : que je vive en vous et pour vous, et que vous viviez et régniez en moi à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Autre retraite de dix jours, sur le mystère ineffable de la sainte Trinité.

Quoiqu'une personne, qui veut s'appliquer sérieusement à l'affaire de son salut, doive en tout temps aimer la solitude, qui est le propre élément de la vertu, il est cependant nécessaire de pratiquer de temps en temps des retraites plus absolues, par une séparation générale de toutes sortes d'affaires et de compagnies, pour ne penser qu'à Dieu seul, dans une oraison plus continuelle qu'à l'ordinaire. Et comme il y a diverses manières de traiter avec Dieu dans l'oraison : il faut que l'âme se rende à celle que la grâce lui inspirera, et qu'elle y coopère avec humilité et dépendance.

La première est, quand notre esprit se sert de sa lumière naturelle, pour discourir sur les principes de la foi. La seconde quand, dans son oraison avec Dieu, l'on n'a que la seule lumière de la foi, envisageant les objets qui lui sont propres, par une simple vue. La troisième, quand l'âme reçoit par infusion des lumières surnaturelles, et des motions extraordinaires dans la volonté, qui lui font connaître et aimer Dieu, avec le secours du

don de sagesse qui lui est donné. Cette oraison passive et extraordinaire a plusieurs degrés dont je ne parle pas à présent, ayant déjà traité cette matière dans un livre particulier. L'âme qui a expérience de la grâce, connaîtra à quelle sorte d'oraison Dieu l'appelle, et s'y adonnera avec une grande douceur, soumission et simplicité.

Il y a aussi trois sortes d'états passifs : le premier condamnable, quand l'âme, encore très-imparfaite, attend de Dieu des lumières, négligeant de s'appliquer elle-même aux bonnes considérations; le second, où il y a du doute et du danger, lorsque l'âme, encore faible, ne prépare pas de sujet, mais s'attend que Dieu lui en fournira et l'occupera par lui-même; le troisième enfin, sûr et excellent, quand l'âme purifiée reçoit les divines impressions.

Il est encore important de bien se rappeler que l'âme peut être excitée de Dieu à entreprendre quelque affaire, ou quelque emploi, ou quelque genre de vie, en différentes manières, qu'il faut bien discerner pour reconnaître la vocation divine. 1° Dieu se sert quelquefois de la grâce et de la raison conjointement, par rapport aux choses qui ne sont pas hors de sa portée. 2° Il y en a d'autres auxquelles nous ne pouvons être mus que par la seule lumière de sa grâce, et la pure opération du Saint-Esprit. Ceux qu'on consulte, pour distinguer ces sortes de mouvements, doivent être reconnus pour des hommes intérieurs, éclairés, et en qui la lumière de la grâce prédomine sur celle de la raison; car si les mouvements sont purement de Dieu, il se faut bien garder de discerner ou de juger le surnaturel par le naturel, qui n'en est pas capable. Autrement on s'expose à occasionner de grandes croix, aux personnes qui ont des inspirations

un peu extraordinaires, et à les tourmenter en diverses manières. Il faut qu'un directeur soit versé dans les voies de la vie spirituelle, pour discerner les mouvements de la grâce et de la raison. Ainsi l'on ne devrait pas s'étonner si des personnes, même vertueuses et de bon esprit, ne peuvent goûter certaines manières de vie. Il faut une grande fidélité et beaucoup de générosité, pour suivre les motions de la grâce reconnue ; car la raison et les sens, de concert avec ceux qui les prennent pour guides de leur conduite, et qui sont en grand nombre, livrent de rudes combats dans cet état.

Je commençai mes exercices, sans prendre d'autre conduite que celle de Dieu ; néanmoins je me décidai, suivant l'ordre que m'en donnait de sa part une sainte âme, de m'appliquer principalement aux occupations infinies et éternelles des trois divines Personnes de la très-sainte Trinité, et je formai le dessein de donner chaque jour au moins quatre heures à l'oraison.

PREMIER JOUR.

I. Le premier jour m'étant mis en oraison, j'entrai dans un grand étonnement de ce que les hommes pensaient si peu à cet ineffable mystère. Ce n'est guère même l'occupation des plus dévots, ils s'appliquent aux vertus des Saints et aux mystères de Jésus-Christ, ce qui est une excellente occupation; mais néanmoins ce grand mystère devrait être le principal objet de leurs pensées et de leurs adorations.

O mystère des mystères ! fondement de tous les autres mystères ; mystère éternel, mystère non-seulement divin, mais de Dieu même renfermé dans lui-même, mystère des beautés et des grandeurs éternelles, mys-

tère des ravissements éternels d'un Dieu pour ses perfections infinies. O grand mystère ! vous êtes oublié de tous les hommes, qui ne pensent à rien moins qu'à ces productions infinies. Mystère ineffable, quoi ! vous êtes le plus grand, et vous êtes le plus oublié.

Mon âme, ne tombez plus dans cette infidélité, rendez-vous attentive à ces émanations éternelles, adorez-les continuellement et chantez sur la terre, ce que les Anges chantent dans le ciel : *Saint*, *Saint*, *Saint* (1). Ma retraite présente sera pour moi la source d'un grand bonheur, m'ayant mis à même de me rappeler mes devoirs envers l'adorable Trinité. Désormais rien ne me paraîtra plus grand, et plus noble que cette occupation. Le soin des pauvres, l'application aux vertus des Saints, même aux mystères de Jésus, ne doivent pas entrer en comparaison, à ne considérer que la nature des choses, puisque l'excellence de l'Essence divine l'emporte infiniment sur tout le reste.

II. Dans ma seconde oraison, je considérai que notre âme était une excellente image de la très-sainte Trinité : que Dieu l'avait faite, à dessein, spirituelle, intelligente et aimante, pour exercer en elle au dehors de lui-même ses divines opérations, qui sont la connaissance et l'amour. J'entrai dans cette idée, que le fond de notre intérieur doit être comme une pure capacité, pour contenir seulement Dieu en soi et ses divines opérations. Que la meilleure oraison que l'on pouvait faire, et la plus digne de lui, était d'anéantir toutes les puissances de notre âme en ses opérations, et de le laisser agir, puisque lui seul peut se connaître et s'aimer dignement. Que tout le soin de l'entendement soit donc d'adorer Dieu

(1) Sanctus, Sanctus, Sanctus. *Isaï* VI, 3.

dans son opération en nous, comme celui de la volonté d'y consentir. Enfin que notre âme soit appliquée uniquement à ce que Dieu fait en nous, se rendant attentive et fidèle à se lier à son opération, et à tout ce qui en dépend, consentant à tout ce qu'il veut faire, à tous les anéantissements, destructions et changements qu'il y opèrera.

Oh! que je reconnais clairement l'abus que font presque tous les hommes de leur être et de leurs facultés, les profanant en toutes sortes d'objets vains et frivoles, tels que sont la plupart des soins qui nous occupent sur la terre! On ne vit, pour ainsi dire, que lorsque l'on est dans la solitude; le tumulte du monde nous ôtant la connaissance et l'amour actuels, en quoi consiste la vraie vie de notre âme. O heureuse condition que la solitude! O la grande prudence! de se désoccuper des créatures, pour s'appliquer à l'unique nécessaire, c'est-à-dire pour vivre de la vie divine pour laquelle nous sommes créés. Fuyons les distractions et le trouble des affaires qui nous engagent à mille discours et vaines sollicitudes. Soyons fidèles, mon âme, à nous donner absolument à Dieu, et vivons tout autrement que nous n'avons vécu.

III. Dans ma troisième oraison, je fus pénétré de cette vérité, que la très-sainte Trinité ayant premièrement imprimé son image en nous dans la création, et cette image ayant été toute défigurée par le péché, la même adorable Trinité nous la venait imprimer de nouveau dans le Baptême. C'est pourquoi nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous n'avons l'être du chrétien que par l'impression de ces trois divines Personnes. Nous n'entrons dans l'Église que par ce grand et ineffable mystère, et toute la foi que nous professons n'a point d'autre appui.

Je ne vois pas que la sainte Trinité fasse rien au dehors d'elle-même de plus noble que la production d'un chrétien : c'est plus que d'avoir produit ce grand monde, car il n'est que d'un ordre naturel, et le chrétien est une œuvre surnaturelle, où il semble que la très-sainte Trinité prenne plaisir de naître de nouveau, au moins dans sa nouvelle image, où elle se reproduit mieux que le visage ne se reproduit dans une glace. Si un miroir, qui représenterait un grand monarque, était capable d'intelligence, ne s'estimerait-il pas heureux et très-honoré de représenter un si noble objet ? Consentirait-il sans peine à n'être plus destiné qu'à représenter quelque monstre ou quelque serpent.

C'est néanmoins ce que vous faites, mon âme, quand, au lieu de conserver précieusement l'image de la très-sainte Trinité, imprimée en vous par le saint Baptême, et de vous appliquer avec respect à considérer le très-grand honneur que vous possédez d'être la ressemblance de ce Monarque des monarques, vous vous remplissez l'esprit de l'image de tant de choses viles et méprisables. Oh ! quand serez-vous purifiée, mon âme ? Fuyez donc les vanités et occupez-vous de Dieu seul.

IV. Pour ma quatrième oraison, Dieu me donna une forte pensée, que ma conversation devait être désormais dans le ciel, c'est-à-dire en Dieu ; car c'est Dieu qui est notre ciel ; c'est dans lui que je dois demeurer; c'est de ses affaires éternelles et temporelles que je dois m'occuper. J'appelle affaires éternelles de Dieu, toutes ses divines opérations intérieures ; la génération du Verbe, la production du Saint-Esprit, le ravissement qu'il a de ses perfections, et la complaisance infinie qu'il prend en lui-même de sa beauté et de sa grandeur ; comme aussi les desseins éternels des mystères

du Verbe incarné, qu'il devait accomplir dans le temps, et desquels néanmoins il se réjouissait dès l'éternité, y prenant un plaisir, une satisfaction infinie.

J'appelle affaires temporelles de Dieu : l'exécution de ses divins desseins, touchant le mystère de l'Incarnation et de la mort de Jésus, la création du monde, la justification ou réprobation des hommes. Mon Dieu, qu'un esprit éclairé d'un rayon de la vraie lumière, trouve une grande joie à contempler ces vérités éternelles et temporelles hors desquelles tout n'est que mensonge ou vanité! Mais qu'un esprit est bas et rampant, de ne s'occuper jamais de cette connaissance ! Je ne m'étonne plus si les saints Ermites ont tout quitté, et n'ont plus eu le pouvoir de s'appliquer aux choses de la terre, après avoir découvert la vérité et la beauté des vérités éternelles et divines. Il y a eu des âmes si élevées et si détachées de la matière, qu'elles ne s'occupaient guère que des mystères éternels de la Divinité, et ne contemplaient pas ordinairement ceux du Verbe, selon leur accomplissement temporel, mais selon le dessein éternel, c'est-à-dire selon que Dieu les a vus et voulus de toute éternité. Cependant la voie la plus sûre et la moins sujette à l'illusion, c'est de fixer sans cesse nos regards sur Jésus-Christ qui est l'auteur et le consommateur de notre foi, et qui s'est fait homme pour nous servir de modèle en tout et dans tous les états.

SECOND JOUR.

I. Voici la première réflexion qui se présente à mon esprit sur ce grand, ineffable et incompréhensible mystère. Je suis ravi d'être dans un état d'impuissance à son égard, et que mon entendement soit captif par la foi, qui

le remplit d'obscurité. Mon impuissance, mes ténèbres et ma captivité me sont agréables ; et désormais je ne croirai pas que nous ayons un plus excellent moyen de plaire à Dieu, que la soumission et la captivité, tant de l'entendement que de la volonté. Oui, j'estime plus l'état de la captivité, pour croire ce que je ne vois pas, que d'avoir toutes les splendeurs imaginables. Que cette soumission de notre esprit, naturellement curieux, est agréable à Dieu, qu'elle l'honore et le glorifie !

O Saints du Paradis ! il me semble que vous ne devez pas aimer plus vos grandes lumières, que moi les saintes ténèbres de la foi. Si vous êtes au comble de la félicité, j'y participe, en quelque sorte, par le bonheur que j'ai de pouvoir vivre dans la captivité de mon entendement, à l'égard des mystères que mon Dieu m'a révélés. Ce qui me comble de joie ici-bas, et augmente mon bonheur avant d'être avec vous, c'est que ma volonté veut aussi vivre dans une captivité très-étroite, et une soumission parfaite à mon Dieu et aux moindres créatures pour son amour. Je suis un peu indiscret, Ames-Bienheureuses, mais je ne dis pourtant que la vérité ; vous le voyez bien : j'aspire à la perfection du divin amour, et je vois que par cette soumission d'esprit et de volonté, on le pratique excellemment. Que cette voie me semble belle et assurée !

II. Dans ma seconde oraison, je me trouvai encore appliqué à la grandeur incompréhensible de ce mystère. Mon âme était toute pleine de foi et de délices, à la vue de ses ineffables grandeurs. Mon esprit se perdait dans cet océan infini de merveilles et demeurait interdit, n'ayant d'autres connaissances que ses ténèbres et son aveuglement ; car dès que ce mystère est envisagé, il obscurcit toute lumière et jette dans l'esprit d'épaisses

ténèbres. Il ne reste que l'admiration et l'amour en cet état, et une vue claire, distincte de notre faiblesse et de notre néant. On aperçoit la distance infinie qu'il y a entre le Créateur et la créature. Cette vue abîme l'âme dans l'intime conviction de son impuissance à connaître Dieu. Toute lumière alors obscurcie, l'esprit tout ébloui, on connaît mieux néanmoins par là cette souveraine Majesté que tout autrement, puisqu'on voit avec évidence que l'on n'y peut rien comprendre. Ces ténèbres profondes sont donc toutes lumineuses pour éclairer l'âme, conformément à ces paroles du Roi-Prophète : *La nuit est comme un soleil qui m'éclaire* (1) ; et elle produit ce sentiment : Mon Dieu, je crois, j'adore, je ne sais rien, je ne comprends rien, et je ne veux rien comprendre, je me contente de mon ignorance et de ma soumission.

Ayons d'humbles sentiments de nous-mêmes, car Dieu qui prend d'ineffables complaisances dans ses infinies grandeurs, aime à voir la chétive créature se plaire dans son néant. C'est une grossière erreur de quelques personnes peu éclairées dans les voies intérieures, de se tirer de leur abjection, et de s'élever par elles-mêmes, sous le vain prétexte d'aimer Dieu et de l'honorer davantage ; mais c'est par un désir secret de leur propre excellence. Mon âme, ne servons pas Dieu plus parfaitement qu'il ne le demande de nous ; marchons humblement et soyons contents de nos voies basses et petites, s'il se plaît à nous y laisser.

III. Ma troisième oraison se passa dans cette vue, que la très-sainte Trinité étant toute connaissance et tout amour substantiels, mon âme devait aussi s'appliquer à

(1) Et nox illuminatio mea. *Psal.* CXXXVIII, 11.

être toute connaissance et tout amour, afin de produire en elle-même autant qu'elle le pourrait, la ressemblance de cette adorable Trinité. Une âme, dans l'état de contemplation, honore spécialement ce très-grand mystère, et les contemplatifs sont appelés à lui rendre des honneurs tout particuliers. C'est leur propre félicité que la sainte Trinité, et c'est là qu'ils puisent le don d'oraison, en quoi consiste la félicité de l'âme. Ce doit être son paradis, parce qu'elle fait jouir de Dieu sur la terre, quoique imparfaitement.

La vue de cette vie divine, que l'on peut mener dès ce monde, me donne pour elle de grands attraits. Je sens que mon âme aimera à l'avenir et plus que jamais le recueillement; mais je vois que pour y persévérer, il faut être grandement pauvre; c'est-à-dire vide, non-seulement des passions, mais de toutes les choses distrayantes, qui passent par les sens quand ils ne sont pas mortifiés. Une nouvelle écoutée avec un peu d'attention et de curiosité, les yeux attachés à des objets sensibles, et semblables inmortifications, remplissent l'âme de pensées inutiles, qui empêchent qu'elle ne soit en état de recevoir les impressions de Dieu. Pendant qu'elle s'occupe à se recueillir, elle passe son temps moins utilement pour la gloire de Dieu; il faut donc qu'elle soit habituellement dans une grande nudité d'affection, et dans un grand détachement des objets sensibles.

IV. Je fus occupé dans la quatrième oraison, d'une vue affectueuse des complaisances et des joies infinies, que les trois divines Personnes répandent dans l'âme de tous les Bienheureux. Il me paraissait que le Paradis et la béatitude des Saints, était de contempler cet ineffable mystère de la très-sainte Trinité, et d'être associés

à la connaissance et à l'amour que les trois divines Personnes ont les unes envers les autres. Le souverain point de leur bonheur, c'est d'être abîmés dans la félicité de Dieu même.

Hélas ! quelle humiliation, pour nous chrétiens, de voir que nous sommes si fort éloignés d'imiter cette divine occupation des Bienheureux! Cependant nous sommes créés pour cela, et notre espérance est d'être associés avec eux. Que notre vie est basse ! Qu'elle est charnelle! Que le séjour de ce monde est ennuyeux, tout n'y est que vanité ou amusement à des choses inutiles !

La vue de mon extrême misère m'ayant fait avouer que ce que je pouvais faire pour Dieu, n'est rien ; oh ! que dirai-je à la vue de mes péchés et de mes iniquités? Je n'ai rien à dire, Seigneur, sinon que je mérite des confusions éternelles : et aussi les aurai-je, si votre bonté n'a pitié de moi selon vos grandes miséricordes. Peut-il venir en pensée que l'on fasse quelque chose de grand pour Dieu! Oh! quand il lui plaît d'agréer nos chétives actions, qu'il fait bien connaître qu'il glorifie sa bonté et sa miséricorde, en se contentant de si peu de chose, et daignant même nous en récompenser ! Oh ! qu'il est vrai que les grâces qu'il nous accorde en cette vie, et la gloire qu'il nous destine en l'autre, sont des effets de sa libéralité, et qu'en couronnant nos mérites, il couronne ses dons !

TROISIÈME JOUR.

I. Je m'appliquai, dans ma première oraison de ce jour, à considérer les trois divines Personnes de l'adorable Trinité, dans les délices ineffables, incompréhensibles, infinies qu'elles prennent de toute éternité d'elles-

mêmes, en elles-mêmes. Elles ont produit le monde, elles le gouvernent et le conservent sans rien perdre de leurs jouissances, ni de leur bonheur infini et immuable. Il n'y a pour elles que lumière, que connaissance, amour, gloire, joie, repos, félicité dont elles jouissent infiniment. Depuis l'éternité elles n'ont point eu d'autre occupation, et dans l'éternité elles n'en auront point d'autre. Oh ! quelles beautés elles voient en elles-mêmes? Et quelles complaisances infinies elles prennent dans leurs perfections infinies ! Rien d'extérieur n'est capable de les distraire ou de les contenter.

Ainsi les vrais solitaires, qui vivent de la vie de Dieu, ne se reposent qu'en lui, n'admirent que lui, ne jouissent que de lui, ne s'abîment qu'en lui, séparés d'eux-mêmes et de toutes les créatures. O noble vie solitaire ! vous êtes commencée en ce monde, et vous ne serez consommée qu'au ciel. Un vrai solitaire est bien éloigné de vivre de la vie d'Adam ou des sens, ayant en vue cette éminente vie divine.

Dans l'attrait que Dieu me donne à la contemplation, je chercherai les églises comme des solitudes, où je pourrai vivre de la vie divine. Le chant des églises réjouit mon âme, et me donne un grand attrait pour ne m'occuper que des grandeurs de la Divinité. Le même sentiment doit me séparer des festins, et des assemblées ordinaires qui se font dans les familles. J'ai eu trop de considération naturelle, j'en ai fait même une vertu : en effet, je crois qu'elle l'était, y souffrant quelquefois par condescendance beaucoup de choses qui me répugnaient, mais à présent je dois suivre une autre voie, puisque j'ai le bonheur d'être appliqué à la société des trois divines Personnes, et à leurs divines occupations. Je ne puis plus goûter la société des amis ou des parents

que rarement, pour entretenir l'union et la paix, et par grande nécessité : s'en plaigne qui voudra.

II. Ma seconde oraison fut une attention amoureuse, sur ce qui se passe éternellement entre ces trois divines Personnes. Comme Dieu le Père, connaissant ses infinies perfections, engendre son Fils; et le Père et le Fils, par un amour infini, produisent le Saint-Esprit; le Père est un océan infini de perfections, qui se répandent par un débordement infini dans son Fils; et ainsi abîmés l'un dans l'autre, ils s'abîment dans la troisième Personne, par un flux et reflux continuel d'amour. Je contemplais, avec un grand repos, cette connaissance et cet amour infinis que Dieu a de lui-même; et avec une telle vue, j'anéantissais toutes les propres connaissances de mon entendement, et tout l'amour de ma volonté, pour ne recevoir dans mes puissances intellectuelles, que la connaissance et l'amour de Dieu même.

Je le laissais opérer seul, sans y mêler mes propres opérations, et me contentais d'envisager, simplement et affectueusement, les opérations infinies de la très-sainte Trinité. Je disais : Aimez-vous et connaissez-vous vous-même, je ne saurais faire aucun effort pour cela; c'est assez que j'aie attention à l'amour que vous vous portez : je l'admire, je l'adore et y adhère de tout mon cœur. Il me semble que nul autre sujet ne peut fixer mon esprit, quelque saint qu'il soit; même les mystères de l'Incarnation et de la Passion de Jésus, paraîtraient ne pas entrer en comparaison : car il n'y a rien de plus divin que la Divinité; nulle autre pratique ne me paraît aussi noble, quelque parfaite qu'elle soit, parce que nous sommes créés, pour appliquer notre esprit et notre cœur à la connaissance, et à l'amour de l'adorable Trinité.

III. Je considérai dans ma troisième oraison, que les âmes des justes, et les Bienheureux-Esprits sont autant de vases sacrés, dans lesquels Dieu répand son amour et sa connaissance, par un flux continuel : lesquels connaissance et amour refluent après jusqu'à Dieu, qui en est la source, comme l'eau d'une fontaine bouillante rejaillit aussi haut que le lieu d'où elle est venue. Cet amour et cette connaissance établissent Dieu en nous, et nous établissent aussi fortement en lui, le font demeurer en nous, et nous font aussi demeurer en lui : il prend ses délices et son repos en l'âme, et l'âme trouve son centre, son repos en lui, par une petite imitation de ce que les divines Personnes demeurent mutuellement l'une dans l'autre.

Plus un vase est vide, plus il est capable de contenir la liqueur dont on veut le remplir; il en est de même de nos âmes, plus elles sont vides d'elles-mêmes et des créatures, plus elles sont capables d'aimer et de connaître Dieu : *Aimez à être inconnu et compté pour rien* (1), nous dit le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Il faut se réjouir d'être abîmé dans l'oubli, de vivre dans un petit coin inconnu, ou dans un ordre religieux, hors de la pensée et de l'affection des hommes. Ce qui nous attriste, nous abat et nous retarde dans la voie de Dieu, ce n'est que le déplaisir naturel que nous avons d'être inconnu : car l'homme naturellement veut être connu et aimé, il croit que ce n'est pas vivre, de n'être point estimé. Tandis que nous sommes pleins du désir de ces objets, nous ne sommes pas des vases propres à recevoir la connaissance et l'amour divins. Tendons de toutes nos forces à l'anéantissement, pour nous dépouil-

(1) Ama nesciri, et pro nihilo reputari. *Imit.* 1, 2, 3.

ler de notre amour-propre, qui nous porte sans cesse à nous montrer et à paraître, sous des prétextes fort spécieux, mais tout cela pour l'ordinaire n'est que pure illusion et vanité.

IV. Le sujet de ma quatrième oraison fut une amoureuse complaisance de ce que, n'y ayant qu'un Dieu, il subsiste en trois Personnes, qui sont, qui se connaissent et qui s'aiment mutuellement, et c'est toute leur félicité. Le Père est la source de l'Être ; le Fils est le terme de la connaissance ; le Saint-Esprit est celui de l'amour. Le Fils et le Saint-Esprit sont par le Père ; le Père et le Saint-Esprit connaissent par le Fils ; le Père et le Fils aiment par le Saint-Esprit. Voir clairement ces grandes merveilles, c'est la principale béatitude du ciel ; les croire fermement, la vraie félicité de la terre ; et les contempler continuellement, la plus solide consolation de l'âme.

Je comprends bien que pour me disposer à ce bonheur incomparable, j'ai besoin de purifier beaucoup le fond de mon âme d'une foule de sentiments naturels, qui vivent encore en moi, et qui devraient être morts : comme certaines craintes de la perte des choses terrestres, d'être trop méprisé, et d'avoir un mauvais succès dans mes affaires ; que je devais surtout vaincre le respect humain, et une certaine lâcheté à suivre les inspirations de la grâce, pour des considérations trop humaines. Je sais que Dieu permet, quelquefois, que ces sentiments imparfaits et involontaires vivent en nous, pour l'exercice de la vertu et pour éprouver notre fidélité : néanmoins il veut que nous soyons morts au péché, n'ayant, autant qu'il dépend de nous, ni sentiment, ni pensée du péché ; morts au monde, n'ayant délibérément ni inclination ni affection pour tout ce

qu'il recherche ; morts à nous-mêmes, n'ayant avec vue ni crainte, ni sollicitude pour tout ce qui nous concerne. Jamais le fond de notre âme ne sera bien purifié, et nous ne serons point capables d'une haute oraison, ni d'une grande connaissance des secrets de Dieu, tandis que nous ne ferons pas d'effort pour en venir à ce degré de perfection.

QUATRIÈME JOUR.

I. La Personne adorable du Père éternel occupa principalement mon âme, dans ma première oraison : je voyais qu'étant ravi d'une joie infinie en lui-même, avec le Fils et le Saint-Esprit, il prend encore ses complaisances dans la Passion de l'Humanité de son Fils. Il l'aime du même amour dont il s'aime lui-même, et néanmoins tous les tourments et tous les excès douloureux qu'il souffre, ne lui font rien perdre de sa béatitude; au contraire, ils en augmentent à l'extérieur l'incompréhensible douceur. Ce divin Père prend un plaisir infini de voir souffrir son Fils, en tant d'horribles manières ; et le Fils, qui connaît bien les inclinations de son Père, est altéré d'une soif extrême de souffrir encore davantage, pour lui plaire et pour se conformer à ses désirs : d'où vient qu'après avoir tant souffert, mourant en Croix, il crie encore : *J'ai soif* (1).

Je prendrai donc grand plaisir de voir les joies des trois divines Personnes dans la Divinité, disant en moi-même : Jouissez à jamais de vos félicités infinies, donnez-vous des plaisirs infinis de vous-mêmes, dans vous-mêmes, et que vos complaisances mutuelles vous ravissent éternellement; mais je désire d'augmenter à l'exté-

(1) Sitio. *Joan.* XIX, 28.

rieur, autant que je le pourrai, vos joies et votre félicité, en imitant les souffrances de Jésus-Christ mon Sauveur. Ce ne sera pas en vue de jouir davantage des joies du Paradis que je souffrirai, mais afin de donner quelque petite augmentation, à la joie extérieure des trois Personnes divines que j'adore.

II. Je considérai, dans ma seconde oraison, que le Fils de Dieu, au milieu des joies ineffables de son divin Père, dans les connaissances éternelles et conjouissances infinies qu'il prend avec lui, dans la possession de toutes les délices paternelles, tout embrasé de l'amour de Dieu son Père, se fait homme, il se revêt de notre chair mortelle, pour se plonger dans les misères, la pauvreté, les abjections et les souffrances. Même Dieu, ne pouvant l'honorer par sa vie divine et immortelle, il veut donc le glorifier par sa vie humaine et passible, et montrer à ses frères (les hommes) la véritable voie d'entrer dans l'amour, et dans la gloire de son divin Père, qui est la voie des souffrances. Êtes-vous le Fils unique du Père éternel, vous qui êtes dans cette étable, dans cette boutique, sur cette Croix? Vous qui êtes la splendeur éternelle, est-ce vous-même qui êtes si pauvre et si abject, si méprisé et si rassasié d'opprobres? Est-ce vous qu'on estime le dernier des hommes, et indigne de vivre sur la terre? O amour du Fils envers le Père! O prodige du zèle ardent que le Fils a pour la gloire de son Père! Ah! que vous êtes admirable dans l'état divin! Mais que vous êtes aimable dans l'état humain! Je veux, mon adorable Sauveur, vous imiter toute ma vie, et ne me glorifier plus jamais qu'en votre croix, votre pauvreté, vos humiliations et vos souffrances.

Nous ne devons être dans l'état des richesses, des honneurs et des emplois de la vie civile, qu'avec humi-

liation et crainte ; car n'est-ce pas une grande humiliation de n'être pas dans un état humilié, comme Jésus? Et n'y a-t-il pas sujet d'une grande crainte, qu'on ne se recherche, et qu'on ne se perde dans l'état des grandeurs humaines, qui n'est propre par lui-même qu'à servir d'aliment à l'orgueil, et à la cupidité de la nature? Au lieu que c'est une vraie gloire, et une douce assurance d'être dans les mépris et les croix.

III. En ma troisième oraison, je m'occupai d'une pensée que j'avais lue, que le Saint-Esprit était le lien du Père avec le Fils, et du Fils avec le Père. Je considérai cette union adorable, infinie du Père et du Fils, par le Saint-Esprit. Le Fils ne sort point du sein qui le produit, ni le Saint-Esprit du cœur dont il est émané.

O Saint-Esprit! lien adorable du Père et du Fils, puisque votre opération est d'unir, unissez-moi si intimement à la très-adorable Trinité, présente en moi, que je ne m'en sépare jamais pour rechercher les créatures, et que cette adorable union de la sainte Trinité soit le grand objet des pensées de mon esprit, et des affections de mon cœur. Je vous bénis, mon Dieu, de ce qu'il vous plaît de m'accorder cette grâce, que je contemple un peu vos infinies perfections. Oh! que je commence tard, m'étant trop amusé à des bagatelles! Que ma vie passée me déplaît, et que la vie ordinaire du monde m'est importune, puisqu'elle m'ôte la liberté de m'occuper de vous, aussi souvent que je le désirerais! Que les servitudes de la chair, comme de manger, dormir, se récréer, sont de pesantes croix à une âme animée de votre Esprit, lequel donne de fortes inclinations de vivre sur la terre, comme dans le ciel, dans une parfaite et perpétuelle union avec votre infinie bonté!

IV. La considération qui m'occupa l'esprit dans ma

quatrième oraison, fut que le Fils et le Saint-Esprit, semblent avoir plus de rapport avec les hommes que le Père éternel, parce qu'il nous paraît qu'ils travaillent au dehors d'eux-mêmes ; le Fils se faisant homme et mourant pour les hommes ; et le Saint-Esprit prenant diverses formes pour servir aussi les hommes, et les embraser du feu consumant de son divin amour. Le Père éternel semble demeurer toujours dans lui-même, ravi de ses beautés et de ses perfections ; il est tout dans sa Divinité, et ne veut avoir, par sa propre Personne, aucune communication extérieure et sensible avec les hommes ; mais il demeure abîmé dans soi-même, d'où il ne sort jamais. O demeure adorable du Père éternel en lui-même ! O sortie du Fils et du Saint-Esprit vers les hommes, admirable et également adorable !

Mon Dieu, quand sera-ce que je sortirai vraiment de moi-même, pour m'élever et entretenir un perpétuel commerce avec vous? Je vois bien que pour entrer dans l'esprit d'oraison, il faut de la solitude, de l'abstinence et des prières, et que pour conserver le même esprit, il faut tenir l'homme extérieur dans le silence, autant que la condition et les affaires nous le peuvent permettre. Dans toutes les occasions qui arrivent, dans les familles et dans le monde, de perte de biens, de changements de fortune, d'absence d'amis ou d'autres fâcheux accidents: disons, mon âme : Que cela soit nuisible ou non, il ne faut pas s'en inquiéter. Moins nous aurons d'embarras, plus notre occupation avec Dieu sera continuelle. Que faut-il à une âme qui est résolue à ne vouloir que Dieu? Toutes ces choses, à la vérité, servent à la subsistance de la vie humaine ; mais elles causent bien souvent la mort de la vie divine, par les distractions qu'elles donnent. Laissons-les là, mon âme, sans nous en troubler :

le Fils et le Saint-Esprit n'ont conversé sur la terre que pour nous ; n'est-il pas juste que nous ne vivions que pour eux ?

CINQUIÈME JOUR.

I. Ma première oraison se passa à reconnaître et à admirer la plénitude de Dieu, plénitude infinie, à qui rien ne manque, et qui renferme une infinité de perfections, dont chacune a des infinités d'excellences incompréhensibles : plénitude de laquelle tout bien procède, la créature n'étant de soi qu'un pur néant et toute privation ; en sorte qu'on peut dire, avec vérité, que ses misères, ses faiblesses sont aussi en quelque manière incompréhensibles. Ah ! mon Dieu ! je reconnais plus que jamais que vous êtes tout bien : vous êtes la source, le principe de tout, toutes les créatures cesseraient d'être, si elles cessaient un moment de recevoir de vous.

L'idée générale de cette vérité est commune : mais la bien concevoir, ou en être bien pénétré et bien convaincu, est une chose assez rare. On sait que Dieu est tout, et que la créature n'est rien : on suppose cette vérité, comme beaucoup d'autres de la religion dont on demeure d'accord : mais sans y faire des réflexions assez profondes, pour agir conformément à ces grandes vérités, c'est pourquoi nous n'entrons guère dans une parfaite défiance de nous-mêmes, parce que nous ne sommes pas assez persuadés que nous ne sommes rien. C'est pour cela que Dieu nous laisse beaucoup de petites imperfections, dont nous ne saurions nous défaire ; ainsi nous apprenons par notre expérience ce que nous ne croyons pas assez, que nous ne sommes rien que pure faiblesse. O mon Dieu ! je veux désormais vous sacrifier une hostie de louange perpétuelle, par la con -

naissance et l'aveu de votre plénitude et de ma pauvreté. J'adore votre infinie plénitude et l'aime de tout mon cœur, parce qu'elle vous élève infiniment ; ma faiblesse et ma pauvreté me plaisent aussi, parce qu'elles m'anéantissent devant vous : je suis bien aise de n'être rien, afin que vous soyez tout.

II. En ma seconde oraison, je me mis à genoux, pour supplier Notre-Seigneur de vouloir m'occuper de ce qu'il lui plairait : il le fit délicieusement des trois divines Personnes, en tant qu'elles sont les unes aux autres, centre, repos, joie et gloire. Je voyais cela fixement et amoureusement, et je m'y complaisais beaucoup : il me semblait que le repos, la joie et la gloire que les trois divines Personnes ont en la sainte Humanité, sont infiniment au-dessous de la gloire, de la joie et du repos qu'elles ont en elles-mêmes ; et que la joie qu'elles prennent dans les Saints, est aussi fort éloignée de celle qu'elles prennent en la sainte Humanité. Je ne pouvais me lasser de voir, et de contempler les trois divines Personnes dans un centre, un repos, une gloire, une joie dignes d'elles. Mon ravissement provenait de ce qu'elles goûtaient d'infinies délices en elles-mêmes. Quelquefois j'adorais ce divin centre dans lui-même, et quelquefois j'adorais les occupations de l'Ame de Jésus vers ce divin centre, faisant mon possible pour y adhérer et m'y complaire.

Dieu me fit voir ensuite que les œuvres de charité passagères, ne seraient pas contraires à mon esprit de retraite et de solitude, ni au dessein d'une oraison habituelle, mais qu'il ne fallait pas porter le même jugement du soin d'une maison entière, qui exigerait qu'on y eût à tout moment l'œil, ainsi qu'il en a été de moi autrefois : cela engage à trop de conférences, à trop

d'écritures, à beaucoup de dissipation ; les embarras, en un mot, y sont trop multipliés. Dieu pour le présent ne me montre point qu'il veuille cela de moi. Retraite, détachement, solitude, silence intérieur et extérieur, bonne mortification et vaquer à Dieu seul : voilà mon unique affaire sur la terre.

III. Je voyais, en ma troisième oraison, combien il était juste et raisonnable, non-seulement de rendre hommage à la vie des trois divines Personnes, puisqu'elle sera dans l'éternité l'objet de mes adorations et de mon amour, mais aussi d'honorer le culte que l'Ame de Jésus lui rendait sur la terre ; ce qu'il faisait avec une application continuelle et ineffable. Je considérais que tous les mystères de sa vie sont honorés, y ayant des âmes qui s'y appliquent différemment, selon les divins mouvements que le Saint-Esprit leur en donne, n'y aurait-il que cette vie qu'il menait, à l'égard des trois divines Personnes, qui ne serait point honorée? Quelques-uns ont attrait de révérer les regards de Jésus vers Magdeleine, qui la touchèrent fort sensiblement, ou ses entretiens avec la Samaritaine qui la convertirent à Dieu ; et l'on oubliera de révérer distinctement, les divins regards que cette Ame de Jésus lançait continuellement, vers les trois adorables Personnes, et les ineffables entretiens qu'elle avait avec elles! C'est cependant ce qui demanderait un culte tout particulier, ayant été la plus noble occupation de cet Homme-Dieu, tandis qu'il a vécu sur la terre.

O mon âme! que vous êtes obligée de révérer ces sublimes occupations de votre Sauveur, et de vous y appliquer le plus souvent que vous le pourrez! Recueillons toutes nos pensées, nos affections répandues vers les créatures, et donnons-les amoureusement à Dieu. Une

âme vraiment chrétienne doit avoir la générosité de n'estimer que lui digne d'occuper son esprit. Il est vrai qu'il ne faut pas prétendre d'être toujours élevé à un état si sublime, pendant que nous porterons ce corps terrestre ; car ce pesant fardeau nous fait souvent gémir, et nous empêche de vaquer continuellement à la contemplation : il faut faire pour lors des œuvres et des exercices qui soient plus proportionnés à notre faiblesse, nous humilier, nous anéantir.

IV. Je m'occupai de Dieu et de ses perfections, dans ma quatrième oraison, me réjouissant de ce qu'il était si parfait et si heureux. Je ne voyais pour lors que cela, ne pensais qu'à cela, perdant de vue toutes les créatures, m'oubliant, pour ainsi dire, entièrement moi-même, pour ne penser qu'à Dieu, ne voir que Dieu, ne vouloir que Dieu, ne soupirer qu'après Dieu, n'aimer que Dieu. Quand Dieu nous applique à ses perfections adorables, l'âme en ce moment doit oublier tous ses intérêts, et penser seulement à ceux de Dieu.

Je fus donc touché d'un vif désir de m'oublier entièrement moi-même, pour ne me souvenir que de Dieu. J'avais grand plaisir à considérer cette multitude qui suivit Notre-Seigneur dans le désert, sans avoir pensé à se pourvoir des choses nécessaires à la vie ; mais ce divin Maître, touché de l'affection de ce peuple, y pensait pour lui. Que je me plais aussi à me rappeler l'oubli de sainte Marie, sœur de sainte Marthe ! Bien loin de penser à elle, il semble même qu'elle oubliait en quelque manière Notre-Seigneur, ne prenant aucun soin de le servir dans son château de Béthanie ; mais que cet oubli était saint, puisqu'il provenait de l'ardeur de son amour, et de ce qu'elle était absorbée dans la contemplation de ses divines perfections ! Ne

nous mettons point en peine : si nous pensons à Dieu, il pensera à nous et rien ne nous manquera.

SIXIÈME JOUR.

I. Mon âme se trouva attirée, dans ma première oraison, par la beauté de ces paroles de l'Évangile : *Soyez donc vous autres*, c'est-à-dire vous chrétiens, enfants de Dieu, *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). Je considérai l'impossibilité où nous étions, de concevoir l'idée de la perfection infinie de cet océan de toutes les perfections, et que ne la pouvant pas même comprendre, nous étions bien loin de la pouvoir imiter. Mais Dieu le Père a pourvu à cet inconvénient, en nous envoyant l'exemple et l'image très-parfaite de toutes ses perfections infinies, qui est son Fils ; et lorsque ce divin Sauveur nous dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ;* c'est comme s'il disait : Ouvrez les yeux, regardez et voyez le modèle proposé à votre imitation ; étudiez-vous, travaillez avec soin à vous y conformer ; il est l'image la plus parfaite de la sainteté et de toutes les perfections de Dieu le Père. Ainsi donc le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, nous invitant à être parfaits comme notre Père céleste, n'a d'autre idée des perfections qu'il nous propose à imiter, que celles qu'il nous montre en lui-même, en sa propre Personne, et qu'il est venu nous enseigner par ses exemples et ses paroles.

Mais combien sommes-nous éloignés de l'Esprit de ce divin exemplaire qui nous est donné ! Jésus-Christ veut que nous soyons humbles, pauvres, méprisés, ca-

(1) Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* v, 48.

chés et solitaires dans l'intime de notre âme, et tout occupés de Dieu. Mais, au contraire, nous voulons paraître, être estimés, que rien ne nous manque, et être toujours répandus dans les créatures. Jamais nous n'étudierons assez les inclinations de l'Esprit de Jésus, pour nous y conformer et les mettre à la place des nôtres, que nous devons anéantir. La science de Jésus est inconnue et ignorée : il y a fort peu de personnes qui la connaissent, et beaucoup moins qui la pratiquent en vérité, et qui aspirent à former réellement en elles la ressemblance du Sauveur.

II. Je m'appliquai, dans ma seconde oraison, à considérer comment le Fils de Dieu, étant éternellement dans le Père et le Saint-Esprit, avait pris notre pauvre humanité, pour être médiateur entre son Père éternel et tous les pécheurs. Il nous dit que personne ne vient à son Père que par lui, qu'il est la voie qui seule peut nous y conduire. L'égarement des hommes n'est-il pas épouvantable? Ils fuient cette voie, et veulent marcher par une autre toute contraire : c'est une voie d'humilité et d'anéantissement; et ils veulent franchir les montagnes, et marcher par les voies élevées que l'orgueil leur inspire : c'est une voie pénible, souffrante et pauvre; et ils veulent une voie facile, riche, commode et délicieuse. Comment serait-il possible d'aller dans le sein du Père céleste, pour nous y reposer à jamais, si non-seulement nous ne marchons pas dans la seule voie qui nous y peut conduire, mais si nous en tenons une toute contraire, pour nous en éloigner de plus en plus, à chaque pas que nous faisons?

Mon Dieu, quand cesserons-nous de traîner ici-bas notre âme, dans une vie purement humaine? Quand entrerons-nous dans des dispositions vraiment chré-

tiennes, et conformes aux sentiments de la vie de l'esprit? O Jésus! mon Sauveur, mon Réparateur, mon exemplaire, ma voie, qui avez dit : *Celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres* (1); ah! c'est en vous suivant et vos divines maximes, que l'on entre dans la véritable lumière. Il faut donc nécessairement passer par Jésus crucifié, avant de parvenir à la Divinité du Père; et marcher dans les voies humaines de Jésus, avant d'entrer dans les divines. Il faut être bien convaincu que l'on doit se servir des mystères de la vie de Jésus, avant de songer aux mystères de la vie divine; c'est pourquoi il ne faut point de lâches, ni des âmes de chair et de sang, au service du Sauveur.

III. Ma troisième oraison fut une continuation de sentiments assez semblables aux précédents; je comprenais que l'on n'entre dans la société des trois divines Personnes dans l'oraison, pour y vivre avec elles et en elles d'une vie divine, qu'autant que dans la conduite de notre vie et dans nos actions, nous entrons en communication avec Jésus-Christ. C'est une règle générale, à laquelle il n'y a point d'exception : la vie de Jésus a été pénitente et austère, la nôtre doit être d'une austérité qui à la vérité ne ruine pas la santé, et n'éteigne pas l'esprit, mais qui humilie le corps pour élever l'âme. En un mot, nous devons tendre continuellement à la pauvreté, aux mépris et anéantissements, n'y ayant que la seule volonté de Dieu qui empêche que tout cela ne paraisse dans notre extérieur. Comment le Père éternel prendrait-il ses délices avec un homme qui ne ressemblerait pas à son Fils?

Il faut donc examiner notre cœur, pour voir si, dans

(1) Qui sequitur me, non ambulat in tenebris. *Joan.* VIII, 12.

les occasions, il tend sincèrement et avec pureté aux souffrances, à la pauvreté et au mépris, comme à des choses qu'il chérit. S'il fuit, s'il recule, il est aisé de reconnaître que la nature l'anime, et non la grâce ni l'Esprit de Jésus-Christ. Une petite goutte d'eau, aussitôt qu'elle trouve la moindre ouverture, s'écoule doucement vers son élément ; quand elle n'y coule pas, c'est qu'elle est retenue par force. De même, notre cœur, dans les occasions où il aura à souffrir le mépris, la pauvreté et les douleurs, s'écoulera doucement et s'y portera, si Jésus crucifié est son centre. Si un homme, animé par l'Esprit de Jésus, est engagé par son ordre dans les honneurs ou les richesses, il y demeure paisible, parce que c'est le bon plaisir de Dieu; mais il conserve une secrète inclination vers son centre, Jésus abject et pauvre, qu'il fait paraître dès que la moindre ouverture lui en est donnée. Il ne lui importe pas qui lui ouvre cette bienheureuse voie, soit son ami par indiscrétion, ou son ennemi par malice, soit lui-même par sa propre imprudence, ou quelque autre accident ; il se sert paisiblement de l'occasion, pour s'unir intimement aux abjections de Jésus, comme à son centre.

IV. Je m'entretins encore, dans ma quatrième oraison, des merveilles du Fils de Dieu : j'admirais qu'étant abîmé dans la gloire de son Père, il se fait homme, s'anéantit dans nos misères, afin de s'abîmer encore, d'une manière toute nouvelle, dans cette même gloire de son Père, en lui acquérant des âmes et des adorateurs ; lesquels, à son exemple et par les mouvements de son Esprit, quand ils en sont vraiment animés, se portent de toutes leurs forces, aux abaissements et aux souffrances. Je voyais clairement que le Fils de Dieu est abîmé, par sa génération éternelle, dans les grandeurs

et les perfections ; tandis que nous sommes tous, au contraire, par notre naissance, plongés dans les misères d'une nature corrompue ; et qu'il faut nécessairement que nous embrassions les humiliations et les souffrances, si nous voulons jouir dans l'éternité de la gloire et des joies divines. Oh ! que les ténèbres de l'Égypte de ce monde, où l'on ne voit pas ces éclatantes vérités, sont épaisses ! On y mène une vie sensuelle, mondaine, ou tout au plus raisonnable, rarement chrétienne et plus rarement encore divine. Oh ! mille fois heureux ceux à qui vous dessillez les yeux, Seigneur !

Notre corps doit avoir bonne part à la vie du Verbe incarné : Jésus n'en a eu un que pour le faire souffrir, et enfin pour le sacrifier sur la Croix; les Saints qui l'ont connu, et qui ont le plus goûté son Esprit, n'ont pas fait difficulté de consumer leurs corps par mille austérités. D'autres les ont brûlés peu à peu dans les flammes de l'amour sacré, dont plusieurs sont morts, et tous ont été altérés de souffrances. Nous craignons trop de souffrir : nous avons trop de soin de notre santé. A quoi bon nous ménager ainsi ? Est-ce pour vivre plus longtemps sur la terre ? Quel beau dessein ! Ne balançons pas de faire vivre notre esprit de la vie divine, autant qu'il en est capable, dussions-nous courir le risque d'abréger nos jours.

SEPTIÈME JOUR.

I. J'entrai dans l'oraison de la première heure par un attrait particulier du Saint-Esprit, qui me donna l'impression de ces aimables paroles de saint Paul : *Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, par lequel nous crions et nous l'appelons notre Père.* Je con-

nus qu'une âme imbue de l'infusion extraordinaire du Saint-Esprit, est élevée au-dessus d'elle-même : ce qui se fait par le don de sagesse, qui lui est amplement communiqué, avec lequel elle voit et goûte les plus ineffables mystères de notre religion. Oh ! que ce don est précieux ! Que c'est une insigne faveur, quand Dieu se communique ainsi à l'âme ! Il me semble que toutes ses puissances perdent pour lors toutes leurs opérations ordinaires, et que l'obscurité de la foi même s'évanouit en quelque sorte. Cette divine sagesse les élève d'une manière qui n'est connue qu'à ceux qui en ont eu l'expérience, et les rend habiles à opérer d'une façon très-sublime, qui excède beaucoup le procédé ordinaire. L'âme même en est étonnée, et n'eût jamais cru qu'il lui fût donné de parvenir à ce degré de perfection.

J'eus en même temps une lumière qui me faisait voir, tout d'un coup, mon indignité à recevoir les grâces de Dieu, sa bonté et sa miséricorde à me les donner, et les mérites de Jésus-Christ à me les mériter. J'entrai au commencement dans un très-grand étonnement de ce que Dieu me faisait tant de grâces, vu mes péchés et mes misères. Bientôt après, pénétré de la lumière, je me mis à dire : Je ne m'en étonne point. C'est que je découvrais dans ce rayon la miséricorde de Dieu, et les mérites de Jésus-Christ. Je me tenais passif à cette lumière, et disais en moi-même : Je comprends bien comment Dieu me fait tant de grâces. Je demeurai fort reconnaissant, humilié, et dans une confiance entière envers Jésus.

II. Je continuai dans ma seconde oraison, et la lumière s'augmentant me faisait voir les faveurs que Dieu fait aux âmes, dans lesquelles il y a plusieurs degrés, à proportion que la pureté croît : 1. Elles voient la laideur

du péché assez distinctement, pour en concevoir de l'horreur et le détester, et connaissent confusément les vertus chrétiennes, les mystères de l'Humanité sainte, et la Divinité. 2. Elles voient plus clairement quelques principes du christianisme : par exemple, qu'il y a une éternité de biens et de maux après cette vie; que le salut est la principale et même l'unique affaire nécessaire, le reste n'étant que vanité et illusion des sens. 3. Elles entrevoient les mystères de Jésus, et commencent à découvrir la beauté de ses humiliations et de ses souffrances, mais elles n'y pénètrent pas encore beaucoup. 4. Étant plus éclairées, elles voient la noblesse, la sublimité, la gloire des abjections et des anéantissements du Verbe incarné, et entrent dans un grand mépris des choses de la terre. 5. Elles entrevoient ensuite les mystères divins, et si elles sont fidèles à imiter les vertus de Jésus crucifié, elles passent dans une grande connaissance de la Divinité. 6. Désormais, si elles persévèrent dans leur fidélité, elles ne font plus leur demeure que dans les mystères divins et humains ; elles y séjournent, tantôt dans les uns, tantôt dans les autres, toujours dans une grande reconnaissance de ce que Notre-Seigneur les a retirées des ténèbres de l'ignorance des hommes de chair, qui n'ont nul sentiment, ni pour les choses de leur salut, ni pour Dieu. 7. Elles augmentent toujours en lumières, et reconnaissent Dieu et ses divines perfections dans les créatures, plus clairement sans comparaison dans l'Humanité sainte de Jésus, mais plus clairement encore dans leur source, la Divinité, s'y appliquant avec grande facilité.

Voilà tout ce que Dieu me donna de connaissance en peu de temps, elle s'augmentera, si je suis fidèle dans les pratiques de Jésus crucifié, qui est la voie pour aller

à la Divinité, le centre de l'âme et son parfait repos.

III. Faisant ma troisième oraison, je me trouvai dans les mêmes dispositions d'admirer les opérations du Saint-Esprit dans nos âmes. Dieu, qui est le maître de nos puissances et qui les a créées, y opère ce qu'il lui plaît; car en les créant, il leur a donné une certaine capacité pour recevoir les opérations divines extraordinaires. Il faut bien qu'il arrive de l'extraordinaire dans les puissances de l'âme, lesquelles avaient auparavant bien de la peine à croire les mystères, et avec grande obscurité : elles les aimaient pour lors, mais avec peu de goût, présentement, cette divine lumière leur étant donnée, elles les voient et les goûtent avec grand plaisir; non pas comme dans la gloire, mais certainement d'une manière très-sublime et fort extraordinaire, cinquante années de méditation ne pourraient nous conduire à cet état. C'est un présent qu'on doit recevoir du Père des lumières, et auquel nous pouvons seulement nous disposer, par l'humilité et la mortification.

O quelle félicité pour l'homme charnel et matériel, quand il plaît à Dieu de le purifier, de l'élever et le spiritualiser par la vertu de son Esprit saint! Humilions-nous, mon âme, très-profondément : car il est écrit que l'Esprit divin ne se reposera que sur l'humble de cœur, c'est-à-dire celui qui a bien avant imprimé dans le cœur l'amour de son abjection. Ne nous élevons jamais par nous-mêmes, demeurons bas, petits et abjects, tant que nous pourrons. Je sais bien qu'il faut aller où Dieu nous appelle, et que sous prétexte d'une fausse humilité, il ne faut pas refuser ses dons; mais je sais bien aussi qu'il ne désapprouve pas qu'on résiste à un attrait qui paraît extraordinaire, par la crainte que nous

devons avoir de trop écouter l'inclination naturelle, qui nous porte à nous élever.

IV. En ma quatrième oraison, je considérai les admirables prévenances dont le Saint-Esprit use envers l'âme, comme il l'éveille du sommeil où elle dort avec les créatures : il va la trouver pour s'unir à elle, il la prévient des bénédictions de sa douceur. Que de merveilles inconnues aux hommes se passent en ces admirables prévenances! Je ne connais rien qui donne autant d'amour et d'humilité : car ne faut-il pas qu'il ait une bonté tout infinie, pour regarder des yeux de sa miséricorde l'âme au milieu de ses infidélités, de ses indignités et de ses péchés? Cette misérable est aimée, sans avoir rien qui puisse attirer Dieu : au contraire, il y a de quoi rebuter et éloigner toute autre bonté que celle d'un Dieu; il faut qu'il surmonte, par un excès d'amour, l'horreur, la haine infinie qu'il a des impuretés qui souillent cette âme; et ne voyant rien en elle qui ne provoque son aversion, il faut qu'il prenne dans son propre cœur, et dans l'océan inépuisable de ses miséricordes, les motifs pour l'aimer et la prévenir de tant de faveurs.

Je m'étonne qu'il soit possible à une âme de croire toutes ces merveilles, sans avoir les plus bas sentiments d'elle-même et sans brûler d'amour. Qu'y a-t-il en effet de plus propre à l'humilier, que de savoir qu'elle n'a pour son partage que les misères, desquelles elle ne serait jamais sortie, si Dieu ne l'eût prévenue par ses grâces? Et quoi de plus capable de l'enflammer du divin amour, que de ne pouvoir se dissimuler à elle-même, que dans le temps qu'elle ne méritait que la haine et l'indignation de Dieu, il l'a recherchée par des prévenances d'amour inexplicables, comme si elle eût dû

contribuer beaucoup à sa félicité, elle qui est moins qu'un atome à ses yeux? O mon Dieu! qui pourra comprendre les richesses de vos ineffables bontés? O mon âme! connaîtrez-vous jamais les grandes obligations que vous avez de l'aimer de toutes vos forces?

HUITIÈME JOUR.

I. Cette pensée me fut donnée, dans ma première oraison, qu'on attribue la puissance au Père, la sagesse au Fils et la bonté au Saint-Esprit. Et comme ces trois divines Personnes demeurent toujours l'une dans l'autre, participant à la même substance divine, et aux mêmes perfections infinies; le Père éternel est la puissance du Fils et du Saint-Esprit; le Fils est la sagesse du Père et du Saint-Esprit, et le Saint-Esprit, la bonté du Père et du Fils. Une âme pure et qui vit dans les hautes pratiques de la vie surhumaine, devenant la demeure des trois divines Personnes, reçoit d'elles les impressions de puissance, de sagesse et de bonté.

La puissance du Père éternel qui habite en elle, lui donne une force, une générosité chrétienne, qui lui fait vaincre tous les obstacles à sa perfection. Elle voit clairement que la plupart des difficultés sont plus imaginaires que réelles: de sorte que le principal et le plus difficile des grandes actions chrétiennes, est de croire qu'elles sont possibles, et que notre nature n'en souffrira pas autant qu'elle se l'imagine.

La sagesse du Fils qui lui est communiquée, lui donne les lumières nécessaires pour se défendre des raisons apparentes de la sagesse de la chair, qui sont l'écueil de tant de beaux esprits, qui ne peuvent jamais faire de grands progrès dans la voie de Dieu, parce qu'ils ont

trop de lumières humaines, et trop peu de cette participation à cette sagesse infinie du Verbe incarné, qui lui a fait voir la beauté des mépris et des croix.

Enfin, la bonté du Saint-Esprit, dont elle reçoit les impressions, lui fait vaincre les inclinations de la nature corrompue, quelquefois avec tant de perfection, qu'au lieu de ce feu criminel de la convoitise, qui règne dans les pécheurs et les entraîne au mal, on voit dans les âmes pures un désir si enflammé pour le bien, qu'il les fait voler aux plus saintes pratiques de la vertu et de la charité.

II. Je considérai, dans ma seconde oraison, comme l'adorable Trinité est un trésor de tous les êtres, de l'Être incréé et de l'être créé. Qu'à l'égard de l'Être divin et incréé, c'est un trésor épuisable, puisque le Fils épuise toute la substance divine et toutes les perfections infinies du Père, par la voie de l'entendement, et que le Saint-Esprit de même épuise tout l'Être divin par la voie de la volonté. Mais à l'égard de l'être créé, c'est un trésor inépuisable, puisque non-seulement tout ce monde entier ne l'épuise pas, mais que cent millions d'autres semblables ou plus grands ne le pourraient diminuer.

L'une et l'autre merveilles me ravissaient presque également. Que tout le monde doit être peu de chose, comparé à Dieu, puisque cent mille millions de mondes semblables, tirés des trésors de son Être et de sa toute-puissance, n'y apporteraient pas la moindre diminution : et que c'est beaucoup moins que si vous ôtiez un grain de poussière de toute la masse de la terre ! Mais que le Fils unique du Père doit avoir des grandeurs infiniment élevées au-dessus du monde, puisque lui seul épuise tout l'Être, toute la puissance, et les perfections

infinies de son Père, en sorte qu'il n'est pas en son pouvoir d'en produire un autre semblable !

O Jésus ! que cette vérité me fait voir de richesses, de gloire et de grandeurs en votre Personne ! Quel doit être le prodigieux aveuglement des hommes, de ne les voir pas, et de ne vous estimer pas plus que mille mondes ? Vous paraissez pauvre, humble et abject à leurs yeux, et néanmoins il est vrai que l'univers est moins qu'un atome en votre présence.

III. Je pris pour sujet de ma troisième oraison cette vérité admirable, que le Père éternel est la source de toute la divinité qu'il communique au Fils, et le produit de sa substance, sans néanmoins qu'il ait aucune supériorité ou autorité sur lui ; et le Fils qui reçoit tout de son Père, ne lui doit rien, ni remercîment, ni obéissance, ni service. Ce n'est pas qu'il ne connaisse bien que son Père est digne de tout remercîment, de toute obéissance et de tout service ; mais parce qu'il est essentiellement uni à lui, une même substance divine, et une même autorité, il n'est pas en son pouvoir de lui rendre toutes ces soumissions qu'il mérite.

Cependant, ô prodige incompréhensible ! Dieu le Fils unit à sa Personne divine notre nature humaine, se fait homme, et en cet état, rend à Dieu le Père tous les remercîments, toute l'obéissance, les louanges et les services qu'il sait qu'il mérite, se portant aux plus excessives humiliations, et à tous les plus profonds anéantissements qui pouvaient faire hommage à la grandeur infinie de Dieu son Père. Nous voyons, par cet exemple, que Jésus même n'a pas cru qu'il y eût d'autre moyen plus excellent d'honorer Dieu son Père, que par les humiliations, la pauvreté et les souffrances ; car s'il eût pensé l'honorer par la grandeur, et en lui offrant de la

gloire, il en a autant que lui, il en possède infiniment : mais lui offrir les anéantissements d'un Dieu, lui est une chose nouvelle et fort agréable ; ce qui doit aussi nous apprendre, et nous convaincre que le meilleur moyen que nous ayons d'honorer Dieu sur la terre est de nous humilier, nous appauvrir et nous anéantir en sa présence.

IV. Ma dernière oraison de cette journée fut une profonde considération de cette vérité, que toutes les œuvres de l'adorable Trinité, au dehors d'elle-même, sont communes aux trois Personnes, et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit travaillent de concert à la création, et à la conservation de toutes les créatures. Quoique le Père produise seul son Fils, et que le Père et le Fils seuls produisent le Saint-Esprit, tous trois s'unissent et appliquent leur puissance à nous faire du bien, comme si nous étions l'objet de leur béatitude.

Est-il donc vrai, mon Dieu, que nous soyons tout l'objet de votre Providence au dehors de vous-même, et que pas une des trois Personnes ne veut être distraite un seul moment de penser à nous ? Et nous ne pensons pas à vous ! Qu'est-ce que toutes les affaires les plus sérieuses du monde, comparées à celle de s'occuper de vous, contempler vos grandeurs, et aimer votre infinie bonté ? C'est un jeu d'enfant et une pure folie.

Saint Arsène était bien pénétré de cette vérité, quand il quitta l'Empereur, ne voulant pas même lui écrire. Ceux qui vaquent à un si noble emploi, ne peuvent plus s'amuser aux occupations des enfants. Vous verrez un pauvre ermite des déserts de la Thébaïde, mal vêtu, chétif, abject, inconnu, et qui paraît aux yeux de la chair le rebut des hommes : cependant, caché, solitaire, dans l'intime de son âme, il est occupé de Dieu, cela

vaut mieux que tout l'univers ensemble. Vous verrez, au contraire, un prince vêtu de drap d'or, suivi des grands et des gentilshommes de sa cour, respecté de tout le monde ; cependant, ne passant sa vie que dans des occupations puériles ou vaines, n'est-il pas dans la vérité un enfant ou un insensé ?

NEUVIÈME JOUR.

I. En l'oraison du matin, Notre-Seigneur me plongea dans ma bassesse et mon néant, de sorte que tout se passa dans l'exercice de mon extrême anéantissement. D'abord je disais : Il n'y a que le Père éternel qui puisse donner à son Fils; il n'y a que le Père et le Fils qui puissent donner au Saint-Esprit ; de plus, il y a des présents infinis que ces trois divines Personnes se font l'une à l'autre, il se passe entre elles des communications ineffables et proportionnées à leur grandeur. Je m'arrêtais à les considérer, m'en réjouissais et me plongeais cependant dans le profond abîme de mon impuissance et de mon néant, dans la vue que je ne puis rien faire pour Dieu, ni rien lui donner. Tout ce que je puis lui présenter de meilleur, c'est l'aveu que je ne puis rien, lequel aveu je tiens encore de sa bonté, et c'est plutôt lui qui le forme en moi, que je ne le forme moi-même.

O faiblesse, pauvreté, misère, néant de la créature ! Quand je donnerais ma vie pour Dieu, ce serait moins que si une fourmi donnait la sienne pour un roi, y ayant une distance infinie entre Dieu et la créature. Tous les Anges et tous les Saints qui ont jamais été, qui sont et seront à jamais, sont des serviteurs inutiles. La profondeur de l'abîme de mon néant ne se peut exprimer, Dieu seul la connaît, et je n'en puis voir quelque

chose que par sa grâce. O mon Dieu ! si tous les Anges et tous les plus grands Saints ne sont rien devant votre auguste Majesté, moi qui suis infiniment au-dessous d'eux, que suis-je donc, sinon moins que rien !

II. La vue de la grandeur infinie de Dieu continua, dans ma seconde oraison, à m'abîmer dans mon néant. J'étais dans un fort grand étonnement qu'il me laisse dans la compagnie de tant de saintes âmes, dont je connais la vertu, de laquelle, hélas ! je me vois si éloigné : et je faisais le très-humble aveu que la plus petite grâce, la plus petite oraison, et la moindre part que je pourrais avoir aux états de Jésus : tout est infiniment au-dessus de ce que je mérite.

Il est vrai que la vue de notre misère et de notre néant tourmente l'âme qui aime, et la rend martyre d'amour ; car aimant, elle veut faire beaucoup pour l'objet de son amour : et par la vue de son extrême faiblesse, elle connaît qu'elle ne peut rien ; ainsi elle est suspendue entre le vouloir et l'impuissance. Voyant en effet qu'elle ne peut rien, elle conçoit des désirs ardents, elle devient languissante et comme mourante d'amour. Cependant ce qui la soulage, ne pouvant rien faire pour son Dieu, c'est de voir qu'il est tout, et qu'il n'a besoin de rien. Se complaisant en cette pensée, elle s'endort dans le sein de la Divinité, et s'y abîme pour n'en sortir jamais.

III. En ma troisième oraison, je m'appliquai à considérer la Divinité en elle-même, sans en former aucune idée distincte. En cet état je ne vois rien, mais je la connais néanmoins plus de cette manière qu'en la voyant dans les créatures, qui sont toujours finies et bornées : et ainsi la connaissance qu'elles me donnent est plus rétrécie que celle que j'ai de Dieu, regardé en lui-même.

Souvent quand nous pensons nous appliquer à Dieu pour le connaître, nous devenons stupides comme des êtres qui n'ont point d'entendement. Pour lors il faut s'abandonner entre ses mains, qui châtient nos péchés et nos infidélités sans nombre. Il est bien juste qu'il nous prive des douceurs de sa présence, puisque nous l'avons si souvent oubliée pour chercher les créatures. Il nous fait trop de grâce de nous donner la patience dans cet état; et pendant qu'il lui plaît de nous y laisser, il faut toujours continuer nos exercices de solitude, et demeurer aussi contents dans les insensibilités et dans la sécheresse que dans les lumières et la paix, puisque dans l'un et l'autre état l'âme est bien agréable aux yeux de Dieu.

Laissons à part lequel est plus parfait, des croix ou de l'union amoureuse. Pour moi, je tiens que le premier est le partage de ceux qui vivent sur la terre, et veulent ressembler à Jésus crucifié. Les autres sont dans l'union de Jésus glorifié, qui est un état plus propre à la vie future. Mon âme, ne faisons aucun choix, mais soyons à Dieu en la manière qu'il voudra, et servons-le à son gré et non pas au nôtre.

IV. Le cantique éternel des Saints dans le ciel, fut le sujet de ma quatrième oraison. Je considérais avec grand plaisir que tous les Anges, avec tous les Saints qui sont dans la gloire, glorifieront éternellement l'adorable Trinité par ce sacré cantique : *Saint, Saint, Saint* (1). Je pensais entendre le premier de tous les Séraphins, qui l'entonnait d'un air admirable, et que tous les chœurs des Anges unissaient leurs voix à la sienne, le chantant tous d'un ton plus ou moins élevé, à proportion du de-

(1) Sanctus, Sanctus, Sanctus, etc. *Isaï.* VI, 3.

gré plus ou moins élevé qu'ils possèdent dans la gloire ; et que cette multitude innombrable de chantres angéliques faisait une harmonie ravissante, qui contentait souverainement les trois divines Personnes. Je considérais que la très-sainte Humanité de Jésus-Christ, infiniment au-dessus de toutes les créatures angéliques et humaines, et la sainte Vierge, comme Mère de Dieu et Reine des Anges, avec toute la multitude des saints Patriarches, Apôtres, Martyrs, Confesseurs et Vierges, prenaient part à ce sacré cantique, et qu'ils donnaient à l'adorable Trinité et recevaient eux-mêmes d'ineffables complaisances. Mon âme adhérait à tout cela avec une grande joie, désirant d'augmenter la gloire de Dieu, et le plaisir des Saints, si elle l'eût pu faire.

Je voyais que l'Église de la terre, comme saintement jalouse du bonheur que celle du ciel possède, de s'occuper éternellement à ce divin cantique, en chante de son côté un autre semblable, à la gloire de la très-sainte Trinité, répétant dans tous les offices divins et redisant en toute rencontre : *Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit* (1) ; et qu'ainsi le ciel et la terre retentissaient incessamment de la gloire de la très-sainte Trinité. Je souhaitais que toutes les créatures eussent des voix éclatantes pour la louer incessamment, et je demeurai fort affectionné à dire souvent : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; Saint, Saint, Saint, etc.*

DIXIÈME JOUR.

I. Entrant dans ma première oraison de ce dernier jour, je sentis mon âme prévenue d'une douceur extraordinaire. Je me représentais mon Dieu au fond de mon

(1) Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

cœur comme mon Époux, et je l'y remerciais de la diversité des sentiments qu'il y faisait naître. Ma disposition était comme un petit printemps spirituel, je sentais l'odeur des fleurs des vertus, dont les sentiments se produisaient en mon intérieur; j'en parsemais le lit de mon Époux, je lui en faisais des couronnes et le couronnais tout de fleurs, à quoi il me semblait qu'il prenait grand plaisir, et mon âme en avait aussi beaucoup de le lui procurer. C'est ainsi que le divin Époux, lorsqu'il vient visiter son épouse, soit en la sainte Communion, soit par quelque visite extraordinaire, produit en elle différentes dispositions; quelquefois il l'enivre d'un simple sentiment d'amour; d'autres fois il fait naître une grande variété de sentiments de vertus, rendant son intérieur comme une prairie émaillée de mille belles fleurs. Pour lors l'âme n'est point occupée d'un seul sentiment d'amour ou de joie, mais de plusieurs, tout différents, dont elle fait présent à son Époux. Elle les lui offre quelquefois les uns après les autres, souvent tous ensemble, ne sachant auquel elle doit donner la préférence.

II. Ma seconde oraison fut une continuation des sentiments que j'avais reçus dans la première. Je reconnus que chaque pas que ce divin Époux fait dans le jardin de sa bien-aimée, y fait naître différentes fleurs. Ce n'est pas pour notre consolation qu'il faut agréer cette douce disposition intérieure, mais c'est pour complaire à l'Époux, qui veut quelquefois prendre ses délices avec les enfants des hommes. Il se plaît pour lors à être reçu conformément à son état glorieux, c'est pourquoi il parfume tout de fleurs odoriférantes; il faut s'abandonner aux dispositions de sa divine sagesse.

Il veut quelquefois entrer dans une âme en son état

de crucifié, il n'y apporte que des épines, des ronces, que des souffrances, des amertumes ; alors il ne faut pas qu'elle croie que son Époux ne se plait pas avec elle, quoiqu'elle ait l'esprit agité de peines intérieures, et que sa volonté soit sans bon sentiment ; car il communique ses états aux âmes comme il lui plaît. Je suis étonné de l'excès des bontés de ce divin Époux envers moi, qui mériterais d'être traité comme son ennemi ; il me prévient à toute heure, et m'unit à lui avec des transports si agréables, que je ne les puis exprimer. Oh ! qui me donnera un cœur assez plein d'amour pour correspondre à la grandeur de sa tendresse, comme il le désire ! O Jésus ! l'amour de nos cœurs, si vous continuez, je mourrai d'amour pour vous. O flammes amoureuses ! consumez-moi, ou plutôt brûlez nos cœurs et réduisez-les en poussière ; c'est-à-dire faites qu'il ne se trouve en eux que de l'amour et de l'humilité. Venez et voyez, mes amis, les miséricordes que mon Dieu exerce à mon égard.

III. Je m'entretins, dans ma troisième oraison, sur les aimables communications que la très-sainte Trinité veut avoir avec nos âmes. La nature divine unit les trois adorables Personnes en la sainte Trinité, la Personne du Fils unit deux natures en Jésus, et la grâce unit Jésus avec les âmes pures et chrétiennes. Cette union de grâce et d'amour se perfectionne dans l'oraison, par des exercices et des communications admirables. L'union de la grâce est portée quelquefois à un si haut degré, que Jésus et l'âme qui ne met point obstacle à ses divines opérations, semblent être une même chose : même esprit, mêmes vues, mêmes sentiments, même amour, si bien que Jésus est comme l'âme de cette âme fidèle. Par là elle glorifie Dieu de la manière la plus parfaite,

étant associée excellemment à toutes les adorations, à tous les hommages, à tout l'amour de Jésus même envers Dieu son Père.

Le dessein du Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement, en se communiquant aux hommes, est d'augmenter en eux la grâce de cette union; c'est la prière qu'il fit à son Père, lorsqu'il se donna à nous dans ce gage de son amour: je vous prie, ô mon Père! qu'ils soient *un*, comme nous sommes *un*. Disant cela, il se donna à nous, avec la plénitude de ses grâces et de son amour, nous imprimant, si nous n'y mettons obstacle, les mêmes inclinations ou sentiments qu'il reçoit de son Père, et qui consistent à nous tenir unis à lui par l'amour, et à l'honorer par le sacrifice continuel de nos aises, de nos commodités et de l'estime de nous-mêmes.

IV. Enfin ma dernière oraison fut un repos amoureux en Jésus. Me trouvant en cette disposition, j'y demeurai très-simplement, sachant bien que l'âme unie à Jésus se transforme amoureusement en lui, et glorifie ainsi la Divinité, l'aime, l'honore et l'adore par l'amour et l'adoration de Jésus-Christ même. En ce sommeil d'amour se trouve tout ce dont l'âme a besoin: la force dans les adversités, l'humilité dans les prospérités, la constance pour persévérer dans le bien commencé, enfin la grâce pour pratiquer toutes les vertus, quand Dieu le commande ou que l'occasion s'en présente.

Plus l'âme est dans l'union amoureuse avec Jésus dans l'oraison, plus elle est transformée en lui, et participe à son Esprit et à ses dispositions; et plus aussi elle doit aimer les croix et les mépris: car se flatter d'avoir de l'union avec Jésus-Christ dans l'oraison, et être désuni de Jésus dans la conduite, c'est abus et illusion, l'excellence de la vraie oraison, étant d'imprimer

dans les âmes et de leur donner les sentiments de Jésus.

Je me souvins d'une pensée d'un Père de l'Église, que le Saint-Esprit étant descendu vers nous d'une manière visible aussi bien que le Fils, n'est pas retourné au ciel visiblement comme le Fils, mais qu'il demeure toujours avec nous, pour former et entretenir l'union intime et perpétuelle des vrais enfants de Dieu, avec leur Père céleste, comme dans la Divinité il est l'union du Père et du Fils. O Esprit d'amour et d'union! quelle consolation pour mon âme, et quel encouragement pour ma faiblesse, que vous vouliez unir mon cœur avec le Cœur de Dieu dont vous émanez! Unissez-moi à jamais de cette sorte, divin Esprit, je m'abandonne à vous, et veux dépendre absolument de votre conduite. En vous et par vous, j'adore, je loue la très-sainte Trinité, et lui rends mes actions de grâces pour toutes celles qu'elle a daigné me faire dans cette retraite.

Amen.

FIN DU CHRÉTIEN INTÉRIEUR.

LETTRE
AUX AMIS DE LA CROIX

PAR LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Et Instituteur
de la Congrégation des Missionnaires du Saint-Esprit, de Saint-Laurent-sur-Sèvre
et de celle des Filles de la Sagesse.

Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi!

A Dieu ne plaise que je me glorifie en rien autre qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ!
(Gal. vi, 14.)

Aujourd'hui, dernier jour de ma retraite, je sors, pour ainsi dire, de l'attrait de mon intérieur, afin de former sur ce papier quelques légers traits de la Croix, pour en percer vos bons cœurs. Plût à Dieu qu'il ne fallût pour les aiguiser que le sang de mes veines, au lieu de l'encre de ma plume! Mais hélas! quand il serait nécessaire, il est trop criminel. Que l'esprit donc du Dieu vivant soit comme la vie, la force et la teneur de cette lettre : que son onction soit comme l'encre de mon écritoire, que la divine Croix soit ma plume, et que votre cœur soit mon papier.

Vous êtes unis ensemble, Amis de la Croix, comme autant de soldats crucifiés pour combattre le monde, non en fuyant, comme tant de personnes qui s'enfer-

ment dans un cloître, mais comme de vaillants et braves guerriers sur le champ de bataille, sans lâcher le pied et sans tourner le dos. Courage ! combattez vaillamment, unissez-vous fortement de l'union des esprits et des cœurs, infiniment plus forte et plus terrible au monde et à l'enfer, que ne le sont aux ennemis de l'État les forces extérieures d'un royaume bien uni. Les démons s'unissent pour vous perdre, unissez-vous pour les terrasser ; les avares s'unissent pour trafiquer et gagner de l'or et de l'argent, unissez vos travaux pour conquérir les trésors de l'éternité, renfermés dans la Croix; les libertins s'unissent pour se divertir, unissez-vous pour souffrir. Vous vous appelez *Amis de la Croix* : que ce nom est grand ! Je vous avoue que j'en suis charmé et ébloui. Il est plus brillant que le soleil, plus élevé que les cieux, plus glorieux et plus pompeux que les titres les plus magnifiques des rois et des empereurs. C'est le grand nom de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble; c'est le nom sans équivoque d'un chrétien.

Mais, si je suis ravi de son éclat, je ne suis pas moins épouvanté de son poids. Que d'obligations indispensables et difficiles, renfermées en ce nom, et exprimées par ces paroles du Saint-Esprit : *Vous êtes une société choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis* (1) ! Un Ami de la Croix est un homme choisi de Dieu entre dix mille qui vivent selon les sens et la seule raison, pour être un homme tout divin; élevé au-dessus de la raison, et tout opposé aux sens, par une vie et une lumière de pure foi, et un amour ardent pour

(1) Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. *I. Petr.* II, 9.

la Croix. Un Ami de la Croix est un roi tout-puissant, et un héros triomphant du démon, du monde et de la chair dans leurs trois concupiscences ; par l'amour des humiliations, il terrasse l'orgueil de Satan ; par l'amour de la pauvreté, il triomphe de l'avarice du monde ; par l'amour de la douleur, il amortit la sensualité de la chair. Un Ami de la Croix est un homme saint et séparé de tout le visible, dont le cœur est élevé au-dessus de tout ce qui est caduque et périssable, et dont la conversation est dans les cieux, qui passe sur la terre comme un étranger et un pèlerin, et qui, sans y donner son cœur, la regarde de l'œil gauche avec indifférence et la foule de ses pieds avec mépris. Un Ami de la Croix est une illustre conquête de Jésus-Christ crucifié sur le Calvaire, en union de sa sainte Mère ; c'est un Benjamin, fils de la douleur et de la droite, enfanté dans son cœur douloureux, venu au monde par son côté droit percé, et tout empourpré de son sang ; tenant de son extraction sanglante, il ne respire que Croix, que sang et mort au monde, à la chair et au péché, pour être tout caché ici-bas avec Jésus-Christ en Dieu. Enfin, un parfait Ami de la Croix est un vrai porte-Christ, ou plutôt un Jésus-Christ, en sorte qu'il peut dire avec vérité : *Je vis, non je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi* (1).

Êtes-vous par vos actions, mes chers Amis de la Croix, tels que votre grand nom signifie, ou du moins avez-vous un vrai désir, et une volonté véritable de le devenir, avec la grâce de Dieu, à l'ombre de la Croix du Calvaire et de Notre-Dame de Pitié? Prenez-vous les

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus. *Galat.* II, 20.

moyens nécessaires pour cet effet? Etes-vous entrés dans la vraie voie de la vie, qui est la voie étroite et épineuse du Calvaire ? N'êtes-vous point, sans y penser, dans la voie large du monde, qui est la voie de la perdition? Savez-vous bien qu'il y a une voie qui paraît droite et sûre à l'homme, et qui conduit à la mort ? Distinguez-vous bien la voix de Dieu et de sa grâce, d'avec celle du monde et de la nature ? Entendez-vous bien la voix de Dieu, notre bon Père, qui, après avoir donné sa triple malédiction à tous ceux qui suivent les concupiscences du monde : *Malheur ! Malheur ! Malheur aux habitants de la terre* (1) ! vous crie amoureusement, en vous tendant les bras : « *Séparez-vous, mon peuple*, mon » peuple choisi, chers Amis de la Croix de mon Fils ; » séparez-vous des mondains, maudits de ma Majesté, » excommuniés de mon Fils et condamnés de mon » Esprit-Saint ! Prenez garde de vous asseoir dans leur » chaire tout empestée, n'allez point dans leurs con- » seils, ne vous arrêtez pas même dans leur chemin. » Fuyez du milieu de la grande et infâme Babylone, » n'écoutez que la voix, et ne suivez que les traces de » mon Fils bien-aimé, que je vous ai donné pour » être votre voie, votre vérité, votre vie et votre modèle : » *Écoutez-le* (2). » L'écoutez-vous, cet aimable Jésus qui vous crie chargé de sa Croix : *Venez après moi* (3). *Celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres* (4) ; *ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (5).

(1) Væ, væ, væ, habitantibus in terrâ. *Apoc.* VIII, 13.

(2) Ipsum audite. *Matth.* XVII, 5.

(3) Venite, post me. *Matth.* IV, 19.

(4) Qui sequitur me, non ambulat in tenebris. *Joan.* VIII, 12.

(5) Confidite, ego vici mundum. *Joan.* XVI, 33.

Voici, mes chers Confrères, voici deux partis qui se présentent tous les jours : celui de Jésus-Christ et celui du monde, celui de notre aimable Sauveur est à droite, en montant, dans un chemin étroit et rétréci plus que jamais, par la corruption du monde. Ce bon Maître y est en tête, marchant les pieds nus, la tête couronnée d'épines, le corps tout ensanglanté et chargé d'une lourde Croix ; il n'y a qu'une poignée de gens, mais des plus vaillants, à le suivre, parce qu'on n'entend pas sa voix si délicate, au milieu du tumulte du monde, ou l'on n'a pas le courage de le suivre dans sa pauvreté, ses douleurs, ses humiliations et ses autres Croix, qu'il faut nécessairement porter à son service, tous les jours de la vie. A gauche, est le parti du monde ou du démon, lequel est le plus nombreux, le plus magnifique, le plus brillant, du moins en apparence. Tout le plus beau monde y court, on y fait presse, quoique les chemins soient larges, et plus élargis que jamais, par la multitude qui y passe comme des torrents ; ils sont jonchés de fleurs, bordés de plaisirs et de jeux, couverts d'or et d'argent.

A droite, le petit troupeau qui suit Jésus-Christ, ne parle que de larmes, de pénitences, d'oraison et de mépris du monde : on entend continuellement ces paroles entrecoupeés de sanglots : « Souffrons, pleurons, » jeûnons, prions, cachons-nous, humilions-nous, ap- « pauvrissons-nous, mortifions-nous, car celui qui n'a » pas l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de » Croix, n'est point à lui ; ceux qui sont à Jésus-Christ » ont crucifié leur chair avec leurs concupiscences ; il » faut être conforme à l'image de Jésus-Christ ou être » damné. Courage ! s'écrient-ils, courage ! si Dieu est « pour nous, en nous et devant nous, qui sera contre

» nous ? Celui qui est en nous est plus fort que celui » qui est dans le monde ; le serviteur n'est pas plus que » le maître ; un moment d'une légère tribulation pro- « duit un poids éternel de gloire ; il y a moins d'élus » qu'on ne pense ; il n'y a que les généreux, les intré- » pides qui ravissent le ciel ; personne n'y sera couronné » que celui qui aura combattu légitimement selon » l'Évangile, et non selon la coutume. Combattons » donc avec force, courons bien vite, afin que nous at- » teignions le but, afin que nous gagnions la couronne. »

Voilà une partie des paroles divines dont les Amis de la Croix s'animent mutuellement. Les mondains, au contraire, pour s'animer à persévérer dans leur malice sans scrupule, crient tous les jours : « La vie, la vie, la » paix, la paix, la joie, la joie ! Mangeons, buvons, « chantons, dansons, jouons : Dieu est bon, Dieu ne » nous a pas créés pour nous damner, Dieu ne défend » pas de se divertir ; nous ne serons pas damnés pour » cela, point de scrupule : *Vous ne mourrez point* (1).

Souvenez-vous, mes chers Confrères, que notre bon Jésus vous regarde à présent, et vous dit à chacun en particulier : « Voilà que tous, pour ainsi dire, m'aban- » donnent dans le chemin royal de la Croix : les idolâ- » tres aveugles se moquent de ma Croix, comme d'une » folie, les Juifs obstinés s'en scandalisent, comme d'un » objet d'horreur, les hérétiques la brisent et l'abattent, » comme une chose digne de mépris ; mais, ce que je » ne puis dire que les larmes aux yeux, et le cœur » percé de douleur, mes enfants que j'ai élevés dans » mon sein, et que j'ai instruits en mon école, mes » membres que j'ai animés de mon esprit, m'ont aban-

(1) Nequaquam morte moriemini. *Genes.* III, 4.

» donné et méprisé, en devenant les ennemis de ma » Croix. *Ne voulez-vous point aussi, vous autres, m'a-* » *bandonner* (1) en fuyant ma Croix, comme les mon- » dains, qui sont en cela autant d'Antechrists? *Car il y* » *a beaucoup d'Antechrists* (2). Voulez-vous, afin de vous » conformer à ce siècle présent, mépriser la pauvreté » de ma Croix, pour courir après les richesses; éviter » la douleur de ma Croix, pour rechercher les plaisirs; » haïr les humiliations de ma Croix, pour ambitionner » les honneurs? J'ai beaucoup d'amis en apparence, qui » protestent qu'ils m'aiment, et qui, dans le fond, me » haïssent; parce qu'ils n'aiment pas ma Croix : beau- » coup d'amis de ma table, et très-peu de ma Croix. »

A cet appel amoureux de Jésus, élevons-nous au-dessus de nous-mêmes; ne nous laissons pas séduire par nos sens, comme Ève; ne regardons que l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus crucifié; fuyons la corruption de la concupiscence du monde corrompu; aimons Jésus-Christ de la belle manière, c'est-à-dire, au travers de toutes sortes de Croix. Méditons bien ces admirables paroles de notre aimable Maître qui renferment toute la perfection de la vie chrétienne : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie, et qu'il me suive* (3). Tout, en effet, consiste : 1° à vouloir devenir un saint : *Si quelqu'un veut venir après moi*; 2° à s'abstenir : *qu'il renonce à soi-même*; 3° à souffrir : *qu'il porte sa Croix*; 4° à agir : *et qu'il me suive.*

(1) Numquid et vos vultis abire? *Joan.* VI, 68.

(2) Nunc Antichristi multi facti sunt. *I. Joan.* II, 18.

(3) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum : et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *Luc.* IX, 23.

Si quelqu'un : quelqu'un, et non pas *quelques-uns*, pour marquer le petit nombre des élus qui veulent se conformer à Jésus-Christ crucifié, en portant leur Croix. Il est si petit, si petit, que, si nous le connaissions, nous nous en pâmerions de douleur. Il est si petit, que si Dieu voulait les assembler, il leur crierait comme il fit autrefois par la bouche d'un Prophète : *Assemblez-vous un à un*, un de cette province, un de ce royaume.

Si quelqu'un veut, si quelqu'un a une vraie volonté, une volonté entière, et déterminée non par la nature, la coutume, l'amour-propre, l'intérêt ou le respect humain, mais par une grâce toute victorieuse du Saint-Esprit, qui ne se donne pas à tout le monde. Car la connaissance du mystère de la Croix, dans la pratique, n'est donnée qu'à peu de gens ; il faut qu'un homme, pour monter sur le Calvaire et s'y laisser mettre en Croix avec Jésus, au milieu de son propre pays, soit un intrépide, un héros, un homme élevé en Dieu, qui foule aux pieds le monde, la chair, sa volonté propre : un déterminé à tout quitter, à tout entreprendre et à tout souffrir pour Jésus-Christ. Sachez, chers Amis de la Croix, que ceux parmi vous qui n'ont pas cette détermination, ne marchent que d'un pied, ne volent que d'une aile, et ne sont pas dignes d'être parmi vous, parce qu'ils ne sont pas dignes d'être nommés Amis de la Croix, qu'il faut aimer avec Jésus-Christ, de grand cœur et avec générosité. Il ne faut qu'une demi-volonté de cette espèce pour gâter tout le troupeau, comme une brebis galeuse. S'il y en a déjà quelqu'une d'entrée par la mauvaise porte du monde, dans votre bergerie, au nom de Jésus-Christ crucifié, qu'on la chasse comme une louve entrée parmi les brebis.

Si quelqu'un veut venir après moi : après moi, qui me

suis humilié, anéanti à tel point, que je suis devenu plutôt un vermisseau qu'un homme : *je suis un ver de terre, et non un homme* (1). Après moi, qui ne suis venu au monde que pour embrasser la Croix ; *me voici*, que pour la placer dans le milieu de mon cœur, que pour l'aimer dès ma jeunesse, que pour soupirer après elle pendant toute ma vie, que pour la porter avec joie, en la préférant à toutes les douceurs et délices du ciel et de la terre ; et enfin, qui n'ai été content que lorsque je suis mort dans ses divins embrassements.

Si quelqu'un donc veut venir après moi, ainsi anéanti et crucifié, qu'il ne se glorifie comme moi que dans la pauvreté, les humiliations et les douleurs de ma Croix.

Qu'il renonce à lui-même. Loin de la compagnie des Amis de la Croix, ces souffrants orgueilleux, ces sages du siècle, ces grands génies, et ces esprits forts qui sont entêtés, et bouffis de leurs lumières et de leurs talents ; loin d'ici ces grands parleurs, qui font grand bruit, et point d'autre fruit que celui de la vanité ; loin d'ici ces dévots orgueilleux, qui portent partout le quant à moi du superbe pharisien : *Je ne suis point comme le reste des hommes* (2), qui ne peuvent souffrir qu'on les blâme sans s'excuser, qu'on les attaque sans se défendre, ni qu'on les abaisse sans se relever. Prenez bien garde d'admettre, en votre compagnie, de ces délicats et sensuels qui craignent la moindre piqûre, qui se récrient et se plaignent à la moindre douleur, qui ne savent point renoncer à leur propre volonté, ni rien faire de grand, de généreux pour l'amour de Dieu, et qui,

(1) Ego autem sum vermis et non homo. *Psal.* XXI, 7.
(2) Non sum sicut cæteri. *Luc.* XVIII, 11.

parmi leurs dévotions de choix, mêlent la délicatesse et l'immortification la plus raffinée.

Qu'il porte sa Croix : sa Croix, la sienne. *Que celui-là, que cet homme, que cette femme rare, plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités du monde* (1), et que toute la terre d'un bout à l'autre ne saurait payer, prenne avec joie, embrasse avec ardeur, et porte sur ses épaules, avec courage, sa Croix, et non celle d'un autre; sa Croix, que par ma sagesse je lui ai faite avec nombre, poids et mesure; sa Croix, à laquelle j'ai mis de ma propre main ses quatre dimensions dans une grande justesse, savoir : son épaisseur, sa longueur, sa largeur et sa profondeur; sa Croix, que je lui ai taillée d'une partie de celle que j'ai portée sur le Calvaire, par un effet de la bonté infinie que j'ai pour lui; sa Croix, qui est le plus grand présent que je puisse faire à mes élus sur la terre; sa Croix, composée en son épaisseur des pertes de biens, des humiliations, des mépris, des douleurs, des maladies et des peines spirituelles, qui doivent, par ma Providence, lui arriver chaque jour jusqu'à sa mort; sa Croix, composée en sa longueur d'une certaine durée de mois, ou de jours qu'il doit être accablé de la calomnie, être étendu sur un lit, être réduit à l'aumône, et être en proie aux tentations, aux sécheresses, abandons et autres peines d'esprit; sa Croix, composée en sa largeur de toutes les circonstances les plus dures, les plus amères, soit de la part de ses amis, de ses domestiques, de ses parents; sa Croix enfin, composée en sa profondeur des peines les plus cachées dont je l'affligerai, sans qu'il puisse trouver de consolation dans les créatures, qui même, par mon ordre,

(1) De ultimis finibus pretium ejus. *Prov.* XXXI, 10.

lui tourneront le dos et s'uniront à moi pour le faire souffrir.

Qu'il la porte, et non pas qu'il la traîne, et non pas qu'il la secoue, non pas qu'il la retranche, et non pas qu'il la cache, c'est-à-dire qu'il la porte haute à la main, sans impatience ni chagrin. *Qu'il la porte*, qu'il la place sur son front, en disant avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1)! Qu'il la porte sur ses épaules, à l'exemple de Jésus-Christ, afin que cette Croix lui devienne *l'arme de ses conquêtes et le sceptre de son empire* (2) : enfin qu'il la mette dans son cœur par l'amour, pour la rendre un buisson ardent, qui brûle jour et nuit du pur amour de Dieu, sans se consumer.

La Croix, qu'il la porte, puisqu'il n'y a rien de si nécessaire, de si utile, de si doux, ni de si glorieux que de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. En effet, chers Amis de la Croix, vous êtes tous pécheurs ; il n'y en a pas un parmi vous qui ne mérite l'enfer, et moi plus que personne. Il faut que nos péchés soient punis en ce monde ou dans l'autre ; s'ils le sont en celui-ci, ils ne le seront pas dans l'autre ; si Dieu les punit en celui-ci de concert avec nous, la punition sera amoureuse, ce sera la miséricorde qui règne en ce monde qui châtiera, et non la justice rigoureuse ; le châtiment sera léger et passager, accompagné de douceurs et de mérites, suivi de récompenses dans le temps et l'éternité. Mais si le châtiment nécessaire aux péchés que nous avons commis est réservé dans l'autre

(1) Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi ! *Galat.* VI, 14.

(2) Principatus super humerum ejus. *Isaï.* IX, 6.

monde, ce sera la justice vengeresse de Dieu, qui met tout à feu et à sang, qui fera ce châtiment. Châtiment épouvantable, ineffable, incompréhensible, car, Seigneur : *Qui peut connaître la grandeur de votre colère* (1)? Châtiment sans miséricorde, sans pitié, sans soulagement, sans mérites, sans bornes et sans fin. Oui, sans fin ; ce péché mortel d'un moment que vous avez commis, cette pensée mauvaise et volontaire qui a échappé à votre connaissance, cette parole, cette action contre la loi de Dieu, sera punie une éternité, tant que Dieu sera Dieu, avec les démons dans l'enfer, sans que ce Dieu des vengeances ait pitié de vos effroyables tourments et de vos sanglots.

A jamais souffrir, sans mérite, sans miséricorde et sans fin ! Y pensons-nous, mes chers Frères et Sœurs, quand nous souffrons quelque peine en ce monde? Que nous sommes heureux de faire un si précieux échange, d'une peine éternelle et infructueuse, en une passagère et méritoire, en portant cette Croix avec patience ! Combien avons-nous de dettes non payées ! combien avons-nous de péchés commis, pour l'expiation desquels, même après une contrition amère et une confession sincère, il faudra que nous souffrions dans le Purgatoire des siècles entiers, parce que nous nous sommes contentés en ce monde de quelques pénitences fort légères ! Ah ! payons dans ce monde à l'amiable, en portant bien notre Croix ; tout est payé dans l'autre à la rigueur, jusqu'au dernier denier, jusqu'à une parole oiseuse. Si nous pouvions à présent voir tous les péchés que nous avons commis, et toutes les peines qui sont destinées à les punir, que nous trouve-

(1) Quis novit potestatem iræ tuæ ? *Psal.* LXXXIX, 11.

rions un grand *debet* de compte, et que nous serions ravis de souffrir des années entières ici-bas, plutôt que de souffrir une seule journée en l'autre !

Mais, outre tout cela, ne vous flattez-vous pas d'être les amis de Dieu, ou de vouloir le devenir ? Résolvez-vous donc à boire le calice, qu'il faut boire nécessairement pour être fait ami de Dieu : *Ils burent le calice du Seigneur, et devinrent les amis de Dieu.* Le bien-aimé Benjamin eut le calice, et ses autres frères n'eurent que le froment ; le grand favori de Jésus-Christ a eu son cœur, a monté au Calvaire et a bu au calice.

Il est bon de désirer la gloire de Dieu ; mais la désirer et la demander, sans se résoudre à tout souffrir, c'est une folle et impertinente demande : *Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire* (1) ? *Il faut :* c'est une nécessité, c'est une chose indispensable : *Il faut que nous entrions dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations et de Croix* (2). Vous vous glorifiez avec raison d'être les enfants de Dieu, glorifiez-vous donc des corrections que ce bon Père vous a données et vous donnera dans la suite, car il *frappe de verges* tous ses enfants. Si vous n'êtes pas du nombre de ces fils bien-aimés, vous êtes, ô quel malheur ! ô quel coup de foudre ! vous êtes comme dit saint Augustin, du nombre des réprouvés. Celui qui ne gémit pas dans ce monde comme un pèlerin et un étranger, ne se réjouira pas dans l'autre comme un citoyen du ciel, dit le même saint Augustin. Si

(1) Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem?... *Matth.* XX, 22.

(2) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* XIV, 21.

Dieu le Père ne vous envoie pas de temps en temps quelques bonnes Croix, c'est qu'il ne se soucie plus de vous, c'est qu'il est en colère contre vous ; il ne vous regarde plus que comme un étranger hors de sa maison et de sa protection, ou comme un enfant illégitimè qui, ne méritant pas d'avoir sa portion dans l'héritagè de son Père, n'en mérite pas les soins ni la correction.

Amis de la Croix, disciples d'un Dieu crucifié ; le mystère de la Croix est un mystère inconnu des Gentils, rejeté des Juifs, et méprisé des hérétiques et des mauvais Catholiques ; mais c'est le grand mystère que vous devez apprendre en pratique, dans l'école de Jésus-Christ, et que vous ne pouvez apprendre qu'à son école. Vous chercherez en vain, dans toutes les académies de l'antiquité, un philosophe qui l'ait enseigné ; vous consulterez en vain la lumière des sens et de la raison : il n'y a que Jésus-Christ qui puisse vous enseigner, et faire goûter ce mystère, par sa grâce victorieuse. Rendez-vous donc habiles en cette science suréminente, sous un si grand Maître, et vous aurez toutes les autres sciences, puisqu'elle les renferme toutes éminemment : c'est notre philosophie naturelle et surnaturelle, notre théologie divine et mystérieuse, et notre pierre philosophale qui change, par la patience, les métaux les plus grossiers en précieux, les douleurs les plus aiguës en délices, la pauvreté en richesses, les humiliations les plus profondes en gloire. Celui parmi vous qui sait mieux porter sa Croix, quand il ne saurait d'ailleurs ni *a*, ni *b*, est le plus savant de tous. Écoutez le grand saint Paul qui, à son retour du troisième ciel, où il apprit les mystères cachés même aux Anges, s'écrie qu'il ne sait, et qu'il ne veut savoir que Jésus-Christ crucifié. Réjouissez-vous

donc, pauvre idiot, pauvre femme sans esprit et sans science ; si vous savez souffrir joyeusement, vous en saurez plus qu'un docteur de Sorbonne, qui ne sait pas si bien souffrir que vous.

Vous êtes membres de Jésus-Christ, quel honneur ! mais quelle nécessité de souffrir en cette qualité ! Le chef est couronné d'épines, et les membres seraient couronnés de roses ! le chef est bafoué et couvert de boue dans le chemin du Calvaire, et les membres seraient couverts de parfums sur le trône ! Le chef n'a pas un oreiller pour se reposer, et les membres seraient délicatement couchés sur la plume et le duvet ! Ce serait la plus horrible indignité. Non, non, mes chers compagnons de la Croix, ne vous y trompez pas : ces Chrétiens que vous voyez de tous côtés, pleins d'amour-propre, de recherches d'eux-mêmes, esclaves des sens, des richesses, des plaisirs, des honneurs et de tout ce qui flatte la nature, ne sont pas les vrais disciples ni les vrais membres de Jésus crucifié : vous feriez injure à ce chef couronné d'épines, et à la vérité de l'Évangile, de croire le contraire. O mon Dieu ! que de fantômes de Chrétiens, qui se croient être les membres du Sauveur, et qui sont ses persécuteurs les plus traîtres : parce que, tandis que de la main ils font le signe de la Croix, ils en sont les ennemis dans leurs cœurs ? Si vous êtes conduits par le même esprit, si vous vivez de la même vie que Jésus-Christ, votre chef tout épineux, ne vous attendez qu'aux épines, qu'aux coups de fouet, qu'aux clous, en un mot, qu'à la Croix, parce qu'il est nécessaire que le disciple soit traité comme le Maître, et le membre comme le chef : et si le ciel vous présente, comme à sainte Catherine de Sienne, une couronne d'épines et une couronne de roses, choisissez avec elle

la couronne d'épines, sans balancer, et vous l'enfoncez sur la tête pour ressembler à Jésus-Christ.

Vous n'ignorez pas que vous êtes les temples vivants du Saint-Esprit, et que vous devez, comme autant de pierres vives, être placés par ce Dieu d'amour au magnifique édifice de la Jérusalem céleste, attendez-vous donc à être taillés, coupés et ciselés par le marteau de la Croix; autrement, vous demeureriez comme des pierres brutes qu'on n'emploie à rien, qu'on méprise et qu'on rejette loin de soi. Prenez garde de faire regimber le marteau qui vous frappe, prenez garde au ciseau qui vous taille et à la main qui vous tourne. Peut-être que cet habile et amoureux architecte veut faire de vous, une des premières pierres de son édifice éternel, et un des plus beaux portraits de son royaume céleste. Laissez-le donc faire, il vous aime, il vous aime, il sait ce qu'il fait, il a de l'expérience; tous ses coups sont adroits et amoureux: il n'en donne aucun de faux, si vous ne le rendez inutile par votre impatience. Le Saint-Esprit compare la Croix, tantôt à un van qui purifie le bon grain, de la paille et des ordures; laissez-vous donc sans résistance, comme le grain du van, ballotter et remuer: vous êtes dans le van du père de famille, et bientôt vous serez dans son grenier; tantôt à un feu qui ôte la rouille du fer par la vivacité de ses flammes: car notre Dieu est un feu consumant qui demeure, par la Croix, dans une âme pour la purifier, sans la consumer, comme autrefois dans le buisson ardent; tantôt à un creuset d'une forge, où le bon or se raffine, et où le faux s'évanouit en fumée; le bon en souffrant patiemment l'épreuve du feu, le faux en s'élevant en fumée contre ses flammes: c'est dans le creuset de la tribulation et de la tentation, que les vrais

amis de la Croix se purifient par leur patience, tandis que ses ennemis s'en vont en fumée par leur impatience et leurs murmures.

Regardez, mes chers Amis de la Croix, regardez devant vous une grande nuée de témoins, qui prouvent, sans dire mot, ce que je vous dis. Voyez, comme en passant, un Abel juste et tué par son frère; un Abraham juste et étranger sur la terre; un Lot juste et chassé de son pays; un Jacob juste et persécuté par son frère; un Tobie juste et frappé d'aveuglement; un Job juste et appauvri, humilié et frappé d'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête. Regardez tant d'Apôtres et de Martyrs empourprés de leur sang; tant de Vierges et de Confesseurs appauvris, humiliés, chassés, rebutés, qui tous s'écrient avec saint Paul : *Regardez notre bon Jésus l'auteur et le consommateur de la foi* que nous avons en lui et en sa Croix : *Il a fallu qu'il ait souffert pour entrer par la Croix dans sa gloire.* Voyez, à côté de Jésus-Christ, un glaive perçant qui pénètre jusqu'au fond le cœur tendre et innocent de Marie, qui n'avait jamais eu aucun péché ni originel, ni actuel. Que ne puis-je m'étendre ici sur la passion de l'un et de l'autre, pour montrer que ce que nous souffrons n'est rien en comparaison de ce qu'ils ont souffert! Après cela, qui de nous pourra s'exempter de porter sa Croix? Qui de nous ne volera pas avec rapidité dans le lieu où il sait que la Croix l'attend? Qui ne s'écriera pas avec saint Ignace, martyr : *Que le feu, que la Croix, que les bêtes et tous les tourments du démon viennent fondre sur moi, afin que je jouisse de Jésus-Christ.*

Mais enfin, si vous ne voulez pas souffrir patiemment, et porter votre Croix avec résignation, comme les prédestinés, vous la porterez avec murmure et im-

patience, comme les réprouvés; vous serez semblables à ces deux animaux qui traînaient l'arche d'alliance en mugissant; vous imiterez Simon de Cyrène, qui mit la main à la Croix même de Jésus-Christ, malgré lui, et qui ne faisait que murmurer en la portant. Il vous arrivera, enfin, ce qui est arrivé au mauvais larron, qui, du haut de sa Croix, tomba dans le fond des abîmes. Non, non, cette terre maudite où nous vivons ne fait point de bienheureux; on ne voit pas bien clair en ce pays de ténèbres; on n'est point dans une parfaite tranquillité sur cette mer orageuse; on n'est point sans combats dans ce lieu de tentation et ce champ de bataille; on n'est point sans piqûre sur cette terre couverte d'épines; il faut que les prédestinés et les réprouvés y portent leur Croix bon gré mal gré. Retenez ces quatre vers:

Choisis une des Croix que tu vois au Calvaire.
Choisis bien sagement; car il est nécessaire
De souffrir comme un saint ou comme un pénitent,
Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

C'est-à-dire, que, si vous ne voulez pas souffrir avec joie, comme Jésus-Christ, ou avec patience, comme le bon larron, il faudra que vous souffriez malgré vous, comme le mauvais larron; il faudra que vous buviez jusqu'à la lie du calice le plus amer, sans aucune consolation de la grâce, et que vous portiez le poids tout entier de votre Croix, sans aucune aide puissante de Jésus-Christ. Il faudra même que vous portiez le poids fatal que le démon ajoutera à votre Croix, par l'impatience où elle vous jettera, et qu'après avoir été malheureux avec le mauvais larron sur la terre, vous alliez le trouver dans les flammes.

Mais si, au contraire, vous souffrez comme il faut, la Croix deviendra un joug très-doux, que Jésus-Christ portera avec vous ; elle deviendra les deux ailes de l'âme qui s'élève au ciel ; elle deviendra un mât de navire, qui vous fera heureusement et facilement arriver au port du salut. Portez votre Croix patiemment, et par cette Croix bien portée, vous serez éclairés en vos ténèbres spirituelles ; car *qui ne souffre rien par la tentation, ne sait rien*. Portez votre Croix joyeusement, et vous serez embrasés du divin amour : car personne ne vit sans douleur, dans le pur amour du Sauveur. On ne cueille de roses que parmi les épines ; la Croix seule est l'aliment de l'amour de Dieu, comme le bois est celui du feu. Souvenez-vous donc de cette belle sentence du livre de l'Imitation : *Autant que vous vous ferez de violence*, en souffrant patiemment, *autant vous avancerez dans l'amour divin*. N'attendez rien de grand de ces âmes délicates et paresseuses qui refusent la Croix quand elle les aborde, et qui ne s'en procurent aucune avec discrétion ; c'est une terre inculte qui ne donnera que des épines, parce qu'elle n'est point coupée, battue ni remuée par un sage laboureur ; c'est une eau croupissante qui n'est bonne ni à laver ni à boire. Portez votre Croix joyeusement, et vous y trouverez une force victorieuse, à laquelle aucun de vos ennemis ne pourra résister, et vous y goûterez une douceur ravissante, à laquelle il n'y a rien de comparable. Oui, mes Frères, sachez que le vrai paradis terrestre est de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ.

Interrogez tous les Saints, ils vous diront qu'ils n'ont jamais goûté un festin si délicieux à l'âme, que lorsqu'ils ont souffert les plus grands tourments. *Que tous les tourments du démon viennent fondre sur moi*, disait

saint Ignace martyr. *Ou souffrir ou mourir* disait sainte Thérèse. *Ne pas mourir, mais souffrir,* disait sainte Madeleine de Pazzi. *Souffrir et être méprisé pour vous,* disait le bienheureux Jean-de-la-Croix ; et tant d'autres ont tenu le même langage, comme on lit dans leur vie. C'est la vérité, mes chers Frères : quand on souffre joyeusement pour Dieu, la Croix, dit le Saint-Esprit, est le sujet de toutes sortes de joies, pour toutes sortes de personnes. La joie de la Croix est plus grande que celle d'un pauvre que l'on comble de toutes sortes de richesses; que la joie d'un paysan qu'on élève sur le trône ; que la joie d'un marchand qui gagne des millions d'or ; que la joie des généraux d'armée qui remportent des victoires; que la joie des captifs qui sont délivrés de leurs fers : enfin, qu'on s'imagine toutes les plus grandes joies d'ici-bas, celle d'une personne crucifiée, qui souffre bien, les renferme et les surpasse toutes.

Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse, lorsque Dieu vous fera part de quelque bonne Croix ; car ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et en Dieu même tombe en vous, sans que vous vous en doutiez. Le grand présent de Dieu que la Croix ! Si vous le compreniez, vous feriez dire des messes, vous feriez des neuvaines, de longs pèlerinages aux tombeaux des Saints, pour obtenir du ciel ce divin présent. Le monde l'appelle une folie, une infamie, une sottise, une indiscrétion, une imprudence; laissez dire ces aveugles : leur aveuglement, qui leur fait regarder la Croix en hommes et tout de travers, fait une partie de notre gloire, toutes les fois qu'ils nous procurent quelques Croix, par leur mépris et leurs persécutions; ils nous donnent des bijoux ; ils nous mettent sur le trône ; ils nous couronnent de lau-

riers : que dis-je ? toutes les richesses, tous les honneurs, tous les sceptres, toutes les couronnes brillantes des potentats et des empereurs, ne sont pas comparables à la gloire de la Croix, dit saint Jean Chrysostome ; elle surpasse la gloire d'apôtre et d'écrivain sacré. Je quitterais volontiers le ciel, s'il était à mon choix, dit ce saint homme éclairé du Saint-Esprit, pour endurer pour le Dieu du ciel. Je préfèrerais les cachots et les prisons aux trônes de l'Empyrée, je n'ai pas tant d'envie de la gloire des Séraphins que des plus grandes Croix. J'estime moins le don des miracles par lequel on commande aux démons, on ébranle les éléments, on arrête le soleil, on donne la vie aux morts, que l'honneur des souffrances. Saint Pierre et saint Paul sont plus glorieux dans les cachots, les fers aux pieds, que de s'élever au troisième ciel, et de recevoir les clefs du paradis.

En effet, n'est-ce pas la Croix qui a donné à Jésus-Christ *un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, et sur la terre, et dans l'enfer?* La gloire d'une personne qui souffre bien est si grande, que le ciel, les Anges et les hommes, et le Dieu même du ciel la contemplent avec joie, comme le plus glorieux spectacle, et que si les Saints avaient un désir, ce serait de revenir sur la terre porter quelques Croix. Mais si cette gloire est si grande même sur la terre, quelle sera donc celle qui est réservée dans le ciel ? Qui expliquera, qui comprendra jamais ce poids éternel de gloire qu'opère en nous un seul moment d'une Croix bien portée ? Qui comprendra celle qu'une année, quelquefois une vie tout entière de Croix, de douleurs, nous procurera ? Assurément, mes chers Amis de la Croix, le ciel vous prépare à quelque chose de sublime, vous dit un grand Saint, puisque le Saint-Esprit

vous unit si étroitement d'affection à ce que tout le monde fuit avec tant de soin. Assurément Dieu veut faire autant de saints et de saintes que vous êtes d'Amis de la Croix, si vous êtes fidèles à votre vocation, si vous portez votre Croix comme il faut, comme Jésus-Christ l'a portée.

Car il ne suffit pas de souffrir, le démon et le monde ont leurs martyrs, il faut souffrir et porter sa Croix sur les traces de Jésus-Christ : *Qu'il me suive*, qu'il me suive, c'est-à-dire, de la manière qu'il l'a portée, et voici pour cela les règles que vous devez garder : 1° ne vous procurez point exprès ou par votre faute des Croix : il ne faut pas faire du mal pour qu'il en arrive du bien ; il ne faut pas, sans une inspiration spéciale, faire les choses d'une mauvaise manière, pour s'attirer le mépris des hommes ; il faut plutôt imiter Jésus-Christ, dont il est dit qu'il a bien fait toutes choses, non point par amour-propre ou par vanité, mais pour plaire à Dieu et pour édifier le prochain. Et si vous vous acquittez le mieux que vous pourrez de vos emplois, vous n'y manquerez pas de contradictions, de persécutions et de mépris, que la divine Providence vous enverra, contre votre volonté et sans votre choix.

2° Si vous faites quelque chose d'indifférent, dont le prochain se scandalise, quoique mal à propos, abstenez-vous-en par charité, pour faire cesser le scandale des faibles ; et l'acte héroïque de la charité que vous faites en cette occasion, vaut beaucoup mieux que la chose que vous faisiez ou que vous vouliez faire. Si cependant le bien que vous faites est nécessaire ou utile au prochain, et que quelque Pharisien ou mauvais esprit s'en scandalise mal à propos, consultez quelque personne éclairée, pour savoir si la chose que vous faites est né-

cessaire ou vraiment utile au prochain, et si elle est jugée telle, continuez-la et les laissez dire, pourvu qu'ils vous laissent faire, et répondez en cette occasion ce que répondit Notre-Seigneur à quelques-uns de ses disciples, qui vinrent lui dire que les Scribes et les Pharisiens étaient scandalisés de ses paroles et de ses actions : *Laissez-les, ce sont des aveugles.*

3° Quoique quelques Saints et grands personnages aient demandé, recherché, et même se soient procuré, par des actions ridicules, des Croix, des mépris et des humiliations, adorons et admirons seulement l'opération extraordinaire du Saint-Esprit dans leurs âmes, et humilions-nous à la vue d'une si sublime vertu, sans oser voler si haut, n'étant auprès de ces héros de la foi que de faibles et timides enfants.

4° Vous pouvez cependant, et même vous devez demander la sagesse de la Croix, qui est une science savoureuse et expérimentale de la vérité, qui fait voir dans le jour de la foi les mystères les plus cachés, entre autres celui de la Croix, ce qu'on n'obtient que par de grands travaux, de profondes humiliations et des prières ferventes. Car vous avez besoin de cet esprit de force, qui fait porter les Croix les plus lourdes avec courage ; de cet esprit bon et doux, qui fait goûter dans la partie supérieure de l'âme les amertumes les plus dégoûtantes ; de cet esprit sain et droit, qui ne cherche que Dieu ; de cette science de la Croix, qui renferme toutes choses ; en un mot, de ce trésor infini dont le bon usage rend une âme participante de l'amitié de Dieu : demandez donc la sagesse, demandez-la incessamment et fortement, sans hésiter, sans crainte de ne la pas obtenir, et vous l'aurez immanquablement, et puis vous verrez clairement par expérience comment il se

peut faire qu'on désire, qu'on recherche et qu'on goûte la Croix.

5° Quand vous aurez, par ignorance ou même par votre faute, fait quelque bévue qui vous procure quelque Croix, humiliez-vous-en aussitôt en vous-mêmes, sous la main puissante de Dieu, sans vous en troubler volontairement, disant, par exemple, intérieurement : *Voilà, Seigneur, un tour de mon métier* ; et s'il y a du péché dans la faute que vous avez faite, prenez l'humiliation qui vous en revient comme son châtiment, et, s'il n'y a point de péché, comme une humiliation de votre orgueil. Souvent, et même très-souvent, Dieu permet que ses plus grands serviteurs, qui sont les plus élevés en sa grâce, fassent des fautes des plus humiliantes pour les abaisser à leurs yeux et devant les hommes, afin de leur ôter la vue et la pensée orgueilleuse des grâces qu'il leur accorde et du bien qu'ils font, en sorte *que personne*, comme dit le Saint-Esprit, *ne se glorifie devant Dieu*.

6° Soyez bien persuadés que tout ce qui est en nous est tout corrompu, par le péché d'Adam et par les péchés actuels, et non-seulement les sens du corps, mais toutes les puissances de l'âme, et que dès lors que notre esprit corrompu regarde quelque don de Dieu en nous, avec réflexion et complaisance, ce don, cette action, cette grâce : tout devient souillé, corrompu, et Dieu en détourne ses yeux divins. Si les regards et les pensées de l'esprit de l'homme gâtent ainsi les meilleures actions, et les dons les plus divins, que dirons-nous des actes de la volonté propre, qui sont encore plus corrompus que ceux de l'esprit ? Après cela, il ne faut pas s'étonner si Dieu prend plaisir à cacher les siens, dans le secret de sa face, afin qu'ils ne soient

point souillés par les regards des hommes, ni par leurs propres connaissances; et pour les cacher ainsi, que ne permet et ne fait pas ce Dieu jaloux? Combien d'humiliations leur procure-t-il? En combien de fautes les laisse-t-il tomber? De quelles tentations permet-t-il qu'ils soient attaqués, comme saint Paul? En quelles incertitudes, ténèbres, perplexités, les laisse-t-il! Oh! que Dieu est admirable dans ses Saints, et dans les voies qu'il tient pour les conduire à l'humilité et à la sainteté!

7° Prenez donc bien garde de croire, comme les dévots orgueilleux et pleins d'eux-mêmes, que vos Croix sont grandes, qu'elles sont des épreuves de votre fidélité, et des témoignages d'un amour singulier de Dieu à votre égard; ce piége d'orgueil spirituel est très-fin, très-subtil, très-délicat, mais plein de venin. Vous devez croire, 1° que votre orgueil et votre délicatesse vous font prendre pour des poutres, des pailles; pour des plaies, des piqûres; pour une injure atroce et un abandon cruel, une petite parole en l'air, un petit rien dans la vérité; 2° que les Croix que Dieu vous envoie sont plutôt des châtiments amoureux de vos péchés, que des marques d'une bienveillance spéciale; 3° que quelque Croix et quelque humiliation qu'il vous envoie, il vous épargne infiniment, vu le nombre et l'énormité de vos fautes, que vous ne devez regarder qu'à travers la sainteté de Dieu, qui ne souffre rien d'impur, et que vous avez attaqué, à travers un Dieu mourant et accablé de douleurs, à cause de l'apparence de votre péché, et à travers un enfer éternel que vous avez mérité et peut-être bien souvent mérité; 4° que dans la patience avec laquelle vous souffrez, vous y mêlez plus d'humain et de naturel que vous ne pensez: témoin ces petits ménagements, ces secrètes recherches de la consolation, ces

ouvertures de cœur si naturelles à vos amis, peut-être à votre directeur ; ces excuses si fines et si promptes ; ces plaintes, ou plutôt ces médisances de ceux qui vous ont fait le mal, si bien tournées, si charitablement prononcées ; ces retours et ces complaisances délicates en vos maux ; cette croyance de Lucifer, que vous êtes quelque chose de grand, etc. Je n'aurais jamais fini, s'il fallait ici décrire les tours et les détours de la nature, même dans les souffrances.

8° Faites profit, et même davantage des petites souffrances que des grandes ; car Dieu n'a pas tant égard à la souffrance, qu'à la manière dont on souffre. Souffrir beaucoup et souffrir mal, c'est souffrir en damné ; souffrir beaucoup et avec courage, mais pour une mauvaise cause, c'est souffrir en martyr du démon ; souffrir peu ou beaucoup, et souffrir pour Dieu, c'est souffrir en saint. S'il est vrai de dire qu'on peut faire choix des Croix, c'est particulièrement des petites et obscures, quand elles viennent en parallèle avec les grandes et éclatantes. L'orgueil de la nature peut demander, rechercher, et même choisir et embrasser les Croix grandes et éclatantes ; mais de choisir, et de bien joyeusement porter les Croix petites et obscures, ce ne peut être que l'effet d'une insigne faveur et d'une grande fidélité à Dieu. Faites donc comme le marchand à l'égard de son comptoir ; faites profit de tout, ne laissez pas perdre la moindre parcelle de la vraie Croix, quand ce ne serait qu'une piqûre de mouche ou d'épingle, qu'un petit travers d'un voisin, qu'une petite injure par mépris, qu'une petite perte d'un denier, qu'un petit trouble dans l'âme, qu'une petite lassitude dans le corps, qu'une petite douleur dans un de vos membres, etc. Faites profit de tout, comme l'épicier de sa boutique, et

vous deviendrez bientôt riche en Dieu, comme il devient riche en argent, en mettant denier sur denier dans son comptoir. A la moindre petite traverse qui vous arrive, dites : *Dieu soit béni ! mon Dieu, je vous remercie ;* puis cachez dans la mémoire de Dieu, qui est comme votre comptoir, la Croix que vous venez de gagner, et puis ne vous en souvenez plus que pour dire : *Grand merci* ou *miséricorde.*

9° Quand on vous dit d'aimer la Croix, on ne parle pas d'un amour sensible, qui est impossible à la nature, distinguez donc bien trois amours : l'amour sensible, l'amour raisonnable, l'amour fidèle et suprême, ou autrement l'amour de la partie inférieure qui est la chair, l'amour de la partie supérieure qui est la raison, et l'amour de la partie suprême, ou cime de l'âme, qui est l'intelligence éclairée de la foi. Dieu ne demande pas de vous que vous aimiez la Croix de la volonté de la chair ; comme elle est toute corrompue et criminelle, tout ce qui en naît est corrompu, et même elle ne peut être soumise par elle-même à la volonté de Dieu et à sa loi crucifiante. C'est pourquoi Notre-Seigneur, parlant d'elle au jardin des Olives s'écria : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne.* Si la partie inférieure de l'homme en Jésus-Christ, quoiqu'elle fût sainte, n'a pu aimer la Croix sans aucune interruption, à plus forte raison la nôtre qui est toute corrompue la repoussera-t-elle. Nous pouvons à la vérité éprouver quelquefois une joie même sensible de ce que nous souffrons, comme plusieurs Saints ont ressenti : mais cette joie ne vient pas de la chair, quoiqu'elle soit dans la chair ; elle ne vient que de la partie supérieure qui est si remplie de cette divine joie du Saint-Esprit, qu'elle la fait rejaillir jusque sur la partie inférieure ;

en sorte qu'en ce moment la personne la plus crucifiée peut dire : *Mon cœur et ma chair ont tressailli d'allégresse dans le Dieu vivant*. Il y a un autre amour de la Croix que j'appelle raisonnable, et qui est dans la partie supérieure qui est la raison : cet amour est tout spirituel, et comme il naît de la connaissance du bonheur qu'on a de souffrir pour Dieu, il est perceptible et même aperçu par l'âme, il la réjouit intérieurement et la fortifie. Mais cet amour raisonnable et aperçu, quoique bon et très-bon, n'est pas toujours nécessaire pour souffrir joyeusement et divinement. C'est pourquoi il y a un autre amour de la cime et de la pointe de l'âme, disent les maîtres de la vie spirituelle, ou de l'intelligence, disent les philosophes, par lequel sans ressentir aucune joie dans les sens, sans apercevoir aucun plaisir raisonnable dans l'âme, on aime cependant et l'on goûte, par la vue de la pure foi, la Croix qu'on porte, quoique souvent tout soit en guerre et en alarmes dans la partie inférieure qui gémit, qui se plaint, qui pleure et qui cherche à se soulager, en sorte qu'on dise avec Jésus-Christ : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne;* ou avec la sainte Vierge : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* C'est de l'un de ces deux amours de la partie supérieure que nous devons aimer et agréer la Croix.

10° Résolvez-vous, chers Amis de la Croix, à souffrir toutes sortes de Croix sans exception et sans choix : toute pauvreté, toute injustice, toute perte, toute maladie, toute humiliation, toute contradiction, toute calomnie, toute sécheresse, tout abandon, toute peine intérieure et extérieure, disant toujours : *Mon cœur est préparé, mon Dieu, mon cœur est préparé.* Préparez-vous donc à être délaissé des hommes et des Anges, et

comme de Dieu même, à être persécutés, enviés, trahis, calomniés, décrédités et abandonnés de tous ; à souffrir la faim, la soif, la mendicité, la nudité, l'exil, la prison, le fer, le feu et toutes sortes de supplices, quoique vous ne l'ayez pas mérité pour les crimes qu'on vous impose. Enfin imaginez-vous qu'après avoir perdu vos biens et votre honneur, après avoir été jetés hors de votre maison comme Job et sainte Élisabeth, reine de Hongrie, on vous jette comme cette Sainte dans la boue, on vous traîne comme Job sur un fumier, tout hideux et couvert d'ulcères, sans qu'on vous donne du linge pour mettre sur vos plaies, ni un morceau de pain à manger, qu'on ne refuserait pas à un animal domestique, et qu'avec tous ces maux extrêmes, Dieu vous laisse comme en proie à toutes les tentations des démons, sans verser dans votre âme la moindre consolation sensible : croyez fermement que voilà le souverain point de la gloire divine, et de la félicité véritable d'un vrai et parfait Ami de la Croix.

11° Pour vous aider à bien souffrir, faites-vous une sainte habitude de regarder quatre choses : premièrement, l'œil de Dieu, qui, comme un grand roi, du haut d'une tour, regarde son soldat dans la mêlée, avec complaisance et louange de son courage. Q'est-ce que Dieu regarde sur la terre? Les rois, les empereurs sur leurs trônes? Il ne les regarde souvent qu'avec mépris. Les grandes victoires des armées de l'État, les pierres précieuses, les choses en un mot qui sont grandes aux yeux des hommes? Ce qui est grand aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu. Qu'est-ce donc qu'il regarde avec plaisir et complaisance, et dont il demande des nouvelles aux Anges et même aux démons? C'est un homme qui se bat pour Dieu avec l'adversité, avec

le monde, avec l'enfer et avec soi-même, un homme qui porte joyeusement sa Croix. N'as-tu pas vu sur la terre une grande merveille que tout le ciel regarde avec admiration, dit le Seigneur à Satan? *N'as-tu pas vu mon serviteur Job qui souffre pour moi?*

Secondement, considérez la main de ce puissant Seigneur, qui fait tout le mal de la nature qui nous arrive, depuis le plus grand jusqu'au moindre. La même main qui a mis une armée de cent mille hommes sur le carreau, a fait tomber la feuille de l'arbre et le cheveu de votre tête ; la main qui avait touché Job rudement, vous touche doucement par le petit mal qu'elle vous fait. De la même main il forme le jour et la nuit, le soleil et les ténèbres, le bien et le mal ; il a permis les péchés qu'on commet en vous choquant, il n'en a pas fait la malice, mais il en a permis l'action. Ainsi quand vous verrez un Séméi vous dire des injures, vous jeter des pierres comme au roi David, dites en vous-mêmes : « Ne nous » vengeons point, laissons-le faire, car le Seigneur lui » a ordonné d'en agir ainsi. Je sais que j'ai mérité tou- » tes sortes d'outrages, et que c'est avec justice que » Dieu me punit. Arrêtez-vous, mes bras : vous, ma » langue, arrêtez-vous, ne frappez point, ne dites mot : » cet homme ou cette femme me disent ou font des » injures, ce sont les ambassadeurs de Dieu, qui vien- » nent de la part de sa miséricorde, pour tirer ven- » geance à l'amiable. N'irritons pas sa justice, en usur- » pant les droits de sa vengeance, ne méprisons pas sa » miséricorde, en résistant à ses châtiments tout amou- » reux, de peur qu'elle ne nous renvoie, pour se ven- » ger, à la pure justice de l'éternité. » Regardez une main de Dieu toute-puissante et infiniment prudente, qui vous soutient, tandis que son autre vous frappe :

il mortifie d'une main et vivifie de l'autre ; il abaisse, et il relève, et de ses deux bras il atteint d'un bout à l'autre de votre vie doucement et fortement, doucement en ne permettant pas que vous soyez tentés, ni affligés au-dessus de vos forces, fortement en vous secondant d'une grâce puissante, qui correspond à la force, et à la durée de la tentation et de l'affliction ; fortement encore, en devenant lui-même, comme il le dit par l'esprit de sa sainte Église, votre appui sur le bord du précipice auprès duquel vous êtes, votre compagnon dans le chemin où vous vous égarez, votre ombrage dans l'ardeur qui vous brûle, votre vêtement dans la pluie qui vous mouille et le froid qui vous glace, votre voiture dans la lassitude qui vous accable, votre secours dans l'adversité qui vous arrive, votre bâton dans les pas glissants, et votre port au milieu des tempêtes qui vous menacent de ruine et de naufrage.

Troisièmement, regardez les plaies et les douleurs de Jésus-Christ crucifié. Il vous le dit lui-même : « O vous » tous, qui passez par la voie épineuse et crucifiée par » laquelle j'ai passé, regardez et voyez ; regardez même » des yeux de votre corps, et voyez par les yeux de votre » contemplation, si votre pauvreté, votre nudité, votre » mépris, vos douleurs, vos abandons sont semblables » aux miens : regardez-moi, moi qui suis innocent, et » plaignez-vous, vous qui êtes coupables ! » Le Saint-Esprit nous ordonne par la bouche de l'Apôtre, ce même regard à Jésus-Christ crucifié ; il nous commande de nous armer de cette pensée plus perçante, et plus terrible à tous nos ennemis que toutes les autres armes. Quand vous serez attaqués par la pauvreté, l'abjection, la douleur, la tentation et les autres Croix, armez-vous d'un bouclier, d'une cuirasse, d'un casque, d'une épée

à deux tranchants, savoir, de la pensée de Jésus-Christ crucifié : voilà la solution de toute difficulté et la victoire de tout ennemi.

Quatrièmement, regardez *en haut* la belle couronne qui vous attend dans le ciel, si vous portez bien votre Croix. C'est cette récompense qui a soutenu les Patriarches et les Prophètes, dans leur foi et leurs persécutions, qui a animé les Apôtres et les Martyrs, dans leurs travaux et leurs tourments. *Nous aimons mieux*, disaient les Patriarches avec Moïse, *nous aimons mieux être affligés avec le peuple de Dieu, pour être heureux éternellement avec lui, que de jouir pour un moment d'un plaisir criminel. Nous souffrons de grandes persécutions à cause de la récompense*, disaient les Prophètes avec David. *Nous sommes comme des victimes destinées à la mort, comme un spectacle au monde, aux Anges et aux hommes par nos souffrances, et comme les balayures et l'anathème du monde*, disaient les Apôtres et les Martyrs avec saint Paul, *à cause du poids immense de la gloire éternelle, que ce moment d'une légère souffrance produit en nous*. Regardons sur notre tête les Anges qui nous crient : « Prenez » garde de perdre la couronne marquée pour la Croix » qui vous est donnée, si vous la portez bien. Si vous » ne la portez pas bien, un autre la portera comme il » faut, et ravira votre couronne. Combattez fortement » en souffrant patiemment, nous disent tous les Saints, » et vous recevrez un royaume éternel. » Écoutons enfin Jésus-Christ qui nous dit : « Je ne donnerai ma récom- » pense qu'à celui qui souffrira et vaincra par sa pa- » tience. » Regardons *en bas* la place que nous méritons, et qui nous attend dans l'enfer, avec le mauvais larron et les réprouvés, si nous souffrons comme eux avec murmure, avec dépit et avec vengeance. Écrions-

nous avec saint Aguustin : *Brûlez, Seigneur, coupez, taillez, tranchez en ce monde-ci pour punir mes péchés, pourvu que vous les pardonniez dans l'éternité.*

12° Ne vous plaignez jamais, volontairement et avec murmure, des créatures dont Dieu se sert pour vous affliger. Distinguez pour cela trois sortes de plaintes dans les maux : la première est involontaire et naturelle ; c'est celle du corps qui gémit, qui soupire, qui se plaint, qui pleure, qui se lamente : quand l'âme, comme j'ai dit, est résignée à la volonté de Dieu dans sa partie supérieure, il n'y a aucun péché. La seconde est raisonnable ; c'est quand on se plaint et découvre son mal à ceux qui peuvent y mettre ordre, comme un supérieur, un médecin : cette plainte peut être imparfaite, quand elle est trop empressée, mais elle n'est pas péché. La troisième est criminelle ; c'est lorsqu'on se plaint, avec ressentiment, du mal que l'on a à souffrir ou pour se venger, ou qu'on se plaint de la douleur que l'on souffre, en consentant à cette plainte et y ajoutant l'impatience ou le murmure.

13° Ne recevez jamais aucune Croix sans la baiser humblement avec reconnaissance, et quand Dieu tout bon vous aura favorisés de quelque Croix un peu considérable, remerciez-l'en d'une manière spéciale et l'en faites remercier par d'autres, à l'exemple de cette pauvre femme, qui, ayant perdu tout son bien par un procès injuste qu'on lui suscita, fit aussitôt dire une messe d'une pièce de dix sous qui lui restait, afin de remercier Dieu de la bonne aventure qui lui était arrivée.

14° Si vous voulez vous rendre dignes de recevoir les Croix qui vous viendront sans votre participation, et qui sont les meilleures, chargez-vous-en de volontaires, avec l'avis d'un bon directeur. Par exemple, avez-vous

chez vous quelque meuble inutile auquel vous ayez quelque affection ? donnez-le aux pauvres en disant : « Voudrais-tu avoir du superflu , quand Jésus est si » pauvre ? » Avez-vous horreur de quelque nourriture de quelque acte de vertu, de quelque mauvaise odeur ? goûtez , pratiquez , sentez , vainquez-vous. Aimez-vous avec un peu trop d'attachement quelque personne , quelques objets ? absentez-vous , privez-vous , éloignez-vous de ce qui vous flatte. Avez-vous quelque saillie de nature pour voir , pour agir , pour paraître , pour aller en quelque endroit ? arrêtez-vous , taisez-vous , cachez-vous , détournez vos yeux. Haïssez-vous naturellement un tel objet , une telle personne ? allez-y fréquemment, surmontez-vous. Si vous êtes vraiment Amis de la Croix , l'amour qui est toujours industrieux, vous fera trouver ainsi mille petites Croix , dont vous vous enrichirez insensiblement , sans crainte de la vanité, qui se mêle souvent dans la patience avec laquelle on endure les Croix éclatantes ; et parce que vous aurez été ainsi fidèles en peu de chose , le Seigneur , comme il l'a promis , vous établira sur beaucoup , c'est-à-dire sur beaucoup de grâces qu'il vous accordera, sur beaucoup de Croix qu'il vous enverra, et sur beaucoup de gloire qu'il vous préparera.

NOTICE

DE LA VIE ET DES ÉCRITS

DE

M. DE BERNIÈRES LOUVIGNY

Écuyer, Conseiller du Roi et Trésorier de France, à Caen.

Jean de Bernières Louvigny, un des plus grands contemplatifs du dix-septième siècle, naquit à Caen en 1602. Favorisé dès ses jeunes années des grâces les plus précieuses, il annonça de bonne heure, par la régularité de sa conduite, à quel degré de perfection il devait parvenir. L'oraison, une vie retirée, pauvre et abjecte, firent ses délices à un âge où l'on ne songe d'ordinaire qu'à goûter les délices des sens, et à partager les folles joies du monde. Assez sage pour mépriser le respect humain, M. de Bernières, sans craindre la censure et les railleries, se livra, dès sa première jeunesse, à la pratique des bonnes œuvres. Plein d'affection pour les pauvres, il allait les chercher dans leur chétive demeure, conduisait à l'hôpital ceux d'entre eux qui étaient malades, et, ce qui était plus admirable encore, on le voyait les y porter lui-même, au milieu des rues les plus populeuses de Caen.

Une vertu si extraordinaire méritait du ciel de nou-

velles grâces ; aussi le pieux jeune homme en reçut-il en abondance. Une des plus importantes que Dieu lui accorda fut celle d'avoir un saint pour directeur. C'était le vénérable père Jean Chrysostome, religieux du Tiers-Ordre régulier de Saint-François, et dont le célèbre M. Boudon a écrit la vie. L'attrait particulier de ce saint homme était surtout pour la vie cachée et l'union avec Dieu par le détachement des créatures. Il avait établi en faveur des âmes qu'il dirigeait une société spirituelle, qu'il appelait *la Confrérie de la sainte abjection*. M. de Bernières en fut bientôt un des membres les plus fervents : il y prit le nom de *frère Jean de Jésus pauvre*. Fidèle aux conseils de son guide, il fit en peu de temps de grands progrès dans le détachement des créatures. Quoique sa place de trésorier de France à Caen lui fournît les moyens de vivre dans l'aisance, il voulut toute sa vie pratiquer la pauvreté la plus entière. Il ne se servait à table que de vaisselle de terre, ne souffrait aucune tapisserie dans l'appartement qu'il habitait, ne mangeait que du pain noir, et lorsqu'il était obligé de prendre quelque nourriture le matin, il se contentait de la plus simple, sans rien ajouter qui pût flatter le goût.

Cet amour pour une vertu que presque tout le monde fuit, augmenta tellement dans le cœur de M. de Bernières, qu'il voulut être pauvre en effet, par un entier dépouillement de toute sa fortune qui était considérable. Éclairé par la foi, il regardait ce dépouillement comme un des plus heureux états de la vie chrétienne. Il se représentait avec délices un coup de la Providence, qui, lui ayant fait perdre son bien, l'eût obligé à aller mandier son pain de porte en porte. Il ne pouvait envisager cette position que comme le paradis de la vie

présente. Le père Jean Chrysostome l'ayant assuré que la pauvreté réelle était l'essence de la grâce, et M. Boudon l'ayant confirmé dans ce sentiment, M. de Bernières n'eut plus de repos qu'il ne se fût dépouillé de tous ses biens. Il y trouvait de l'opposition de la part de sa belle-sœur, qui, par un motif de délicatesse, ne voulait pas y consentir, quoique ce fût en faveur des enfants de cette dame, que M. de Bernières était résolu de s'en défaire. Il avait de grands obstacles à surmonter, et parmi les difficultés qu'il éprouvait, il dit un jour à M. Boudon : « Ma belle-sœur fait de son mieux pour empê-
» cher que je ne sois pauvre ; elle me fait parler à ce
» sujet par de bons religieux ; mais enfin, il n'est pas
» en mon pouvoir d'être plus longtemps riche. Je ne
» saurais plus supporter les biens temporels, et si ma
» famille ne veut pas prendre ceux que je possède, je
» les vendrai pour les donner à ceux qui se présente-
» ront. Il n'y a plus moyen de n'être pas pauvre. » Effectivement il le montra bien, car il fallut le laisser se dépouiller de tout ce qu'il possédait. Il fut donc véritablement pauvre, et dans les dernières années de sa vie, il ne subsistait que de ce qu'on lui donnait, ce que sa famille faisait à la vérité abondamment ; mais toujours était-il dans la dépendance, et il n'avait plus rien en propre.

Aucun riche, cependant, n'a fait un meilleur emploi de sa fortune que M. de Bernières. Vivant dans le célibat, et jouissant de biens considérables, il prenait part à toutes les bonnes œuvres du pays, et il était le refuge de tous les nécessiteux. Il aidait de ses aumônes à bâtir des séminaires, des hôpitaux et des maisons religieuses. Il fit passer dans la Chine, et dans toutes les contrées du Canada des sommes considérables, pour y entrete-

nir la foi, et ceux qui l'annonçaient. Il avait fait bâtir, d'après le conseil et sur le plan de son saint directeur, une maison près du monastère des Ursulines de Caen, On appelait cette maison l'*Ermitage*, parce que, quoiqu'elle fût dans une grande ville, on y menait une vie retirée, et toute d'oraison. C'était le lieu que M. de Bernières habitait, et où il recevait ses amis. Le pieux Boudon qui y passa deux ou trois mois, rapporte qu'on n'y parlait d'autre chose que de l'oraison, pendant même le temps de la récréation, aussi bien que dans un autre temps, et en vérité c'était la plus douce récréation de ce saint lieu ; et ce qui est merveilleux, c'est qu'on ne s'y ennuyait jamais. On y passait les jours, les mois et les années, s'entretenant toujours de la même matière qui semblait toujours nouvelle. Les discours du monde, les nouvelles de la terre n'y avaient aucun accès. Il n'y avait aucun exercice de piété réglé, parce que l'oraison perpétuelle en faisait toute l'occupation. L'on s'y levait de grand matin, et durant toute la journée c'était une application continuelle à Dieu. M. de Bernières sortait pour les affaires de Dieu, et pour les fonctions de sa charge ; mais ceux qui le connaissaient savaient qu'il ne perdrait jamais de vue l'union avec son divin Maître.

C'est dans cet exercice angélique que ce pieux trésorier de France avait puisé les lumières répandues dans ses traités de la vie intérieure. Son directeur lui avait commandé d'écrire ce que Dieu lui communiquerait dans son oraison ; M. de Bernières le fit par obéissance, et dicta plusieurs cahiers à un bon prêtre qui demeurait avec lui. Ces cahiers furent, après sa mort, remis au père Louis-François d'Argentan, pieux et célèbre religieux capucin et auteur de plusieurs ouvrages ascétiques. Il tira des manuscrits de M. de Bernières deux

volumes qu'il donna au public sous le titre : *Du Chrétien intérieur* ou *Conformité intérieure que doivent avoir les chrétiens avec Jésus-Christ*. Cet ouvrage fut très-bien reçu des personnes de piété, et l'on en fit de grands éloges. L'auteur y traite de la perfection la plus relevée, mais dans un style simple et facile à comprendre. Lors de l'affaire du quiétisme, le livre de M. de Bernières ayant paru favoriser les sentiments de Fénelon, il fut supprimé à Rome ; mais on croit que les censeurs romains n'en jugèrent que par une traduction italienne que l'on suppose n'avoir pas été exacte. Le père Berthier, dont la foi n'est pas suspecte et que l'on connaît pour bon juge en ces matières, fait grand cas des maximes de M. de Bernières, et on les trouve développées avec louange dans les œuvres spirituelles de ce savant jésuite.

La conduite de M. de Bernières ne démentait pas ses écrits ; dégagé de tout ce que les hommes estiment et recherchent, il ne vivait que pour Dieu. Sa conscience était si pure, que la moindre action dans laquelle il n'eût pas eu un motif surnaturel lui donnait de l'inquiétude. Il témoigna un jour à M. Boudon la peine qu'il ressentait de ce qu'étant allé en pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrance en Normandie, dans la société de plusieurs saintes personnes, il avait éprouvé une joie sensible dans les entretiens de ces âmes d'élite et d'une rare vertu, et il craignait que la nature n'y eût pris quelque part. Il avoua ingénument que c'était la matière qu'il avait pour se confesser. Son zèle le faisait travailler à porter à la même pureté d'intention ses amis spirituels. Il assurait que la désolation d'une province où tout ce qu'il avait de plus cher serait engagé, lui aurait été, en n'y considérant que les pertes et les maux

temporels, quelque chose de moins insupportable qu'une seule action indifférente, supposé qu'il y en ait. Voici la raison qu'il en donnait : « Dans le chrétien, » disait-il, tout doit être surnaturel et divin dans ses » opérations ; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui l'anime, » qui le gouverne, qui agit par lui. Si donc il agit pure- » ment en homme, il fait cesser l'opération de Jésus- » Christ pour substituer la sienne en sa place ; ce qui » lui semblait une chose étrange, quand bien même » l'action serait indifférente et qu'il n'y aurait pas de » péché. C'est, ajoutait-il, tomber de plus haut que du » ciel en terre, puisque c'est tomber de l'opération d'un » Homme-Dieu dans l'opération d'une pure créature. » Hé! que dirait-on si l'on voyait ce Dieu de toute » grandeur vouloir visiblement mettre sa main à une » chose, et qu'une créature fût assez présomptueuse » pour chercher à l'en empêcher et y mettre la sienne » à la place; mais n'est-ce pas ce que nous faisons, quand » nous cessons d'agir en chrétien, surnaturellement et » par l'esprit de Jésus-Christ, pour agir seulement en » hommes. »

La charité qui animait M. de Bernières le rendait propre à conduire les âmes ; aussi aidait-il volontiers de ses conseils ceux qui les réclamaient, et le nombre en était très-grand. Non-seulement il était consulté par les laïques, mais aussi par les ecclésiastiques et les religieux, qui préféraient faire des retraites dans sa maison plutôt que dans leurs monastères. Les supérieurs d'Ordre eux-mêmes recouraient à ses lumières et en retiraient de grands avantages. C'était une chose admirable de voir le changement qui s'opérait dans ceux qui avaient des relations particulières avec lui. Quelque imbus qu'ils eussent été des maximes du monde, ils changeaient

bientôt de sentiments; ils ne parlaient plus que de la vie cachée, abjecte et pauvre, de n'être plus rien dans l'esprit et le cœur des hommes, et de faire leur grande étude aux pieds de Jésus-Christ crucifié.

Si les personnes qui prenaient un intérêt particulier à leur salut recherchaient la société de M. de Bernières, lui-même aimait à se lier avec les âmes qui pratiquaient la piété. Il entreprenait quelquefois des voyages dans la seule intention, comme il le disait, de chercher des saints. Aussi était-il en liaison avec presque tous les serviteurs de Dieu qui vivaient de son temps. Il eut des relations particulières avec l'évêque de Beryte, un des plus célèbres missionnaires de la Chine; avec M. de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec en Canada, prélat digne par son zèle des temps apostoliques, et qui préféra les travaux qu'il y avait à supporter, pour affermir la religion dans cette partie du nouveau monde, à tous les avantages que pouvait lui procurer en France son illustre naissance. Ce fut aussi M. de Bernières qui alla prendre au couvent des Ursulines de Tours, pour la conduire au port de Dieppe où elle s'embarqua, la vénérable mère Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mme Martin, fondatrice de sa congrégation dans la Nouvelle-France. Enfin l'amitié qui l'unit au P. Jean Chrysostome et au célèbre Boudon serait seule pour M. de Bernières un titre de gloire.

Il ne négligeait aucun de ces moyens de salut qui paraissent minutieux aux mondains, parce qu'ils ne savent pas que rien n'est petit de ce qui regarde le culte de Dieu. Le respect qu'il avait pour les Indulgences était remarquable, et il portait toujours sur lui plusieurs médailles bénites. Il avait une profonde vénération pour les moindres cérémonies de l'Église. Sa dévo-

tion envers la sainte Vierge, et spécialement envers son Immaculée Conception, était toute particulière. Il était de la congrégation de Notre-Dame, érigée dans les maisons de la Compagnie de Jésus de Caen, et la liaison qu'il conserva jusqu'à la mort avec les enfants de saint Ignace, jointe au don de foi qu'il possédait à un degré éminent, fait aisément comprendre l'opposition extraordinaire qu'il avait pour toute nouveauté en matière de doctrine; aussi avait-il en horreur le jansénisme.

Une vertu aussi parfaite que celle de M. de Bernières ne devait point, ce semble, craindre le trépas; cependant Dieu dont les desseins sont admirables, permit que son serviteur éprouvât une frayeur extraordinaire de la mort. La tradition de sa famille est qu'il demandait au Seigneur de mourir subitement. Sa prière fut exaucée. Le 3 mai 1659, qui fut le dernier jour de sa vie, il n'avait eu aucune atteinte de mal. Un domestique chargé de l'avertir tous les soirs que le temps de l'oraison était fini, parce que sans cette précaution, il eût donné à la prière les instants qu'il devait donner au sommeil, étant entré dans son appartement pour s'acquitter de sa commission, M. de Bernières le pria, avec sa douceur ordinaire, de lui laisser encore un moment. Ce moment, qui, selon les apparences ne se mesura pas à la minute, étant fini, le domestique rentre, et trouve son bon maître à genoux, mais sans mouvement et sans vie. Son âme perdue dans le sein de la Divinité n'avait pu revenir à lui. Il était âgé de cinquante-sept ans. Une Ursuline de Caen avait prédit sa mort trois jours avant qu'elle arrivât. Son corps fut enterré dans l'église des Ursulines de Caen, dont sa sœur avait été la fondatrice et la supérieure. L'on mit sur son tombeau ces mots: *Jésus-Christ est mort pour tous les hommes*. C'était sa de-

vise. Il s'était fait faire un cachet qui portait l'image du crucifix avec la même inscription. Cette seule parole : *C'est pour mon amour que le Fils de Dieu s'est fait homme et qu'il est mort sur la Croix*, remplissait son cœur de la plus douce consolation. Il s'en servait pour nourrir sa foi, pour animer sa confiance, pour enflammer son amour. Et quels effets admirables ne produisirent pas ces vertus dans M. de Bernières !

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU EN CE VOLUME.

LIVRE PREMIER

De la vie surhumaine, qui est la vie de tous les vrais chrétiens.

CHAP. I. L'idée de la vie surhumaine. . . . . Page 1

CHAP. II. De la haute estime qu'on doit avoir de la vie chrétienne 3

CHAP. III. Qu'il nous faut entièrement convertir à Dieu, comme saint Paul 6

CHAP. IV. De l'alliance qu'il faut faire avec la sainte folie de la croix 9

CHAP. V. Comment il faut conformer notre intérieur à celui de Jésus-Christ 11

CHAP. VI. La sublimité de la vie chrétienne. 14

CHAP. VII. Divers degrés de la vie surhumaine. 17

CHAP. VIII. Pratiques de la vie surhumaine. 20

CHAP. IX. De la liberté que nous donne l'exercice de la vie surhumaine. 23

CHAP. X. Notre plus grand bonheur sur la terre est de professer la vie chrétienne 26

CHAP. XI. La vérité se trouve seulement dans l'esprit du christianisme, le reste n'est que vanité 29

CHAP. XII. On peut dans le christianisme mener plusieurs vies, qui sont cependant toutes la vie de Jésus-Christ. . . 32

CHAP. XIII. Quelques maximes de la vie surhumaine. 35

CHAP. XIV. De la joie que goûte une âme dans la vie surhumaine. 38

CHAP. XV. L'esprit humain ne saurait nous faire vivre de la vie surhumaine. 41

LIVRE SECOND

De la présence de Dieu, et de l'abandon à sa Providence.

CHAP. I. Notre première pensée au matin doit être que Dieu est présent 44
CHAP. II. A la vue de Dieu présent, on est peu touché de l'absence des créatures 46
CHAP. III. On peut et l'on doit conserver la présence de Dieu dans les occupations extérieures 49
CHAP. IV. La présence de Dieu se voit clairement dans un intérieur épuré 52
CHAP. V. Comment l'union à la présence de Dieu doit régler notre vie 55
CHAP. VI. Comment la présence de Dieu met une âme dans un état de souffrance et de jouissance 58
CHAP. VII. Que la divine présence nous fait aimer l'oraison ou l'action, selon qu'il plaît à Dieu 62
CHAP. VIII. La présence de Dieu fait mépriser tout le reste . . 65
CHAP. IX. Où est-ce que nous trouvons mieux la présence de Dieu ? 68
CHAP. X. Qu'il faut s'abandonner avec confiance à la divine Providence 71
CHAP. XI. Être indifférent à tout, excepté au bon plaisir de Dieu 74
CHAP. XII. Se tenir en grand respect devant Dieu présent . . 77
CHAP. XIII. Se laisser conduire à l'esprit de Dieu 80
CHAP. XIV. Le parfait abandon à Dieu fait trouver le paradis sur terre 84
CHAP. XV. Combien la beauté de l'ordre de Dieu contente une âme 89
CHAP. XVI. Pratiques de la présence de Dieu, pour les sept jours de la semaine 91
I L'Être de Dieu 92
II. La toute-puissance de Dieu 93
III. La sagesse de Dieu 94
IV. La patience de Dieu 96
V. L'amour de Dieu 97

VI. La justice de Dieu 98
VII. La miséricorde de Dieu 99

LIVRE TROISIÈME

De l'amour des humiliations, qui est le fondement solide de toute la perfection chrétienne.

Chap. I. Qu'il faut entreprendre la perfection chrétienne avec un esprit d'humilité 101
Chap. II. Fondement de la vraie humilité chrétienne. 105
Chap. III. Que le centre, le repos de la créature est son néant 107
Chap. IV. Que les grands Saints sont arrivés à la perfection par un grand amour du mépris et de l'abjection 110
Chap. V. Que plus nous avons de penchant pour l'abjection, le mépris, plus nous participons au véritable Esprit de Jésus-Christ. 112
Chap. VI. Que la vue de notre néant nous inspire le mépris de nous-mêmes et l'amour de Dieu. 116
Chap. VII. Combien Dieu est glorifié par notre anéantissement 118
Chap. VIII. Combien l'âme est riche, quand elle peut avoir l'amour du mépris. 121
Chap. IX. Quel avantage nous tirons des anéantissements. . 123
Chap. X. La voie pour arriver au parfait anéantissement. . 126
Chap. XI. Qu'il se faut bien abandonner à Dieu pour être anéanti. 129
Chap. XII. Qu'il faut renoncer aux sens et à la raison humaine, pour aimer les humiliations. 131
Chap. XIII. Que l'anéantissement s'apprend mieux par la pratique, que par la spéculation 133
Chap. XIV. Qu'une âme épousant Jésus-Christ, épouse aussi sa croix et ses opprobres. 137
Chap. XV. Que l'expérience des bontés de Dieu nous anéantit puissamment. 139
Chap. XVI. Que reconnaître et agréer notre abjection après nos fautes, est un moyen très-propre à réparer l'injure faite à Dieu, et à nous relever de nos chutes 141

CHAP. XVII. Considération sur la bassesse de notre corps. . . 145
CHAP. XVIII. Considération sur la pente naturelle que nous avons au mal. 148

LIVRE QUATRIÈME

Contenant plusieurs maximes importantes pour se conduire dans la vie spirituelle.

CHAP. I. Qu'il faut sur toutes choses avoir une horreur extrême du péché 150
CHAP. II. Qu'il faut s'ajuster au pas de la grâce, pour n'aller ni plus vite, ni plus lentement qu'elle ne veut 152
CHAP. III. Qu'il faut s'abandonner entièrement à Dieu. . . . 155
CHAP. IV. Qu'il ne faut s'attendre à rien qu'à souffrir 157
CHAP. V. Qu'il faut renoncer à soi-même en toutes choses, et combattre ses inclinations naturelles 158
CHAP. VI. Qu'il faut avoir une intention très-pure et désintéressée. 161
CHAP. VII. Avis pour bien se comporter dans la supériorité. 162

LIVRE CINQUIÈME

Des Croix intérieures et extérieures.

CHAP. I. Qu'il faut beaucoup estimer les croix. 166
CHAP. II. Qu'il faut beaucoup aimer les croix. 169
CHAP. III. Qu'il faut désirer les croix 173
CHAP. IV. Les croix succèdent aux tyrans, pour faire de notre vie un martyre continuel 175
CHAP. V. Des croix extérieures dans la perte des biens. . . . 179
CHAP. VI. Disposition dans une maladie où le corps était en croix, et l'âme en jouissance. 181
CHAP. VII. Autre disposition dans une maladie, où le corps et l'âme sont en croix. 185
CHAP. VIII. Des croix intérieures de l'âme dans l'obscurité. . 188
CHAP. IX. De la pesanteur des croix intérieures. 191
CHAP. X. Le grand fruit que nous pouvons tirer des croix intérieures 195
CHAP. XI. Qu'il faut supporter nos propres imperfections . . 198

LIVRE SIXIÈME.

De l'Oraison et de la contemplation.

CHAP. I. Quelle estime on doit faire de l'oraison. 202
CHAP. II. Des différentes sortes d'oraisons mentales. 203
CHAP. III. Qu'il faut être indifférent à telle oraison que Dieu veut que nous fassions 206
CHAP. IV. Qu'il est surtout nécessaire de s'appliquer à l'oraison 210
CHAP. V. Des obstacles qui empêchent de faire oraison. . . . 214
CHAP. VI. Des moyens qui peuvent faciliter l'exercice de l'oraison. 218
CHAP. VII. Qu'il ne faut se porter de soi-même qu'à une oraison ordinaire. 221
CHAP. VIII. Comment on passe de l'oraison ordinaire à la contemplation 224
CHAP. IX. De l'oraison de foi. 227
CHAP. X. Des saintes ténèbres de l'oraison. 231
CHAP. XI. Des lumières de l'oraison. 234
CHAP. XII. De l'oraison passive. 238
CHAP. XIII. De la pure et parfaite oraison. 242
CHAP. XIV. De l'oraison de désir. 247
CHAP. XV. De l'oraison infuse. 251
CHAP. XVI. De l'oraison de quiétude. 255
CHAP. XVII. De l'intime union d'amour de l'âme avec Dieu dans l'oraieon. 260
CHAP. XVIII. Du silence intérieur, où Dieu parle et où il est écouté 264
CHAP. XIX. De la contemplation très-pure. 268
CHAP. XX. Des intimes communications de Dieu à l'âme dans l'oraison. 272
CHAP. XXI. Conférence qui éclaircit plusieurs difficultés touchant l'oraison. 277

LIVRE SEPTIÈME

De la solitude et de la pratique de deux excellentes retraites de dix jours.

CHAP. I. Les beautés de la solitude chrétienne. 282
CHAP. II. La nécessité de la solitude. 285
CHAP. III. Les difficultés de la solitude 288
CHAP. IV. Des occupations de la solitude. 291
CHAP. V. Comment il faut mettre son âme et ses sens en solitude. 294
CHAP. VI. Retraite de dix jours, sur la Personne adorable de Jésus-Christ 297
PREMIER JOUR. Du mystère de l'Incarnation . . . . . *Ibid*
SECOND JOUR. Jésus enfant. 302
TROISIÈME JOUR. Jésus pauvre et abject. 306
QUATRIÈME JOUR. Jésus principe de grâce et de pureté 311
CINQUIÈME JOUR. Jésus zélateur des âmes. 317
SIXIÈME JOUR. Jésus, contemplant et jouissant. 321
SEPTIÈME JOUR. Jésus notre modèle et notre guide. 326
HUITIÈME JOUR. Jésus notre lumière 331
NEUVIÈME JOUR. Jésus souffrant et mourant 336
DIXIÈME JOUR. Jésus ressuscité et glorieux. 341
CHAP. VII. Autre retraite de dix jours sur le mystère ineffable de la sainte Trinité 347

LETTRE aux Amis de la Croix, par le vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort, Missionnaire apostolique et Instituteur de la Congrégation des Missionnaires du Saint-Esprit de Saint-Laurent-sur-Sèvre, et de celle des Filles de la Sagesse. 391

NOTICE de la Vie et des Écrits de M. de Bernières Louvigny, écuyer, conseiller du Roi et trésorier de France, à Caen. . . 425

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 04449544 0